

**UNIVERSITE Paul VALFERY - MONTPELLIER III
ARTS ET LETTRES, LANGUES ET SCIENCES HUMAINES
LITTERATURE MODERNE ET CONTEMPORAINE**

**UN ROMANTIQUE PROVENÇAL
Adolphe DUMAS**

THESE pour le Doctorat es Lettres présentée par: Suzanne OLIVE

Directeur de thèse: Monsieur Claude GELY
1990



Livre I: Sa vie

Je vous répons qu'on est ce qu'on veut, et qu'on n'est pas ce qu'on ne veut être.

Adolphe Dumas.

LES PHILOSOPHES BAPTISES

Ch. XVII.

Et pourtant Adolphe Dumas fut un des poètes les plus connus de la génération romantique de 1830.

Alexis Mouzin. L'ART PROVENÇAL n° 3 - 15 février 1911.

Et pourtant aujourd'hui, Adolphe Dumas est un poète oublié.

Tel est le sort de ceux qui ont vécu avec les Hugo, Vigny et Lamartine, de ceux qui ont connu leurs amitiés, leurs espoirs, leurs idéaux mais qui n'ont pas reçu en partage, leur génie. Ils ont œuvré, sans épargner leur temps, épargner leurs veilles, ils ont même parfois réussi à faire vibrer Paris et leur nom a brillé aux frontons des théâtres, éphémère feu d'artifice. Ils sont légion à avoir vécu pour la littérature, à penser qu'elle était le chemin de la gloire, et même, pourquoi pas, celui de la vérité.

Comme d'autres entrent en religion, Adolphe Dumas entra en littérature et sa foi en cette vocation, malgré la tentation du découragement, ne ternit jamais.

Dans ses MEMOIRES ET RECITS Mistral a cette image

... dans les batailles, bien qu'on y fasse son devoir, tout le monde n'est pas porté pour la légion d'honneur; et, malgré sa valeur et des succès relatifs dans les théâtres de Paris, le poète Dumas, comme notre tambour d'Arcole, était resté simple soldat ... (2)

(2) Mistral - MEMOIRES ET RECITS - Ch. XVI Mireille.

Pourquoi ne pas reconnaître l'un de ces poètes obscurs qui constituent, eux aussi, le mouvement romantique? Le soldat inconnu ne reçoit-il pas l'hommage de notre admiration? Ce combattant infatigable fut aussi un homme d'une haute valeur morale. Doué d'une volonté peu commune, il refusait de se soumettre au destin. Accablé physiquement, déçu et même parfois trompé, il ne renonça jamais.

J'avais reçu du ciel et du soleil de mon pays une volonté juste et tenace qui ne cède pas (...). Vouloir veut dire pouvoir dans notre langue du midi. (3)

La poésie, le théâtre, les essais d'Adolphe Dumas sont des œuvres auxquelles il ne manqua souvent qu'un peu plus de talent pour devenir chef d'œuvres; mais toutes reflètent cette volonté de refuser la faiblesse, la facilité; toutes proposent l'image d'un homme courageux, capable d'assumer, face à son destin, handicaps et échecs.

Une vie, une œuvre: l'illustration peut-être de cette Pensée.

C'est donc être misérable que de se connaître misérable, mais c'est être grand que de connaître qu'on est misérable. (1)

(1) LES PHILOSOPHE BAPTISES - Ch. XIX.

(2) Pascal - LES PENSEES - (397).

I. DE PROVENCE A PARIS

1806-1830

L'histoire d'Adolphe Dumas était un vrai conte de fées.

Frédéric Mistral

MEMOIRES ET RECITS - Ch. XVI. Mireille.

UN ENFANT DE PROVENCE

Dans le comtat venaissin, sur le territoire de la commune de Caumont, s'élève sur les bords de la Durance, la Chartreuse de Bonpas. C'est sur l'ordre de Charlemagne que fut construite, sur la route

d'Aix à Avignon, alors infestée de brigands, une chapelle. En 1320 les bâtiments furent confiés aux chartreux qui lui donnèrent leur nom.

En cet hiver 1806 les murs de l'hostellerie du couvent se reflétaient dans l'eau calme de la Durance. L'imposant édifice mi-monastère par son isolement, mi-château par ses fortifications, s'ordonnait autour d'une cour centrale: la cour d'honneur. Il avait reçu de nombreux pèlerins, voyageurs et hôtes de marque; Madame de Sévigné en visite dans la famille de sa fille (1) appréciait les haltes dans l'hostellerie du couvent. Mais les chartreux ayant été chassés en 1792, les superbes bâtiments n'étaient plus aussi bien entretenus.

La chapelle pourtant, dressée au sud-est de l'ancienne hostellerie, dominait le port des bacs qui assuraient le passage de la rivière.

C'est là que naquit, le 5 janvier 1806 à trois heures du soir, un enfant de sexe masculin dont le premier prénom fut Almentaire, mais que l'on appela Adolphe. Dans un recueil de poèmes intitulé PROVENCE, Adolphe Dumas évoque ainsi le lieu de sa naissance:

Regarde à ta fenêtre, ami; ne vois-tu pas
Ce pont sur la Durance et ce bourg? C'est BON-PAS.
Et là-haut, ce coteau d'oliviers d'où l'œil plane
Au val de Cavaillon, de Nove et de Cabanne, (2)
Enfin sur ce rocher, ce cloître eice saint lieu,
Battu comme Sina, par les foudres de Dieu?
C'est là que je suis né.

(1) Le 29 janvier 1669 Madame de Sévigné maria sa fille Françoise au comte de Grignan. Dès 1671 les jeunes époux s'installèrent au château de Grignan. Madame de Sévigné leur rendit visite à trois reprises: de juillet 1672 à octobre 1673; d'octobre 1690 à décembre 1691 et de mai 1694 à sa mort en avril 1696.

(2) Cabanne: petite agglomération sur la rive droite de la Durance. L'orthographe moderne est Cabannes. La carte dite de Cassini achevée d'imprimer en 1815 porte Cabane.

Bien des années plus tard revenant sur ces lieux, le poète ne retrouva plus que l'ombre de son passé:

J'ai revu sur son roc, vieille, nue, appauvrie,
La maison des parents, la première patrie,
L'ombre du vieux mûrier, le banc de pierre étroit,
Le nid que l'hirondelle avait au bord du toit,
Et la treille, à présent, sur les murs égarée,
Qui regrette son maître et retombe éplorée. (1)

C'est que vers 1830, en effet, l'église abbatiale, les cloîtres et les nombreux édifices furent détruits. Mais en 1806 lorsque naquit l'enfant, l'activité était grande encore au pied de l'imposant bâtiment. Certes ce n'était plus le prévenant empressement des chartreux mais la bruyante agitation des passeurs du bac qui emplissaient le silence de leur faconde provençale. C'est à cet endroit en effet, au pied de la chapelle, que se trouvait le port des bacs qui permettait de traverser la Durance. Nul pont, à cette époque, ne franchissait à cette hauteur le fleuve. Ce passage pourtant était essentiel car il permettait la communication entre les lointains villages de Haute Provence, ceux, plus proches du Lubéron, les pays d'Apt et de Forcalquier avec les plaines fertiles du Rhône et plus encore les marchés privilégiés qui avaient nom Beaucaire et Tarascon. Il avait donc fallu faciliter le passage; or à BONPAS, la Durance particulièrement étale, est souvent calme; son débit s'épuise dans la largeur de son lit et les dangers de la traversée diminuent en conséquence. C'étaient des bacs, guidés par des passeurs qui permettaient donc de traverser le fleuve.

(1) in PROVENCE La maison sur le roc. v 1 et sqts.

(2) in Mistral MEMOIRES ET RECITS. Ed. Julliard 1979 p. 348.

Frédéric Mistral: Ecrivain français d'expression provençale (1830 Maillane, 1914, Maillane). Il consacra son génie à chanter les beautés de la Provence et à faire renaître sa langue. Il écrivit MIREILLE en 1859, CALENDAL en 1866, LES ILES D'OR en 1876... Il consacra de longues années de sa vie à la constitution d'un lexique LE TRESOR DU FELIBRIGE. Il reçut le prix Nobel de littérature en 1904.

Lorsque l'on traversait sur le plancher mouvant, raconte Frédéric Mistral (2), entablé sur des bateaux plats juxtaposés bord à bord, on sentait sous soi, puissante et vivante, la respiration du fleuve, dont le poitrail houleux vous soulevait en s'élevant vous abaissait en s'abaissant.

Or Charles Antoine Dumas (1), l'heureux père du nouveau-né, était passeur au bac de Bonpas pour le compte de la communauté de Cabannes depuis 1805; ainsi s'explique la naissance de cet enfant dans les murs de l'ancienne chartreuse. L'enfant naquit donc dans un foyer modeste.

Je n'eus à mon berceau rien des enfants de rois. (2)

dit plus tard le poète. Mais le père était courageux car, à son activité de passeur du bac, il joignait un travail de cultivateur.

De vieille souche provençale, les Dumas étaient originaires d'un charmant et pittoresque village de Provence Cabannes (3) où Charles Antoine, le père avait vu le jour en 1765. Son propre père, déjà, était né dans cette commune et son grand-père, lui aussi comme bon nombre de ses ancêtres puisque la famille est mentionnée dans les actes de Cabannes de l'an 1625. Vieille et pure famille provençale, terriblement attachée à son terroir, profondément éprise de son soleil, de ses coutumes, de sa langue enfin et dont l'enfant qui venait de naître devait, un jour, être si fier. De son premier état, Charles Antoine était savetier, métier qu'il pratiquait tout en cultivant son lopin de terre. Or, le 29 Floréal de l'an VI de la République, soit le 18 mai 1798, Charles Antoine Dumas prenait pour épouse Rose Marie née Perrin. Avec elle entra dans la famille une anecdote singulière, un épisode de la révolution dont le poète aimait, plus tard se souvenir.

(1) De son père Dumas écrivit dans LES PHILOSOPHES BAPTISES, Ch XVII p.117: Mon père était un bon provençal qui avait toutes les bontés sans les avoir jamais apprises; c'était le meilleur de son éducation.

(2) in PROVENCE A. Dumas La maison sur le roc.

(3) Des ancêtres d'Adolphe Dumas semblent avoir obtenu sous Louis XV le privilège d'établir un four à Cabannes et la profession de fournier s'était perpétuée dans la famille.

Il le raconta à son grand ami, le poète provençal, Frédéric Mistral qui en fit à son tour la narration:

Adolphe Dumas ne cessait de répéter (..)

- Et cependant j'avais un grand-père qui portait des bas de soie.

- Quel était donc ton grand-père? lui demandait enfin un jour Mistral.

- Le capitaine Perrin (1) répondait avec fierté Adolphe Dumas. Or le capitaine Perrin aurait été ruiné par une fourniture d'ail de 300 000 francs à l'armée des Pyrénées Orientales qui lui fut payée en assignats (2) au moment où les assignats n'avaient plus aucune valeur. (3)

Comme il dut rêver, le fils du passeur du bac de Bonpas, à ce lointain grand-père qui portait des bas de soie, mais dont la plante à la saveur piquante et que les méditerranéens emploient avec tant de générosité, avait emporté tous les espoirs, détruit toutes les ambitions!

Tout fier de la naissance de son fils, Charles Antoine alors quadragénaire, s'empressa d'en faire la déclaration aux autorités compétentes; l'acte de naissance mentionne les prénoms de JOSEPH - ALMENTAIRE donnés à l'enfant. Que se passa-t-il à l'église? Le curé de la paroisse refusa-t-il de

donner à l'enfant le prénom d'Almentaire qu'il ne put découvrir sur le martyrologue? Cela est fort probable puisque le petit garçon reçut en baptême le prénom d'Adolphe qui devint son prénom usuel et tout le monde s'empessa d'oublier l'autre prénom si peu connu et dont aucun saint ne semblait vouloir se charger.

(1) A ce grand-père Dumas fait brièvement allusion dans LES PHILOSOPHES BAPTISES, Ch. XVII p. 120 la maison, le champ, la vigne et la prairie étaient le reste d'une grande fortune bien gagnée et bien perdue.

(2) Les assignats: Billets émis en France de 1789 à 1796. La multiplication des émissions par les assemblées révolutionnaires provoqua une inflation et les assignats se dépréciaient vite.

(3) in LE JOURNAL des Goncourt année 1894, vendredi 28 décembre. 3^{ème} série, 3^{ème} volume. T. IX. 1892-1895 - Charpentier et Fasquelle 1896 p. 291 et sqts.

Autour de son berceau, l'enfant voyait donc avec le sourire de sa mère, le brun visage de son père et tout près d'eux, celui de Thérèse, sa sœur aînée née le 8 décembre 1798 et que l'on appelait Laure en l'honneur peut-être des amours que Pétrarque (1) connut en terre provençale, puis J. B. Charles, né le 3 novembre 1800, Etienne André né le 4 février 1803 et enfin Catherine Julie qui avait jour pour jour un an de plus que le petit Adolphe. Un cinquième enfant, encore un garçon naquit dans ce foyer le 2 novembre 1809. La famille était très unie; les frères et sœurs particulièrement attachés les uns aux autres. Mais comme dans toutes les familles des liens privilégiés allaient rapprocher certains enfants. Toute la vie d'Adolphe fut intimement mêlée à celle de sa sœur Laure qui joua auprès de lui le rôle d'une mère, d'une bonne fée; de la même façon le petit Charles Marie que l'on appelait Titalo et qui devint l'un des acteurs lyriques les plus appréciés de son époque, sut aider son frère, de son cœur et de sa bourse, dans les moments les plus difficiles de son existence. Leur confiance, leur amour fraternel ne se démentit jamais.

(1) Pétrarque: Francesco Petrarca (Azzerro 1304 - près de Padoue 1374). Poète et humaniste italien. Il suivit sa famille exilée par les guelfes noirs en Avignon en 1312. C'est en 1327 qu'il rencontre Laure de Noves pour laquelle il ressentit une grande passion sublimée par la mort de la jeune femme. Il se retirait dans ses périodes de méditation solitaire à Fontaine de Vaucluse.

Comme tous les enfants de Provence, le jeune Adolphe dormait dans un berceau caisse ajouré, posé sur des patins incurvés et répondant facilement aux impulsions de la main qui le berce. Comme tous il vit peut-être à son chevet, se pencher les commères qui rendaient visite à sa mère et lui avaient apporté comme le voulait la coutume: le pain, pour qu'il soit bon comme le pain, le sel, pour qu'il soit sain comme le sel, l'œuf, symbole d'abondance des biens matériels et spirituels et l'allumette enfin pour qu'il soit bien conformé: droiture morale et virilité!

Ces bonnes fées se sont-elles vraiment penchées sur son berceau? Toujours est-il que leurs présages ne se sont pas tous réalisés. L'enfant grandissait au bord de la Durance. Il vivait sur le roc escarpé où s'accroche la Chartreuse une enfance insouciant et heureuse ponctuée seulement d'incidents sans conséquences dont l'adulte pourtant garda le souvenir:

J'ai passé ma première enfance dans un village, à quelques lieues d'Avignon, et voici comment:

En liberté tout le jour, devant la maison et dans un pré, avec un jeune chevreau qui m'apprenait à tomber et à me relever du matin au soir comme pour m'habituer à la lutte et aux mécomptes. - Je ne dois pas oublier le vallon des Romarins, à cent pas de la maison, où j'allais m'endormir au soleil, derrière un rocher, à l'abri du coup de vent, la tête sur une plante de sauge ou de thym, et plus heureux là que dans le berceau royal. - Ce souvenir est si vrai que j'ai gardé à la tête la blessure d'une pierre qui me fut jetée du haut de la montagne, je ne sais par qui, pour m'éveiller sans doute, et qui faillit m'endormir pour le reste de mes jours.

Ces détails ne sont pas inutiles pour vous dire quels ont été mes premiers maîtres. La montagne, l'air de la montagne, les coups de vent dans les fentes des rochers de la montagne, tous les arômes des plantes de la montagne, la solitude, l'isolement, le bien-être, déjà triste, d'un enfant de la montagne, voilà mes premiers précepteurs; je n'en eus pas d'autres jusqu'à l'âge de huit ans, et celui qui m'aurait dit alors que j'écrirais un jour ce livre m'aurait réveillé avec cent coups de pierre bien plus inattendus que celui que j'avais reçu dans le vallon des Romarins. (1)

(1) in LES PHILOSOPHES BAPTISES. Ch. XVII p. 118.

Enfance anonyme, enfance heureuse bien éloignée de toute ambition... Puis soudain, tout se brisa; en quelques secondes sa destinée bascula, par un jour de grand soleil sur sa terre de Provence. De cet accident, Adolphe Dumas parla très peu, mais un jour, au détour d'une page, il se laissa aller à une confiance qui est explication, révélation:

le hasard avait fait qu'une sœur et qu'un frère
Jouant à mille jeux comme vous pourriez faire,
Courant l'un l'autre dans un pré,
La sœur fit choir le frère. Oh! mais quelle faiblesse.
Pourquoi lui rappeler un souvenir qui blesse?
Son amour a tout réparé. (1)

Se rendit-on compte de suite de la gravité de l'accident? Cela est peu probable. Un enfant qui tombe, qui se plaint et qui pleure, rien que de plus normal. Comment prévoir les affreuses conséquences de ce qui aurait pu n'être qu'un incident banal?

Or voici le portrait que bien des années plus tard le grand poète Lamartine (2), son ami, fit de Dumas:

Il était très beau, seulement, comme Lord Byron (3) son modèle, il n'avait que le buste d'admirable, il était disgracié de nature par les jambes; son pied droit, estropié par un accident de naissance, était tourné en amère, il boitait désagréablement. (4)

(1) in DELIVRANCE. A. Dumas - Juillet 1841.

(2) Lamartine: Alphonse de (Macon 1790 - Paris 1869). Poète, écrivain et homme d'état Français. Il fut l'ami d'Adolphe Dumas à qui il consacra tout un entretien dans son COURS FAMILIER DE LITTERATURE (1856 - 1869).(3) Byron - George Gordon Noël – 6^{ème} baron dit Lord - Poète anglais (Londres 1788 - Missolonghi, Grèce - 1824). En 1812, 1816 et 1818 il publia LE CHEVALIER HAROLD (Childe Harold's Pilgrimage) dont le héros pèlerin révolté, misanthrope et blasé personnifia désormais Byron. Dumas ne partageait pas l'admiration que la génération romantique portait à Byron. Au contraire, il écrivit dans la préface de son recueil PROVENCE qu'il dédia à Chateaubriand: - Que nous veut Byron, je vous le répète, à nous, gens droits, laborieux et conscients, amants aventureux de tout ce que Dieu a semé de noble et de grand, de bon et de bien sur la route des hommes? Cet homme s'est glissé la nuit par quelque porte basse...

(4) in ENIRETIEN LXXXe de COURS FAMILIER DE LITTERATURE, Lamartine. Ch. XXII.

Ce ne fut donc pas un accident de naissance, Adolphe Dumas avait deux ans et demi quand, en ce jour tragique, sa destinée s'infléchit. En effet, l'enfant était tombé en se brisant le pied. Il grandit, ses os se soudèrent comme ils purent: il en garda un pied-bot. Cette infirmité, ce pied-bot post traumatique porte le nom de varus accidentel. Comme pour son illustre contemporain Talleyrand (2), c'était le pied droit qui était infirme et comme lui, il portait une chaussure à la forme d'un pied d'éléphant, à armature métallique dont une tige de fer montant le long de la face interne du mollet

venait s'attacher sous le genou à un collier de cuir qui la fixait fortement. C'était là un véritable appareil de torture.

Désormais le jeune frère de Laure boitait; elle en était en partie responsable, peut-être est-ce une des raisons qui amplifia son amour fraternel? Est-ce à cause de l'accident que le couple Dumas quitta, avec ses enfants le roc escarpé? Car ils le quittèrent en effet, le 1er novembre 1808 pour prendre la gérance de l'auberge située à la Pèiro Plantado (3) à la jonction des routes de Paris et du Languedoc et de la Basse Provence, dans la commune d'Orgon.

Il est peu probable pourtant que l'accident de l'enfant ait influé sur cette décision que les nécessités économiques rendaient inévitable. Un pont sur chevalet établi sur la Durance avait été commencé en 1803 et fut inauguré en 1807. Il eut pour conséquence naturelle, la suppression du bac et explique le changement de situation de Charles Antoine Dumas.

(2) Talleyrand: Charles Maurice de Homme politique français (1754-1838). Tout comme Byron, il souffrait d'un pied-bot qui l'avait rendu boiteux.

(3) Au carrefour de la nationale 7 et de l'ancienne route de Saint Rémy étaient implantées deux bornes milliaires. Cette route était bien la voie romaine. Ces bornes placées là par les romains ont donné le nom de Pèiro plantado (Pierre plantée) à ce lieu-dit. L'une de ces bornes se trouve au parc Borely à Marseille. L'autre se trouve dans une propriété de Plan d'Orgon (renseignements dus à Mr et Mme BONNEAU).

Changer d'état fut donc pour le père de famille une cruelle nécessité: sa famille connut la misère et lui, le père, la tentation du désespoir. Adolphe, son fils, se souvint longtemps de cette scène dont il fut le témoin en ces temps-là:

J'ai vu mon père placer la bouche d'un canon de fusil sous son menton et frapper à grands coups de pied sur la détente; les enfants et la mère l'arrêtèrent à force de cris; - mais ces cris me sont restés dans le cœur, et cette désolation est encore un de mes meilleurs maîtres quand j'étudie le passé. (1)

Le père entra donc, à ferme, en novembre 1808 et géra l'auberge pendant près de douze années jusqu'en 1820. Comme les auberges de ce temps-là, celle-ci ouvrait largement sa porte sur la grande cuisine et sa large cheminée où la broche tournait des porcs entiers et sur les écuries où deux rangées de crèches allaient se prolongeant. Ces cabarets précise Mistral:

s'appelaient: La Graille (en français la corneille), le Lion d'or, le Cheval blanc, la Mule noire, le Chapeau rouge,... (2)

Et il est fort possible que l'auberge où Adolphe Dumas vécut une partie de son enfance eût pour nom Le clos des bœufs (3) car elle servait plus particulièrement de halte aux négociants de Marseille qui allaient acheter des bœufs. L'auberge était donc le lieu de rendez-vous des rouliers qui allaient de Provence au Comtat Venaissin (4) et de là, continuaient leur route vers Lyon et Paris. Le spectacle que découvrait alors le Petit garçon était une perpétuelle source d'émerveillement. Les fameux charretiers marchaient arrogamment, une main à la rêne et l'autre au fouet, ils portaient la blouse bleue, la culotte de velours et le bonnet multicolore. Quant aux bêtes, leurs muselières avaient des franges, leurs licous des clochettes et leurs bridons des houppes de toutes les couleurs.

(1) in LES PHILOSOPHES BAPTISES. Ch. XVII p. 121.

(2) in MEMOIORES ET RECITS. F. Mistral. p. 272 Julliard Paris 1979.

(3) Renseignements donnés par Madame Blanc de Font de Malte et aimablement communiqués par Madame Paul Bonneau d'Orgon.

(4) Le Comtat Venaissin, limité par le Rhône, la Durance et le Mont Ventoux appartenait au Saint Siège depuis que Philippe III le Hardi l'avait cédé à Grégoire X. Il ne fut rattaché à la France que le 13 septembre 1791.

C'était une époque faste pour les rouliers; le chemin de fer n'était pas encore installé et les chevaux de halage étaient insuffisants pour remonter sur le Rhône les prodigieuses quantités de marchandises qui se vendaient sur le marché de Beaucaire. (1) Les charretiers étaient donc bien payés, ils pouvaient gagner sans peine leur louis d'or par jour. Ils ne regardaient pas à la dépense et avec trente sous par tête, ils faisaient dans les auberges des repas fastueux. Sur la table trônait une bouteille de neuf pintes, souvent du vin de la Crau. Après avoir bu, les rouliers jetaient derrière eux la dernière goutte du verre.

Au milieu du repas, c'était l'usage, ils se levaient pour abreuver leurs bêtes et leur donner l'avoine; puis ils s'attablaient de nouveau pour le rôti. (2)

L'auberge des Dumas était particulièrement bien placée. Elle datait de la fin du XVIII^e siècle et était fort achalandée. Certes, ce n'était pas la seule auberge de la région. Il en existait deux, non loin, la première tout près d'Orgon sur la route de Sénas (3), la seconde sur la route de Noves (4). Mais celle-ci offrait bien des avantages: elle était implantée au carrefour de la route qui fuyait vers Lyon et de celle qui partait vers Saint Rémy, précisément à ce carrefour où les romains avaient choisi de planter sur leur voie, deux bornes milliaires qui ont laissé leur nom au lieu dit de la pierre plantée; il existait également, non loin de là, une source abondante, extrêmement précieuse dans ces régions de fortes chaleurs.

(1) La foire de Beaucaire fut instituée en 1277 par Raymond VI, Comte de Toulouse. Elle était au XIX^e siècle l'une des foires les plus courues des anciens pays du midi.

(2) in MEMOIRES ET RECITS. F. Mistral, 1979, Ed. Julliard, Paris. p. 275.

(3) Au sud, dans la direction d'Aix en Provence.

(4) Noves appartient à l'arrondissement d'Arles. C'est la patrie de Laure de Sade qui fut célébrée par Pétrarque.

L'auberge de la Pierre Plantée était donc célèbre et si le jeune garçon regardait parfois avec tristesse ses compagnons de jeu qui se suspendaient au barreau arrière des charrettes et s'y faisaient traîner, il savait écouter, lui l'enfant qui ne pouvait courir, toutes les histoires que les rouliers ramenaient de leurs voyages. Dans son recueil LA CITE DES HOMMES, le poète évoque ainsi ses souvenirs:

Tout petit, un vieux conte, un soir à la veillée,
Tenait pendant huit jours ma pensée éveillée
Je demandais les noms, je composais le lieu.
Des grands bois pleins d'oiseaux qui chantaient au milieu
De collines, de monts, d'un rocher qui s'avance,
Où pendent les troupeaux des pâtres de Provence
Et le conte achevé, j'en faisais un second.
C'est toute mon enfance au village d'Orgon. (1)

C'est qu'ils en racontaient des contes, ces hâbleurs des grands chemins! et ils savaient se targuer de beaux exploits pourvu qu'ils trouvassent une oreille complaisante pour les écouter; et si Maître Imbert de Beaucaire mouchait une chandelle sans l'éteindre d'un coup de fouet, le gros Charlon de la Pierre Plantade, celui qu'Adolphe voyait si souvent s'attabler à son auberge, parvenait lui, à déferrer, disait-on, un mulet des quatre pieds d'un seul coup de lanières! (2)

Mais c'était lors de la foire de Beaucaire que l'auberge retentissait le plus joyeusement. Tout alors regorgeait de victuailles; pas un instant de repos pour les hôtes: tout n'était que vie, éclats de voix, interjections et chansons. Les louis d'or remplissaient l'écuelle de la famille Dumas. C'étaient alors sur ce chemin de vingt quatre pas de large, des charrettes chargées, des carrioles bâchées, de superbes attelages qui charriaient le blé, le vin, des poches d'avoine, des ballots de morue, des barils d'anchois

et des pains de savon. Pendant sept siècles, avant de disparaître ruinée par les moyens modernes de communication, le marché de Beaucaire joua le rôle de régulateur de la vie économique pour le Sud de la France et se révéla lieu de rencontre pour les civilisations du sud et celles du nord.

(1) in LA CITE DES HOMMES. Adolphe Dumas.

(2) in MEMOIRES ET RECITS. F. Mistral, 1979, Ed. Julliard, Paris, p. 277.

Ainsi le chante F. Mistral dans son poème LE RHONE, chant X: (1)

C'est un vacillement sur le Rhône, une danse
dans le soleil, la houle et la rumeur
de tous les jargons des gens de marine.
Mais du milieu des bigues et des antennes,
des voilures, des cordages, des moufles,
où les pieds nus, qui descend et qui monte,
où le Croissant enorgueilli,
et au plus haut croisillon du grand mât,
ô Mahomet! le bâtiment des Tunisiens
à la peau de mouton qui est pendue!
il arriva beau premier: les Consuls
lui ont donné un sac de pain et un tonneau
de vieux Cante-Perdris. Les Turcs feront ribote..
Puis à la garde d'Allah, s'ils se grisent!
Et les juives qu'ils ont amenées de Tunis,
traînant mollement leurs jaunes babouches,
dansent au bruit des castagnettes, sur le pont,
et chantent, nasillant leurs cantilènes.
Les Condrillots, allons! avec efforts,
au haut du Pré, poussant, touant leur flotte,
oh! hale! oh! hille! parviennent à ranger
au long du port leurs barques et, sitôt atterris,
déjà les débardeurs en multitude
tumultueusement envahissent, emportent
les cargaisons, en faisant à la course
bruire et chanceler les passerelles minces.

(1) Traduction proposée dans LA VIE QUOTIDIENNE AU TEMPS DE MISTRAL, de Pierre Rollet, Chapitre XI, p. 136 - Hachette 1972.

- Gare devant! les Condrillots! On gueule,
on cogne de partout: quel grouillement!
A l'égard de Beaucaire en temps de foire
le grand Caire d'Egypte, Dieu m'aide, n'était rien!
Les gros fardiens, chargés de tonnes d'huile,
les camions des arroseurs qui éclaboussent,
les banquises d'oranges ou de citrons,
les monceaux de cabas ou de corbeilles,
les balais de millet, les fourches de bois dur,
les meules de moulin où l'on s'achoppe
et les bringuebales qui traînent les poutres
que sais-je, moi? dans le sablon du Rhône
on voyait tout, jusque fondre les cloches!

Mais puis c'était le Pré! Et ses baraques,
les rangées de baraques innombrables,
et les marchands forains qui en famille
y mangeaient en plein air un cœur de céleri:
il faudrait l'avoir vu en toute plénitude,
cela, le beau dimanche de Beaucaire!

Et les fêtes ne manquaient pas: le jour de la Pentecôte c'était la fête à Tarascon, les grands jeux de la Tarasque (1).

(1) Le roi René dont le château domine la ville organisa les premières fêtes en souvenir de la tarasque: la tarasque est dans la tradition provençale un monstre amphibie qui sortait du Rhône pour dévorer hommes et bêtes. Sainte Marthe, dit-on, l'apaisa d'un signe de croix.

Mais les paroles qui trouvaient le plus d'écho dans le cœur de l'enfant, dans l'esprit de son père, c'était ce que le vieux roulier Brayasse racontait encore à Mistral, bien des années plus tard:

Ce qui m'a le plus surpris, le plus épaté à Paris, je m'en vais vous le dire. Ici dans nos endroits, si quelqu'un parle français, c'est des gens qui ont étudié, des bourgeois, des avocats, des commissaires de police, qui ont passé peut-être dix ans et plus dans les écoles... mais là-haut, saprelotte! tous savent le français... (1)

Aussi, dès leur plus jeune âge, l'aubergiste envoya-t-il ses enfants à l'école d'Orgon. Là, le jeune Adolphe, déjà très handicapé, eut pour maître Etienne Vincens qui cumulait, au village, les fonctions de maître d'école, de secrétaire de mairie et même de géomètre.

Mais les livres étaient rares au village et les lectures choisies par le hasard.

Dois-je omettre Estelle et Némorin, que j'achetai un dimanche par hasard, avec les vingt sous qu'on m'avait donnés pour m'amuser à la foire du village, et que je lus pendant trois jours, couché dans l'herbe, pendant que la fête chantait dans les cabarets, et dansait au tambourin sous les allées de la Garenne? - Disons tout - Les lettres d'Abélard et d'Héloïse, les Tableaux de l'amour conjugal et Piron lui-même me tombèrent ainsi dans les mains, par hasard, en échange de mes vingt sous, qu'un colporteur de livres me volait tous les dimanches. (2)

(1) in MEMOIRES ET RECITS. F. Mistral. Ch. XIV Le voyage aux Saintes Maries p. 279 - Ed. Julliard - Paris 1979.

(2) in LES PHILOSOPHES BAPTISES. Ch. XVII p. 122.

A cette époque de découverte si désordonnée de la lecture eut lieu une mésaventure que Dumas présente comme la conséquence de récits trop romanesques. Fit-il une fugue en compagnie d'un camarade? Voulut-il accomplir un exploit digne des héros de ses romans? Il ne s'en expliqua jamais; à peine dans l'évocation de son enfance murmura-t-il:

J'étais à demi perdu, je fus retrouvé malade; et quelques semaines après, j'étais chez mon père, mourant, avec ma mère qui pleurait au chevet de mon lit. - Le médecin était sorti pour la dernière fois, et dans la rue, sous la fenêtre de ma chambre, passait le convoi d'un mort, un jeune ami, qui avait tué aussi mes livres, et dont j'entendais le De Profundis récité à haute voix. Ma mère se jeta sur mon visage avec toutes les larmes d'une mère, et finit par une prière qu'elle me fit à l'oreille. Le corps était condamné; elle voulait sauver l'âme. - Le lendemain je fus administré, et, quelques jours - après, Dieu lui rendait son fils. (2)

Dès que sa situation le lui permit, revenus de l'auberge ou petit héritage, le père s'efforça de donner à ses fils une éducation qui devait faire d'eux des hommes solides, désormais ses fils parleraient français. C'est ainsi que le jeune Adolphe commença à huit ans ses études chez les frères de la doctrine chrétienne, en Avignon.

En 1818 l'enfant fit sa communion en l'église Saint Pierre d'Avignon, au cœur de la cité des Papes qui vivait de sa vie méridionale à l'abri de ses remparts et sous l'auguste protection des murailles du palais papal. Heureux souvenir, certes pour Adolphe que celui du jour de sa communion, mêlé à une certaine amertume sa croissance, loin d'atténuer son infirmité la soulignait douloureusement. A douze ans, son talon ne touchait plus terre, son pied déviait en dedans.

(1) in LES PHILOSOPHES BAPTISES. Ch. XVII p. 123.

UN PROVENÇAL À PARIS

Une ombre pourtant planait sur le tableau de cette communion, ou plutôt une absence, celle de Laure, la sœur chérie qui avait quitté l'auberge familiale pour Marseille d'abord, Paris ensuite et qui ne devait plus jamais y revenir. Laure était charmante, brune, vive et provençale à souhait. Dans l'auberge paternelle elle avait entendu bien des contes, rêvé à bien des existences. Or pendant l'hiver 1816, elle avait alors tout juste dix huit ans, vint à passer à l'auberge une troupe de comédiens ambulants. A la veillée ils donnèrent une représentation. L'un des acteurs, à la beauté du diable, joua un rôle de prince. Comment Laure, naïve et crédule, pouvait-elle faire la différence entre l'acteur et son personnage? et la pauvre Laure se laissa enjôler et enlever par ce prince des grands chemins. (1)

C'est ainsi qu'elle arriva à Marseille où elle prit très vite conscience de son erreur et des dangers qu'elle courait désormais. Le vieux port présentait alors un habitat populaire important, pittoresque, blotti au fond de ruelles étroites et profondes mais qui manquaient de tout. Pire encore était le quartier des Carmes mélange de boue, de paille fétide et de vermine où se regroupait la population italienne. Là, la mortalité infantile dépassait celle de Paris et si les conditions matérielles étaient particulièrement déficientes, les conditions de vie sociale n'avaient rien à leur envier: alcool et filles se partageaient les distractions des ouvriers. (2)

Dès que Laure prit conscience de sa situation, elle résolut de rentrer chez ses parents. Elle prit donc l'antique diligence de la compagnie Poulin qui stationnait à l'hôtel de la Croix de Malte et qui allait de Marseille à Paris - en passant devant la petite auberge. Pleine de courage à Marseille, Laure ne put probablement pas affronter son père après sa fugue car elle continua sa route vers Paris où elle arriva seule et dénuée de tout par une pluie battante.

Que faire à Paris quand on a dix huit ans, quand on est seule et sans le sou? Pleurer. C'est ce que fit Laure, naturellement.

(1) in MEMOIRES ET RECITS. F. Mistral, Ed. Julliard, Paris 1979, p. 310.

(2) Marseille comptait en 1854, 1400 débits d'alcool et cabarets et 2 920 en 1880. in HISTOIRE DE LA PROVENCE, p. 277 d'Emmanuelli F. X.

Brusquement, dans la vie, le destin semble basculer; la bonne étoile brille enfin c'est ce qui arriva à la jeune provençale perdue sur le pavé de Paris.

Un jeune homme passe alors en landau; il n'a guère plus que l'âge de Laure mais il est riche. Il s'arrête; ému, il écoute le récit de la jeune fille; épris, il la fait monter auprès de lui. Elle sera conduite dans un couvent où elle recevra une éducation soignée.

Plus tard elle épousera son sauveur, il s'appelle Amédée de Méreaux. Fils et petit-fils de compositeurs, Amédée de Méreaux dont le nom véritable est Jean Amédée Le Froid De Méreaux

était né à Paris en 1803. Son grand-père (1) avait été organiste à Saint Jacques du haut pas et avait donné quelques compositions qui avaient été représentées à l'Académie Royale de Musique. Son père Joseph Nicolas (2) avait été désigné lors de la fête de la Fédération le 14 juillet 1790 pour tenir l'orgue installé au Champ de Mars à Paris. Quant à la mère du jeune Amédée, elle n'avait rien à envier à l'illustre famille de son époux: elle était la fille du Président Blondel, le défenseur de mademoiselle d'Oliva dans la fameuse affaire du collier de la reine.

Rien donc ne destinait Amédée à la jeune provençale. Alors qu'il suivait de sérieuses études au lycée Charlemagne, sa mère espérait le voir s'orienter vers la magistrature, son père lui donnait des leçons de piano. Ses études furent solides, mais son goût pour la musique était le plus fort. Il travailla d'abord avec Porta (3) et il était à peine âgé de quatorze ans lorsqu'il publia ses premiers essais de composition. Au sortir du collège, il fit sous la direction de Reiche un cours complet d'harmonie, de contre-point et de fugue et se livra ensuite à l'enseignement du piano.

(1) Jean Nicolas de Méreaux: né en 1745, mort en 1797 composa ESTHER en 1775, 1791 ŒDIPE ET JOCASTE...

(2) Joseph Nicolas de Méreaux: né en 1767, mort en 1838 était professeur à l'école royale de chant, puis organiste du temple de l'Oratoire.

(3) Bernardo Porta: compositeur italien né à Rome en 1758, mourut à Paris en 1829. Il arriva en France en 1789 et composa en 1794 AGRICOLE VIALA. En France il acquit très vite la renommée d'excellent professeur de composition.

Cet homme avait été le sauveteur de Laure; il allait être la providence d'Adolphe. Dans son bonheur en effet, Laure n'oublia pas sa famille et apporta à son jeune frère une compensation à l'infirmité dont il souffrait. Elle l'appela auprès d'elle. L'épouse du compositeur était fière, comme du reste toute la famille Dumas, de ce jeune Adolphe, poète et rêveur qui lisait déjà, en confiance, ses premiers vers.

On comptait trop sur quelques vers que j'avais faits.

(1) En Provence, comme en Italie, les poètes sont encore des natures vues à l'antique; la poésie est un don du ciel, et celui qui l'a reçu est l'objet d'un plus grand amour, même pour son frère et sa sœur. Après mon éducation de tendresse, celle de la famille, vint l'autre; je fus livré à la grande instruction publique du collège Sainte-Barbe-Rollin. (1)

Ainsi sa sœur (2) lui permit en 1823 d'entrer au collège Sainte-Barbe, rue des Postes. (3) L'école était rigide et les murs fort hauts. Ce lieu de retraite était isolé du reste de la ville. C'est à peine si les écoliers voyaient se balancer la cime verte des arbres. C'est à peine s'ils entendaient la rumeur de la ville qui venait échouer sur ce silence. Tout ici tendait au savoir; mais le savoir d'alors était, non exclusivement, certes, mais principalement, fondé sur la connaissance des auteurs anciens et chacun retenait, dans cette pléiade d'écrivains celui qui plaisait le plus à sa sensibilité.

(1) in LES PHILOSOPHES BAPTISES. Ch. XVII - p. 124.

(2) Il est intéressant de noter combien l'attitude de la famille Dumas face au jeune poète fut différente de cette autre famille provençale, celle des Aubanel.

Alors que dans la modeste auberge on se réjouit, on se félicite, on aide à l'éclosion du génie, et le geste de Laure de Méreaux en fait foi, au contraire chez l'éditeur de Sa Sainteté, en la cité papale, la famille tente d'étouffer le génie poétique du jeune Théodore, de taire ce don ressenti comme fautive et de faire de ce fils embarrassant un poète ligoté comme le montre si justement René Dumas dans son livre ETUDES SUR THEODORE AUBANEL, LE POETE LIGOTE ET AVIGNON AU XIXe SIECLE (Centre de Recherches et d'Etudes Méridionales - Saint Rémy de Provence, 1987).

(3) Cette école, réputée à Paris, fut fondée en 1460 par Geoffroy Lenormant. Les principaux qui se succédèrent à Sainte-Barbe quand Adolphe Dumas fréquentait cette école furent successivement:

- en 1814 Messieurs De Lanneau (Victor) et Mauzard.
- en 1816 Messieurs De Lanneau (Victor) et Adam.
- en 1819 Messieurs De Lanneau Victor et Adolphe.
- puis en 1823, Monsieur De Lanneau Adolphe.

Depuis 1820 les anciens élèves avaient fondé l'Association Amicale des anciens Barbaristes.

Pour Victor Hugo (1), l'enchanteur fut Virgile, pour Adolphe c'était d'abord César, ce conquérant de la Gaule dont le jeune garçon traduisait et commentait les souvenirs *Commentarii de bello gallico* (2) remarquables par la sobriété et la pureté de la langue. Mais il est significatif de remarquer que César est surtout pour lui le prétexte à fortifier son sentiment patriotique, le refus de tout asservissement, l'aspiration à la liberté, à l'indépendance qui sont déjà des traits essentiels de son caractère. Il se souvient de Sénèque dont la philosophie est essentiellement morale et qui apparaît dans ses traités comme un directeur de conscience qui appelle à la maîtrise de soi. En rappelant Sénèque et son neveu Lucain, c'est encore une disposition intime que Dumas livre à son lecteur. Profondément moraliste, il fut toute sa vie contraint de s'imposer une totale maîtrise de lui-même face à la douleur et aux épreuves parfois déchirantes qu'il dut supporter. Jamais ses vers, sa prose, ne traduisent ses plaintes, ses déceptions, ses souffrances intimes; et s'il livre dans ses œuvres beaucoup de lui-même, la pudeur et la maîtrise de soi priment toujours sur l'épanchement.

(1) Victor Hugo dit son admiration pour Virgile notamment dans LES VOIX INTERIEURES VII - A. Virgile: O Virgile! ô poète! ô mon maître divin!. Voir l'étude in VICTOR HUGO POETE DE L'INTIMITE de Claude Gély-Nizet - 1969 -Première partie - Ch. II p. 82 et suivantes.

(2) COMMENTAIRES SUR LA GUERRE DES GAULES César.

Là, il lia des amitiés profondes: plus de vingt ans plus tard, il revoyait encore ceux qui avaient été ses condisciples et rappelait, en quelques vers, l'heureux temps de leur vie studieuse:

Non, rien n'est oublié, ni les murs, ni l'enclos
Où l'étude a couvé tous ceux qui sont éclos,
Où nous avons appris, moi les vers; vous la prose,
Et l'art de bien penser pour dire quelque chose.
Du haut du Capitole et du haut de son char,
Nous avons fait descendre et commenté César:
Nous répétions au nom de la Gaule héroïque,
Le serment d'Annibal en pleine rhétorique,
Et chacun retrepait un cœur républicain
Au bain du vieux Sénèque et du jeune Lucain;
Vous le voyez, amis, rien n'est changé; nous sommes
Les enfants d'autrefois dont on a fait des hommes. (1)

De cette époque l'adulte gardait malgré tout, des souvenirs heureux:

Certes, il ne faut pas être ingrat; il y a là, comme dans tous les autres collèges de Paris, des hommes d'un puissant savoir. - Un programme d'études qui embrasse toutes les lettres humaines, depuis la grammaire jusqu'à Tacite, depuis le difficile Horace jusqu'à l'impossible Juvénal, l'histoire depuis Florus jusqu'à Tite-Live, et la philosophie depuis l'empirisme de Locke jusqu'au spiritualisme chrétien de Malebranche. - Si vous ne sortez pas de là un homme supérieur, c'est votre faute. - J'en sortis bachelier ès-lettres. (2).

Devant ces anciens condisciples, lors d'une réunion des anciens élèves de Sainte Barbe, Dumas qui exigeait tant de lui, dénonçait ce 30 janvier 1844 la société Louis Philipparde (3), sans grands idéaux,

sans élans civiques, essentiellement bourgeoise, préoccupée par ses intérêts et qui le décevait beaucoup.

(1) A mes camarades de Sainte Barbe extrait des BEAUX ARTS - 4 janvier 1844.

(2) in LES PHILOSOPHES BAPTISES. Ch. XVII - p. 124.

(3) Louis Philippe (1773-1850) était roi des français depuis 1830.

La France nous commande, avec des droits de mère.
Beaucoup de flamme encor, mais beaucoup de lumière
Mourir pour son pays est beau, mais, aujourd'hui,
Mourir n'est plus assez: il faut vivre pour lui,
Dans le noir tourbillon de toutes les doctrines,
Le monde au désespoir se bat sur des ruines,
Conflits des libertés et conflits des pouvoirs,
Où chacun veut des droits, personne des devoirs. (1)

Ainsi son séjour à Sainte-Barbe dont il retint surtout l'héritage littéraire, le conforta dans le choix de sa politique: Adolphe Dumas était républicain. Malgré les aléas de l'existence et les compromissions qu'impose la vie, le jeune provençal restera toujours fidèle à cet idéal.

Reçu bachelier, il commença des études de droit (2). Quel chemin parcouru depuis la lointaine auberge de son père! Quel conte de fée, pour cet enfant infirme! Quel privilège pour ce petit provençal dont la langue maternelle fut la langue provençale que celui d'étudier! Et dans son enthousiasme il étudia tout, dévora, peut-être sans méthode, tout ce qui lui permettait de parfaire sa culture. Cette faim de savoir est à l'origine du flot de faux bruits, de médisances qui vont courir sur son compte, car il faut bien, certes, l'échiner ce jeune méridional ambitieux! Voilà la version que les frères Goncourt (3) proposent dans leur JOURNAL (4) de l'enfance d'Adolphe; ils rappellent, en la caricaturant, l'aventure de Laure et concluent:

Aussitôt qu'elle était épousée, elle faisait venir l'apprenti tailleur, pour lequel elle avait une grande affection, lui faisait faire de courtes études...

(1) in A mes camarades de Sainte-Barbe. Extrait des BEAUX ARTS - 4 janvier 1844.

(2) Dumas précise dans LES PHILOSOPHES BAPTISES que, dès le début de ses études de droit, il n'avait pas pu résister au plaisir d'écrire une tragédie (Ch. XVII, p. 126) dont nous n'avons à ce jour aucune trace.

(3) (4) Edmont Huot de Goncourt 1822 -1896 et son frère Jules (1830-1870) historiens et écrivains français. Ils publièrent outre des romans (GERMINIE LACERTEUX 1865...) le JOURNAL tenu depuis 1851.

L'apprenti tailleur? mais qui est-il? voilà leur réponse:

Adolphe Dumas, le poète boiteux, destiné à devenir tailleur, le métier de tous les deux de là-bas.

Voilà un raisonnement qui tient du syllogisme et ouvre sur toutes les médisances.

Mais comment arrêter l'air de la calomnie?

Jules Janin (1), donna du jeune Adolphe bachelier, un portrait plus amical et plus juste à la fois:

Il était Grec à demi, Latin à demi; il épelait Pindare; il balbutiait les vers de Lucain son poète; il admirait Juvénal, il ne détestait pas Prébeuf. Les grands poètes grecs, dans leur simplicité sévère, l'attiraient beaucoup moins que les tumultes de Shakespeare; il eût volontiers donné l'Alceste et l'Edipe-roi pour Coriolan, Hamlet ou le Roi Lear. (2)

Tel était le jeune adolescent qui s'était jeté avec passion, avec rage, dans l'étude des lettres; il avait tant à compenser! Mais s'il assimila la culture qu'en ce dix-neuvième siècle dispensaient les collèges, il avait aussi adopté sans hésitation, sans réticences, sans la moindre réserve, sous l'impulsion de son tempérament trop entier, l'admiration des jeunes de sa génération pour Shakespeare. Dans ce premier quart du XIXe siècle, en effet, le dramaturge anglais connaissait un succès croissant dans les milieux littéraires français. Des écrits essentiels avaient préparé le spectateur français à mieux comprendre le dramaturge d'outre-Manche: la traduction de Shakespeare par Guizot (2) Rémusat (1) dans le journal libéral LE GLOBE, mais surtout en 1823 et 1824 le RACINE ET SHAKESPEARE de Stendhal (3). Polémiste désinvolte et incisif, il ébranlait dans cet ouvrage le citadelle classique, définissait son idéal dramatique. Pour lui, le théâtre de Shakespeare n'est jamais prisonnier des conventions classiques et les modernes avaient intérêt à marcher sur ses traces pour plaire à leurs contemporains. Cette théorie du drame romantique reçut sa plus vibrante expression dans la PREFACE DE CROMWELL de Victor Hugo en 1827.

(1) Jules Janin (1804-1874) - Journaliste et romancier, il assura la chronique dramatique au JOURNAL DES DEBATS de 1836 à sa mort. Il demeura l'un des amis les plus fidèles d'Adolphe Dumas.

(2) Jules Janin in LE JOURNAL DES DEBATS - 26 août 1861.

(3) Guizot François (1787-1874). Il publia cette traduction en 1821 alors qu'il avait repris ses fonctions dans l'enseignement après la chute du cabinet libéral de Decazes où il assumait des charges importantes au ministère de la justice.

C'est pourquoi, tout frais émoulu du collège, Adolphe Dumas comme tous les jeunes gens de sa génération, éprouvait pour Shakespeare une admiration sans borne surtout quand il vit le public parisien faire un triomphe à une troupe d'acteurs anglais venus jouer son répertoire en 1827. Leur premier passage à Paris en 1822 s'était soldé par un échec, le public français n'était pas prêt à accueillir un répertoire si différent de celui que lui proposait alors le Théâtre Français.

En 1827 les mentalités avaient évolué; le théâtre de Shakespeare concrétisait alors les aspirations des dramaturges de la nouvelle école; en 1829 Alfred de Vigny donna la traduction du MORE DE VENISE qui fut représenté le 24 octobre 1829.

(1) Remusat Charles (1797-1875) homme politique. Il collabora à plusieurs journaux LE COURRIER FRANÇAIS - LE GLOBE. Il fut ministre de l'intérieur dans le cabinet Thiers, puis se rallia à la République (1848).

(2) Stendhal - Henri Beyle - (1783-1842). A son retour d'Italie il défendit un romantisme libéral en littérature et publia RACINE ET SHAKESPEARE.

L'EBLOUISSEMENT ROMANTIQUE

Quelle était donc la situation d'Adolphe Dumas à l'approche de l'année 1830? Après divers séjours à Rouen où sa sœur avait des attaches familiales jeune homme quitta la Normandie; il y revint souvent et c'est là que le destin l'appela pour un ultime rendez-vous. Pour l'heure, il était heureux d'avoir connu la ville des frères Corneille.

Il habitait alors à Paris avec sa sœur et son beau-frère Amédée Méreaux et partageait leur maison 17, rue Bleue. Amédée de Méreaux exerçait son jeune sur son beau-frère une grande fascination; et cette admiration était justifiée. En effet, tout en se consacrant à l'enseignement du piano, le mari de Laure

avait fait paraître successivement un grand nombre de compositions et s'était produit comme virtuose avec un succès marqué. Chateaubriand l'avait introduit dans le salon de Madame Récamier (1) et en 1828, grâce à l'appui de l'archéologue Charles Lenormant (2), son ancien camarade de collège, il avait obtenu le titre de pianiste du duc de Bordeaux (3) qui était alors l'héritier du trône de France.

Quant aux parents d'Adolphe Dumas, ils avaient quitté la Provence pour s'installer plus près de leurs enfants dans la ville d'Orléans.

Enfin, si le jeune poète a été initié à la musique, et introduit dans le milieu des artistes par son beau-frère, il l'a été également par Charles, son frère cadet, dit Titalo. Ce frère allait jouer dans la vie d'Adolphe le rôle d'une providence généreuse, jamais lasse, toujours prête à partager avec son grand frère infirme joies et les difficultés de l'existence. Jamais ses soins attentifs ne faiblirent, jamais sa prévenance ne fut prise en défaut. Or, Charles Dumas était, lui aussi, un artiste et quel artiste! Charles était en effet un ténor très apprécié des amateurs d'opéra. Ses tournées en Italie s'avéraient être autant de succès; il se produisait autant à Paris qu'en province et les scènes des grandes villes Bordeaux, Avignon se réjouissaient de le recevoir.

(1) Récamier - Jeanne -Françoise - Lyon 1777 - Paris 1849. (voir infra. p. 38)...

(2) Charles Lenormant - 1802-1859 - Numismate français et ancien compagnon de Champollion, il était directeur du cabinet des médailles. Il a laissé une œuvre en 12 volumes: TRESOR NUMISMATIQUE ET GLYPTIQUE.

(3) Chambord - Henri de Bourbon, duc de Bordeaux, comte de – Dernier représentant de la branche aînée des Bourbons. Fils posthume du duc de Berry. 1820-1883.

Charles était non seulement un ténor à la voix chaude, mais aussi un homme superbe que les feux de la rampe rendaient plus irrésistible encore. Et Adolphe partageait en secret ses triomphes et goûtait, lui aussi, aux applaudissements que son frère recueillait. Comment alors pouvoir résister à cet appel profond, irrésistible que le jeune Adolphe ressentait pour la poésie? Car telle était, en effet, sa vocation: il voulait être poète; il serait poète; c'était depuis le collège son vœu le plus cher. Lui aussi serait artiste, lui verrait son nom applaudi, par le cercle, si limité, de ceux qui ont le don du verbe...

L'occasion allait lui être donnée de prouver son talent: dans l'été 1830 éclata la révolution de 1830. L'assassinat en février 1820 du seul héritier direct des Bourbons, le duc de Berry avait mis fin à l'expérience semi-libérale que Louis XVIII (1) avait tentée lors de son retour sur le trône. Les Ultras (2) reprirent le pouvoir d'autant que Louis XVIII, malade depuis la fin de 1821, ne se mêlait plus de pondérer son entourage et que Charles X (3), son frère et successeur n'avait pour lui que son élégance aimable...

Exaspérés par dix années qu'ils considéraient comme des provocations du trône et de l'église, les bourgeois, les journalistes, les artisans et compagnons parisiens passèrent à l'action. Excédée par la politique de Charles X et de ses ministres, la bourgeoisie française désirait une monarchie constitutionnelle où elle tiendrait le premier rôle. Pour y parvenir il fallait, outre l'occasion, des personnages Talleyrand (4), Lafayette (5), Thiers (6) surtout Louis Philippe (7) et l'aide indispensable du peuple de Paris. Les étudiants imprimeurs, et artisans de Paris hostiles à la royauté et irrités par la hausse du pain et du chômage se rassemblèrent d'abord autour des journaux libéraux dont la police voulait saisir les presses puis élevèrent des barricades dans l'Est et le Sud de Paris: les trois glorieuses commençaient.

(1) Il instaura en signant le 4 juin 1814 la Charte Constitutionnelle une monarchie constitutionnelle en France.

(2) Nom donné sous la Restauration aux ultra-royalistes, représentants de l'opposition royaliste à la Charte de 1814. Vainqueurs aux élections de 1815.

(3) Charles X - 1757-1836 - Roi de France de 1824 à 1830. Son règne fut marqué par un renforcement de la politique réactionnaire et autoritaire.

(4) Talleyrand 1754-1838. Président du Conseil au début de la seconde restauration, il fut contraint de démissionner face à l'hostilité des Ultras et se prononça en faveur de la branche d'Orléans en 1830.

(5) Lafayette - marquis de - 1757-1834 - Bien qu'âgé de 77 ans il participa encore à la révolution de 1830.

(6) Thiers (Louis-Adolphe) - 1797-1877 - Fondateur du journal d'opposition LE NATIONAL (avec Carrel et Mignet en 1830) il s'y fit le défenseur d'une monarchie constitutionnelle de style anglais, et le 26 juillet 1830, prit part à la rédaction de la protestation des journalistes aux ordonnances de St Cloud qui déclenchèrent la révolution de 1830.

(7) Louis Philippe: 1773-1850. lié aux milieux libéraux, il apporta son appui au CONSTITUTIONNEL et au NATIONAL. Il fut porté au pouvoir par la bourgeoisie d'affaire libérale et accueilli le 30 juin 1830 à l'hôtel de ville par Lafayette et Guizot.

Quelle était alors l'opinion d'Adolphe Dumas? Il était nettement et franchement républicain, libéral, épris de justice, assoiffé de liberté. Fils du peuple il lui demeura toujours fidèle lui qui écrivait bien des années plus tard dans sa langue maternelle

*N'autre sian pas de vento pelofo
N'autre, li païsan, fièu de quatre-vingt nou. (1)*

ce que l'on peut traduire ainsi:

Nous sommes, nous paysans, fils de quatre vingt neuf.

Fidèle à son origine paysanne, il était aussi fidèle à sa Provence natale. En 1745, l'intendant La Tour jugeait le paysan provençal insolent et indocile autant par légèreté que par son esprit de liberté et d'indépendance. (1) Comme ce jugement paraît juste pour le jeune Dumas. Il se sentait appartenir au peuple qui supportait les mal le joug royaliste. Or le midi bougeait depuis longtemps déjà; les ouvriers des professions artisanales, notamment les boulangers et les cordonniers avaient engagé des grèves dures en 1825 puis 1826 à Toulon mais aussi dans la grande ville de Marseille.

Aussi Adolphe Dumas se lança-t-il dans cette révolution avec la foi du jeune révolutionnaire; il naquit de cet engagement un premier ouvrage: LES PARISIENNES. (2) Ce recueil se présentait comme le Chant de la Révolution de 1830, sous la forme in octavo, imprimé par Fain, en 1830 et vendu au prix de deux francs cinquante.

(1) cité par L. Vidau - ADOLPHE DUMAS ET SON ŒUVRE; Avignon 1924 p. 41

(2) in HISTOIRE DE LA PROVENCE p. 288.

(3) imprimerie Fain, rue Racine, place de l'Odéon. Voir la présentation de l'ouvrage dans la deuxième partie de cette étude.

Le succès espéré ne vint pas. C'est que pour la première fois de sa carrière, mais ce hasard malencontreux devait se reproduire, Adolphe Dumas avait joué de malchance; Casimir Delavigne (1), poète et auteur dramatique français déjà fort connu dans le monde littéraire, avait publié, lui aussi, LE CHANT DES TROIS JOURNEES qu'Adolphe Nourrit (2), le grand acteur, chantait sur un air du compositeur Auber, de théâtre en théâtre, enveloppé dans les plis du drapeau tricolore nouvellement ressuscité.

Malgré cette déception, quelle n'était pas la joie du jeune provençal quand il voyait à la devanture des librairies place de la bourse, au palais royal - chez le libraire de sa majesté la reine des français - ou bien rue Vivienne, l'ouvrage qui portait son nom!

Il était artiste à son tour; il avait créé; il avait publié il était désormais poète à part entière.

Or en ces dernières années de la Restauration, l'artiste n'est pas seulement un créateur original qui exerce, quel que soit son art, la puissance désormais libérée de son énergie imaginative, à faire œuvre qui porte son empreinte stylistique (3); c'est aussi et surtout une fabuleuse création mythique: un héros légendaire propre à faire miroiter les fantasmes collectifs. Le poète, cet artiste, se doit d'être un homme remarqué, riche de tours et d'images, l'esprit ouvert à l'incessant miroitement des apparences. Le poète, l'artiste n'est plus tout à fait un homme comme les autres, il n'appartient qu'à peine au monde décevant du quotidien.

(1) Casimir Delavigne: 1793-1843. Un recueil d'élégies patriotique, LES MESSENIENNES, publiées à partir de 1818, consacra son nom. Il entra à l'académie française en 1820.

(2) Adolphe Nourrit, célèbre chanteur, naquit à Montpellier en 1802 et fit, comme Adolphe Dumas, ses études au collège Sainte Barbe. Après avoir débuté à l'Opéra où il était l'un des interprètes favoris de Rossini, il répétait GUILLAUME TELL quand éclata la Révolution de juillet. Le théâtre fut fermé durant onze jours et Nourrit se lança dans la Révolution. Sur les barricades il chanta la Marseillaise puis dirigea au feu ses auditeurs.

(3) in ROMANTISME, revue du dix neuvième siècle, 1986, n° 54. CDU SEDES p. 10.

Or les artistes, les écrivains, Adolphe Dumas les connaissait bien. Il les côtoyait, les fréquentait même et d'abord le premier d'entre eux, celui qui avait été le précurseur de toute l'école romantique: Chateaubriand. Dumas l'avait rencontré par hasard et il avait gardé de cette rencontre un souvenir ébloui. La scène, il est vrai, avait de quoi frapper l'esprit d'un jeune homme plein d'ambition. C'était, pendant ces journées glorieuses de la Révolution, au plus chaud des émeutes. Le 30 juillet au matin, Chateaubriand (1) avait été convoqué à la Chambre des Pairs. Il avait résolu de s'y rendre. Sur le Pont-Neuf, la statue d'Henri IV tenait à la main un drapeau tricolore. Derrière la colonnade du Louvre, des étudiants reconnurent Chateaubriand à ses cheveux orageux et virent en lui le défenseur de la liberté de la presse. Ils décidèrent de l'escorter; mieux encore, au Palais Royal l'écrivain fut soulevé et porté en triomphe sur les épaules des étudiants enthousiastes. Par le Pont des Arts et la rue de Seine le groupe monta vers le Luxembourg où ses porteurs déposèrent enfin le grand homme. Voilà en quelles circonstances Adolphe Dumas aperçut Chateaubriand, son fougueux tempérament méditerranéen s'accorda aussitôt à l'enthousiasme des étudiants, il suivit le cortège aux cris de Vive la liberté. C'est alors qu'il fut admis à l'Abbaye-aux-Bois, salon prestigieux s'il en fut, où madame Récamier recevait ses amis ainsi que ceux de Chateaubriand, son génial ami.

Son mari, banquier téméraire s'était ruiné et elle avait dû quitter l'hôtel de la rue Saint-Honoré et son jardin où, au clair de lune, l'avait bien souvent attendu Chateaubriand. Elle trouva refuge dans un petit appartement de l'Abbaye-au-Bois, maison religieuse de la rive gauche, qui accordait à quelques femmes choisies son hospitalité. C'est dans le calme de ces bâtiments conventuels, dans un troisième étage carrelé, incommode qu'elle put vivre à peu de frais parvenant même à soutenir son vieux mari. C'est là, dans ce cercle restreint d'amis choisis, que Dumas, présenté par Chateaubriand découvrit pour la première fois Jeanne, Françoise, Julie, Adélaïde Bernard née à Lyon en 1777 et qui avait épousé Jacques Rose Récamier. Dès qu'il la vit, le jeune homme fut saisi d'admiration pour cette beauté qu'il décrit ainsi, quelque temps plus tard, dans son œuvre LA CRITIQUE ET LES CRITIQUES DU XIX^e SIECLE:

(1) in MEMOIRES D'OUTRE TOMBE. La III^e partie du recueil MA CARRIERE POLITIQUE comprend deux époques: la première est consacrée à Bonaparte; la seconde aux années 1815 - 1830 et au rôle diplomatique de Chateaubriand pendant cette période.

Gérard en avait fait le type de la beauté; Ballanche l'avait idéalisée comme sa Béatrix et tout Paris disait d'elle ce que madame de Sévigné disait de la prise de voile de Lavallière: elle a fait cela, comme elle fait toutes choses, d'une manière charmante.

Placée entre Chateaubriand et Ballanche avec une égale amitié, elle allait de l'un à l'autre avec une égale affection... (1)

C'était un véritable privilège que d'être reçu par madame Récamier. Très peu d'invités étaient admis à la fois: des gens du monde comme Sosthène de la Rochefoucauld, Ballanche (2), l'ami de la maison mais aussi Jean-Jacques Ampère (3), des écrivains comme Sainte Beuve, Edgar Quinet (4)... Quant à la puissance de madame Récamier elle n'avait jamais été plus éclatante: la dame régnait sur l'Académie, les Facultés, les ministères, et sa protection fut pendant près de trente ans la plus infallible des recommandations. Quelle joie et quelle fierté devait étreindre le cœur du jeune Dumas quand il montait, non sans mal, les trois étages qui menaient à un tel paradis. Il y arriva lors de la lecture privée des MEMOIRES D'OUTRE-TOMBE.

(1) A. Dumas in LA CRITIQUE ET LES CRITIQUES DU XIXe SIECLE post-scriptum.

(2) Ballanche: 1776-1847. Il fut présenté à madame Récamier lors d'un séjour qu'elle fit à Lyon en 1812 par Camille Jordan. Il fut appelé par elle à Paris où son mérite le plaça au premier rang du cénacle de l'Abbaye-aux-Bois.

(3) Ampère (Jean-Jacques) 1800-1864. Professeur au collège de France, il laissa outre de nombreux recueils d'étude littéraire, une abondante correspondance avec madame Récamier.

(4) Quinet (Edgar) 1803-1875, il venait de publier en 1830 DE LA GRECE MODERNE ET DE SES RAPPORTS AVEC L'ANTIQUITE.

Sainte-Beuve se souvient de ces soirées:

(..) Dans ce salon étroit, et qui était assez peu et assez noblement rempli pour qu'on se sentît fier d'être au cercle des préférés, il était impossible, durant les intervalles de la lecture, ou même en l'écoutant, de ne pas s'égarer aux souvenirs.... Le grand poète ne lisait pas lui-même; il eût craint peut-être en certains moments les éclats de son cœur et l'émotion de sa voix. Mais si l'on perdait quelque accent de mystère à ne pas l'entendre, on le voyait davantage; on suivait sur ses vastes traits les reflets de la lecture comme l'ombre voyageuse des nuages aux cimes d'une forêt. (1)

Il est aisé de comprendre l'éblouissement d'Adolphe Dumas. Chateaubriand est pour lui le maître et il lui dédia un de ses recueils de vers intitulé PROVENCE qui s'ouvre sur la dédicace suivante:

MONSIEUR,

Vous lirez à deux fois cette préface qui vous vient de si loin, et qui va de mon berceau au-delà de votre tombe. Quel rapport, en effet, entre vous et ce livre, entre tant et si peu de chose? Faites comme Dieu, monsieur, rétablissez l'échelle idéale qui unit la mousse du bois aux séraphins; cela ne se voit pas, Dieu le sait seulement, et cela suffit à la mousse des bois.

Ne croyez cependant que je n'aie d'autre raison que de vous distraire d'une page de nos mémoires sacrés. Je sais trop combien les grandes annales des Pontifes font faute à l'histoire romaine pour vous dérober un instant, et à nous des siècles... Vous voyez, monsieur, que je suis une part très petite et très respectueuse, aussi de votre gloire. Je suppose que vous lirez ceci au moment où vous posez la plume, à l'instant qu'on peut donner à quoi que ce soit, à tout et à rien.

(1) in LA VIE DE CHATEAUBRIAND - André Maurois - Xe partie - Ch. IV. LE TRAVAIL p. 166.

Suit un long développement où Adolphe Dumas tente de tracer un abrégé de l'histoire de la poésie française de ses origines au XIXe siècle. S'il est vrai que l'exposé ne manque souvent ni de jugement, ni de clarté, il est tout aussi véritable qu'il porte force redondances et déclamations...

Que répondit Chateaubriand? Il n'est pas impossible qu'une saillie du vieil écrivain ait profondément vexé, blessé peut-être Adolphe Dumas, car son admiration envers le père d'ATALA et de RENE, alla déclinant pour finir dans LA CRITIQUE ET LES CRITIQUES DU XIXe SIECLE par une dénonciation virulente du pessimisme du vieillard. Peut-être aussi le jeune écrivain a-t-il été déçu par le spectacle que Chateaubriand donnait sur la fin de sa vie à l'Abbaye-aux-Bois. Voici sa relation:

Chateaubriand était si triste et si dégoûté des hommes qu'il attrista jusqu'à la fin sa maison et son Abbaye-aux-Bois. Elle (1) l'attendait tous les jours, même quand il ne venait pas. Alors Ballanche remplaçait l'ami absent, par une conversation extatique, qui lui donnait toujours l'avantage d'une bonne âme, sur son rival d'amitié; le poète de l'Orphée ramenait toujours son Eurydice, heureux s'il avait pu la sauver des angoisses de Chateaubriand. Scirent si ignoscere manes.

On le voit, Madame Récamier, je n'ai pas besoin de la nommer, était toujours entre son bon et son mauvais ange, pour rendre le mauvais, bon, et le bon, meilleur.

Ballanche et Chateaubriand étaient un Janus à deux visages; l'un regardait l'avenir, l'autre le passé et ils soupiraient tous les deux, l'un pour des temps meilleurs, l'autre à contre-temps.

(1) Madame Récamier

Nous avons vu ces deux figures historiques au coin du feu, aux deux bouts de cette cheminée en marbre blanc, dans le salon de la sybille, toujours jeune, entre ses oracles, toujours vieux.

Ballanche partait peu et souriait toujours, comme la conscience tranquille et pleine d'espérance - il croyait à la France nouvelle - Chateaubriand était toujours sombre et ne mêlait à la conversation que des plaintes et des paroles douloureuses, comme les vieillards désenchantés - il ne croyait qu'à lui.

De temps en temps, un ami, un visiteur des après-midi entrait: Lenormant, Fauriel, Ampère, Sainte-Beuve, Madame de Girardin, Madame Tastu.

Il fallait bien se garder de dire qu'un drame en vers avait réussi ou qu'un volume de poésie faisait la joie de Paris. Ces enfants-là avaient tout gâté.

Madame Récamier avait beau placer son mot, qu'elle trouvait toujours avec sa grâce parfaite et un son de voix qui était l'accent même de sa bonté, une musique du cœur.

Chateaubriand, les deux mains sur les genoux, comme un dieu d'Egypte, portait la main à ses jambes pour dire qu'il souffrait. Un jour il dit ces paroles: Mais qu'on me laisse donc tranquille et, montrant l'angle de la cheminée avec sa main droite, je ne demande qu'une chose, c'est qu'on me laisse là, dans mon coin, mourir comme un chien. Nous l'avons entendu, il a dit: comme un chien, l'auteur du Génie du Christianisme.

La conversation cessait, on se regardait en silence avec la même pensée de consternation.

Ballanche au contraire: Eh! mon Dieu, disait-il - quand il osait parler - nous vivons à une grande époque, je compte beaucoup sur les jeunes gens. Dieu n'est pas assez infécond, pour qu'il n'y ait pas toujours dans un siècle plusieurs Racine, plusieurs Corneille cachés ou enfouis: il s'agit de les découvrir! Nous avons entendu ces paroles-là aussi et nous les répétons pour que la Société des Gens de Lettres les grave dans sa mémoire et sur du bronze. C'est une prophétie! (1)

C'est Ballanche qui, au détriment de Chateaubriand, avait conquis l'admiration du jeune homme. Comme madame Récamier, Ballanche était né à Lyon en 1776. Il donna dans son œuvre une signification religieuse de l'histoire s'efforçant de saisir l'apport de chaque peuple dans le développement de la pensée universelle. Il avait publié bien des œuvres dont un ESSAI SUR LES INSTITUTIONS SOCIALES et, lorsqu'il connut Adolphe Dumas il était déjà âgé de cinquante quatre ans. Ces deux hommes, malgré leur grande différence d'âge, se lièrent d'amitié et Ballanche sut assister son jeune ami à l'occasion d'une des longues maladies qui le mina (2).

Reconnaissant, le jeune poète lui dédia toute une poésie dans le recueil PROVENCE, une pièce intitulée A mon sage ami qui commence en ces termes:

Vous en souvenez-vous, j'étais mort à demi,
Vous étiez à mes pieds, Ballanche, mon ami;
Sur le lit des mourants, vous me gardiez malade...

(1) in LA CRITIQUE ET LES CRITIQUES AU XIXe SIECLE - manuscrit – post-scriptum.

(2) Dumas se rendait souvent chez Ballanche. C'est là qu'il fut présenté en 1835, à Lamennais dont il admirait vivement LES PAROLES D'UN CROYANT.

Le poème développe un éloge de Ballanche; trop d'allusions mythologiques l'obscurcissent, certes, mais l'éloge est sincère et quelquefois fort beau:

Vous avez cinquante ans; vous vivez parmi nous,
Et le vieil Hésiode a moins d'âge que vous;
Pas un texte d'histoire, un verset d'évangile
Et pas un vers doré d'Homère ou de Virgile
Qui dans vos souvenirs ne se soit retiré
Comme voire colombe au fond du bois sacré...

Ce poème a été publié en 1840 et permet de comprendre la peine d'Adolphe Dumas en 1847 quand il évoque la mort de son ami:

Ce fut, le convoi du pauvre. La petite chapelle de l'Abbaye-aux-Bois était comble d'amis. Ce fut tout le luxe de ses funérailles. Les cœurs navrés en firent tous les frais. Il fut enterré au cimetière Montmartre, l'ami de tous, au milieu de tous.... (1)

Enfin à l'Abbaye-aux-Bois, Dumas eut l'occasion de fréquenter bien des artistes dont le peintre Chenavard (2) avec lequel il resta longtemps lié. Pourtant, l'Abbaye-aux-Bois n'était pas le seul foyer où le jeune Adolphe pouvait rencontrer les artistes de son temps. Peu après son arrivée à Paris, poussé par son irrésistible vocation, il était allé frapper à la porte d'une maison accueillante, entourée d'un vaste jardin: 11, rue Notre-Dame des Champs (3). Au premier étage de cette maison que le percement du boulevard Raspail a fait disparaître vivaient Victor Hugo, sa femme Adèle et leurs enfants. Hugo avait loué cette maison perdue au fond d'une allée sombre derrière laquelle un jardin romantique s'ornait d'une pièce d'eau et d'un pont rustique.

(1) in LA CRITIQUE ET LES CRITIQUES AU XIXe SIECLE – post-scriptum.

(2) Chenavard, peintre français - 1808-1895. Il fréquenta volontiers les milieux poétiques et littéraires et connaissait la plupart des personnalités de son époque.

Jusqu'en juin 1824 le ménage Hugo habitait 90, rue de Vaugirard, puis il s'installa jusqu'aux environs de mai 1830, 11, rue Notre-Dame des Champs (maison que le percement du boulevard Raspail a fait disparaître).

... Au fond, une sortie permettait de gagner le Luxembourg, cependant que la porte cochère mettait Hugo à portée des barrières de Montparnasse, du Maine et de Vaugirard. Là, il trouvait la pleine campagne; des moulins à vent dominaient des champs de luzerne et de sainfoin. Le long de la grande rue de Vaugirard s'alignaient des guinguettes à tonnelles, rendez-vous des demi-solde, des bousingots et des grisettes. (1)

Là se tenait le cénacle romantique. Cette appellation était donnée au groupe qui se constitua d'abord chez Nodier (2) ensuite chez Hugo pour définir, autour d'un repas souvent improvisé, les idées du romantisme naissant et lutter contre le formalisme classique.

(1) in OLYMPIO OU LA VIE DE VICTOR HUGO, André Maurois, p. 143, Ch. V.

(2) Charles Nodier: (1780-1844) était administrateur de la bibliothèque de l'Arsenal où il tint le premier cénacle romantique de 1824 à 1830.

Voici, racontée par Jules Janin, l'ami de Dumas, cette première visite:

... Sa première démarche (il allait *pede claudo*, comme vont les prières boiteuses dans les livres d'Homère) le porta en certain petit jardin, à l'ombre austère de l'Observatoire, où se cachait, encore inconnu, mais déjà tout-puissant par le génie, entouré de quatre berceaux sur lesquels veillait une femme de vingt ans, belle comme le jour, un poète appelé Victor Hugo. Tout jeune qu'il était encore, cet homme était un maître. Il avait au fond de son âme, où chantaient toutes les passions en tumulte, la profonde conviction de ses illustres destinées; et comme il était un très grand poète, il était très affable et très bienveillant. Sa main, son cœur, sa maison, son livre achevé, ses poèmes, commencés appartenaient à quiconque allait à lui, comme va l'alouette à l'ondée et le tournesol au soleil. M. Victor Hugo vit tout de suite à quel homme il avait affaire: un esprit chercheur d'aventures, une âme ouverte à toutes les impressions, l'enthousiasme à tous les vents, l'oreille à tous les bruits, la passion à tous les hasards. (1)

Adolphe fut charmé, il avait succombé, lui aussi, au prestige de Victor Hugo. Nombreux étaient ceux qui venaient: Sainte-Beuve (2) par exemple qui habitait au numéro 19 de la même rue et qui plus tard trahira; Vigny, l'ami du couple et qui avait été le témoin de mariage du jeune Victor Hugo; Musset dans l'enthousiasme de ses vingt ans; Théophile Gautier dont le gilet rouge fut en cette année 1830 symbole de la bataille d'HERNANI (3). Mais chez Hugo fréquentaient aussi le sculpteur David d'Angers (4) qui défendait un art vivant et moderne; le peintre Louis Boulanger qui fut un ami fidèle, Antony et Emile Deschamps (5), deux garçons, fiers d'allure, qui faisaient atelier commun avec Louis Boulanger (6) et qui comme lui habitaient aussi la rue Notre-Dame- des Champs. Si les soirs d'été, cette troupe joyeuse n'allait plus manger des galettes au Moulin au Beurre, ou s'attabler dans une guinguette chantant et discutant au son des violons de la mère Sagnet (7), Hugo rayonnait et, s'affirmait comme le maître incontesté du jeune mouvement romantique.

(1) Jules Janin, LE JOURNAL DES DEBATS, 26 août 1861.

(2) Sainte-Beuve (1804-1869) était à cette époque journaliste au GLOBE et critique littéraire. Il venait de publier en 1829 VIE, POESIES ET PENSEES DE JOSEPH DELORME et en 1830 CONSOLATIONS.

(3) Cette bataille qui eut pour cadre le théâtre français se déroula le 21 février 1830 et fut le prétexte à un véritable affrontement entre classiques et romantiques.

(4) David d'Angers. Après des débuts difficiles, ce sculpteur connaissait enfin la gloire. En 1826 il fut nommé à la fois membre de l'Institut et Professeur à l'Ecole des Beaux Arts. Ardent et enthousiaste, il provoqua une véritable révolution en sculpture, républicain il participa activement à la Révolution de 1830.

(5) Emile Deschamps avait publié en 1828 un recueil ETUDES FRANCAISES ET ETRANGERES tandis qu'Antony travaillait à un volume de poésie DERNIERES PAROLES qu'il publia en 1835.

(6) Louis Boulanger (1806-1867). Le supplice de Mazzepa exposé en 1827 lui avait valu la notoriété et l'admiration de Victor Hugo.

(7) C'est en 1828 que le Cénacle de Joseph Delorme connaissait effervescence et gaieté. VICTOR HUGO POETE DE L'INTIMITE - Claude Gély Nizet - 1969, p. 252 et sqts.

Louis Boulanger (1) et qui comme lui habitaient aussi la rue Notre-Dame des Champs. Si les soirs d'été, cette troupe joyeuse n'allait plus manger des galettes au Moulin au Beurre, ou s'attabler dans une guinguette chantant et discutant au son des violons de la mère Saguet (2), Hugo rayonnait et, s'affirmait comme le maître incontesté du jeune mouvement romantique.

Cette amitié donnée dans l'intimité de la famille, cette maison toujours ouverte à l'ami allaient laisser dans l'âme du poète provençal une marque profonde et s'il admirait le génie du créateur, il était surtout reconnaissant à Hugo de lui ouvrir, quand lui, le solitaire, en éprouvait le besoin, sa porte et sa famille. Il se souvint de ces doux moments dans un poème qu'il dédia près de dix ans plus tard à madame Adèle Hugo:

Quand je sens murmurer, comme une onde incessante,
Mes regrets attendris de ma famille absente,
Je quitte ma maison vide et je viens vous voir,
Et ma maison est pleine, à mon retour, le soir.

ou encore quelques vers plus loin:

Ah! quand il fera froid, mauvais temps, sombre vie,
De la haine partout et partout de l'envie,
Fraude, intrigue et dégoût et doute et mépris,
Brouillard plus empesté que l'autre, dans Paris;
Alors, c'est que je viens, c'est que je cherche asile,
Préparez un foyer sans abord difficile;
Ajoutez un bois vert, voyez s'il a gémi
Un peu pour l'étranger et beaucoup pour l'ami,
Et quand j'entre approchez le siège où le cœur cause,
Et demandez-moi tout pour savoir quelque chose... (1)

(1) Louis Boulanger - 1806-1867. Le supplice de Mazzepa exposé en 1827 lui avait valu la notoriété et l'admiration de Victor Hugo.

(2) C'est en 1828 que le Cénacle de Joseph Delorme connaissait effervescence et gaieté. VICTOR HUGO POETE DE L'INTIMITE - Claude Gély Nizet - 1969, p. 252 et sqts.

Malgré les maladresses de la forme, l'hommage est sincère. L'amitié de Hugo réconfortait Adolphe Dumas; pourtant cette amitié connut des zones d'ombre mais les deux hommes dépassèrent toujours la violence des réactions épidermiques, la rancœur des déceptions accumulées et près de dix ans après cette année 1830, Hugo alors en villégiature à Saint-Prix (2) à vingt cinq kilomètres au Nord de Paris, en bordure de la forêt de Montmorency, écrivait à Dumas lors d'une reprise d'HERNANI:

Voulez-vous d'HERNANI, vous qui ne me donnez pas vos vers? Cette reprise va me ramener à Paris pour une huitaine de jours, après quoi il faudra absolument que nous nous consacriez tout une journée à la campagne. Votre ami V. H. (3)

Une amitié qui défie les années, les succès, est certainement plus qu'une camaraderie littéraire. Au cénacle, Adolphe rencontrait aussi de jeunes femmes qui partageaient le génie poétique avec tous les jeunes hommes de l'école romantique telle Marceline Desbordes-Valmore (1) ou madame Amable Tastu (2).

(2) Victor Hugo se rendit à Saint-Prix à plusieurs reprises de mai à août 1840, de juillet à octobre 1841 et d'août à octobre 1842.

(3) in UN POETE BILINGUE, ADOLPHE DUMAS. Frédéric Mistral Neveu. p. 84.

(4) Marceline Desbordes-Valmore avait fait partie du 1er cénacle qui se constitua à la chute de Napoléon Ier. Elle a prélué, par la part qu'elle prenait dans la revue LA MUSE FRANCAISE et par son œuvre, aux tentatives de réforme du mouvement romantique. Elle raconte sa vie dans un roman autobiographique L'ATELIER D'UN PEINTRE.

(5) Amable Tastu née Voïart connaissait alors un grand succès en 1820 elle avait reçu aux jeux floraux le lys d'argent, en 1821 le souci d'argent, en 1823 l'amaranthe d'or, en 1826 elle publia son premier recueil de poésie.

Si pourtant dans ce cénacle se lia une amitié profonde, ce fut bien celle qui unit Adolphe Dumas aux frères Deschamps. Les frères Deschamps étaient des familiers du cénacle de Victor Hugo. L'aîné, Emile Deschamps dont le patronyme véritable était Emile Deschamps de Saint-Amant était né à Bourges en 1791. Il avait participé à la formation de LA MUSE FRANCAISE (1) en 1823 qui défendait les thèses du romantisme naissant.

Il venait de publier en 1828 un ouvrage: ETUDES FRANCAISES ET ETRANGERES dont la préface est un manifeste romantique qui contribua à faire connaître en France les littératures germanique et espagnole. Son frère Antoine, dit Antony était son cadet de neuf ans. En 1829 il avait publié à son tour une traduction en vers de LA DIVINE COMEDIE de Dante. Ces deux frères, extrêmement cultivés, se lièrent donc avec Adolphe d'une amitié qui ne se démentit jamais. Chaque fois que Dumas traversa de dures épreuves de souffrances physiques ou morales, les frères Deschamps furent là pour le soutenir et l'encourager. Dans le manuscrit inédit d'Adolphe Dumas LES ILES D'AMOUR, plusieurs poésies leur sont dédiées: Maladie sans cause ou Des falaises du Havre sont offertes à Emile tandis qu'une autre poésie à pour titre A Antony Des-champs...

Peut-être cette sincère amitié était elle confortée par leurs admirations communes; si le maître incontesté se révélait être Victor Hugo, Alfred de Vigny le témoin de son mariage, partageait avec lui les honneurs et l'admiration de leurs amis. Vigny (2) avait neuf ans de plus qu'Adolphe Dumas et en 1830, il était déjà un auteur reconnu. Elevé dans le culte des armes et de l'honneur, il avait préparé l'école Polytechnique et à dix sept ans avait reçu le grade de sous-lieutenant des compagnies rouges, uniquement formées de gentilhommes. Louis XVIII avait alors repris le pouvoir. Mais la seule campagne de Vigny consista à escorter la voiture de Louis XVIII en fuite devant Napoléon de retour de l'île d'Elbe. Du métier militaire, il ne connut que l'amertume et se tourna alors vers la littérature.

(1) LA MUSE FRANCAISE est une revue littéraire fondée sous la Restauration. Ses collaborateurs furent V. Hugo, A Soumet, Ch. Nodier, A. de Vigny, E. Deschamps, A. Guiraud, F. de Resseguier, Ancelot, L. Masson. (voir à son sujet la note 38 p. 36 de Claude Gély HUGO ET SA FORTUNE LITTERAIRE - Ducros. Saint- Médard en Jalles. 1970) Monarchie et quelque peu dévote, elle parut pendant près de deux ans; elle était l'organe de la nouvelle école.

(2) La grande amitié qui unissait Hugo à Vigny s'affaiblit peu à peu à partir de 1829 sans jamais disparaître tout à fait au moins jusqu'à l'empire.

Il avait publié en 1826 POEMES ANTIQUES ET MODERNES et un roman historique CINQ MARS, en 1829 il avait adapté, en vers, la pièce de Shakespeare OTHELLO qui avait connu un réel succès au théâtre français. En cette année 1830, il préparait LA MARECHALE D'ANCRE. Dumas et Vigny étaient déjà très liés et le jeune provençal qui avait reçu une éducation très traditionnelle où la religion tenait une place essentielle, était fasciné par ce lecteur passionné de la Bible, par cet écrivain qui se refusait à toute effusion lyrique et qui métamorphosait son expérience personnelle et sentimentale en une mise en scène dramatique ou épique tant était délicate sa pudeur. Aussi dans les années qui suivirent les deux hommes allaient-ils continuer à se rencontrer au théâtre par exemple: quand Vigny fit jouer, en 1835, CHATTERTON la pièce qu'il avait écrite pour sa jeune maîtresse, l'actrice Marie Dorval (1). Et quand en 1857 la pièce fut reprise au Théâtre Français Alfred de Vigny envoya à son ami le petit mot suivant:

Je vous attendrai pour vous donner votre stalle. Voulez-vous la même place que vous aviez en 1835? Je pense que c'est l'orchestre...

Que de souvenirs dans ces quelques mots de Vigny! Sa liaison avec Marie Dorval avait cessé depuis fort longtemps laissant dans son cœur des cicatrices brûlantes. Ainsi en ce plein éclat du romantisme, le jeune provençal rendait souvent visite à son ami 18, rue montagne, mais ce fut plus tard, lors du deuxième empire, que les hommes se rapprochèrent plus encore; encore une amitié de toute une vie...

Enfin rue Notre-Dame des Champs, parmi tous ces jeunes hommes fervents de romantisme Dumas rencontra celui qui était l'ombre du maître de maison, son alter ego avant de devenir son rival, Charles Augustin de Sainte-Beuve. Pour l'heure, le futur critique s'essayait à la création poétique et publiait en 1830 CONSOLATIONS. Mais son lyrisme intime manquait d'éclat et Sainte-Beuve comprit qu'il ne serait jamais l'égal de Hugo ni de Lamartine.

(1) Marie Delaunay dite Marie Dorval - 1798-1849. Sa liaison et sa rupture avec Vigny inspirèrent au poète de nombreuses œuvres: LE JOURNAL D'UN POETE, la colère de Samson dans LES DESTINEES.

Est-ce cette amertume qu'il confiait dans les jardins du Luxembourg à Adolphe Dumas qui évoqua plus tard leur entretien:

Un soir au Luxembourg, au bruit lointain des rues;
Aux cils sourds de l'émeute, au tumulte des voix
Qui, pleurant de partout sans être secourues,
Se lassaient à se plaindre une dernière fois;
Le chant meurt, disais-tu, la muse nous délaisse;
Elle nous a fait naître à la fin de ses jours,
Et nous sommes ses fruits des tardives amours
Et les enfants de sa vieillesse. (1)

Les deux hommes entretenaient donc de fort bonnes relations; Adolphe Dumas rendit à plusieurs reprises visite à Sainte-Beuve dans la petite maison où il vivait avec sa mère d'une vie laborieuse et monotone. Mais dans l'esprit de Sainte-Beuve l'envie et l'hypocrisie le disputaient à l'intelligence et à la lucidité du jugement et le critique ne tarda pas à trahir, comme il le fit pour la plupart de ses anciens amis, le poète provençal.

1830, fut l'année, prestigieuse entre toutes, où à ses créations, Lamartine ajouta la publication des HARMONIES. Adolphe Dumas fut subjugué, il en parla à Sainte-Beuve qui se proposa de le présenter au poète de retour de son ambassade à Florence (2). Voici le souvenir de cette première rencontre racontée par un Sainte-Beuve acerbe:

Savez-vous pourquoi, au fond, j'étais si révolté de voir M. de Lamartine comparer Adolphe Dumas à Horace? C'est que c'était moi-même qui, sur la demande d'Adolphe Dumas, l'avais présenté un soir à M. de Lamartine. Adolphe Dumas, homme de cœur et d'une certaine imagination confuse, très ambitieux, ne doutant de rien, et avec cela boiteux comme Thersite, avait dès le premier jour et dans ce premier entretien, parlé à Lamartine de poète à poète et un peu d'égal à égal, sans beaucoup de tact.

(1) in PROVENCE - Adolphe Dumas - XXXI - A l'auteur de VOLUPTE.

(2) Lamartine avait été nommé représentant de la France auprès du duc de Toscane à Florence.

Or, le lendemain, Lamartine, me voyant seul, me dit pour premier mot: vous m'avez présenté hier un fameux animal. - Je trouvai le mot rude pour l'animal, et même peu poli pour moi-. (1)

Ce n'est pas le souvenir que Lamartine semblait avoir gardé et l'avenir fut pour le critique un terrible démenti: non seulement Lamartine rendait visite à Dumas ou lui adressait régulièrement des missives mais, en outre, il joua à la fin de sa vie un rôle capital dans la destinée de son ami provençal. Quelques années plus tard les relations entre Dumas et Lamartine allaient se faire de plus en plus étroites. La publication d'un nouvel ouvrage de Lamartine en 1838, LA CHUTE D'UN ANGE, fut fort mal accueillie par les critiques.

Or Dumas n'acceptait pas ce revirement de la critique; avec l'enthousiasme qui le caractérisait, il défendit l'ami, il défendit le poète, il s'émut de sa peine:

J'ai cru te voir de loin, triste et penchant la tête,
Comme le plus beau lys que l'orage ait rompu;
J'ai cru te soulager de rosée et j'ai bu
Dans le calice du poète.

(1) in PORTRAITS CONTEMPORAINS Notes sur Lamartine - édition définitive - Ed. Garnier 1860. Reproduite dans LA LITTÉRATURE FRANÇAISE DU XIX^e SIECLE. (Ch. Sainte-Beuve par Paul Albert - T. II, Hachette, 1891).

Adolphe Dumas était furieux de voir les critiques dont il connaissait l'esprit caustique et les sarcasmes s'en prendre au génie: voici quelles étaient ses pensées:

Il s'est livré lui-même aux hommes d'insolence,
Et chacun lui dira les vérités du vin;
Et sa prose et ses vers, et jusqu'à son silence
Seront jugés à mort, le jugement divin,
Et celui qu'il a fait manger, manger et boire,
Ira vendre sa vie et ses épanchements,
Les secrets du foyer, et les délasséments
Qui le reposent de la gloire. (1)

Son admiration et sa franchise, n'admettaient ni réticences ni compromissions. Son caractère entier éprouvait bien des difficultés à s'intégrer au monde des faux-fuyants, des sourires fallacieux. Il était fidèle par nature, par principe et ce sentiment profondément ancré en son âme allait influencer sur son destin.

Lamartine eût pu témoigner quelque impatience envers ce consolateur malencontreux, comme l'aurait souhaité Sainte-Beuve (2). Le poète meurtri fut touché au contraire par la sympathie qui émanait de cette épître de Dumas. Dans L'ENTRETIEN que Lamartine consacra beaucoup plus tard à Dumas il rappelle cette époque en ces termes:

Il m'adressa une fois une très belle épître en français, et j'y répondis comme un écho qui se souvient d'avoir été une voix dans sa jeunesse. On peut voir cette réponse dans mes œuvres poétiques (3). C'est ainsi que commença notre connaissance et notre affection, il en avait pour moi, j'en avais pour lui...

(1) in PROVENCE A monsieur Alphonse de Lamartine XXVIII.

(2) in PORTRAITS CONTEMPORAINS – Sainte-Beuve Notes sur Lamartine.

(3) in RECUEILLEMENTS POETIQUES - Lamartine - Publiés en 1839 - Epître à Mr. Adolphe Dumas 18 septembre 1838 - Pièce XVIII - Voir ce texte dans l'appendice.

L'échange de correspondance ne s'arrêta pas là quoi qu'en dît Sainte-Beuve. Dumas dédia deux nouvelles épîtres au poète qui vivait alors une existence de gentilhomme campagnard. L'une était

adressée à son épouse mais chantait la gloire du poète; l'autre était adressée à Lamartine lui-même et contenait ces vers:

Veux-tu savoir aussi mes souhaits pour ta muse:
Il existe en Provence un bois d'oliviers verts,
Où chaque vent du soir m'apporte de Vaucluse,
Comme un parfum d'amour, de gloire et de beaux vers;

Hier - j'ai vu Pétrarque au chemin d'Avignon;
Il désertait le schisme et la guerre civile;
Il avait rejeté sa gloire avec son nom
Et secoué sa robe en sortant de la ville... (1)

Très touché Lamartine répondit aussitôt:

SAINT POINT, 6 octobre 1838

J'ai reçu vos seconds beaux vers. Vous êtes intarissable et je suis à sec. Sachez donc seulement que je les ai lus et admirés plus encore que les premiers. Vous êtes heureux d'avoir du temps je n'en ai plus. (..)

J'aime votre comparaison avec Pétrarque. Nos temps se ressemblent. Mais il n'y a plus de Laure ni de couronne au Capitole, en revanche, il y a la démagogie des intelligences et la boue de la presse pour salir et dilapider tout ce qui a des ailes trop blanches pour les marais des partis. (2)

(1) in PROVENCE XXVIII.

(2) in UN POETE BILINGUE, ADOLPHE DUMAS - Frédéric Mistral neveu - p. 94.

Ainsi Adolphe Dumas fut incontestablement lié à tous les grands créateurs de l'école romantique; il les rencontra, à l'Abbaye-aux-Bois, au cénacle de la rue Notre-Dame des Champs quand se préparait, dans la fièvre, la représentation d'HERNANI dont la bataille sonna, au théâtre, la victoire du drame romantique, mais il les rencontrait aussi chez le peintre Devéria (1) qui recevait le tout Paris romantique; là le jeune provençal avait le plaisir de bavarder avec Joseph Méry (2) son compatriote qui collaborait avec Barthélémy et tirait sa gloire de ses satires. Il se rendait aussi au café de Paris où Jules Janin, jeune prince de la critique, c'est ainsi qu'on le surnommait alors, allait avoir l'occasion de le connaître, de l'apprécier et de devenir un ami sincère attaché à Adolphe Dumas même au-delà de la mort. Seul Alexandre Dumas (3) lui témoignait quelque froideur: craignait-il que l'homonymie de leur nom ne portât ombrage à sa gloire? Fort heureusement il fut lui aussi très vite conquis par les qualités du provençal auquel il sut, quand les circonstances se présentèrent, témoigner toute sa confiance.

Que faire dans une telle conjonction de génies? Comment résister à l'appel intime de la vocation? Comment ne pas essayer d'écrire ces vers nouveaux, dont l'école romantique justifiait dans ces nombreuses préfaces l'irrésistible nécessité et donnait même la technique?

Alors commença pour Dumas le temps de la création.

(1) Devéria était petit-fils d'un avignonnais dont un ancêtre exerçait la peinture en Avignon au XIVe siècle.

(2) Joseph Méry: (1798-1866), né aux Aygalades à Marseille, Méry avait fondé dans la cité phocéenne divers journaux antimonarchistes avant de travailler à Paris.

(3) Alexandre Dumas: (1802-1870), il venait alors de conquérir la notoriété littéraire avec HENRI III ET SA COUR EN 1829 et s'appêtait à donner ANTONY en 1831.

II. Les luttes et les rêves.

1830-1854

*J'ai connu le combat, le labeur, la douleur,
Les faux amis, ces nœuds qui deviennent coulevres;
J'ai porté deuils sur deuils; j'ai mis œuvres sur œuvres...*

Victor Hugo

LES CONTEMPLATIONS L. V. 3 Ecrit en 1846

LE TEMPS DE LA CREATION

Adolphe Dumas se lança dans ses manuscrits à corps perdu, il se jeta dans son travail comme on entre en religion avec une totale abnégation. Désormais, il était seul à Paris. Son beau-frère Amédée de Méreaux qui avait obtenu le titre de pianiste du duc de Bordeaux perdit son emploi en 1830. Il se mit alors à parcourir la France en donnant des concerts puis se rendit à Londres où il resta de 1832 à 1834; il enseigna la musique et se fit applaudir comme virtuose et comme compositeur. Revenu dans son pays, il se fixa à Rouen en 1835 et y devint professeur de piano; il assurait également la rubrique musicale dans les grands journaux de la ville. Adolphe avait donc quitté le confortable logis de sa sœur et vivait à présent dans un petit appartement, 2, cité Bergère (1). Là le jeune homme connut toutes les difficultés d'une bohème romantique, mais le travail faisait supporter froid et faim. Finalement l'adulte garda de ces années difficiles un souvenir somme toute heureux car ce furent des années de pureté, d'enthousiasme et d'illusions. Dans la comédie L'ECOLE DES FAMILLES (2), il évoqua cette période de son existence et le jeune provençal Auguste qu'il met en scène n'est qu'une fidèle réplique de lui-même.

De 1830 à 1835, il ne quitta guère son refuge si ce n'est pour retrouver, dans les cénacles de ses amis, les jeunes poètes romantiques, ou pour suivre son frère Charles, lors d'une de ses tournées à Bordeaux, par exemple, en 1834. Adolphe logea alors 17, allée d'Orléans à Bordeaux. Il y retourna à plusieurs reprises pendant la saison théâtrale, écoutant les applaudissements adressés à son frère et rêvant de sa gloire à venir.

C'est que toujours et partout Adolphe Dumas travaillait. Depuis 1830, il avait écrit, outre LES PARISIENNES, quinze mille vers. Cette œuvre extrêmement dense a pour titre LA CITE DES HOMMES. Pourquoi ce titre? C'est Jules Janin qui répond dans un article du JOURNAL DES DEBATS: — il (Dumas) savait par cœur LA CITE DE DIEU de Saint-Augustin. Voulut-il lui donner un écho? Toujours est-il qu'il écrivit ce poème où se mêlent satire, ode et élégie.

Mais comment publier une œuvre pareille? Quel éditeur, si confiant fût-il dans le talent des jeunes de l'école romantique, pouvait accepter de publier un volume de poésie de quinze mille vers, d'un

auteur pratiquement inconnu? Adolphe trouva pourtant un mécène, un homme qui accepta de lui donner quatorze mille francs pour faire imprimer son poème: son frère, Charles, qui avait fort bien réussi comme ténor de grand opéra. Cette générosité témoigne de tout l'amour fraternel mais aussi du désir de donner à ce frère handicapé la chance que la nature et la vie lui avaient refusée, c'est enfin la preuve d'une confiance totale en son talent.

(1) La cité Bergère existe toujours dans le quartier Montmartre, elle commence à la rue du Faubourg Montmartre pour finir rue Bergère. Les travaux du Préfet Haussmann l'ont épargnée.

(2) Cette pièce est présentée dans la deuxième partie de cette étude.

Cette œuvre fut un cri du cœur, désarroi d'une conscience jeune éprise d'absolu, de liberté et déçue du spectacle que lui offrait le monde. Bien des années plus tard, dans LES PHILOSOPHES BAPTISES, Dumas rappelle dans quel état d'esprit il se trouvait quand il écrivait LA CITE DES HOMMES: déception, amertume et même désespoir sont la source d'une inspiration qu'il retrouvait chez les autres poètes romantiques.

Je sortais de la Sorbonne avec mon diplôme, et je descendais la rue de La Harpe,
(.....)

J'étais à l'entrée de la forêt véritablement obscure de Paris,
sans guide; - si, j'en avais un, c'était Virgile ou Dante lui-même, et je chantais comme les
enfants qui ont peur. - J'écrivis la Cité des hommes; je transcrivis; la prose ne dirait pas
mieux, et puis la pensée a sa date.

Savez-vous à présent, comme moi, ce qu'on nomme
La ville ténébreuse et la cité de l'homme?
Qu'importe où l'œil la place; - hélas! c'est un endroit
Où se dent un champ clos de la force et du droit.
Où vivre est un combat entre des existences,
Et penser, des efforts contre des résistances.
Mais ces vérités-là courent vos carrefours,
Et votre journal seul vous les dit tous les jours.
Poète, homme d'Etat, homme de grande vue,
Peuple de la pensée et peuple de la rue,
Pas un qui ne se heurte à sa borne aujourd'hui,
Et ne dise de moi ce que je dis de lui.
Et voulez-vous des noms? - Chateaubriand, Ballanche,
Hugo, Joseph Delorme, ont beau jeu de revanche;
Mais ou seraient-ils donc, bafoués, conspués,
S'ils avaient pu mourir comme on les a tués?
Et regardez plus bas - la pléiade enfantine
Qui fait, à demi-voix, des chants de Lamartine:
Poètes, se dit-on, puis on rit. - Quel besoin
De voir couler des pleurs dont la source est si loin!
Et ces hommes nouveaux qui parlent d'espérance,
Dont vous avez rempli tous les bagnes de France,
Parce qu'ils ont pensé plus vite que leur temps
Et su la vérité trop tôt de cinquante ans.
Et ce peuple qui souffre et qui veut du bien-être,
Et n'est qu'un ouvrier et veut être son maître,
Que l'on a blasphémé, que l'on combat à mort,
Comme un fléau de Dieu, comme celui du Nord;
Et qu'on nomme, à sa face, un peuple en décadence,

Qui n'a plus qu'un bourreau pour toute Providence,
Qu'on garde de soldats et qu'on met en prison
Comme un aliéné - dont on craint la raison!
Et jusqu'au mendiant sans asile en ce monde
Qu'on tient dans un cachot - parce qu'il vagabonde.
Et jusqu'au chien, sans maître, errant, hurlant toujours,
Et que l'on empoisonne à tous les carrefours,
Voilà votre cité telle que je l'ai vue,
En haut, en bas, partout, dans l'esprit, dans la rue...

Je vous ai parlé des sauvages qui ont déchiré les membres d'Orphée, et des autres, plus sauvages qui ont empoisonné Socrate; que dites-vous de ceux-là? - Il y a toujours des sauvages. - Si vous ne m'en croyez pas, écoutez ceux qui se plaignaient comme moi. Les poètes sont les voix sensibles de la société; la poésie est une douleur. -Écoutez-la.

Mon cœur lassé de tout, même de l'espérance,

disait Lamartine.

Seigneur, endormez-moi du sommeil de la terre,

disait de Vigny.

J'ai mordu dans la cendre et dans la pourriture,

disait Sainte-Beuve.

Je donnerais mon âme, si j'y croyais,

disait Alexandre Dumas.

Et j'ajoute à ma lyre une corde d'airain!

disait Victor Hugo. (1)

Pourtant Adolphe Dumas ne recueillit pas la gloire rêvée. Ce ne fut pas non plus un échec cuisant, mais un succès médiocre: l'anéantissement de cinq années de travail (2). La déception fut d'autant plus profonde qu'Adolphe Dumas ne comprit pas la réaction de ses amis romantiques. Il avait en effet demandé à Sainte-Beuve d'intervenir auprès de Buloz (3) pour que quelques uns de ses vers parussent dans LA REVUE DES DEUX MONDES, qui publiait alors écrits et manifestes romantiques. Sainte-Beuve lui répondit:

Mon cher Monsieur,

J'ai relu ou lu avec grand intérêt les portions de votre poème que vous m'avez laissées. (..) J'ai déjà parlé de votre poème et de vous à monsieur Buloz et lui en reparlerai. Il serait bon seulement qu'il y eût déjà un certain choix assez déterminé avant de lui présenter, comme j'ai escompté, une portion du chant de l'Eglise et une portion du chant du poète. Recevez, cher monsieur, l'assurance de mes sentiments sympathiques les plus dévoués. (4)

(1) in LES PHILOSOPHES BAPTISES. P. 127 et sqts. Ch. XVIII.

(2) L'analyse du recueil est présentée dans la deuxième partie de cette étude.

(3). Buloz était depuis 1831 rédacteur en chef de LA REVUE DES DEUX MONDES; EN 1838 il succéda au Baron Taylor à la tête de la Comédie Française.

(4) cité in UN POETE BILINGUE, ADOLPHE DUMAS, de Frédéric Mistral neveu, p. 135.

Mais, contrairement à ce que Sainte-Beuve avait laissé prévoir, LA REVUE DES DEUX MONDES ne publia rien. Quant au jugement du critique lui-même, il n'était guère enthousiaste. Voici l'analyse qu'il donne de LA CITE DES HOMMES quelques temps plus tard dans LES PORTRAITS CONTEMPORAINS:

Plus récemment, j'ai hésité à parler de La Cité des Hommes, poème incomplet, par un homme de talent M. Adolphe Dumas.

Ce dernier poème qui est précédé d'une préface philosophique très remarquable, dans laquelle l'auteur se poste comme le disciple libre et le continuateur à sa manière des Vico, Condorcet, Bonnet, Fabre d'Olivet, Ballanche, Saint-Simon, ce poème auquel on ne peut refuser élévation et imagination, réunit en lui toutes les difficultés conjurées de l'idée, de la langue et du rythme, tous les mélanges de l'individuel et du social, du réel, du mystique et du prophétique; c'est comme une cuve ardente où bouillonnent, coupés par morceaux, tous les membres d'Eron.

L'auteur, qui a plus d'un rapport de ressemblance avec M. Quinet dont nous parlerons tout à l'heure, appartient comme lui à cette génération infatigable et généreuse, pure, avide d'espérance, insatiable de beaux désirs, de laquelle, lui-même, il a dit en un endroit:

Toute une nation puissante qui s'éprend
Pour le bien, pour le bon, pour le beau, pour le grand,
Et toute une jeunesse ardente et sérieuse
Qui pâlit de travail, et, les larmes aux yeux,
Cherchant son avenir au plus profond des cieux,
Suit l'étoile mystérieuse.

On hésite à faire l'aumône d'une louange restreinte, mais sentie et d'un regret compatissant (lorsqu'elles échouent), à ces vastes ambitions poétiques qui demandent du premier coup un monde tout entier nouveau, qui voudraient dater de leur poésie, comme d'une religion, l'univers, et à qui le rameau du Dante semblerait parfois trop léger.

Qu'offrir en retour de leurs labeurs et de leurs vœux à ceux qui vous disent comme Adolphe Dumas:

Quand on s'est mis en tête une idée éternelle,
Qu'on y tient à son flanc, comme on tient à son aile,
Cela n'est plus possible! un moi mystérieux
Vous pousse. Alors on prend la vie au sérieux
Plus de jeux dans les prés, plus de frais sous le saule,
Le soir plus de moments perdus en doux propos,
Il faut douze combats et puis, pour le repos,
La peau du lion sur l'épaule.

Le monde ne sait pas les sublimes ennuis
Des rêves éveillés qu'on fait toutes les nuits,
Il ne sait pas, tandis qu'il voue une génisse,
Ce qu'un vers sibyllin coûte à la pythonisse.
Tandis que le tribun parle et qu'on bat des mains
Au forum et qu'on lève et le poing et la chaîne
Elle écrit de son sang sur ses feuilles de chêne

Vos grandes annales, Romains!

Si Adolphe Dumas avait toujours écrit ainsi, son poème serait classé autrement qu'il l'est. Jeune, au reste, et non découragé, qu'il se venge par de nouveaux et de meilleurs efforts! Ce qui fait, selon moi, la différence entre l'excellent artiste et l'artiste qui manque son coup est souvent peu de chose au fond, quoique ce soit capital pour le résultat et pour l'effet. Dans les deux vases le liquide semble le même; c'est presque le même poids, la même quantité, la même nature de sels; à quoi tient-il qu'ici la cristallisation soit confuse?

Cette comparaison doit donner de la modestie aux poètes qui réussissent à l'égard de leurs généreux frères qui échouent, mais elle doit donner aussi à penser à ces derniers.

Dans les arts, dans la poésie, rien ne dure, rien n'est véritablement beau, sans la qualité de finesse.

(1)

Victor Hugo n'avait pas formulé de critiques mais il avait refusé de cautionner LA CITE DES HOMMES et l'auteur des CHANTS DU CREPUSCULE (2) qui paraissaient en ce moment, brillantes de l'éclat des étoiles d'Athènes, perdit patience à l'aspect de LA CITE DES HOMMES.

(3)

(1) in LES PORTRAITS CONTEMPORAINS -T. II, p. 309 - Edition de 1846.

(2) LES CHANTS DU CREPUSCULE: parut le 27 octobre 1835 chez Renduel.

(3) in LE JOURNAL DES DEBATS du 26 août 1861 - J. Janin.

Il est vrai que le recueil avait joué de malchance, il venait en librairie après LES HARMONIES POETIQUES (1) de Lamartine, en même temps que LES CHANTS DU CREPUSCULE de Victor Hugo. Poètes, peintres et sculpteurs exaltaient le poète qui leur apportait des sujets, des couleurs et qui défendait la liberté de l'artiste. L'inspiration des œuvres à succès de 1830 à 1835 était fort éloignée de l'inspiration de LA CITE DES HOMMES. Victor Hugo lui refusait donc son approbation. Dépité, Dumas se tourna vers Charles Nodier qui pendant de longs mois avait régné à l'Arsenal sur le jeune cénacle romantique... C'est à l'Arsenal, dont il était conservateur, qu'auprès de sa femme, de sa fille, de sa sœur dans une ambiance tout à fait particulière de poésie, d'érudition et de contes fantastiques que Charles Nodier avait reçu les jeunes gens épris de doctrines nouvelles et avait favorisé leurs débuts.

(1) LES HARMONIES POETIQUES de Lamartine avaient paru en 1830.

Il avait, depuis l'Arsenal, pris goût à la régence du mouvement, et l'avènement de Hugo, promu prince de la jeunesse, lui enlevait le pouvoir. Sous le titre de Byron et Moore, il publia un article hostile aux Orientales. Les poètes français modernes n'avaient rien produit, disait Nodier, qui approchât des adorables compositions des deux génies anglais: 711 y a des hommes qui croient que les grands talents se forment par le commerce de leurs semblables et que le génie inné, avec toutes ses richesses, se développe au milieu des communications d'une conversation polie, sans autre stimulant que le besoin d'être célèbre et l'émulation de la gloire...! C'était une satire de la cour hugolienne de Vaugirard. Hugo, si ombrageux, fut attristé par cette détection du compagnon de ses premiers bonheurs. Victor Hugo à Charles Nodier: Et vous aussi, Charles! Je voudrais pour beaucoup n'avoir pas lu La Quotidienne d'hier. Car c'est une des plus violentes secousses de la vie que celle qui déracine du cœur une vieille et profonde amitié... Nodier fit sa soumission: Toute ma vie littéraire est en vous. Si jamais on se souvient de moi, c'est parce que vous l'aurez voulu... De cette amitié, les morceaux furent alors recollés, mais la confiance entière et douce, qui est l'amitié, manqua désormais. (1)

C'est à sa porte qu'Adolphe Dumas alla frapper quand il sentit chez les maîtres une nette réticence... Nodier, le visage souriant, prit son livre en jurant ses grands dieux qu'il le lirait avant huit jours... Les serments de Nodier! Il aurait lu dix fois du *Bartas* (2) avant de lire une nouvelle page de *LA CITE DES HOMMES*. (3)

Pour Dumas la déception fut plus forte encore parce que là, il avait espéré.

C'est une sage expérience,
Qui m'éclaire sans m'affliger
Ce qu'on ôte à mon espérance
Rend mon fardeau plus léger,
Seulement un soir de tristesse,
Comptant mes jours dans leur vitesse,
Je me suis pris à murmurer.
Ma poésie était sans charmes
Et comme j'ai chanté vos larmes
J'ai pris mes chants pour les pleurer. (4)

(1) in *OLYMPIO OU LA VIE DE VICTOR HUGO* - André Maurois p. 149.

(2) *Bartas*: poète et gentilhomme protestant - 1544-1590. Il écrivit *LA MUSE CHRETIENNE*.

(3) in *LE JOURNAL DES DEBATS* - 26 août 1861.

(4) in *PROVENCE VIII* Après une lecture de *LA CITE DES HOMMES*.

Il fallait quitter Paris; il fallait vite quitter cette ville d'amertume où tous les rêves de gloire et d'amitié s'écroulaient autour d'Adolphe Dumas. Une fois encore il partit avec son frère Charles, durant la saison théâtrale à Bordeaux. Et Dumas, terriblement obstiné, ne céda pas au désespoir; au contraire même: enthousiaste et hardi, chaque difficulté, une fois le choc passé, était pour lui un tremplin d'espérance. Il avait échoué en poésie, il allait donc se lancer à la conquête du théâtre où les jeunes écrivains romantiques remportaient leurs plus glorieux succès.

Et comme il avait assisté aux luttes violentes et charmantes d'Hernani, aux pleurs nouvelles de Marion Delorme, aux grands bruits de Henri III, aux passions épileptiques d'Antony, il se dit à lui-même, un beau jour, le fameux moi aussi! Et moi aussi, je veux faire un drame, et je veux le faire éclatant, superbe, à la façon de mon premier maître et dans l'accent des vieilles légendes!. (1)

(1) Jules Janin in *LE JOURNAL DES DEBATS* - 26 août 1861.

Il écrivit donc un drame, un drame philosophique, en vers et qui porte le titre de *LA FIN DE LA COMEDIE OU LA MORT DE FAUST ET DE DON JUAN*. Dumas restait fidèle à l'inspiration de *LA CITE DES HOMMES*: son but était de montrer le monde tel qu'il est et éventuellement de le fustiger. Dans *LES PHILOSOPHES BAPTISES*, seule œuvre à laquelle il ait confié des détails de sa vie, il s'explique sur le choix de ce sujet:

Les désordres de l'esprit, quand ils descendent dans le cœur d'un peuple, y produisent des œuvres monstrueuses, les opinions deviennent des mœurs, et la littérature en est l'expression écrite, vivante ou morte. - On fut en Allemagne encore, notre Egypte, comme on disait alors, et l'on ramena Faust (1); on fut en Espagne, et l'on ramena Don Juan (2); tous les doutes de l'esprit et tous les doutes du cœur. On ne voyait plus que des petits raisonneurs, enfants de Faust, et des petits roués, enfants de Don Juan, - et si vous écoutez bien, ce sont ces deux notes qui ont donné le ton à tout le fantastique et à tout le romanesque de ces dernières années, Goethe et Byron (3) tenaient le bâton de l'orchestre, comme on dit en Angleterre. Ces inspirations de second souffle, pour être nationales,

commençaient d'abord par être étrangères. - L'histoire récriminera plus tard, j'écris simplement des faits pour des yeux d'hier, qui ont vu jusqu'à des femmes Faust et des femmes Don Juan mettre tous ces doutes en pratique et toutes ces morales en action.

Dans cette nuit encore - où était la voie, même celle des lettres? - *La dirrita via era smarrita*. J'étais toujours du parti des poètes, au moins c'était la forme du beau que j'embrassais de mes deux bras éperdus;

Ter conatus ibi collo dare brachia circum.

(1) La première version de FAUST de Goethe fut publiée en 1806.

(2) Né à Séville d'une légende issue d'un fait réel, il inspira le poète espagnol Tirso de Molina dans LE TROMPEUR DE SEVILLE ET LE CONVIVE DE PIERRE en 1625.

(3) Dans le recueil PROVENCE, la poésie XII, dédiée à Reboul, à Nîmes critique violemment Byron, en voici quelques vers:

Il est temps de juger Byron, de tout dire
A cet orgueil méchant qui ne veut que maudire;
Et de prendre à David sa harpe qui guérit
Les fausses visions et les troubles d'esprit.

Avec Dante ou Virgile je me retrouvais toujours.

Dans la Cité des Hommes, j'avais tenté une œuvre au-dessus des forces humaines, dans la Fin de la Comédie, je voulus faire mourir ce Faust et ce Don Juan en plein Théâtre, avec deux pensées en action, qui étaient devenues deux crimes logiques, comme nous en avons tant vus, depuis, trôner sur les bancs des assises. - Je cite encore, pour montrer que les convictions de ce livre ne sont pas nées d'une dispute. Un vieillard, qui remontait à la cause de ces désordres, dit au début du drame, en jetant ses livres au feu:

Ah! Descartes a raison, il faut brûler ses livres,
Quand les livres sont fous, quand les hommes sont ivres.
Il faut s'arrêter court avec son siècle et voir
Que la crainte du sage est son premier savoir...
Ah! Paris me tourmente! - Eh! pour toute évidence,
Toute chose au hasard, comme sans Providence,
Et puis, autour de nous, dans d'affreux tremblements,
La guerre des esprits comme des éléments!
Et pourtant l'unité, l'amour de deux atomes,
L'amour, qui tient unis deux mondes et deux hommes,
C'est là - la foi de Dieu, c'est là le droit humain,
Et ce pacte qu'on fait en se touchant la main!
- Ah! c'est là le problème. - Hélas! en toute chose,
Comme l'ordre de Dieu, le désordre a sa cause.
Et l'ordre fut rompu par des hommes ingrats,
Par des frères jaloux qui se fermaient leurs bras,
Et par celui qui vint, dans la pensée humaine,
Jeter le premier trouble et la première peine,
Par ce lâche écrivain, qui mit dans cet écrit
Tout son manque de cœur et son manque d'esprit;
Et fut seul contre tous, et prit pour sa devise
Périssent mon pays, pourvu que je divise!
- Oh! mon orgueil me tente à mon tour: si Paris

Apprenait qu'au milieu de son bruit, de ses cris,
 Dans la société de la haine, il recèle
 Un fou qui rêve encor la paix universelle
 Demain, dans ses journaux qui sait! - que dirait-on
 De cet homme, fût-il... fût-il Christ ou Platon?
 Ah! si l'esprit des morts, sur un homme en prière,
 Peut descendre aussi prompt qu'un rayon de lumière,
 Venez, embrasez-moi du ciel, comme le feu,
 Platon, homme divin, et toi, Christ, homme-Dieu,
 Ah! venez, confondez d'une seule parole
 Tous ces enfants qui font du bruit dans une école!...
 - Gœthe, en doute, à la fin de son siècle infernal,
 Une nuit évoqua Satan, le Dieu du mal,
 Et quand Satan fut là, Gœthe lui vendit l'âme,
 Puis le monde, puis Dieu, puis l'homme, puis la femme,
 Puis mêla, confondit le mal avec le bien,
 Pour résumer un siècle où rien ne valait rien.
 Et moi, j'invoque Dieu dans une nuit pareille
 Car Dieu l'a dit: Je veille avec l'esprit qui veille
 A quoi nous servait donc d'enseigner l'unité,
 Dans le savoir, dans l'art et dans l'humanité,
 S'il suffit d'un parti qui conserve sa haine,
 D'un homme dont l'esprit abruti pense à peine,
 D'un orgueil soulevé dans son opinion,
 Pour rompre encor la foi, l'art et notre union
 Enfants, unissez-vous sur notre sol qui tremble,
 Et soyez bons chacun, pour l'être tous ensemble;
 Mettez-vous de concert à cet âge nouveau,
 Qui vient avec la paix, l'harmonie et le beau
 Vos parents s'en iront peut-être, avant cet âge,
 Et vous resterez seuls, avec votre héritage
 De misère et de joie. - Ah! travaillez pour vous,
 Employez votre vie à valoir mieux que nous!

(La Fin de la Comédie, ou la Mort de Faust et de Don Juan; 1837) (1)

Il imagina donc la lutte de Faust contre Don Juan, celui qui doute contre celui qui ne croit plus. Il touchait là à la double énigme, au double mystère. Il mit donc face à face les créations de Tirso de Molina et de Gœthe et leur infligea le même châtement: ils tombent tous deux dans les mêmes abîmes. Dumas fut heureux du résultat; si satisfait qu'il en fit part à Sainte-Beuve. Leurs rapports étaient cordiaux et Sainte-Beuve répondit aussitôt à Dumas toujours à Bordeaux:

J'ai reçu avec grand plaisir, mon cher ami, de vos nouvelles. Nous nous étions demandé souvent, M. Ballanche et moi, ce que vous étiez devenu depuis votre départ. Je vois que la poésie ne perdra pas à cette absence et un drame, un vrai drame en vers, sera certainement quelque chose de nouveau, nos dramaturges illustres ayant laissé l'art dès les premiers pas.
 (2)

Aussitôt le jeune dramaturge revint à Paris. Il fallait trouver un théâtre qui acceptât de monter la pièce. Or à Paris en cette première moitié du dix-neuvième siècle, les théâtres étaient nombreux. En effet, Paris offrait deux sortes de théâtres; d'une part les théâtres de l'élite, théâtres subventionnés. C'étaient les théâtres les plus prestigieux: l'Opéra, le Théâtre Français ou Comédie Française et

enfin l'Odéon qui était affilié au Théâtre Français. Ces théâtres-là étaient les théâtres de la consécration c'est pourquoi les jeunes écrivains romantiques se battirent pour avoir accès à la scène du Français; Alexandre Dumas d'abord avec HENRI III ET SA COUR puis Alfred de Vigny avec OTHELLO avaient préparé la grande bataille gagnée par HERNANI de Victor Hugo. Ils partirent, grâce à la bienveillance de l'administrateur du moment le baron Taylor, à la conquête de la scène la plus prestigieuse, celle qui métamorphosait les aspirations de la jeunesse en un mouvement littéraire à part entière.

(1) in LES PHILOSOPHES BAPTISES, p. 130 et suivantes - Ch. XIX.

(2) in UN POETE BILINGUE, ADOLPHE DUMAS - Frédéric Mistral neveu - p. 136.

A côté de ces théâtres subventionnés, existait à Paris une foule de théâtres appelés théâtres des boulevards tels l'Ambigu, la Gaîté, le théâtre de Montparnasse des frères Seveste ou encore le théâtre des Funambules. L'un d'eux pourtant allait jouer un rôle essentiel dans la bataille que s'efforçait à livrer le jeune mouvement romantique contre l'inertie des partisans du classicisme, c'est le théâtre de la Porte Saint Martin. Il accueillit bien des pièces de Hugo, Vigny ou Alexandre Dumas, c'est sur la scène de ce théâtre que Marie Dorval ou encore l'acteur prestigieux, Frédérick Lemaître (1), donnèrent au drame romantique ses lettres de noblesse. Plus tard, sous l'impulsion d'Alexandre Dumas s'ouvrit le Théâtre Historique où les drames romantiques trouvèrent à la fois public et interprètes.

Pour l'heure le théâtre à prendre n'en restait pas moins le Théâtre Français. Le bâtiment de la rue de la Loi faisait l'admiration générale par une architecture classique qui savait utiliser les plus audacieuses techniques de la construction métallique, par ses dimensions considérables et par la splendeur de ses décorations intérieures. Quatre étages de loges reposaient sur de fines colonnes d'ordre corinthien qui s'élevaient jusqu'au haut de l'édifice. Des escaliers de marbre blanc permettaient d'accéder aux étages. Les balustres des loges étaient, peints en imitation de marbre de couleur. La salle était drapée de bleu, rehaussée d'or; un lustre, garni de quarante quinquets à réflecteur l'illuminait.

(1)Frédérick Lemaître: 1800-1876. Il interpréta à ses débuts le rôle de Robert Macaire dans L'AUBERGE DES ADRETS. Il interpréta outre le mélodrame, le théâtre shakespearien (Hamlet ou Falstaff) et le drame romantique LUCRECE BORGIA, RUY BLAS...

C'est là que le cœur serré Adolphe Dumas se rendit un jour d'août 1836 pour présenter au comité de la Comédie Française sa pièce intitulée LA FIN DE LA COMEDIE OU FAUST ET DON JUAN. Tout commence en effet devant un comité permanent de membres choisis, par la lecture, faite par l'auteur lui-même de son œuvre nouvelle. La plus délicate des épreuves pour un auteur est bien cette lecture qu'il doit faire devant les comédiens. Certains regardent au ciel, prennent des figures renfrognées ou sévères. Le grand temps morne qui suit la dernière réplique tombe comme un glas. Or Adolphe Dumas était doué d'une merveilleuse voix juste et grave à souhait à peine teintée de l'accent méridional. Bien des années plus tard quand Jules Janin voudra évoquer le souvenir de son ami disparu, c'est le son de cette voix chaude qui reviendra à sa mémoire:

Ajoutez cette admirable façon de lire une tragédie: il ne la lisait pas, il la déclamaient comme un poète, il la jouait comme un tragédien! Pas de cahier, pas de copie; il était semblable à la pythonisse au trépied, à l'improvisateur que la foule entoure et qui lit dans les yeux de son peuple écoutant les paroles sonores qui lui plaisent, les sentiments qui l'agitent. C'est pourquoi les vieux comédiens, les plus blasés, les têtes chenues et les voix chevrotantes ne savaient pas résister à cette ardente parole à ce geste énergique, à cette action dramatique dans laquelle apparaissaient les plus petits rôles dans un vif relief. Tous les comédiens, les jeunes et les vieux, à chaque acte, à chaque scène, ils battaient des mains; ils criaient au miracle; ils proclamaient le génie. (1)

(1) Jules Janin in LE JOURNAL DES DEBATS - 26 août 1861.

Le charme agit donc et la pièce fut reçue à l'unanimité. La seule modification qu'exigeât le comité fut une modification du titre; ce ne serait plus LA FIN DE LA COMEDIE OU FAUST ET DON JUAN mais bien LA FIN DE LA COMEDIE OU LA MORT DE FAUST ET DE DON JUAN. Dumas accepta très volontiers cette nuance, il était si heureux: lui Dumas, le jeune provençal, l'enfant de Cabannes et d'Orgon, allait être joué au Théâtre Français!

Alors commencèrent pour Adolphe Dumas les jours les plus heureux de son existence. Tout participait à son bonheur: son travail d'abord et très bientôt l'amour.

La satisfaction professionnelle remplit donc, pendant des semaines, la vie du jeune homme. Il chercha à faire partager sa joie à tous ceux qu'il admirait Alfred de Vigny était alors en Angleterre, Adolphe s'empressa de lui écrire. Aussitôt, l'auteur de CHATTERTON en villégiature dans sa belle famille répondit par une lettre chaleureuse et pleine de recommandations que justifiaient son expérience théâtrale:

Londres, 9 août 1836

Voilà donc enfin une heureuse nouvelle qui vient de Paris! (...) Vous avez fait un grand pas. J'en suis bien content et presque fier, mais maintenant ne prenez aucun engagement trop prompt pour votre distribution. C'est la chose la plus importante. Ne vous la laissez pas gagner aux compliments et aux mains serrées, et souvenez-vous bien de tout ce que je vous ai dit. Je suis bien aise que le directeur vous ait répété tout le bien que j'avais dit de vous (...) Tout est calme et pur dans la vue d'une publique justice rendue à une belle œuvre. On a le droit de la défendre et de parler haut pour elle on n'a rien à renfermer en soi ni bons arguments ni indignations contre la mauvaise foi. Je suis prêt, mon cher ami, à rompre autant de lances pour LA FIN DE LA COMEDIE que pour LA CITE DES HOMMES. Ce sera pour cet hiver, n'est-ce pas? Nous aurons enfin, devant nous, des gens forcés d'entendre vos beaux vers, l'ennemi sera en face et ne pourra pas dire, comme d'un livre: je l'ai là mais je ne le lis pas. Ils seront tous fusillés sur leurs bancs par des acteurs et voilà le bon côté du théâtre, ce doit être notre chaire la plus puissante... (1)

Adolphe Dumas connut alors l'expérience unique de l'auteur qui au fur et à mesure des répétitions voit sa pièce prendre corps, ces êtres nés de lui acquièrent peu à peu une voix, une démarche, et les comédiens avec leur personnalité s'efforcent de faire correspondre au personnage qu'ils incarnent le rêve de leur créateur.

Ainsi se déroulaient les répétitions au théâtre Français:

La répétition commence. Si l'on met en chantier un nouvel ouvrage, les comédiens prennent leur texte en main. Même si chacun d'eux sait son rôle, l'appui du manuscrit permet de se rattraper en cas d'hésitation. On règle à l'aide du régisseur (le metteur en scène n'est pas encore né) les passages d'un meuble à l'autre, d'un partenaire à l'autre. Il y a peu de mouvement à cette époque, on entre, on reste aux côtés du ou des comédiens déjà en place, et l'on soit dès qu'on a fini de parler. On répète ainsi en foyer jusqu'à ce que l'œuvre sorte un peu de sa gangue, que chacun ait débrouillé son rôle, que l'ensemble de la pièce soit entré dans l'esprit de tous, et les détails mieux saisis. On quitte alors le foyer et l'on descend sur scène.

Le plateau est à peu près nu et on marque par des paravents ou bien à l'aide d'anciens décors les plans laissant place aux entrées et sorties.

Si l'auteur est présent, il s'assied sur le devant de la scène, à une petite table à côté du régisseur qui prend des notes et du souffleur qui ne regagnera son trou que lors des dernières répétitions, quand tout sera prêt.

(1) in UN POETE BILINGUE, ADOLPHE DUMAS - Frédéric Mistral neveu - p. 107.

On règle tout avec précision, on revient sans cesse sur l'action, sur la signification profonde des mots et des caractères, de façon à ne laisser place à aucune hésitation et à satisfaire les points de vue de chacun s'ils sont en accord avec ceux de l'auteur.

Une fois terminée cette seconde période, on entame la répétition avec les décors réels et les accessoires qui serviront pour la pièce... C'est alors que l'auteur a une vue exacte de son œuvre. (1)

Adolphe Dumas assistait donc à la naissance de sa pièce, il voyait ses idées prendre corps; ses personnages avaient telle inflexion de voix, tel sourire... Sa création arrivait à terme, Adolphe Dumas exultait. En outre, il avait l'occasion de voir diriger sur scène, ou de croiser dans les coulisses des acteurs éblouissants et tout particulièrement celle que l'on appelait le diamant de la Comédie Française: mademoiselle Mars (2).

(1) in MADEMOISELLE MARS L'INIMITABLE de Micheline Boudet, p. 204, Ed. Perrin, Paris 1986.

(2) Anne Boulet - 1779-1847. MADEMOISELLE MARS L'INIMITABLE de Micheline Boudet, p. 340.

Elle avait alors quarante sept ans mais conservait une extraordinaire jeunesse qui lui avait permis à peine six ans plus tôt de créer le rôle de dona Sol dans HERNANI de Victor Hugo alors que ce personnage a tout juste dix-huit ans. Si elle n'avait pas l'amitié de tous ses collègues, et bien s'en fallait, elle leur inspirait à tous une profonde admiration. George Sand portait sur elle un jugement plein de justesse; et si elle trouve à Marie Dorval, l'actrice rivale de mademoiselle Mars, des qualités sans pareilles, elle reconnaît aussi le génie de la comédienne du Français:

... Mars est admirable; sans doute on ne saurait trop l'applaudir. Qu'elle froisse sous ses doigts l'éventail de Célimène, qu'elle soit Araminte ou Suzanne, elle reflète une partie de la gloire de Molière, de Marivaux, de Beaumarchais! Oui c'est à elle qu'il appartient de porter haut la tête à elle de poser tantôt avec grâce, tantôt avec dignité! A elle de sourire avec malice ou avec bonheur! A elle le mérite de dire de jolis riens, de lancer l'épigramme, de laisser tomber là-propos, de se servir de la moquerie ou de l'instance empressée, de soupirer avec tendresse ou de se désoler avec décence; à elle les discours insinuants, les airs de coquetterie, ce laisser-aller qui ne s'oublie jamais; à elle enfin les passions qui charment, le génie qui fait naître dans le cœur les émotions douces, le plaisir sans arrière-pensée! (1)

Mais un jour, au détour d'une coulisse, Adolphe Dumas rencontra celle dont il allait être follement épris, celle qu'il aimerait passionnément et par laquelle il allait infiniment souffrir: Sylvanie Plessy.

(2) Jules Janin qui l'a fort bien connue, raconte ainsi le début de leur amour:

C'était déjà une coquette, il est vrai, mais une coquette innocente, et ses petites grâces, ses chères mièvreries, ses yeux charmants, son sourire où manquait le naturel, non pas le charme, une taille élégante, aisée et menue, une rare intelligence obéissante à Marivaux, dominée par Molière, et tour à tour Célimène ou Sylvia, telle était cette beauté sans égale à son heure; et, l'ayant vue, Adolphe Dumas se jette à ses pieds. Il avait tant d'amour que son amour ressemblait au génie. Il avait lu la veille au fameux comité du Théâtre Français sa première œuvre, et sa voix était si belle et son regard si rempli du feu poétique, et tant de conviction dans sa parole! (3)

(1) in MADEMOISELLE MARS L'INIMITABLE de Micheline Boudet, p. 340.

(2) Georges Heylli lui consacre une étude: Madame Arnould Plessy - 1876 - Paris - Editeur Tresse.

(3) Jules Janin in LE JOURNAL DES DEBATS - 26 août 1861

Si Adolphe avait déjà trente ans, Sylvanie, elle, était à peine âgée de dix-sept ans et c'était déjà une comédienne accomplie. Née le 7 septembre 1819 à Metz, Jeanne Sylvanie Plessy était la fille d'un comédien de province. Dès 1828 ses parents l'inscrivirent au conservatoire où elle eut pour professeur l'excellent acteur Samson qui donnait ses cours rue Richelieu. A peine âgée de quinze ans, Sylvanie était très applaudie à ses débuts sur scène dans le rôle de Jenny de L'HOTEL GARNI et dans celui d'Emma de LA FILLE D'HONNEUR d'Alexandre Duval, rôle qui lui permit de débiter à la Comédie Française le 10 mars 1834. Or Samson avait d'excellentes relations avec mademoiselle Mars qui jouait toujours malgré son âge les rôles de jeune coquette et il souhaitait que l'actrice confirmée prit sous sa protection sa petite protégée Sylvanie. Il conduisit donc la jeune fille chez mademoiselle Mars, rue de la Tour des Dames. L'actrice les reçut avec la meilleure grâce du monde, elle prodigua ses conseils à la toute jeune fille et lui trouva une certaine ressemblance avec... mais mademoiselle Mars hésita, peut-être mademoiselle Volnys (1) une jeune comédienne...

Commencent alors les répétitions de la pièce de Scribe, Une passion secrète. A la fin de la lecture, autour de la table, Mlle Mars complimente Sylvanie pour la manière dont elle a lu le rôle, puis à part, avec une grande émotion, elle dit à Samson:

- Je me suis trompée, ce n'est pas à Mlle Volnys, c'est à une autre personne qu'elle ressemble.

Mme Menjaud (2) explique plus tard à Samson qu'il s'agit d'Hippolyte, la fille de Mlle Mars morte fort jeune et qu'en effet, il y a quelque ressemblance entre les deux jeunes filles. Samson compte bien sur cette conformité d'âge et de visage pour gagner tout à fait l'actrice espérant qu'elle fera naître en elle une tendresse maternelle. (3)

(1) Léontine Faye dite Mlle Volnys connut très jeune le succès. Elle débuta à Francfort à l'âge de cinq ans, brilla au Gymnase dès 1824, elle avait alors 13 ans; l'un de ses plus grands succès fut LE MARIAGE DE RAISON en 1827. Elle débuta à la Comédie Française le 17 octobre 1835 dans DON JUAN D'AUTRICHE de Casimir Delavigne.

(2) Menjaud que Mlle Mars a ramenée presque dans ses bagages en rentrant de Bordeaux jouera avec elle presque aussi souvent qu'Armand.

(3) cité in MADEMOISELLE MARS L'INIMITABLE, p. 333 (Samson Mémoires) Micheline Boudet.

La carrière de Sylvanie s'annonçait donc sous les meilleurs auspices; la jeune comédienne jouissait du plus prestigieux des patronages. Ce fut donc de cette jeune personne qu'Adolphe Dumas se montra passionnément épris. Il fit sa cour, une cour pressante, excessive peut-être, à l'image de tout ce qu'il entreprenait; la jeune comédienne agréa ses hommages et comme Adolphe Dumas ne pouvait aimer que dans l'honneur, il proposa d'épouser la jeune Sylvanie. Il semble que ce projet ait souri à la jeune comédienne. Adolphe Dumas était heureux, infiniment. Lui, le jeune provençal, l'infirmes, se voyait aimé par l'une des actrices les plus charmantes, les plus prometteuses du Théâtre Français! Comment ne pas s'enthousiasmer? Il ne parla de son projet qu'après avoir pris sa décision, il ne demanda conseil à personne et fut terriblement surpris, déçu même quand sa sœur chérie, Laure, mise au courant de ses intentions au mois de novembre lui écrivit une lettre pleine de tact, certes, mais aussi pleine de réticences:

Rouen, ce 3 décembre 1836

Je ne croyais pas, mon bon Adolphe, que rien dans ma vie t'eut donné le droit de m'accuser d'égoïsme et c'est le faire que de me dire que je veux t'empêcher de te marier. Qu'ai-je voulu pour toi, dans ma vie? une position que ton génie avait le droit d'attendre et un bonheur calme que ta santé réclame. Ton bonheur, mon cher ami, a toujours été l'objet de mes plus

chères pensées. J'avoue que je serais heureuse de te voir épouser une femme choisie par toi, quelle que fût son origine, pourvu qu'elle fût honnête; quelle que fût sa fortune ou sa position, pourvu qu'elle fût placée autrement que celle que tu veux épouser. Si cela était j'irais au devant d'elle et je ferais tout au monde pour ton mariage, car je ne suis pas assez égoïste, bête, pour vouloir que tu restes célibataire. T'ai-je jamais contredit lorsque tu me parlais de tes projets de mariage brillant? n'ai-je pas cherché à marier Charles et l'aimais-je moins que toi? le mariage que j'ai cherché à faire avec Mademoiselle Bertaud était convenable parce qu'il ne pouvait pas espérer mieux dans cette carrière.

L'amour que tu as, mon pauvre ami, te rend injuste envers tes amis, envers ceux qui, te jugeant digne d'une plus belle position, ne sont pas de ton avis.

Dis-moi, pour toute raison, que tu es pris comme à la glu et que tu veux absolument te marier avec Mademoiselle P., mais ne viens pas m'énumérer tous les avantages que tu trouves à ce mariage; car je les nie. Et d'abord, quels sont-ils? Est-ce pour faire jouer ton drame? Mais tu n'as pas eu besoin de Mademoiselle P. pour le faire recevoir et pour le monter, au contraire car elle te l'arrête, et si on ne savait pas tout ce que tu vaudrais, on ne t'aurait pas poussé à ce mariage, seul moyen de te retenir à jamais.

Jouslin, qui a peur d'un deuxième Théâtre Français, t'a jeté une jolie femme, honnête, c'est vrai. Il n'était pas difficile de s'y laisser prendre. Est-ce pour de l'aisance que tu veux faire ce mariage? mais si tu veux bien te donner la peine de faire jouer ton drame, tu peux, sous peu, être dans une fort belle position qui te mettra à même de te marier, d'avoir une vie débarrassée de toutes les tribulations que tu veux. te créer, de conserver tes amis et de t'en faire d'autres...

Je te l'ai dit, mon bon Adolphe, ta passion, si passion il y a, te rend injuste et oublieux. Si tes amis t'avaient proposé le mariage que tu veux faire, il y a six mois, tu aurais regardé cela comme une insulte et tu aurais eu raison. Maintenant ce n'est plus cela. Tu me disais que la famille Méreaux t'approuvait et je ne vois pas du tout cela. Il est rare qu'un mariage qui a la sanction des gens sensés et des amis ne trouve pas dans ces derniers les ressources nécessaires...

- Je te l'ai dit, si tu pouvais épouser Mademoiselle P. et la retirer du théâtre, certes, je crois qu'avec toutes les qualités que tu lui connais tu aurais l'espoir d'un avenir heureux et, dans le cas contraire, tu seras obligé de renoncer à tes beaux rêves d'avenir, tu te consacres exclusivement au théâtre, tu te condamnes à passer ta vie avec des gens mi-sévères et des actrices. Tu feras tout ce que tu pourras, mais tu ne pourras pas faire que ta femme ne voie pas ses camarades, Danger si elle les voit, danger si elle ne les voit pas; d'un côté, mauvais conseils, mauvais exemples; de l'autre, guerre et haine perpétuelle.

Les serments faits, les mains jointes, à 17 ans, mon ami: c'est de la poésie et de l'innocence et toutes les femmes l'on eue. On est toujours de bonne foi à cet âge-là et surtout une actrice qui voit sa carrière dans le talent de son mari et une carrière honorable. Quelle est la famille, dis-tu, qui donnera sa fille au frère du ténor Dumas? Le frère du ténor Dumas, qui est honnête homme et respecté, obtiendra une femme quand sa carrière l'aura fait ce qu'il doit être. Le ténor Dumas sera reçu chez tous les amis de la famille, et Madame Dumas, actrice, pas. Tu perdras ta considération et la confiance qu'on a en un homme grave qui fait de la philosophie, de la religion et qui veut régénérer son siècle; parce que cet homme-là se laisse entraîner à une faiblesse indigne d'un grand caractère.

Quel est l'homme que je cite là qui ferait la sottise que tu veux faire? dans tes camarades littéraires, cites-en un et pourtant ils ont un cœur et des yeux comme toi. Tu viens me dire: le Théâtre Français n'est pas un théâtre de vaudeville. Je te répondrai: cite-moi un théâtre à Paris où il y ait eu des femmes plus corrompues qu'au Français que Mademoiselle P. soit honnête, je te l'accorde mais elle aura pour camarades les Dupont (1), Verteuil. Y a-t-il jamais eu sur aucun théâtre de Paris des femmes comme Bourgoïn (2), Raucourt (3)? Tu ne connais le Français que depuis quelques mois, tu ne peux pas tout savoir.

Du reste, n'en parlons plus, tu n'as pas eu besoin de moi pour faire tes démarches et tout fixer, tu n'en as pas besoin pour te marier. Si je puis t'être utile, je le ferai mais ce sera toujours contre mon cœur. Tu es amoureux. Je conçois que tu vois partout du bonheur même là où il n'y a que malheur: tous les amoureux sont ainsi. Je te plains, voilà tout et je puis t'assurer que je suis bien malheureuse; car je passe mes jours sans repos et mes nuits sans sommeil depuis douze jours. Amédée ne peut pas aller à Paris quant à présent.

(1) Caroline Dupont (1794-1864). Entrée à la Comédie Française, elle y resta trente ans et en fut sociétaire. (2) Marie Thérèse Etiennette Bourgoïn (1781-1833), entrée à la Comédie Française en 1799, sociétaire en 1801. (3) Françoise Marie Antoinette Josèphe Saucerotte dite Mademoiselle Raucourt (1756-1815), entrée à la Comédie Française en 1779. Célèbre par sa vie dissipée. Ses obsèques furent l'occasion d'un scandale à l'église Saint Roch.

Tu ne dis pas si tu viendras, ce qui vaudrait mieux: car ce n'est que comme cela qu'on pourrait s'entendre, moi, je ne puis pas longtemps quitter la maison, viens, je t'en supplie, au moins tu pourras causer avec Amédée.

- Ma lettre n'est pas partie d'hier, il était trop tard. J'en reçois une de toi ce matin, mon Adolphe, qui me peine beaucoup par les sentiments que tu me supposes et qui sont indignes d'un cœur droit. Si j'ai écrit à Mademoiselle... je l'ai fait pour épancher mon cœur et m'adresser à une femme que tu as aimée pour qu'elle pût, par son influence, te faire ouvrir les yeux sur les pièges qu'on t'a tendus. J'en ai écrit autant à mon frère parce que lui peut mieux juger que personne des résultats de l'union que tu veux faire et du bonheur qu'on peut y trouver. J'ai écrit mes peines, mes craintes et voilà tout. J'ai évité de répondre à une lettre de ma mère qui me dit n'avoir reçu aucune nouvelle de toi depuis longtemps et qui ignore tes projets ce que j'ai trouvé bien extraordinaire. Quant aux suppositions que tu manifestes, aux craintes que tu as pour Mademoiselle Plessy, je n'ai rien à répondre: c'est trop injurieux pour moi.

Je t'écris: marie-toi, fais ce que bon te semblera et si tu es un jour malheureux, n'oublie pas qu'il te reste toujours une sœur dont le cœur ne peut changer, qui sera toujours pour toi bonne sœur et bonne amie méconnue maintenant par toi

LAURE. (1)

Cette lettre est à l'image de Laure, toute délicatesse et raison.

(1) in ADOLPHE DUMAS, POÈTE BILINGUE, p. 52 - Frédéric Mistral neveu.

Raison! Comment raisonner un tempérament tel que celui d'Adolphe tout feu et flamme, tout excès et toute passion! Et pour la première fois et à cause d'une femme, le frère et la sœur allaient se heurter douloureusement. Sylvanie n'était pourtant pas le premier amour d'Adolphe, il avait eu des compagnes mais cette jeune fille l'éblouissait, il était incapable d'envisager sa vie sans elle; plus rien ne comptant que de vivre auprès d'elle, toute son œuvre serait désormais illuminée par sa présence. C'est que le jeune écrivain avait en effet besoin d'une muse, besoin d'enthousiasme. Sa pièce LA FIN DE LA COMÉDIE OU LA MORT DE FAUST ET DE DON JUAN, qui promettait tant, fut en effet interrompue après vingt-six répétitions (1). Monsieur de Gasparin (2), ministre de sa majesté, exigeait la suppression d'un personnage important. Dumas refusa son allégeance à la politique; il retira sa pièce:

Un ministre du roi qu'on nommait Gasparin
M'en a pris le travail, la gloire avec le pain. (3)

La censure, qui avait été officiellement supprimée de 1830 à 1835 jusqu'à l'attentat de la rue Fieschi, reprenait donc mais elle avait gardé des méthodes perverses: ses interdictions arrivaient après coup alors que les dépenses avaient déjà été engagées pour assurer la représentation des pièces. Victor Hugo avait subi la même interdiction pour UN DUEL SOUS RICHELIEU, qui deviendra MARION DELORME. Adolphe Dumas réagit donc comme ses confrères, il refusa de modifier sa pièce et se remit au travail.

(1) Le dossier A. Dumas (Bibliothèque de la Comédie Française - mns D 1732-120) témoigne de l'angoisse de Dumas attendant le verdict du ministre:

Mon cher Herbin

... dites partout que monsieur Gasparin à (sic) le manuscrit entre les mains et qu'il en agira en homme très sage. Ainsi soit-il.

(2) Gasparin (Adrien Comte de) né à Orange en 1782, il fut l'un des ministres de l'intérieur de la monarchie de juillet en 1836 avant de diriger l'Institut agronomique de Versailles (1848-1853). Il mourut en 1862.

(3) in PROVENCE - poème XXXII - Le camp des croisés.

Comment mesurer pourtant sa déception (1) si ce n'est par l'intensité de son travail. Il se jeta dans un nouveau drame poussé par son amour, son désir d'éblouir celle qu'il aimait, de prouver son génie.

(1) Dans le Ch. XIX des PHILOSOPHES BAPTISES, Dumas laisse deviner son désespoir d'alors (p. 137):

Il fallut retravailler et remettre au métier une pensée troublée, obscure, disait-on; oui, obscure de ce qu'elle ne disait pas et ne voulait pas dire. J'étais voué au supplice des ténèbres; l'âme était sombre et se déroba sous tous les voiles, même sous les larmes - et les secrets des larmes!

Il s'était senti floué, méconnu. Tout son enthousiasme, ce bouillant espoir de changer le monde, ce désir irrépressible de montrer le bien, tout avait été ignoré, bafoué. Pourtant Dumas ne céda pas à la tentation de tout abandonner. Un jour il reprit courage.

Un jour, un Vendredi Saint, dans une église de Paris, Saint-Roch, malade, - et je savais de combien de maladies de l'esprit et du cœur - je pleurai dans un coin, entouré de femmes, parmi lesquelles n'était plus ma mère! - le moment a sa date - 1838 et le Camp des Croisés où vous pouvez lire ces vers du comte d'Arles:

Mon Dieu, quand j'ai quitté les champs de la Provence,
C'était pour votre gloire et votre délivrance;
Ma mère m'avait dit longtemps sur ses genoux
Que vous aviez souffert, et plus souffert que nous,
Et que vous étiez mort dans le dernier supplice
Pour avoir enseigné l'amour et la justice.
Et jusqu'à vingt-cinq ans toujours je m'en souvins.
Et j'ai toujours gardé vos souvenirs divins;
Et quand votre tombeau, d'insulte et de blasphème,
A souffert, après vous, plus encor que vous-même,
J'ai laissé les assauts, les joutes, les tournois;
Je me suis fait soldat, soldat de votre croix:
Jamais sur le midi, non, jamais n'est fleurie

Fleur de plus de jeunesse et de chevalerie;
La Provence n'était qu'un chant universel
De martyrs qui s'en vont aux conquêtes du ciel!
Et la jeunesse est morte, et ceux qui vous demeurent
Succombent, sont blessés ou malades, ou meurent,
D'autres, d'autres malheurs; d'autres, sont comme moi
Et sont plus malheureux et sans savoir pourquoi.
Et mes derniers combats sont des combats sans armes;
J'ai donné tout mon sang, il faut toutes mes larmes;
J'ai souffert tout le mal que vous avez souffert;
Tous mes rêves du ciel sont tombés dans l'enfer;
Je n'ai plus de courage, et là, sur cette pierre,
Je ne puis que m'abattre et vous dire: Mon père!
Vous êtes le plus fort. - secours, secours, secours;
Vous êtes tout amour, pitié pour nos amours!

Je le dis pour la première fois depuis six ans, le Camp des Croisés a été conçu là, ce jour-là, et la cause on le sait; cette prière en larmes que ce croisé provençal, comte d'Arles et de Saint Andiol (presque lieu de ma naissance), faisait à Jérusalem dans l'église de la Résurrection, au pied du tombeau du Christ, je l'avais faite moi-même à Paris, au même endroit et dans les mêmes abattements; - et si cet aveu me coûte, qu'importe? son indiscrétion est une preuve de sa sincérité.

(1)

(1) in LES PHILOSOPHES BAPTISES. p. 138 et suivantes. Ch. XIX.

Huit mois après l'interdiction de sa première œuvre, il reparut devant le comité du Théâtre Français avec le CAMP DES CROISES. La lecture fut triomphante.

Il fallait voir Dumas se mesurer corps à corps avec le comité de la rue de Richelieu comme le neveu de Charlemagne avec une armée; sa pièce il la déclamait, il la rugissait, il la pleurait, prêchant avec l'énergie d'un apôtre et d'un martyr, gesticulant comme un dompteur de bêtes fauves, enserrant tous ses auditeurs transis dans son regard flamboyant et humide. Il frappait sur la table verte et prenait les murailles à témoin; bientôt, haletant, inondé de sueur, il jetait son habit, et rouge de la lutte, il la continuait en bras de chemise, comme un combattant des barricades! (1)

Les acteurs étaient repris par le charme intense de cette voix dont Lamartine se souviendra longtemps après la mort du poète. Il avait été, lui aussi, fasciné par une scène dont il avait été le témoin: il avait vu ses chiens, bêtes superbes, terriblement sensibles à la voix de Dumas, s'approcher de lui et lui lécher les mains (2). Tel un nouvel Orphée, Dumas charmait. Sa pièce fut donc reçue à l'unanimité; les acteurs criaient au génie.

Pourtant son mariage fut différé. Qui, dans ces conditions, prit l'initiative de la rupture? D'après Jules Janin, son ami, c'est Adolphe Dumas lui-même:

(...) Comme il avait été le premier à croire à sa gloire, au succès de son œuvre, à la popularité de son nom, il différa son mariage, il voulut attendre que la représentation eût confirmé la grandeur de sa tragédie. (3)

(1) in LA PRESSE - Théodore de Banville - 9 juin 1863.

(2) in LXXXe ENTREMEN - Ch. XVIII - Lamartine.

(3) in LE JOURNAL DES DEBATS - Jules Janin - 26 août 1861.

Cela serait réconfortant mais paraît très peu probable. Il semble bien que la rupture soit venue de Sylvanie ou plutôt de sa famille puisque c'est par une lettre de la mère de la jeune comédienne que Dumas apprit que tout était rompu. La mère le pria de cesser ses visites et lui disait ses regrets personnels de l'irrévocable décision de sa fille de ne point se marier encore. (1)

Que s'est-il donc passé en cette fin d'année 1837 qui ait pu à ce point affecter la jeune Sylvanie? Dumas imagina un rival, un certain Garnier-Pagès: Était-ce l'orateur et homme politique né en 1801 que Dumas suspectait? Son frère adultérin, homme politique lui aussi né en 1803? Le jeune poète apprit quelques mois plus tard par une lettre de Pauline Duchambge une nouvelle version des faits dont il avait été la victime.

C'est en effet Pauline Duchambge (2), auteur de romances qu'elle chantait avec beaucoup de succès et qui jouissait d'une éclatante réputation, qui écrivit le 17 septembre 1837:

Vous avez vu chez moi M. B. Un jour il est venu avec sa belle-sœur qui prenait, le jour d'avant, les bains de rivière. Elle me dit: J'y ai rencontré mademoiselle Plessy, avec sa mère, portant à elles deux, bien modestement, le linge du bain.

Nous avons eu à notre service, ajouta-t-elle, une cuisinière qui était chez mademoiselle Plessy lorsqu'il était question de son mariage avec Dumas. C'est le père qui a tout défait, et puis l'avarice de la mère qui a trouvé qu'il n'était pas assez riche. Le père est arrivé un jour à cinq heures du matin pour s'opposer au mariage. Mademoiselle Plessy aimait beaucoup monsieur Dumas, Mr. Garnier-Pagès n'a été pour rien dans cette rupture. (3)

(1) Cité in UN POETE BILINGUE, ADOLPHE DUMAS - Frédéric Mistral neveu. p. 53 - 1927 édition des Presses Françaises.

(2) Antoinette Pauline de Montet épouse Duchambge était née à la Martinique en 1778. Compositeur, elle est l'auteur de romances à succès qu'elle interprétait elle-même. Pendant vingt ans, elle connut un succès éclatant. Elle était très liée à Marcellin-Desbordes-Valmore. Elle mourut à Paris en 1858.

(3) in UN POETE BILINGUE, ADOLPHE DUMAS - Frédéric Mistral neveu - p. 57.

Pauline Duchambge disait-elle la vérité? Pourtant s'il était vrai que la jeune Sylvanie l'aimait bien, lui Adolphe, pourquoi n'avait-elle donc opposé aucune résistance à son père? Cette jeune fille n'était tout de même pas une petite innocente qui sortait du couvent et ne connaissait de la vie que l'autorité de ses parents! N'avait-il pas résisté lui-même à la pression de sa famille? N'était-il pas allé jusqu'à se fâcher avec sa sœur, Laure, qui avait tant fait pour lui? Non, si elle l'avait aimé, rien ni personne n'eut pu les séparer! Loin d'apaiser ses souffrances, cette lettre ne faisait qu'augmenter le tourment d'Adolphe, toute nouvelle explication rendait plus cuisante sa blessure. Tout argument se retournait contre son propre cœur; Adolphe souffrait infiniment! Et il ne fallait rien montrer! Inutile de se donner en spectacle dans les coulisses du Théâtre Français où se préparait sa pièce LE CAMP DES CROISES.

Alors, il fallait pleurer et gémir seul, enfermé dans sa chambre, loin des yeux indiscrets. Il fallait passer sa rage, sa fureur dans la solitude de la création. Aussi écrivit-il des poèmes qu'il devait réunir dans un recueil LES ILES D'AMOUR: il espérait le publier quand la mort vint le prendre et le manuscrit est resté inédit (1). Longuement il écrivait sur celle qu'il avait tant aimée, puis méprisée, puis haïe. Il évoque d'abord la jeune fille fraîche et sincère dont il s'était épris:

Elle avait à seize ans la jeunesse éternelle
La beauté sans éclat, presque une voix sans bruit,
Le duvet sur la joue en fleur, comme un beau fruit
Et son œil noir, déjà mûri dans la prune.

Une petite bouche et des petites dents
La nacre et le corail incrustés dans deux lèvres

Comme ces beaux bijoux qu'on voit chez les orfèvres
Et qu'on n'ose toucher de crainte d'accident.
(.....)

(1) La présentation de ce manuscrit est faite dans la deuxième partie de cette étude.

Dans ce poème intitulé ZIZI, Adolphe Dumas regrette que la jeune fille se soit consacrée au théâtre, il a compris combien sa sœur Laure avait raison:

Son nom,

Elle eût dû le garder pour l'amour des poètes
Mais ce nom de ZIZI, doux comme un chant d'oiseau
Elle l'a corrompu, et première sottise,
En entrant au théâtre on vous les rebaptise
Comme on vous changerait votre enfant au berceau. (1)

Dans le poème suivant c'est la même obsession qui revient, cet amour tué alors que tout était encore possible, cette jeune fille flétrie alors qu'elle était encore dans sa première fleur. Mais cette fois, Dumas attaque, Dumas dénonce il montre du doigt la véritable coupable, celle sur qui il fait retomber toute la faute la mère. La plume devient alors mordante, Dumas quitte le domaine de la poésie élégiaque pour celui de la satire: il règle ses comptes.

Quand elle était plus jeune, avec sa vieille mère,
Innocente, aux leçons d'amour et de grammaire,
On n'avait pas vendu quarante mille francs
La première pudeur que Dieu donne aux enfants,
Le comte n'avait pas pris, pour ce pacte infâme,
Quarante mille francs sur la dot de sa femme,
Sa femme n'avait pas de la main à la main
Touché cette maison au bois de Saint--Germain.
Je n'avais pas reçu, moi, cette lettre indigne
Que cette mère dicte et cette fille signe;
Alors certainement, alors, je l'aimais bien.
Devant Dieu, je l'aurais épousée avec rien... (2)

(1) in LES ILES D'AMOUR. Manuscrit 4729 - Fol. 226 – N° 46.

(2) Ibidem.

La douleur, pourtant ressurgit quelquefois, la colère et les cris calment sur le moment, mais la morsure en plein cœur ne s'apaise pas pour autant. Alors Dumas reprend la plume et il laisse s'écouler ses regrets, sa confidence. Sa poésie se fait intime simple et sincère. Profondément envoûtante par son leitmotiv qui chante cette poésie teintée d'une ironie amère, garde aussi l'arrière-goût de la mélancolie:

Un poète l'aimait, beau, jeune et tout ensemble,
Un noble caractère, une mâle vigueur,
Un poète amoureux et timide et qui tremble
Le laurier sur le front et l'amour dans le cœur.

Il l'aimait à genoux; il avait reçu d'elle
Et son sourire, avant le sourire moqueur,

Et le premier baiser de sa bouche infidèle
Le laurier sur le front et l'amour dans le cœur.

Vous croyez qu'il mourut et que son énergie
Devint sombre et stupide et morne de stupeur,
Et qu'il fut se noyer le soir dans une orgie,
Le laurier sur le front et l'amour dans le cœur?

Non, comme un beau lys blanc, desséché dans un livre,
Même après le parfum, il garda cette fleur,
Et les deux mots sacrés qui font mourir ou vivre
Le laurier sur le front et l'amour dans le cœur.

Dumas n'était pourtant pas homme à se soumettre si facilement à sa douleur, à son destin. Sa colère éclate encore, il songe à tuer l'infidèle:

- Oh! pour ne pas la voir ainsi prostituer,
Il me vint la pensée, un soir de la tuer.
J'entrais par la fenêtre en brisant une vitre,
Un roman ridicule à son premier chapitre. (1)

(1) LES ILES D'AMOURS Petits fragments d'un grand poème.

Il gardait pourtant assez de lucidité pour sourire de lui-même, mais le recueil LES ILES D'AMOUR porte en de nombreuses places la marque de cette terrible blessure. Dumas souffrait d'autant plus qu'il n'était pas facile d'oublier Sylvania. Elle était comédienne, personnage public par excellence et le poète ne pouvait ignorer son travail, ses amours.

La carrière de la jeune actrice ne se déroulait pas mal. Souvent, elle fut opposée à Mademoiselle Mars qui l'avait pourtant protégée à ses débuts, mais elle ne plaisait pas à tout le monde et les éloges ne faisaient pas l'unanimité.

A cette époque, Buloz (1) directeur de la REVUE DES DEUX MONDES et commissaire royal depuis 1838 s'était vu confier la direction du Théâtre Français. Il se trouva que Buloz n'aimait guère Mademoiselle Mars et ne tarda pas à travailler dans l'ombre contre elle. Et quand George Sand (2) pour son drame COSIMA, réclama l'actrice, Buloz lui proposa Mademoiselle Plessy.

Je crois que le talent de mademoiselle Mars serait d'un bon secours pour ce rôle s'il ne dépassait pas ses forces. Mais je suis convaincu que Melle Mars est hors d'état d'aller jusqu'au bout d'un rôle si fatigant. Je ne vois que Melle Plessy qui soit assez jeune et assez belle pour se charger d'une si grande tâche.

(1) Buloz succéda au Baron Taylor pour des raisons politiques. Sous son administration la Comédie Française connut une décadence rapide.

(2) George Sand écrivit COSIMA en 1840. Moins connue que son œuvre romanesque, l'œuvre théâtrale de George Sand connaissait au XIXe siècle un succès certain. Elle donna LE ROI ATTEND en 1848, FRANCOIS LE CHAMPI en 1849, CLAUDIE en 1851, LE MARIAGE DE VICTORINE en 1861, LES BEAUX MESSIEURS DU BOIS DORE en 1862.

A quoi George Sand répondit aussitôt:

J'aime mieux retirer ma pièce que de la voir minaudée. Melle Plessy a la réputation de la plus grande grimacière du monde. (1)

Sylvanie Plessy n'eut pas le rôle. De même pour le rôle de Gabrielle de MADEMOISELLE BELLE-ISLE, Alexandre Dumas avait demandé Mademoiselle Mars et on lui opposait Mademoiselle Plessy plus proche du rôle de la création en 1838. Mademoiselle Plessy reprit le rôle en 1841 mais ne parvint jamais à y exceller. Marie Dorval et surtout Rachel, beaucoup plus jeunes, imposèrent à la scène leur personnalité et leur talent.

De loin, son ancien soupirant suivait pourtant l'ascension de Sylvanie:

Elle était à vingt ans, maîtresse d'un ministre,
A vingt cinq ans, nos amis l'enivraient de liqueur,
A trente ans, laide et vieille, elle épousait un cuistre,
Sans laurier sur le front, sans amour dans le cœur. (2)

La jeune femme s'était en effet mariée dans des conditions qui avaient fait scandale. En 1845 elle avait quitté le Théâtre Français, sans prévenir, et s'était rendue à Londres.

(1) in MADEMOISELLE MARS - p. 352 Micheline Boudet.

(2) in UN POETE BILINGUE, ADOLPHE DUMAS, Frédéric Mistral neveu, p. 59.

(3) Georges Heylli consacre à la comédienne un petit ouvrage Madame Arnould-Plessy éditeur Tresse. Paris 1876. Il publie un échange de lettres entre la comédienne qui se dit malade et Verteuil à la Comédie Française qui ne semble pas abusé. (p. 9)

Ce fut l'occasion d'un procès retentissant. La comédie demanda cent mille francs de dommages et intérêts, la confiscation des fonds sociaux et la déchéance du rang de sociétaire. Pour toute réponse mademoiselle Plessy envoya son faire-part de mariage avec l'auteur dramatique J. F. Arnould, plus âgé qu'elle et qui devait mourir en 1854. Puis elle se rendit, comme cela était de mode à l'époque, à Saint Pétersbourg (3) où elle fut très appréciée. Rentrée à Paris en 1855, elle retourna à la Comédie Française comme pensionnaire. De cette époque datent des succès triomphants: Célimène, Elvire mais encore madame Pfeifer dans LE FILS DE GIBOYER ou madame Lecotellier dans MAITRE GUERIN d'Emile Augier. (1)

Dumas n'avait pu tout à fait l'oublier; Jules Janin dans une lettre de 1856 lui en parlait encore:

25 février 1856

(...) Au demeurant la littérature est malade. Elle a produit un roman de M. Veron (2); elle a salué (ici trois mots illisibles) Melle Plessis (brise toi mon cœur!). Si tu savais comme elle a saboulé le MISANTHROPE avant-hier.

Elle a fait d'Alceste un portefaix et de Célimène une gueuse!

Et je l'ai sifflée! Avec ça que la dame a ses petites entrées au Palais Royal, Elle entre, O misère, O honte! par cette alcôve où Plon-Plon cache ses amours. Tu as bien fait de ne pas l'épouser, tu serais cocu et bien honteusement. (...) (3)

En vérité Sylvanie faisait ce que toute actrice se devait de faire: les liaisons d'actrices avec les membres du gouvernement étaient une tradition, elles flattaient ces messieurs et donnaient à ces dames encore très mal acceptées dans la bonne société des possibilités d'entrer dans le monde. Ainsi mademoiselle Mars eut pour amant le comte de Mornay ancien gentilhomme de la chambre sous Louis X et ministre plénipotentiaire en Suède.

(1) Emile Augier naquit en 1820. Sa 1^{ère} œuvre LA CIGUE repoussée par la Comédie Française fut jouée à l'Odéon en 1844.

Dès 1848 le théâtre français donnait L'AVENTURIERE. Il écrivit L'HABIT VERT en collaboration avec Musset, et LA CHASSE AU ROMAN en collaboration avec Landeau. Il entra à l'Académie Française en 1850.

(2) Véron (Pierre) était né en 1833. Il signa de nombreux articles au MONDE ILLUSTRÉ, COURRIER DE PARIS, à L'ILLUSTRATION. Il parvint à être nommé Rédacteur en chef du CHARIVARI. En 1857 il publia un recueil poétique REALITES HUMAINES.

(3) Cité UN POETE BILINGUE, ADOLPHE DUMAS, Frédéric Mistral neveu, p. 153 - 1927.

Enfin, si Mademoiselle George était maîtresse de Harel directeur du théâtre de la Porte Saint Martin, Victor Hugo, pair de France, avait pour maîtresse Juliette Drouet (1), comédienne et Alfred de Vigny aimait Marie Dorval.

Beaucoup plus tard Adolphe Dumas écrivit en guise d'épilogue à cet amour qui l'avait si profondément meurtri:

C'est encore une sale comédienne, une de ces bêtes à deux mamelles qui croient donner de l'amour en donnant du plaisir. (2)

Dans cette débâcle de l'amour Adolphe ne trouvait pour garder courage que la compensation de son travail. Dans sa désespérance il s'attacha au succès de sa pièce LE CAMP DES CROISES (3).

Il suivait dans cette œuvre le goût romantique, les aspirations des jeunes de son époque.

Emotions violentes, belles aventures, cliquetis d'épées, actions et passions, voilà ce qui pouvait plaire à la jeunesse de 1830, aux fils des soldats de Napoléon; c'était la vie telle que la rêvaient ces jeunes hommes condamnés à la platitude d'une existence bourgeoise, à l'inaction et aux chimères, après les grandes chevauchées héroïques de la génération précédente.

Dumas suivait dans le choix de ce théâtre d'illustres prédécesseurs qui s'efforçaient de faire revivre dans leurs pièces d'histoire héroïque de la France; le drame historique connaissait ses heures de gloire.

La pièce faisait revivre quelques actions de la croisade et de la prise de Jérusalem le quatorze juillet de l'an mil quatre-vingt-dix-neuf. Le sujet en est l'impossible amour d'un croisé Charles de Saint-Andiol et d'une jeune fille musulmane de Jéricho: Léa.

(1) Victor Hugo fit sa connaissance en 1833 sans doute à la lecture de LUCRECE BORGIA au théâtre de la Porte Saint Martin où Juliette avait été engagée l'année précédente.

(2) in LE MERCURE DE FRANCE - 15 octobre 1931 - Article de Frédéric Mistral neveu.

(3) L'analyse de l'œuvre est présentée dans la deuxième partie de cette étude.

Le thème serait plus proche de la tragédie que du drame romantique mais les personnages appartiennent bien à la tradition du XIXe siècle: aux côtés de Charles auquel Dumas accorde toutes les qualités d'un chevalier, d'un provençal, d'un amoureux et de Léa réservée, secrète, très attachée aux traditions de son enfance et pourtant passionnée et courageuse, l'auteur a fait vivre des personnages qui s'opposent. D'une part les croisés, Godefroy, juste et humain, Raymond, comte de Toulouse, oncle de Charles et qui ne comprend pas toujours très bien les sentiments de son neveu; et surtout Gabriel le jeune page sincère, honnête, loyal, amoureux et lui aussi provençal. Face à eux, le traître, l'arabe Ismaël qui mentira à Charles et à Léa, que depuis sa tendre enfance il n'a cessé d'aimer. Pour elle il trahira et au drame d'un amour impossible s'ajoute celui de la jalousie. Même si Dumas prenait ses aises avec l'histoire, y compris avec l'histoire de Provence, cette pièce était promise aux plus grands honneurs.

Pourtant après avoir été reçue au Théâtre Français, la pièce rencontra divers obstacles qui retardèrent la première et contrarièrent son auteur. Tout d'abord il se trouva qu'Emmanuel Dupaty (1) de l'Académie Française avait lui aussi écrit un drame sur les croisades reçu également au Théâtre Français. Se posait alors la question de l'antériorité. Qui allait voir sa pièce montée la première? (2) Fort heureusement Emmanuel Dupaty s'effaça!

(1) Emmanuel Dupaty était Académicien depuis 1835. Il avait connu le succès en 1802 (il était alors âgé de vingt huit ans) avec un opéra comique VALETS DANS L'ANTICHAMBRE qui lui valut une courte détention car il y critiquait les adulateurs du premier Consul.

(2) Une lettre de Dumas conservée aux archives de la Comédie Française (dossier Dumas) trahit toute l'impatience du jeune écrivain. Lettre à Vedel du 16 septembre 1834: ... il me tarde d'avoir le: Oui de Mr Dupaty – nous aurons sauvé tous nos intérêts.

Plus tard Adolphe Dumas le remercia de son geste en lui dédiant une poésie où il rappelle leur rencontre:

Alors vous m'avez dit: attends, jeune homme; as-tu
Bien plus que du génie, une mâle vertu,
La muse de Corneille? – Hélas! non, j'étudie;
J'ai fait, dis-je, La fin de cette comédie,
Un ministre du roi, qu'on nommait Gasparin,
M'en a pris le travail, la gloire avec le pain.
Enfin, voilà le CAMP DES CROISES qu'on répète,
Vous saurez ce qu'on souffre avant d'être poète;
Mais vous avez aussi votre œuvre de dix ans,
Dont je veux applaudir les vers resplendissants,
A vous l'âge et le nom et toute la carrière,
- Oh! non, avez-vous dit, j'attendrai, moi, plus tard:
La jeunesse a son heure, on la perd en retard... (1)

Dupaty s'était effacé quand apparut Alexandre Dumas. Grâce à ses succès, l'écrivain avait pris l'habitude de passer avant ses confrères, or il annonçait deux actes de CALIGULA.

Adolphe dut marquer le pas. Il fallait donc attendre! attendre! mais comment attendre quand on est sûr du succès de la pièce, quand les acteurs eux-mêmes prédisent acclamations et applaudissements! Il fut donc trouvé un compromis qui satisfit à la fois les justes prétentions d'Alexandre et les espoirs d'Adolphe: faire jouer à l'Odéon, alors exploité par la Comédie Française la pièce d'Adolphe. Le provençal s'efforça de résister à cette idée, il écrivit même à Vedel pour l'en persuader:

Je composerai un jour pour l'Odéon, pour cette jeunesse dont on peut faire tant d'honnêtes hommes. LE CAMP DES CROISES n'y remplirait pas son but. Chaque chose à sa place. J'espère que vous penserez comme moi. (2)
s. date.

(1) in PROVENCE XXXII - Adolphe Dumas.

(2) Lettre à Vedel - mns Bibliothèque de la Comédie Française –A. 3563.

Il fallut pourtant s'incliner. Ce changement ne fut pas du goût de Sylvania du Plessy qui jouait le rôle principal, celui de Léa. Elle trouva un prétexte pour éviter de jouer à l'Odéon et écrivit à son tour:

Monsieur Vedel après réflexions et beaucoup de regrets, je me détermine enfin à vous dire que n'ayant jamais joué de tragédie, je me trouve fort déplacée dans l'ouvrage de Monsieur Adolphe Dumas. (1)

Mademoiselle Anaïs qui devait jouer le rôle du page se désista, elle aussi. Madame Dorval reprit donc le rôle de Léa et Madame Geffroy remplaça Anaïs. Chez les hommes Joanny, Marius, Geffroy et Beauvallet gardaient les rôles.

Adolphe Dumas n'y perdait apparemment pas au change: ses acteurs étaient excellents; Madame Geffroy avait joué dans CHATTERTON d'Alfred de Vigny, son mari monsieur Geffroy et Beauvallet se montrèrent ardents et braves; leur intuition leur avait fait apprécier d'emblée le lyrisme de l'auteur. Quant à Marie Dorval elle remplaçait très avantageusement la minaudière mademoiselle Plessy; Marie Dorval était en effet l'actrice du drame romantique. Si mademoiselle Mars tenait le Théâtre Français, Marie Dorval créait la plupart des rôles romantiques au théâtre de la Porte Saint Martin. Les qualités que lui reconnaissait George Sand étaient universellement appréciées. Marie Dorval était la maîtresse de Vigny et connaissait fort bien Adolphe Dumas; témoin ce billet incomplet et sans date mais que l'on peut situer dans l'année 1836 au cours de tournées que Marie Dorval effectuait dans diverses villes de France alors que de Vigny était en Angleterre:

Mon cher ami,

Je n'ai que le temps de vous dire que je suis aux anges de la bonne et grande nouvelle que vous me donnez... mais il faut m'écrire cela plus au long... Quand vous promet-on de vous mettre en répétition? Donnez-moi des détails. On me fait tant de bien quand on m'écrit de Paris! J'ai moi ici un succès prodigieux. Dans Antony j'ai été aux nues, et hier, dans le dernier tableau de la Tour de Nesle... que vous dirai-je? des tonnerres d'applaudissements... J'ai été belle, mais là, franchement. Nous sentons cela, vous savez? - J'ai une plume atroce. Adieu, cher ami, je suis bien heureuse de ce que vous m'avez dit. M. de Vigny sait-il cela? Il est toujours à Londres, je pense. Adieu. (1)

La distribution était donc brillante. Mais Adolphe Dumas s'impatientait. Rien n'allait assez vite à son gré;

En même temps, comme ils (les acteurs) voulaient bien savoir chacun son rôle et qu'ils comptaient sur un succès sans égal, enfin pour calmer quelque peu l'impatience de l'auteur, ils lui avaient offert un dédit pour chaque jour de retard. La somme était ronde; elle ne représentait pas moins de six mille francs pour trente jours d'attente, et plus d'un grand poète, à ce compte, attendrait plusieurs années sans se plaindre. Au contraire, Adolphe Dumas n'eut pas de cesse et de fin que le Camp des Croisés n'eût été représenté. (2)

Son but n'était ni l'argent ni la richesse mais la gloire, la renommée. Il piaffait d'impatience, il souhaitait cette première avec l'absolue certitude du succès. Enfin la représentation eut lieu par la froide après-midi du trois février 1838. Adolphe Dumas était heureux.

A l'entracte le public dégustait des limonades, eaux de framboise, de mirabelle, de l'aigre de cidre, mais aussi des confitures, des citrons et des oranges de Chine. Enfin en hiver, les ouvreuses offraient des vins de Rivesaltes, de Saint-Laurent et même d'Espagne.

C'est alors qu'il se passa dans les couloirs de l'Odéon une scène qui dut terriblement vexer Adolphe Dumas; la voici telle que la rapporte Alphonse Karr (3) dans LES GUEPES:

M. Adolphe Dumas, qui n'est nullement parent d'Alexandre Dumas, rencontra celui-ci dans un couloir, le jour de la première du Camp des Croisés, pièce dudit M. Adolphe Dumas, dans laquelle les ennemis de l'auteur ont prétendu avoir entendu ce vers:

Et sortir d'ici-bas comme un vieillard en sort, qu'ils écrivent et prononcent: comme un vieil hareng saur

- Monsieur, dit M. Adolphe à M. Alexandre, pardonnez-moi de prendre un peu de place au soleil; mais il peut y avoir deux Dumas, comme il y a deux Corneille.

- Bonsoir Thomas, dit Alexandre en s'éloignant. (4)

(1) Cité MERCURE DE FRANCE - Frédéric Mistral neveu - 15 octobre 1931.

(2) in LE JOURNAL DES DEBATS -Jules Janin - 26 août 1861.

(3) Alphonse Karr: 1808-1890. D'abord professeur, il se tourna vers le journalisme et devint en 1839 directeur du FIGARO. De 1839 à 1849 il publia, en outre une revue satirique mensuelle: LES GUEPES dont les pamphlets s'attaquèrent au monde de la politique, des lettres et des arts

(4) in LES GUEPES - octobre 1842. On a pu croire que ce mot d'Alexandre Dumas à Adolphe Dumas avait été inventé; or une contemporaine des deux poètes a apporté la preuve qu'il fut bien prononcé.

Puis tout alla de mal en pis, non seulement l'accueil fait à la pièce était loin du succès prévu, mais la salle perdit de son attention, de son sérieux: la pièce fut sifflée.

Le désespoir d'Adolphe fut profond. De honte et de douleur, il se terra pendant vingt-quatre heures dans une complète solitude. Il avait déjà perdu ses amours que le succès aurait peut-être fait hésiter, il venait de perdre sa gloire.

Voyez d'ici la ruine et la douleur du néophyte. Ah ciel! tant d'espérances brisées, tant de beaux vers inutiles, tous ces rêves anéantis! Marcher tout seul dans une voie incertaine, et comprendre, et savoir que tout marche autour de vous et s'avance à des clartés inattendues! Quelle émeute à les voir et quelle fatigue à les suivre! Orateurs, historiens, poètes, romanciers: M. Thiers, M. Guizot,

M. Villemain, déjà Balzac; déjà Mme Sand; hier Frédéric Soulié, Alfred de Musset dans huit jours; Lamartine aux sommets lumineux; Victor Hugo partout. (1)

Pourtant au milieu de ce concert de critiques une voix s'éleva pour défendre le malheureux tombé: celle de Victor Hugo.

Si Hugo manifesta un certain désenchantement à la lecture de la CITE DES HOMMES, il n'en fut pas de même après la représentation du CAMP DES CROISES. Il écrivit le 6 avril 1838 la lettre suivante que Dumas décida de publier dans un journal provençal (2); cette confiance lui rendait son honneur:

Il y a dans votre œuvre du talent, de la poésie, de la passion et de l'âme pour défrayer douze tragédies. De quelque façon qu'on juge votre avènement, c'est un succès et un beau succès pour tout homme qui sent, pour tout homme qui pense... il vous sacre poète, et, ne l'oubliez pas, il y a en Europe moins de poètes que de rois. J'espère que vous ne vous préoccupez pas le moins du monde des petits vacarmes d'en bas: il n'y a de ces brumes-là que sur les belles aurores... Perseverando:

Désormais Adolphe Dumas avait trouvé sa devise, Victor Hugo la lui avait soufflée PERSEVERANDO.

Hugo avait trouvé les mots qui soulageaient l'âme blessée, qui parlaient à ce cœur abattu, car plus que tout autre, Victor Hugo connaissait Dumas dont il disait:

Donnez-moi deux de ses strophes parmi des milliers d'autres, je les reconnaîtrai. (3)

Quelle tristesse en ce printemps de 1838 pour Adolphe Dumas. Certes il n'était pas vraiment abandonné de tous, mais il avait perdu son amour, celui en qui il avait mis toute son espérance, et la compensation du succès lui était refusée.

(1) in LE JOURNAL DES DEBATS - Jules Janin - 26 août 1861.

(2) L'INDICATEUR D'AVIGNON. Dimanche 25 octobre 1840 N° 16, p. 5.

(3) in Léopold Vidau ADOLPHE DUMAS ET SON ŒUVRE.

Dumas se renferma dans sa solitude, il évita toutes les rencontres qui l'affectaient, il refusa ces amours d'un jour, et cela lui valut, dans une lettre de septembre 1838 de sa vieille amie Pauline Duchambge une remarque non dépourvue d'acidité:

Adieu cher saint Jérôme, je n'ose pas dire saint Augustin, il avait trop pêché celui-là et vous êtes si sévère... Tenez! votre défaut capital, c'est le manque d'indulgence. (1)

A ces problèmes de cœur, s'ajoutèrent déceptions et dégoûts; décidément cette année était mauvaise. Son frère, le célèbre ténor, ne connut pas son habituel succès lors de ses récitals à Bruxelles en juillet, août et septembre. Il interrompit au moins momentanément sa carrière d'artiste lyrique pour se consacrer à la vie de famille. Cette même année Adolphe Dumas apprit par sa fidèle correspondante Pauline Duchambge la rupture entre son ami Alfred de Vigny et l'une des actrices qu'il estimait le plus: Marie Dorval

: Je suis autorisée par eux à apprendre à leurs amis communs

écrivait sa correspondante le 16 septembre 1838. (2)

Les mauvaises nouvelles ne cessaient d'affluer. Son amie, Marcelline Desbordes-Valmore était l'une des poétesses qui avait soulevé la plus grande espérance dans le groupe des jeunes romantiques de 1830. Or des revers de fortune allaient faire d'elle l'héroïne d'un véritable cauchemar. Valmore, son époux, travaillait à l'Odéon qui ferma ses portes. Sans emploi, il s'engagea dans une troupe recrutée pour donner des représentations en Italie. Valmore, son épouse et leurs deux petites filles partirent en diligence pour Milan où rien n'alla comme prévu. Aucun appointement ne leur fut versé; le directeur de leur troupe abandonna sans crier gare ses comédiens qui ne purent rentrer en France que grâce à la générosité d'un ami bordelais Lepeyre: il versa aux Valmore les cinq cents francs du voyage retour.

(1) in UN POETE BILINGUE, ADOLPHE DUMAS. Frédéric Mistral neveu - p. 75.

(2) in LE MERCURE DE FRANCE - 15 octobre 1931 - Frédéric Mistral neveu.

Toutes ces déceptions s'accumulaient dans le cœur de Dumas jusqu'à la nausée. Dumas était malade, gravement. Son ami Ballanche vint le veiller tant son état de santé paraissait inquiétant:

Vous en souvenez-vous, j'étais mort à demi,
Vous étiez à mes pieds, Ballanche, mon ami;
Sur le lit des mourants vous me gardiez malade... (1)

Désespéré, Dumas avait perdu jusqu'à sa raison de vivre:

Seulement un soir de tristesse,
comptant mes jours dans leur vitesse,
Je me suis pris à murmurer.
Ma poésie était sans charme;
Et comme j'ai chanté vos larmes,
J'ai pris mes chants pour les pleurer. (2)

Sa famille s'émut; son frère et sa sœur n'avaient jamais, de près ou de loin cessé de veiller sur lui. Il fut décidé qu'Adolphe quitterait Paris, cette ville de toutes les déceptions, cette ville qui représentait une terrible menace pour sa santé chancelante. Charles devait se rendre en Italie (3), Adolphe l'accompagnerait jusqu'en Provence où des cousins l'accueilleraient pour sa convalescence.

(1) in PROVENCE A mon sage ami, M. Ballanche - V –

(2) in PROVENCE VIII Après une lecture de LA CITE DES HOMMES.

(3) Adolphe éprouvait pour son frère la plus vive admiration. Dans le recueil PROVENCE il écrit:

Mon frère était juste et bon, et de Marseille à Rome
Il peut calmer les flots avec la voix d'un homme,
Car sa vie est un chant vivant.

Poème IV A Horace.

RETOUR AUX SOURCES VIVES

Le voyage, sur le bateau qui descendait le Rhône, se passa sans encombres:

Le bateau d'Avignon touchait à bord, le vapeur
Sifflait encor dans l'air; les femmes avaient peur;
Le pilote criait, jurait les noms célestes;
Les gens du port chargeaient nos malles sur leurs vestes
La foule pêle-mêle; un grand bruit, de gros mots,
Le sabbat, l'arche enfin et tous les animaux
Tout cela débarquait; et le bateau s'appelle,
LE SERAPHIN, je crois, LA VIERGE ou L'HIRONDELLE... (1)

Il allait donc revoir le pays de son enfance

Après seize ans, le cœur me battait au retour,
Avec son premier sang et son premier amour...

Aussitôt, il fut conquis par son pays natal et savoura silencieux et calme le bonheur de ces douces retrouvailles. Le voilà dans les rues d'Avignon et déjà une première surprise: elle lui alla droit au cœur: il retrouva sa langue maternelle; une femme parlait à son enfant,

Et je me retournai pour l'écouter; car elle
Parlait à son enfant ma langue maternelle,
Ce doux gazouillement des patois provençaux,
La langue des baisers reçus dans mon berceau...

La langue du cœur qui résonnait en lui comme une lointaine musique que Paris avait fait taire mais n'avait pas effacée.

(1) in PROVENCE Un mot dans la rue. III.

C'était donc chez un cousin, le docteur Gilles, dans le petit village d'Eyragues entre Cabannes et Saint-Andiol, tout près de Saint Rémy, que le poète blessé allait pouvoir se reposer. Il y resta toute une année jusqu'à l'automne 1839.

Quel émoi la venue d'un célèbre écrivain ne provoqua-t-elle pas en Provence! Dès son arrivée Dumas s'amusa à chanter dans la langue des poètes la beauté des jeunes provençales; ces vers firent vite le tour du canton, du département... Le poète était une célébrité, chacun de ses gestes, chacun de ses vers étaient accueillis avec curiosité, sympathie. Mais mieux que tout autre, un tout jeune homme je venais de terminer mes études classiques au collège, (1), raconte, dans une lettre qu'il écrivit bien des années plus tard, les remous provoqués par cette visite. Ce jeune provençal, que ses

amis surnomment affectueusement Nille va devenir aux côtés de Frédéric Mistral l'un des plus grands défenseurs de la langue provençale. Joseph Roumanille (2), pour l'heure ce n'est qu'un adolescent imberbe:

Il n'était question à Saint-Rémy, dans ces bienheureuses vacances, que d'un poète parisien qui avait chanté en vers français, tout empreints d'un *nouvelun* éclatant, la plus belle fille du pays, en tout bien et tout honneur. (3)

(1) in Lettre de inédite de Roumanille à Paul Mariéton datée de Avignon le 27 juillet 1886 (Archives du Palais du Roure).

(2) Joseph Roumanille: écrivain français d'expression provençale - 1818-1891. Répétiteur en Avignon, il fit partager au jeune Mistral sa passion pour un renouveau de la littérature provençale. Il publiera sa première œuvre LI MARGARIDETO en 1847, et joua un rôle considérable dans le félibrige. Il participa à sa fondation en 1854 et assura pendant de longues années la direction de la publication de ARMANA PROVENCAU.

(3) Lettre de Roumanille - (cf note 1).

Fierté d'adolescent ou amour de jeunesse, voilà Nille furieux contre Adolphe Dumas; le poète chantait en effet dans ses vers une jeune provençale qui ne le laissait pas indifférent:

Je fus jaloux de ce poète parisien, qui osait dire à ma splendide tireuse: (4)
... Vous m'apportez des fleurs... où sont-elles?
Je voudrais les toucher et les rendre immortelles
Et, - votre frère et votre amant, -
Frémissant à vos pieds, comme elles sur leurs branches,
Sur vos genoux tremblants, entre vos deux mains blanches,
Les baiser éternellement!...

Mais jaloux: l'appeler en duel, c'eût été ridicule: j'étais presque imberbe. Et mon rival était pâle comme la lune, maigre comme un clou, squelette ambulante, - sur un pied bot. Je me calmai du mieux que je pus et je pris la ferme résolution de faire la connaissance de ce romantique.

Le jeune Roumanille craignait un rival, il fut vite rassuré le pauvre poète était au régime au lait, en train de refaire sa santé délabrée. Dès leur première rencontre, Roumanille fut conquis:

Quelques jours après, je vis le poète malade. Il m'empoigna.
Je fus séduit, émerveillé... de cette Vaucluse de poésie chaude, lumineuse, neuve et chantante, gréco-romaine... Le rival ne me fit pas peur. Ah! peccaire! si tu avais vu ce tas d'os recouverts d'une peau jaunâtre!

Quant à Dumas il était heureux, extrêmement heureux même car d'une part il constatait que son renom avait passé les frontières de Paris, d'autre part, il avait la joie de parier littérature et poésie avec un jeune garçon, poète lui-même et que le sujet passionnait; il trouvait enfin chez l'un des siens l'écho de sa nature méditerranéenne.

Il s'éprit de mon petit faire poétique, de mes élucubrations d'écolier, et surtout, oui, surtout de mes premiers essais en langue provençale:

*Lou paire es ana rebrouda,
E pèr vèndre lou jardinage,
La maire es anado au vilage,*

E Jejà rèsto pèr garda...

J'étais fier, tout de même, de ces encouragements venus de si haut.. d'un ami de Lamartine... d'un poète qui s'était fait applaudir, quoique fort discuté et inégal, dans un des premiers théâtres de Paris...

Roumanille débordait de reconnaissance envers ce poète franchimand; il avait trouvé une oreille attentive, mieux encore il avait tant bavardé de leur belle langue avec le poète parisien qu'il était parvenu à faire naître en lui, qui jusqu'à alors n'avait écrit qu'en français le désir, pour aussi fugitif qu'il fût, d'écrire une poésie dans la langue de sa maternelle. Et le jeune avignonnais de continuer:

Il voulût lui aussi, à mon exemple, faire des vers provençaux, et me les soumit pour que je visse si tous les mots étaient bien à leur place. Oh! quel honneur, Nille! Il y avait bien là de quoi tressaillir d'allégresse! Je n'eus à faire que de très légères retouches, ici et là, sur ce manuscrit - grand papier ministre - que je vois encore. Mon poète en fut émerveillé et m'embrassa. Oh! Nille, quel honneur! (1)

(1) Lettre de Roumanille à Paul Mariéton.

De retour de son séjour en Provence, Adolphe Dumas publia en effet un recueil de poésies qui parut dès 1840. Dans cette œuvre figure un poème, un seul, écrit en langue provençale: Mes amours pour Avignon qui porte la note suivante:

On me pardonnera, je pense ces strophes provençales: chaque mot est un souvenir d'enfance. Je n'ai pu résister au bonheur de parler la langue des trouvères de Provence. Tout cela vit encore sur la lèvre des femmes, avec le génie de ce peuple, l'amour et la poésie. (1)

Or cette poésie porte comme dédicace les initiales suivantes: A. M. R... Roumanille en donne l'interprétation suivante:

Et Adolphe Dumas: publia son volume, et me dédia, à moi encore enfant, qui devais plus tard mettre quelques lampions sur les murs crénelés d'Avignon, ces six stances:

Mes Amours pour Avignon
A. M. R..

*S'eres nas d'Italie et dins lou tens qué canté
Se nous avian bandits, touti dous émé Danté,
Et se Pétrarque érou moun noum,
A decias, craidaié ou, la Touscano et Flourènçe,
Gardé touti mivers pèr toute la Provence,
Et mis amour pèr Avignoun.*

Bien qu'unique dans le recueil, ce poème n'en est pas moins extrêmement important; il amorce une veine poétique que Dumas ne découvrira vraiment que peu de temps avant sa mort mais qui émerveillera les dernières années de son existence.

(1) in PROVENCE 1840 Hetzel et Paulin Paris.

C'est donc à Eyragues (1)

Dans un bourg de Provence, au comtat d'Avignon.

qu'Adolphe Dumas se reposait. Il était arrivé là très malade, atteint autant psychiquement que physiquement et il trouva à Eyragues tout ce qui pouvait redonner goût à la vie: un médecin le docteur Gilles, et toute une famille pleine d'attention pour le cousin célèbre mais bien fragile. On faisait ses courses, on cherchait à lui rendre courage:

Voilà, dit en entrant une bonne cousine,
Le poème nouveau d'Alphonse Lamartine,
Un Journal, une lettre.... (2)

Les parents d'Adolphe Dumas avaient en effet quitté la Provence depuis déjà plusieurs années; ils s'étaient installés à Orléans, plus près de leurs enfants. C'est le 10 août 1839 que sa mère, malade, s'éteignit loin de lui. La douleur blessa certes une nouvelle fois le cœur du poète, mais l'infinie tristesse de voir sa mère morte lui fut épargnée: l'éloignement et la précarité de sa santé ne lui permirent pas de se déplacer et à Eyragues, sa famille redoubla d'attentions envers lui. Quant à son père, seul désormais, il rejoignit sa fille à Rouen où il s'éteignit à son tour en 1842.

Tout le petit village enfin participait à la convalescence du poète; chacun avait un mot à dire à ce parisien, pas fier du tout et qui bavardait volontiers avec les uns et les autres. Et l'on causait avec ceux qui avaient connu son père lors d'une fête au village voisin de Cabannes, ou sa mère, ou encore l'un des siens. Et l'on se perdait dans l'évocation de tous ces souvenirs qui réchauffaient tellement le cœur du poète blessé.

(1) Eyragues: dans le département des Bouches du Rhône, Eyragues est un village provençal situé non loin de Maillanes où naquit Frédéric Mistral.

(2) in PROVENCE A. M. Alphonse de Lamartine. 1840 Edit. Hetzel et Paulin

La maison où vivait Dumas n'était par un mas, un de ces typiques mas provençaux étirés en longueur et de faible hauteur comme la maison de campagne romaine; non il vivait dans une maison au cœur du village... Dans cette région de Maillane, Rognonas où la pierre fait défaut, les murs étaient rarement en pierre ou même en galet mais au contraire en pisé. L'ameublement des maisons rurales provençales était fonctionnel: le pétrin, la panetière, et le bluttoir formaient l'essentiel du mobilier autour duquel s'ordonnaient les autres meubles. Dans cette région, près d'Arles, la plus belle pièce de la salle commune était cependant le buffet à gradins, buffet bas d'un seul corps, avec, au-dessus, en retrait, un élément à portillons. Enfin à la cuisine, l'art du potier fournissait l'essentiel de l'outillage culinaire: cuivres et étains n'étaient pas d'un usage courant, mais en revanche toute famille possédait des dourgo, cruches à deux anses, les tian grands plats de terre ou les gerlo héritières directes des anciennes amphores romaines où l'on conservait l'eau et l'huile.

Quant à l'éclairage, il était assuré en ces années 1838, 1839... par un caleu, la plus modeste des lampes à huile; mais dans les maisons plus aisées et c'était le cas de la maison du docteur Gilles, le caleu céda vite la place à la lampe à pompe en étain, toujours alimentée par l'huile.

Certes le jeune convalescent ne restait pas enfermé dans la maison dont les volets mi-dos luttèrent contre la chaleur du soleil; il lui arrivait de se promener, mais il n'allait jamais bien loin. Si Arles le fascinait, il n'allait guère à Aix où la silhouette du procureur Borely (1) monté sur sa rossinante traversait au milieu de son troupeau de cochons, la place des Quatre Dauphins. En revanche le paysage autour de la commune d'Eyragues lui était familier. Les collines étaient plantées en vigne et en oliviers; à l'exception d'une cinquantaine d'hectares en friches. La plaine autour du village était fertilisée par le Réal. On y cultivait surtout le blé et la vigne. On y trouvait aussi de grandes prairies, des jardins, des champs de garance; cette plante qui permettait de teindre les uniformes de l'armée napoléonienne et environ cent mille mûriers pour l'élevage des vers à soie qui alimentait la seule activité industrielle du pays. Autour du village, dans la région, s'effectuaient en ces années-là de grands travaux pour l'aménagement de la Crau; le canal d'Arles à Bouc, qui drainait les eaux de Grand Plan, date de 1834. Par ces efforts le terroir de Châteauneuf était de moins en moins menacé

par les crues de la Durance.

(1) Borely Nicolas. Il naquit en 1697 à Marseille et partit, dit-on comme simple mousse sur un bâtiment de commerce. De retour il s'établit commerçant et en 1747 à la tête d'une fortune considérable il fut nommé échevin à Marseille. En 1750, il fut anobli par Louis XV et construisit alors aux portes de la ville l'actuel château Borely.

Enfin, à cette époque, le paysage provençal allait subir une importante modification esthétique. Depuis le début du siècle, ormeaux, micocouliers, marronniers et tilleuls se partageaient les espaces verts avec une nette domination de l'ormeau. Or c'est entre 1838 et 1840 que se fait en Provence l'implantation du platane; l'introduction de cet arbre oriental va modifier le paysage traditionnel de la Provence du XIXe siècle.

Tout évoluait donc dans cette société provençale où l'alternance des saisons rythmait encore la vie des paysans, où l'on prenait le temps de vivre, de parler, de comprendre.

Quand il se promenait dans la campagne environnante, ce n'était pas un fiacre aux chevaux emballés que croisait Adolphe Dumas mais au contraire, un doux mulet, très en faveur en Provence pour divers travaux agricoles. Les évaluations statistiques montrent qu'en 1840, les Bouches du Rhône avaient une utilisation maximale du mulet comme animal de traction et de labour.

Ainsi Dumas réapprenait à vivre, à goûter le rythme des saisons. Point ou peu de journaux pour troubler le calme des campagnes; de Marseille arrivait bien la gazette carliste LA GAZETTE DU MIDI ou encore LE SEMAPHORE qui regroupait l'opposition libérale, mais de Paris, peu de nouvelles: le JOURNAL DES DEBATS ne parvenait pas jusque là.

Adolphe Dumas avait donc tout le temps de contempler les travaux des champs. Au mois d'avril c'était le spectacle des tondeurs de troupeaux qui passaient de mas en mas avec leurs grands ciseaux et leur légendaire appétit, au mois de mai, les feuilles de mûriers commençaient à apparaître; c'était le temps des magnanarelles (1) enfin, avec les premières chaleurs, c'était, l'extraordinaire aventure de la transhumance, lorsque les immenses troupeaux de seize mille à vingt quatre mille bêtes prenaient pour l'été le chemin des montagnes.

(1) Magnanarelle: sériciculture; l'art d'élever des vers à soie; lieu où l'on les élève. Nom issu du provençal Magnan ver à soie importé en France sous Charles VIII par des gentilhommes du Dauphiné.

Dans LOU TRESOR DOU FELIBRIGE Frédéric Mistral précise: Magnan vient, selon quelques-uns, du verbe magna ou manja, manger, magnai en vénitien, à cause de la voracité du ver à soie....

Le spectacle était si fastueux de ces bêtes précédées par des trains de mulets, encadrées par des chiens courageux et menées par des bergers aux longs manteaux, que bien plus tard, Frédéric Mistral leur consacra le chant six de MIREILLE. (1)

Pourtant ce qui fascinait le plus le poète c'étaient les moissons.

Tout le village alors bourdonnait comme une ruche; les hommes des montagnes, les gavots, descendaient à cette époque pour aider à la tâche:

Aussitôt les Gavots, se groupant trois par trois, avec leurs femmes, avec leurs filles, leurs mulets ou leurs ânes, y descendaient en bandes pour faire les moissons. Un couple de moissonneurs, avec un jeune gars ou une jeune fille pour mettre en gerbe les javelles, composaient une solque. Les hommes se louaient par chiourmes de tant de solques selon la contenance des champs qu'ils prenaient à forfait. En tête de la chiourme marchait le capoulié, qui faisait la trouée dans les pièces de blé; le baïle organisait la marche du travail.

Comme au temps de Cincinnatus, de Caton et de Virgile, on moissonnait à la faucille, falce recurva, les doigts de la main gauche protégés par des doigtiers en tuyaux de roseau ou canne de Provence, pour ne pas se blesser en coupant le froment. A Arles, vers la Saint-Jean, sur la place des Hommes, on voyait des milliers de ces tâcherons de moisson, les uns debout avec

leur faucille attachée dans un carquois qu'ils nommaient la badoque et pendue derrière le dos, les autres couchés à terre en attendant qu'on les louât. (2)

Et devant cette patience, cette volonté, Dumas reprit courage et se remit à écrire.

(1) De même Alphonse Daudet évoque la transhumance dans Installation des LETTRES DE MON MOULIN.

(2) in MEMOIRES ET RECITS, Frédéric Mistral, p. 173.

Cette vie paisible, cette province au climat serein apaisèrent donc les souffrances du poète. Il chanta alors, dans le recueil PROVENCE (1): les moissonneurs dans Les blés, poème qui se déroule au rythme de la vie des paysans, le charme du village qui l'accueillait dans Du village d'Eyragues. Il contemplait le décor rassurant de son enfance. A la recherche de lui-même, il trouva la paix dans le pays de ses origines, même si la sensibilité encore blessée frémissait dans des poèmes comme Le malade et l'orage dont le refrain traduit le désir de se retirer du monde, une appréhension de la blessure:

Ne jouez pas avec la flamme,
Ne jouez pas avec les flots,
Avec les passions de l'âme,
Avec la vies et ses fléaux;
Enfermez-vous pendant l'orage;...

Peu à peu rassuré, il évoquait les visages amis: Chateaubriand, Victor Hugo, Alfred de Vigny, Lamartine, tous ces frères en poésie qui témoignaient, dans leurs lettres, de leur fidèle amitié. Ainsi Adolphe se refit une santé; tant de soins, tant d'attentions finirent par porter leurs fruits:

J'ai trouvé des parents qui m'ont fait un pays,
Et j'ai presque oublié ce que c'est que Paris,
Et je compte à présent, aux feuilles de mes roses,
Vos grands évènements et vos petites choses.
Le matin, je me lève, et quand j'ai bien dormi,
La mouche sur le mur, le dit à la fourmi... (2)

Alors vint le moment du départ; tous furent tristes de voir repartir ce poète si simple qui avait su se faire des amis. Parmi les plus touchés, celui-là même qui avait cru voir en Dumas un jeune rival: Roumanille.

(1) L'analyse de œuvre est présentée dans la deuxième partie de cette étude.

(2) in PROVENCE - XIX - Du village d'Eyragues.

Voici le récit que bien des années plus tard il donna de ce départ et le poème qu'il écrivit à cette occasion et qu'il fit paraître le 18 octobre 1839 dans le journal L'ECHO DU RHONE:

Adieu
Le souffle de l'hiver va passer dans les champs,
Ravir au pré ses fleurs, au jeune oiseau ses chants,
Aux arbres leur verte couronne...
Avant que ce grand deuil vienne attrister nos cœurs,
O ma Muse: je veux que tu cueilles ces fleurs
Que l'année en partant nous donne.

Allons, ma douce enfant, c'est sur un noble front
Qu'avec respect, bientôt tes mains se poseront,
Choisis donc, choisis les plus belles;
Et demain, si le jour sourit, calme, pareil
Au jour pur qui nous luit, - au lever du soleil,
Tu déploieras tes jeunes ailes.

Tu t'en iras bien loin:... (1) Mais c'est pour revenir.
Pauvre enfant, pourrais-tu voir longtemps sans mourir
Un ciel nébuleux sur ta tête?
Belle: tu reviendras sous ton ciel provençal,
Au fond de ta retraite, aspirer l'air natal,
Et chanter avec ton poète.

Pars tranquille: ton cœur au port te conduira.
Va: ne crains rien: Sans peine Il te reconnaîtra

(1) A Paris: Zuze un pou mon bon: était si loin, Paris en 1839: (Note de Roumanille. Ajouté dans une lettre postérieure où se souvenir le fait sourire). Archives du Palais du Roure Avignon. Dossier Adolphe Dumas.

Aux doux parfums de sa Provence.
Et tu verras celui qui voulut quelquefois,
Pauvre Muse sans nom, pour enhardir ta voix,
Te sourire avec indulgence.

En te voyant, soudain, il croira voir encor,
Se déroulant aux yeux comme une chaîne d'or,
Notre folâtre farandole
Courir, les bras ouverts et la main dans la main,
Il croira voir encor de tournoyant essaim
D'une jeunesse vive et folle....

18 octobre 1839 J. R. (1)

(1) Extrait du poème paru le 25 octobre 1839 dans le Feuilleton de L'ECHO DU RHONE.

Le voyage de retour fut long et pénible, mais enfin les voyageurs parvinrent à Paris et Dumas put s'installer dans son nouveau logement, rue Neuve Coquenard. Le quartier est modeste, la rue propre mais pauvre et pourtant, Dumas trouve ici le cadre où ses moyens lui permettent de vivre. Lamartine qui lui rendra maintes fois visite, fait de cette rue la description suivante:

Sur le milieu d'une rue ample et claire s'ouvre une petite rue annexe, montante, tortueuse, mal bâtie, mal pavée, et à laquelle on a laissé par oubli le vieux nom de rue Neuve Coquenard.
(...)

Tout y est silence, solitude, petits métiers, revendeurs, encadreur, marchands de légumes avariés ou de pommes ridées. On devine aisément que les loyers n'y sont pas à grands prix; mais, ce qu'on ne devine pas, c'est qu'au fond de ces allées, de ces cours qui semblent aboutir à des cloaques, s'étendent sur le derrière des maisons, des espaces inconnus, encints de murs peu élevés, des maisons propres, toutes semblables à des villages rustiques... (1)

Ce n'est pas par hasard que Dumas avait choisi de vivre dans ce quartier car certaines de ces maisons abritaient traditionnellement des hommes de lettres qui vivaient, mais fort mal, de leur plume et qui végétaient là avec le salaire que leur procuraient quelques articles souvent venimeux. Mais ce voisinage n'altéra en rien l'idéal de poésie et d'honnêteté d'Adolphe Dumas.

Comme il était heureux ce jour-là, le poète qui montait clopin -clopant la rue Neuve-Coquenard. Il n'avait eu qu'une idée à son arrivée à Paris: trouver un éditeur pour que le recueil-souvenir de son séjour dans le midi PROVENCE pût paraître. Or, il venait de le trouver et quel éditeur! le plus prestigieux, le plus humain, celui dont il avait rêvé: Pierre Jules Hetzel (2). Cet homme, fin lettré était aussi à ses heures écrivain de romans pour enfants qu'il signait du pseudonyme de P. J. Sthal. Et il avait accepté d'éditer, en association avec Paulin, son recueil de poèmes!

La rue sembla à Adolphe bien plus facile à gravir qu'à l'ordinaire

Dès la publication du livre, les lettres de félicitations affluèrent dans le modeste logement. La jeune poétesse en qui la génération romantique avait mis tous ses espoirs: Amable Tastu mais dont le destin contraria les projets, écrivait pour dire à Adolphe Dumas tout le bien qu'elle pensait de ces poésies méditerranéennes:

(1) in ENTREMEN LXXX - Lamartine - Ch. XIII.

(2) P. J. Hetzel: Depuis 1835 Pierre Jules Hetzel était devenu l'associé de l'éditeur Paulin.

En 1862 il dirigea une importante librairie d'éducation et de récréation et fonda en 1864 une bibliothèque pour (?????)

Nous espérons vous voir hier, notre poète, et vous remercier de bouche pour l'envoi du volume. Je ne vous répéterai pas ce que j'en pense, je vous l'ai dit à vous-même; la lecture n'a rien changé à mes préférences, elle a seulement ajouté quelques pièces à ma liste. Les Blés sont une chose neuve à force d'avoir l'air antique. On dirait du Théocrite et cependant ce n'est point une copie du grec; c'est le galoubet de Provence et non la flûte de Sicile. Votre Provence va du reste aller faire connaissance avec le soleil d'Orient, je vais envoyer le volume à mon pauvre Smymiote qui aime tant vous et vos vers. Je suis sûre de lui faire bien plaisir, il n'en faut pas moins que je lui fasse le sacrifice du livre.

... Au revoir.

Amable Tastu (1)

Antony Deschamps, l'ami fidèle envoya à son tour ce petit mot:

Mon cher Dumas,
J'ai lu et relu votre livre. Je le trouve très beau, Ballanche,
Lamartine, votre naissance surtout sont magnifiques. Vous êtes
bien du midi, vous en avez le sang et le cœur...

Tout à vous;

Antony Deschamps (2)

Victor Hugo lui-même lui dit combien il avait hâte de le rencontrer:

Lundi à deux heures (...) je vous attendrai, j'aurai là votre beau volume et je serai heureux de vous serrer la main. (3)

Quelques points d'ombre toutefois à cet enthousiasme: Chateaubriand, tout d'abord. Le poète lui avait dédié le volume en lui consacrant la préface du recueil. Dumas redisait sa confiance, son

admiration et retraçait, non sans redondances et déclamation, l'histoire de la poésie française, de ses origines jusqu'à ce XIXe siècle. Le vieux maître ne répondit-il pas? Marmonna-t-il, à l'Abbaye aux Bois, une saillie désagréable pour Dumas? toujours est-il que de cette période date le changement d'attitude de Dumas envers celui qu'il avait si longtemps admiré.

(1) in MERCURE DE FRANCE - 15 octobre 1931 - Frédéric Mistral neveu.

(2) in UN POETE BILINGUE, ADOLPHE DUMAS - Frédéric Mistral neveu, p. 159.

(3) ibidem p. 84.

Ce fut pourtant de Sainte-Beuve que vint la plus terrible déception. Certes l'accueil fait par le critique à LA CITE DES HOMMES n'avait, pas favorisé les rapports entre les deux hommes. Mais pendant de longues années ils avaient été amis, ils s'étaient vus, fréquentés, aussi Dumas consacra-t-il au critique un poème A l'auteur de VOLUPTÉ en 1833. Le 20 mars 1840 Sainte-Beuve répondit une brève missive, froide, presque impersonnelle:

Je lis, mon cher ami, avec un intérêt bien vif, votre poétique volume: plus d'un passage y oblige ma reconnaissance, mais je n'ai pas besoin de cela pour être frappé de tout ce qu'il contient d'élevé et de vérité.

Sainte-Beuve. (1)

il semblerait même que le critique si bien placé pour assurer la diffusion du nouveau recueil de Dumas n'ait rien écrit sur PROVENCE. Avait-il été blessé par ces quelques vers qui figurent aussi dans PROVENCE mais dans un poème consacré à Alfred de Vigny?:

Quel est celui de vous qui garde le trésor,
Quel est le mauvais frère, et cet ingrat qu'on aime,
Qui dans son propre cœur, pour sa soif de lui-même
A dérobé les coupes d'or.. (2)

Sainte-Beuve éprouvait alors un sentiment bien peu amical pour Dumas et comme à l'accoutumé, il mêlait à ce sentiment beaucoup d'hypocrisie. Dans le même temps qu'il écrivait à Dumas la lettre du vingt mars il faisait de lui un portrait accablant et avec cela boiteux comme Thersite... disait du poète le critique littéraire à la mode.

(1) in UN POETE BILINGUE, ADOLPHE DUMAS - Frédéric Mistral neveu - p. 140.

(2) in PROVENCE - XXIX 1840 A monsieur Alfred de Vigny.

(3) in EPITRE A MONSIEUR ADOLPHE DUMAS.

Et, quand Lamartine répondit à Dumas dans ses RECUEILL-EMENTS POETIQUES (3) pour le remercier des vers de PROVENCE, quand il compara le génie de Dumas à celui du poète Horace, la verve du critique se déchaîna:

Cela eût relevé un peu l'éloge qui ne va pas moins en vingt vers, qu'à comparer M. Adolphe Dumas à Horace, ce Béranger romain! Je ne connais pas l'épître, mais il paraît impossible que M. Adolphe Dumas ressemble à Horace; il y a de l'élévation, du mysticisme, du socialisme, des portions hautes et rudes de talent; comparez-le à Dante le théologien, si vous voulez absolument, ou à l'Eschyle du Prométhée encore, ou, au pis, à Claudien... mais à Horace: le poète le lui redit en vingt façons; il croyait lire Tibur, à l'exergue de la bague (du cachet), mais c'était Eyrague; la dureté du vers l'a puni de sa pensée. (1)

(1) Ajouté en note au portrait de Lamartine in PORTRAITS CONTEMPORAINS - pages 257 et sqts T. I Garnier - Edit. 1860.

Dumas souffrit de la défection de celui qu'il considérait encore comme son ami; il souffrit plus encore des critiques de plus en plus virulentes que Sainte-Beuve formulait à son encontre. Lassé de cette méchanceté Dumas décida plus tard de prendre sa plume satirique, et il brossa dans le poème Un mauvais homme, un portrait dont il prévoyait la publication dans LES ILES D'AMOUR: il y évoquait la silhouette, le visage, les manies et les trahisons de Sainte-Beuve:

UN MAUVAIS HOMME

Avant qu'il fût haineux cet homme haïssable
Graveleux, tourmenté de quelque grain de sable
Qui le met toujours en courroux,
Sa mère l'a porté neuf mois, sa mère enceinte,
Comme une sainte femme avec un nom de sainte,
Pour mettre au monde un enfant roux.

Il ne fut jamais jeune et, même, de visage,
Il fut toujours si laid qu'il n'a jamais eu d'âge;
Ses lèvres plates sur ses dents
Ne disaient qu'à moitié ce qu'il avait à dire
Et riaient parfois, mais n'ont jamais pu sourire
Que du sourire des pédants.

Il venait chez Hugo; pour ses petites aises
On le faisait asseoir sur les petites chaises;
Il avait un petit chapeau
Un petit chapeau gras, avec deux ailes rances,
Et l'on avait pour lui toutes les tolérances
Excepté celles de sa peau.

Ses clins d'œil de Priape et ses tires de faunes,
Croyaient que le soleil avait des rayons jaunes,
Tant sa bile aveuglait ses yeux,
Son tic, qui plaisait fort aux filles décriées,
C'était de regarder les femmes mariées
Avec des spasmes vicieux.

Vous pouvez consulter les maris de ces dames,
Sa sale intimité compromettait les femmes.
Malgré le dindon de Boileau,
Auberman lui lisait l'Amour, un livre obscène
Et lui, rêvait le reste, assis au pied d'un chêne
Dans les bois de Fontainebleau.

Quand on lui fit un trou du trou d'une revue,
Il crut, comme une taupe à sa mauvaise vue,
Et n'eut plus rien à ménager.
Mais un jour qu'il allait de sa table à sa couche,
Hugo, levant la main fit tomber de sa bouche,
Le pain qu'il venait de manger.

Depuis ce moment-là, ce fou devint un traître;
Il trahit ses amis et cela devait être
Il avait de quoi se nourrir;
Il pouvait insulter la mort et la misère,
Lamartine vivant, privé du nécessaire,
Et Béranger près de mourir

Malgré cette humeur froide et ce pus de l'envie,
S'il avait eu du cœur une fois dans sa vie
Dieu l'eut peut-être racheté,
Car le Dieu fort pardonne à la faiblesse humaine,
Mais non, un lâche est lâche, et voyez jusqu'où mène
Une première lâcheté.

Trente ans, c'est plus qu'un jour, trente ans c'est misérable,
Il porte au dos du crâne une bosse incurable,
La volupté du mal d'autrui.
Béranger son patron, Victor Hugo son maître,
Lamartine son Dieu, dont il fut le faux prêtre
Quand il avait besoin de lui,

Il a tout renié, mes amis et les vôtres.
Il croit que c'est son bien le mal qu'il dit des autres.
Sa langue s'attache après eux
Et sa phrase en serpent, qui mue et fait peau neuve,
Sur des Laocoons, élève un Sainte-Beuve
A la mémoire de Brizeux! (1)

Ainsi dans ce poème où la satire éclate encore dans les six strophes suivantes, Dumas régla ses comptes envers celui par qui il se considéra trahi. Peut-être n'avait-il pas tort, car il est vrai que le recueil PROVENCE méritait mieux, comme accueil, qu'un silence indifférent voire méprisant. Bien des années après la publication du recueil le critique Robert Hyenne qui signait des articles dans L'ACTUALITE disait encore:

Ce qu'il y a de certain c'est que dans PROVENCE, l'idée se dégage plus nette, plus palpable pour l'esprit du lecteur; c'est qu'on y remarque tout à la fois plus d'unité et plus de variété.
(...)
Le vers aussi a gagné et s'est adouci; non moins ferme, non moins sonore, il est devenu plus poétique... (2)

(1) in LES ILES D'AMOUR, ms 4729, fol. 320 n° 65.

(2) in L'ACTUALITE - 9 juin 1861.

UN COMBAT CONTRE NATURE

Les semaines et les mois qui suivirent la publication de PROVENCE furent assombris par l'aggravation de la claudication. Adolphe Dumas souffrait d'un pied-bot post-traumatique. Or le

pied est une mosaïque de cartilages de croissance dont l'action est synchronisée. Toute atteinte même partielle de l'un de ces cartilages désorganise l'ensemble du pied et la déformation va s'amplifiant au fur et à mesure de la croissance, c'est ce que l'on appelle: la loi Delpech. (1) Or Adolphe Dumas vivait de plus en plus mal cette infirmité. Elle l'obsédait: est-ce parce qu'il était disgracieux que les salons ne l'accueillaient pas comme il l'aurait souhaité? Est-ce parce qu'il était infirme que Sylvanie lui en avait préféré un autre?

(1) Delpech Jacques - né en 1777, mort en 1832. A fait des études de médecine à Montpellier. Médecin chef à Saint Eloi, il rivalise avec les plus grands hôpitaux de son temps. Le premier, il détermina de façon précise la véritable cause de la difformité d'un pied-bot. Il mourut assassiné en plein jour.

Pourquoi cette fatalité lui était -elle imposée? Pourquoi n'était-il pas comme tout le monde? comme son frère? Cette obsession empoisonnait son existence, parvenait même à modifier ses sentiments envers ceux qui lui étaient chers:

J'ai connu deux enfants, l'aîné, c'était mon frère.
Nous étions frères en naissant;
- Tenez, allez, docteur, et je vous laisse faire.
Corrigez la chair et le sang...

J'avais toujours marché son égal dans la vie.
Et j'étais fier à son côté.
Pourquoi m'a-t-on donné le chemin qui dévie,
Profond, pierreux et cahoté!

Je n'ai jamais suivi les vices à la trace,
Ni l'égarement qu'on m'offrait,
Ni le doute où le pied de Dante s'embarrasse
Au carrefour d'une forêt

Et mon frère, à présent, me laisse sur la route:
Beau, jeune et fort il va devant...
- C'est fait et votre sang n'a perdu qu'une goutte
Vous êtes frères, comme avant. (1)

Une profonde amertume sous-tendait ses pensées; ses relations avec les autres Dumas se battait contre ses sentiments qu'il aurait voulu étouffer au plus profond de lui-même, mais il devenait susceptible, exigeant, si désagréable qu'il éprouvait devant son ami Alfred de Vigny la nécessité de se justifier: il était malheureux. Voici la réponse de Vigny; elle montre à quel point Dumas savait se montrer discret, combien il s'efforçait de cacher ses peines.

27 décembre 1839

(..) Je cherche donc en vain à comprendre comment j'ai pu vous faire la moindre peine et comment vous traduisez toutes nos légères conversations, comment il se fait que tout tourne en poison dans votre cœur (..)

A présent c'est autre chose, vous me dites tout à coup que vous avez tout ce que l'on peut assembler de chagrin; vous justifiez, je ne sais pourquoi votre caractère dont personne n'a jamais mis en doute la dignité et la fierté et que je n'ai jamais cessé d'estimer; vous me parlez de chagrin de famille pour la

première fois, quand je ne vous ai entendu parler que des félicités de vos unions fraternelles. Que dire à cela sans recevoir de vous aucune confiance? C'est moi qui ne comprends pas ce que j'ignore; mais ce que je déplore de tout mon cœur c'est le fond de peines réelles que vous cachez à tout le monde... (2)

1) in DELIVRANCE - Juillet 1841 - Paris.

2) in UN POETE BILINGUE, ADOLPHE DUMAS. Frédéric Mistral neveu, p. 116.

Mais Dumas n'alla guère au-delà de cette confiance. Il prit en effet une terrible décision: tenter l'opération; il rentra le 9 juillet 1841 à l'Institut orthopédique du docteur Duval à Chaillot. Certes, il n'avait pas choisi son médecin au hasard, le docteur Duval était une sommité dans ce domaine; c'était, dans toute la France une réelle référence médicale. Voici comment le présentait l'un de ses contemporains Pierre Larousse (1):

(1) Pierre Larousse: 1817-1875. Directeur d'une école primaire supérieure, il publia une série d'articles pédagogiques destinés à renouveler l'apprentissage de la langue maternelle. En 1852 il fonda une librairie d'édition. Son œuvre majeure fut le Grand Dictionnaire Universel du XIXe siècle qui joint à une remarquable érudition une grande liberté d'esprit.

Il fut reçu docteur à Paris en 1820, et se livra, dès son entrée dans la carrière, à l'étude de l'orthopédie, vers laquelle le porta naturellement un goût marqué pour le côté positif de la science; il débuta dans cette spécialité sous les auspices de son beau-père, M. Jalade-Lafond, et on lui doit des améliorations notables aux traitements suivis jusqu'alors. Lorsqu'il commença à s'occuper d'orthopédie, l'usage des lits mécaniques, appliqués comme moyen extenseur au traitement des difformités de la taille, était encore nouveau en France. M. Duval seconda les tentatives que fit son beau-père, dans l'établissement qu'il avait alors à Chaillot, pour substituer à l'extension permanente une extension intermittente ou oscillatoire. Mais, quelque ingénieusement combinés que fussent les moyens employés pour obtenir cette extension, ils n'eurent pas le succès désiré; car si l'extension ainsi obtenue causait moins de douleur, elle avait l'inconvénient d'assouplir trop directement les substances ligamenteuses intervertébrales, et tendait ainsi à ne redresser la colonne qu'au détriment de sa solidité. Le peu de succès qu'obtint cette méthode fut un bonheur pour M. Duval, puisqu'il appela l'attention du jeune spécialiste sur un autre point non moins important de cette branche de la science, le traitement du pied-bot Jusque-là, Scarpa avait bien reconnu que, dans la plupart des cas de cette difformité, le pied était maintenu en dehors de sa direction normale bien moins par une déformation des os que par un défaut de longueur des muscles. Delpech, adoptant les idées de Scarpa, avait bien proposé et même pratiqué la section du tendon d'Achille; mais les démonstrations de l'anatomiste italien étaient restées stériles, et les essais du chirurgien de Montpellier n'avaient pas été assez heureux pour engager les praticiens français à les renouveler.

M. Duval, se pénétrant mieux encore que Scarpa (1) et Delpech de tout ce qu'avaient de rationnel les vues théoriques du premier et les tentatives pratiques du second, eut la hardiesse de pratiquer de nouveau la section du tendon d'Achille. Ses premières opérations, qui datent de 1835, eurent un tel succès qu'elles ouvrirent une ère nouvelle à la thérapeutique des difformités; aussi l'Académie des sciences se fit-elle un devoir, en lui accordant un de ses prix annuels, de le désigner comme ayant bien mérité de la science et de l'humanité, et les médecins s'empressèrent-ils de lui adresser des malades qui, presque tous, obtinrent de lui une complète guérison. Différant en cela de la plupart des innovateurs qui ont à peine découvert un procédé qu'ils s'empressent de s'en assurer le bénéfice exclusif par la voie de la publicité, M. Duval ne publia qu'en 1839 le résultat de ses expériences.

L'établissement orthopédique qu'il a fondé est certainement un de ceux qui comptent le plus de succès.

(1) Scarpa: chirurgien italien, né en 1747 et mort en 1832. Professeur à l'université de Pavie, il rédigea de nombreux mémoires dont *Memoria sui piedi torti congeniti* en 1803 et *Sull aneurisma* en 1804 traduit par Delpech.

Son fils le dirige aujourd'hui avec lui. (1)

(2), ce fils du médecin-chef de l'hôtel Dieu de Rouen, qui écrit dans *MADAME BOVARY*, alors que Charles BOVARY (3) se prépare à une intervention chirurgicale sur un pied-bot:

Il fit venir de Rouen le volume du docteur Duval, et, tous les soirs, se prenant la tête entre les mains, il s'enfonçait dans cette lecture.

Tandis qu'il étudiait les équins, les varus et les valgus, c'est-à-dire la stréphocatopodie, stréphendopodie et la stréphexopodie (ou, pour parler mieux, les différentes déviations du pied, soit en bas, en dedans, ou en dehors), avec la stréphyopodie et la stréphanopodie (autrement dit, torsion en dessous et redressement en haut), M. Homais, par toute sorte de raisonnements, exhortait le garçon d'auberge à se faire opérer. (4)

Sa notoriété était si grande qu'elle a même été immortalisée dans la littérature par Gustave Flaubert. Pourtant cette chirurgie ne faisait pas l'unanimité, et lorsque Flaubert donne la parole, dans son roman, au docteur Canivet, une célébrité de Neufchâtel, il exprime par sa bouche les réticences de nombreux médecins.

(1) in Dictionnaire LAROUSSE - Ed. 1857.

(2) Gustave Flaubert: 1821- 1880. Elevé dans le cadre de l'Hôtel-Dieu de Rouen, le jeune écrivain avait eu maintes fois l'occasion de se familiariser avec les techniques médicales et les problèmes médicaux de son époque.

(3) Charles Bovary est l'époux d'Emma Bovary, héroïne du roman publié par Flaubert en 1857. Obscur médecin de campagne, il tentera, poussé par son épouse, une opération du pied-bot qui échouera.

(4) in *MADAME BOVARY*, Gustave Flaubert. 2^{ème} partie, Ch. XI (p. 234, 235).

Ce sont là des inventions de Paris! Voilà les idées de ces messieurs de la capitale! c'est comme le strabisme, le chloroforme et la lithotritie, un tas de monstruosités que le gouvernement devrait défendre! Mais on veut faire le malin, et l'on vous fourre des remèdes sans s'inquiéter des conséquences. Nous ne sommes pas si forts que cela, nous autres; nous ne sommes pas des savants, des mirliflores, des jolis cœurs; nous sommes de praticiens, des guérisseurs, et nous n'imaginerions pas d'opérer quelqu'un qui se porte à merveille! Redresser les pieds-bots? c'est comme si l'on voulait, par exemple, rendre droit un bossu! (1)

Il fallait donc du courage pour envisager une telle intervention à une époque où les anesthésiques efficaces n'étaient pas encore commercialisés. Les propriétés du chloroforme par exemple avaient été mises en lumière par Flourens (2) dès 1831 mais n'avaient pas été utilisées chez l'homme, tout comme l'éther étudié en 1846 par William Morton (3). L'opération eût pu être insupportable comme cette amputation évoquée dans *MADAME BOVARY*, alors que la première intervention de Charles a échoué:

- Mais c'était peut-être un valgus? exclama soudain Bovary qui méditait.

Au choc imprévu de cette phrase, tombant sur sa pensée comme une balle de plomb dans un plat d'argent, Emma tressaillant leva la tête pour deviner ce qu'il voulait dire; et ils se regardèrent silencieusement, presque ébahis de se voir, tant ils étaient par leur conscience éloignés l'un de l'autre.

(1) in MADAME BOVARY, Gustave Flaubert. 2^{ème} partie, Ch XI – p. 243.

(2) Flourens Pierre. 1794-1867. Il fit plusieurs découvertes sur la physiologie du système nerveux; on lui doit également des recherches sur le rôle du périoste dans la fabrication des os et du chloroforme comme anesthésique.

(3) Morton William - chirurgien dentiste américain né à Boston vers 1815. Cherchant à extraire les dents sans douleur, il réalisa une première expérience avec l'éther le 30 septembre 1846 et le 3 novembre 1846 il révélait aux savants cette découverte.

Charles la considérait avec le regard trouble d'un homme ivre, tout en écoutant, immobile, les derniers cris de l'amputé qui se suivaient en modulations traînantes, coupées de saccades aiguës, comme le hurlement lointain de quelque bête qu'on égorge. (1)

Il semblerait pourtant que l'opération subie par le poète fut sans souffrance; voici comment il l'évoque:

Le lendemain Duval, tout armé, dans ma chambre,
Entre et dit: - Allons, c'est à vous!
Vous n'étiez qu'un poète, il vous manquait un membre
Pour être un homme comme nous

Donnez-moi, ce n'est rien, donnez-moi cinq secondes,
Donnez-moi six gouttes de sang,
Et sur un vers spondée, allez, dansez vos rondes
Avec un pied rebondissant.

(.....)

Eh bien, dit le docteur, le savant et le sage
Vingt ans guéris en un moment,
Et cherchant la douleur aux traits de mon visage,
Il ne vit que l'étonnement. (2)

Le traitement, l'immobilisation étaient longs; pour combler ses moments de solitude, le poète écrivit un poème DELIVRANCE dédié au Docteur Duval et qui parut dans le journal L'ARTISTE en juillet 1841.

(1) in MADAME BOVARY - Gustave Flaubert - Ch XI - 2e partie - p. 247.

(2) in DELIVRANCE - Paris impr. Schneider et Langrand - 1841.

L'écriture, pour ce poète souffrant, jouait en vérité un autre rôle, essentiel: elle était un moyen de s'évader de la réalité et de compenser la souffrance par l'élévation de l'esprit. Il le reconnaît lui-même dans une strophe de ce poème; parlant à ses compagnons d'infortune, pour la plupart des enfants, il murmure:

Et vous me comprendrez, malgré votre bas âge:
Tout le mal qu'on m'a fait m'a toujours rendu sage.
Et souvent pendant la douleur,
Pour me fortifier, j'attends, je me recueille
Et je chante, et ma strophe, humide à chaque feuille,
S'épanouit comme une fleur.

Il chante donc; et ses premières strophes sont pour remercier son sauveur et rendre hommage à ses qualités

Surtout, bénis celui qui travaille et défriche
Et l'esprit et le sol natal,
Et qui guérit partout, dans sa maison, le riche,
Le pauvre, dans son hôpital;

(.....)

Et qui m'a laissé pour douleur et pour fièvre,
A la place de maux si grands,
Que ce chant de mon cœur élançé sur ma lèvre,
Comme son bien que je lui rends.

Mais il évoque aussi le décor de l'établissement:

Près du Bois de Boulogne est une maison blanche
Pleine de femmes et d'enfants
Boiteux, perdus, traînant le pied, traînant la hanche,
Et tous malades et souffrants.

et surtout les patients dont les enfants forment la majorité:

Le premier soir, j'entrai dans cette infirmerie
Le bon docteur, Vincent Duval;
Avait dit aux enfants: Jouez sur la prairie,
Mais ne vous faites pas de mal.

Alors une sombre colère va naître en lui car rares sont les enfants qui sont là, comme c'est son propre cas, à la suite d'un accident, rares sont ceux qui souffrent de déformations post-traumatiques.

La plupart sont nés avec leur infirmité qui est alors une infirmité congénitale et Dumas, comme on le lui a affirmé, pense que ces souffrances sont dues à des malformations occasionnées par des avortements manqués, des accouchements clandestins, en un mot à une faute d'ordre moral:

C'est le mal né du mal et vos erreurs écloses,
Gennes infirmes et boiteux,
Cachés dans les replis des êtres et des choses,
Et qu'on retire monstrueux.

C'est la réalité des mauvaises pensées
Et des coupables passions,
Et Vénus qui recueille, en public renversées,
Vos secrètes libations.

C'est votre pauvre enfant incliné sur la terre,
Quand ce malheur est arrivé;
Sa mère fut surprise une nuit d'adultère,
Et l'enfant n'est pas achevé.

C'est votre pauvre fille, assise à sa fenêtre,
Pâle comme votre remord:
Sa mère allait au bal quand l'enfant voulait naître,
Et l'entant est né presque mort.

C'est votre propre sang, votre image vivante,
Qui n'a jamais connu vos bras,
Et qu'un père sans cœur laissait à sa servante,
Quand sa mère n'en voulait pas.

.....()

C'est tout ce qu'a Paris de fautes et de crimes
Inconnus et non expiés,
Et Dieu qui fait monter du fond de ces abîmes
Tous les témoins estropiés.

Malgré tout, lui qui a connu les affres de l'envie, les injustices de l'existence, lui qui, en son cœur a peut-être maudit Dieu et la vie de l'avoir fait, par son infirmité différent des autres hommes, exhorte au pardon:

Je venais, pour vous dire, enfants, ma patience,
Et le malheur aussi, ma plus grande science,
Et tout ce qu'il faut pardonner
A son père, à sa mère, aux autres, à soi-même.
Même à Dieu, dans le ciel, notre père suprême,
Qui semble nous abandonner.

C'est, dit-on, dans les moments difficiles que l'on compte ses amis, c'est aussi pendant son opération que Dumas prit conscience de ceux qui pensaient encore à lui. Victor Hugo, par exemple lui écrivait:

Je ne vous ai pas écrit, mon cher poète, parce que je voulais aller vous voir. Un pied guéri veut une main serrée. Nous avons tous eu une vive joie, je tenais à vous en porter au moins le reflet et l'écho. Tous les jours donc je me promettais le petit voyage de Bellevue. Et puis la pluie, le froid, les ennuis, les procès, les Donizetti et les Bernard-Latte qu'il y a, tout cela m'a bloqué dans Paris et presque cloué place Royale. De guerre lasse, je vous écris. Je veux bien que vous me croyiez malade ou mort, mais je ne veux pas que vous me croyiez indifférent. Félicitations donc, et du fond du cœur, aujourd'hui pour votre guérison, bientôt, j'espère, pour votre succès. Vous aviez déjà prouvé que vous aviez des ailes, je suis charmé que l'on vous ait rendu des pieds.
Votre ami, Victor Hugo. (1)

Mais l'ami le plus fidèle fut certainement Antony Deschamps; il apprit à Alfred de Vigny à qui le poète provençal l'avait caché, la vérité sur l'absence si prolongée de leur ami commun. Aussitôt Vigny écrivit cette lettre qui montre à quel point il était loin de se douter de la nature de l'intervention subie par Dumas:

11 août 1841

Antony est un grand saint! (...) Il m'a assuré six cents fois depuis six mois que j'étais un monstre. (...)
Voilà donc qu'il est prouvé que vous êtes près d'ici et guéri de toute souffrance. Dieu soit loué et saint Anthony! Mais où donc êtes-vous? Quelle est cette maison du bois de

Boulogne, n'est-ce pas un bastion? comment? on vous a guéri là incognito? mais de quoi?
Personne ne m'en a dit un pauvre mot. Que souffriez-vous? (2)

(1) in UN POETE BILINGUE, ADOLPHE DUMAS, Frédéric Mistral neveu, p. 85.

(2) Ibidem, p. 119.

Soutenu moralement par sa famille, et quelques amis, Dumas espérait une guérison totale:

Ah! si je vois jamais ce vieillard dans la rue
Respecté, salué de la foule accourue,
Grand citoyen, plus grand qu'un roi,
Je courrai, car je puis courir comme les autres,
J'irai de mes deux mains, docteur, serrer les vôtres,
Et je serai content de moi.

Pourtant, les choses n'allèrent pas aussi bien que le poète l'avait souhaité. Voilà comment Lamartine dans l'ENTRETIEN qu'il consacra à Adolphe Dumas évoque ces mois de convalescence:

... Il disparut pendant plus d'un an du monde; quand il y reparut, son supplice l'avait amaigri et pâli.
Son pied était en effet retourné, mais il boitait toujours, et il éprouvait par intervalle, des douleurs telles, qu'elles touchaient à la frénésie... (1)

(1) in LXXX ENTREMEN - Lamartine - Ch. XXII.

Maladresse du docteur? certainement pas. Mais chez un adulte la chirurgie se montre insuffisante:

La ténotomie du tendon d'Achille ne résume pas le traitement du pied-bot.
Le traitement chirurgical comporte des allongements tendineux et des capsulotomies. Il faut tout corriger d'un coup. (...)
Le pied-bot devait être très déformé. Le traitement le plus efficace est un traitement précoce dès la naissance. Il s'agit d'un traitement par manipulation et appareillage. La chirurgie se contentant de corriger les déformations résiduelles.
La loi de DELPECH a joué contre le pied-bot... Il ne sert à rien d'attendre car à la malformation initiale se substitue progressivement une déformation en rapport avec une croissance anormale de l'os. (1)

Le poète devint alors sombre; il passait son irritabilité sur les membres de sa famille et se livrait à cause de ces douleurs consécutives à son opération, aux mains des médecins homéopathes.
Adolphe Dumas était condamné à être toute sa vie un poète boiteux. Il écrivit plus que jamais, pour oublier, dans le travail le goût amer de l'existence.

Avec son immense courage, Adolphe Dumas se remit au travail; il souhaitait écrire une nouvelle pièce de théâtre, un nouveau drame, celui-ci parviendrait au succès! (2) Il en choisit le sujet: puisque le temps des croisades était méconnu du public car trop ancien, il donna comme décor à son œuvre nouvelle la cour de Louis XIV à Versailles. Quant aux personnages, tous les connaîtraient: le roi soleil, bien entendu mais aussi sa douce maîtresse Louise de La Vallière, (3) et puis la cour, Molière et Bossuet...

(1) in L'ORTHOPEDIE INFANTILE DU MEMBRE INFERIEUR A. Dimeglio.

(2) Cette période de souffrance et de silence fut difficile pour le poète qui prenait conscience de la fragilité de la renommée et du poids de l'oubli comme le prouve la lettre datée du 13 janvier 1843 et adressée à Messieurs les Membres du Comité de la Comédie Française où Adolphe Dumas proteste pour: avoir été rayé de la liste de vos entrées de droit ou de faveur... (Biblioth. Com. Franç.) Il fut particulièrement sensible à cet oubli car il aimait se rendre régulièrement aux représentations du Théâtre Français. Le dossier de la Bibliothèque de la Comédie Française contient des demandes fréquentes de loges à l'occasion des spectacles, pour lui-même, sa famille ou ses amis. (lettres du 12 septembre 1851, le 28 avril 1851 pour CINNA et LE MALADE IMAGINAIRE, le 23 juin 1857 par exemple).

(3) Louise de la Baule Le Blanc, duchesse de La Vallière. 1644-1710. Fille d'honneur d'Henriette d'Angleterre, elle devint la favorite de Louis XIV. Deux de ses enfants qui survécurent furent légitimés: Anne de Bourbon, dite Melle de Blois et future princesse de Conti et le comte de Vermantois. Elle termina sa vie au Carmel où elle se retira en 1674.

Il fit aller et venir sur scène le duc de Guise, Anne d'Autriche, Madame Henriette, duchesse d'Orléans, Madame de Montespan: toute la cour, tout Versailles. Mais Dumas n'avait pas le droit à l'erreur. Puisqu'il avait décidé de mettre en scène des personnages universellement connus, il se devait de respecter fidèlement la réalité historique, la vérité des caractères. Alors il se documenta, il lut énormément, surtout LES MEMOIRES de La Rochefoucault (1) cet observateur sans indulgence des intrigues de Versailles.

Peut-être, quand il était allongé à la clinique du docteur Duval, avait-il rêvé du destin de cette jeune femme qui après avoir été la favorite du grand roi devint sœur Louise de la Miséricorde...

Il commença donc son travail qu'il pensait intituler LOUIS XIV, mais le personnage délicat et fragile de la favorite s'imposa peu à peu et c'est son nom qu'il décida de donner à son drame: MADEMOISELLE DE LA VALLIERE. (2) Aussitôt terminée, il apporta son œuvre aux frères Cogniard (3) qui dirigeaient alors la Théâtre de la Porte Saint-Martin. Le choix de ce théâtre était fort judicieux. Malgré tous leurs efforts, les auteurs romantiques avaient éprouvé bien des difficultés pour se faire admettre au Théâtre Français et souvent las des mesquineries quotidiennes ils avaient pris l'habitude de faire jouer leurs pièces au théâtre de la Porte Saint-Martin. Ce fut, par exemple le cas de Victor Hugo quand il eut écrit LUCRECE BORGIA.

(1) La Rochefoucault - 1613-1680. Il participa à la Fronde des Princes hostiles à Mazarin; gravement blessé en 1652, il abandonna entreprises guerrières et complots politiques pour se rallier au roi. Il publia ses MEMOIRES en 1662.

(2) L'analyse de ce drame est présentée dans la deuxième partie de cette étude.

(3) Les frères Cogniard (Charles Théodore et Jean Hippolyte) avaient pour surnom les jumeaux siamois du Vaudeville. Bien que nés à un an d'intervalle (1806 et 1807) ils furent longtemps inséparables. En 1840 ils succédèrent à Harel à la direction du théâtre de la Porte Saint-Martin. A partir de 1845 Théodore resta seul à diriger ce théâtre, son frère l'ayant quitté pour prendre la direction du Vaudeville, puis en 1854 celle du théâtre des variétés.

La pièce de Dumas fut donc acceptée, des acteurs prestigieux furent choisis pour l'interpréter: Clarence, Raucourt, mademoiselle Klotzk, mais surtout Frédérick Lemaître. Après des débuts difficiles aux Variétés Amusantes, aux Funambules, il s'était engagé à l'Odéon mais ne connut la gloire qu'en 1834 lorsqu'il créa le personnage de Robert Macaire, type écos des instincts du peuple et de l'impitoyable raillerie gauloise. Pourtant il ne se laissa pas enfermer dans ce personnage et incarna d'inoubliables héros dans RICHARD D'ARLINGTON d'Alexandre Dumas ou LUCRECE BORGIA de Victor Hugo. Il fut un temps attaché au Théâtre de la Renaissance, qu'il quitta pour la Porte Saint-Martin où il créa successivement:

LA TOUR DE NESLE, VAUTRIN, supprimé à la deuxième représentation; DON CESAR DE BAZAN, LA DAME DE SAINT-TROPEZ, PARIS LE BOHEMIEN, LES MYSTERES DE PARIS, et surtout le CHIFFONNIER, de Félix Pyat. La foule l'adorait, tout Paris lui vouait une

véritable dévotion. C'est à ce moment-là qu'il accepta d'interpréter MADEMOISELLE DE LA VALLIERE. Ses contemporains le jugeaient génial; tel Auguste Vacquerie (1), homme de lettres, ami fidèle de Victor HUGO:

Ce prodigieux artiste crée même dans les chefs-d'œuvre (..)il révèle aux poètes des aspects de leur drame dont ils ne s'étaient pas doutés. D'un coup de son coude irrésistible; il entrouvre dans les branchages de l'action des échappées éblouissantes sur des horizons inattendus. Des scènes qui étaient confuses dans l'esprit des auteurs acquièrent avec lui un sens net et distinct; il leur apprend à eux-mêmes leur intention. Ecoutons maintenant Théophile Gautier: Les autres sont des masques, Frédérick est un homme. Il passera, dans son panthéisme intelligent, de Ruy Blas à Pâris le Bohémien, de Kean à don César de Bazan, de Robert Macaire à Paillasse, de Buridan au père Jean, laissant partout sa marque. Les grandes élégances de l'homme du monde, les ambitions sourdes, les avarices âpres, les ironies goguenardes, il se les assimile, il les conçoit et les exécute. Habit de velours des gentilhommes, costumes de parade des acteurs forains, haillons philosophiques du cynisme, garde-robe du pauvre tachée par la misère, travestissements du crime tachés par la débauche, manteau fleurdelisé du ministre, livrée piteuse du valet, abat-jour en taffetas vert de Jacques Ferrand, manteau d'amadou déchiqueté en barbes d'écrevisse de don César, toile à matelas quadrillée et fraise exorbitante de Paillasse, ce sont pour lui des dominos neutres, car son cœur bat là-dessous. (2)

Ses ennemis lui reprochaient d'être orgueilleux, despotique, souvent ivre. Pourtant il interpréta si magistralement la pièce d'Adolphe Dumas, il fascina tant par sa personnalité exubérante que le provençal lui consacra plus tard une plaquette intitulée FREDERICK LEMAITRE. (3)

Tout donc semble réuni pour assurer le succès de MADEMOISELLE DE LA VALLIERE. Le théâtre, les acteurs, tout, même la rumeur publique. Ce drame remplit de ses échos tout Paris, on l'attendait, le commentait à l'avance...

Enfin arriva le jour de la création: le 15 mai 1843. Et ce succès tant attendu éclata dès le début de la pièce; le premier acte était sublime. De vifs applaudissements saluèrent cette déclaration d'amour de Louis XIV à la jeune Louise:

Ecoutez, je ne suis qu'un homme dans ma cour,
Un homme de vingt ans qui vous aime d'amour.
(.....)
Louise, pour bijoux et pour nos fiançailles,
Je vous donne un palais de marbre et d'or, - Versailles!
Vous aurez votre cour et vous la peuplerez;
J'irai quand vous voudrez, quand vous m'appellerez,
Sur le moindre danger, pour une heure céleste
Et j'y demeurerai si vous me dites: reste!...
Oui, je veux être grand pour être aimé de vous,
Et pour mettre à vos pieds les hommages de tous.
L'amour m'aura donné l'amour des belles choses;
Versailles fleurira de femmes et de roses;
Les femmes, leur beauté, les poètes, leurs vers;
Ce sera ma pensée en mille sens divers;
Et Molière, Boileau, Puget, Lebrun, Lenôtre,
S'appelleront mon règne, et ce sera le vôtre! (4)

Dans ce public se trouvaient des spectateurs de marque, tel Jules Janin qui se souvient, des années plus tard, de cette première représentation:

Cette fois le premier acte, écrit dans cette pompe à la Louis XIV qu'Adolphe Dumas copiait à merveille, trouva le public très attentif. Ces majestés du Versailles de 1664, cette pompe auguste et ces amours si brillantes qu'elles touchent à peine à la terre, offraient véritablement un aspect grandiose, et l'on battait des mains à Louis XIV prononçant des vers tel que celui-ci à l'envoyé d'Espagne:

Vous avez Charles Quint, nous avons Charlemagne.

Et, même en ce moment, je me souviens que notre admirable Armand Bertin, si bon juge en toutes les choses de l'esprit, de la politique et de l'honneur, se tournant vers moi avec ce beau regard tout charmé qu'il avait parfois: Vraiment, me dit-il, s'il continue ainsi jusqu'à la fin, Adolphe Dumas aura fait un chef-d'œuvre, et, s'il vous plait, vous le direz bien haut.

(1) Auguste Vacquerie: 1819-1895. Membre du groupe romantique et grand admirateur de Victor Hugo. Il collabora au GLOBE, à L'EPOQUE et à L'EVENEMENT.

(2) in Dictionnaire LAROUSSE - Edition 1857.

(3) Il ne m'a pas été possible de retrouver cette plaquette. La référence qu'en donne Frédéric Mistral (neveu), n° 18.921 ne correspond pas à l'œuvre. La Bibliothèque Nationale ne possède pas la plaquette.

(4) Acte I - Scène 5.

Or, Armand Bertin (1) était un esprit distingué. Fils de Louis -François Bertin, propriétaire du JOURNAL DES DEBATS, il avait un goût fin et sévère, des connaissances aussi variées qu'étendues et surtout une grande habitude des œuvres de génie. Son jugement était plus qu'un éloge.

Que se passa-t-il donc? Pourquoi tout à coup l'enthousiasme du public tomba-t-il?

Hélas! vaine attente! Au milieu du troisième acte avait disparu la comédie avec la vraisemblance et le bon sens. Molière, au troisième acte, arrivait sur le sentier de Melle de La Vallière allant aux Carmélites, et ce Molière en sentences dignes de Salomon, ce Molière en mélancolie et disant: Ma fille! à Melle de La Vallière, emportait dans sa déclamation malséante un succès indiqué si nettement. (2)

La pièce ne tint pas ses promesses du premier acte. Certes ce ne fut pas un échec, mais la pièce fit scandale. Dès le lendemain de la représentation, un membre de la chambre de pairs, le marquis de Bouchage, se plaignit:

... que l'auteur ait osé mettre Bossuet sur la scène et qu'ainsi Bossuet ait été tourné en ridicule. Or, dans la pièce, Bossuet disait au roi Louis XIV des vers comme celui-ci:

Vous régnez sur la France, il faut régner sur vous.

Et Molière s'écriait:

Ah! monsieur Bossuet, vous êtes un brave homme!

Voilà comment l'évêque de Meaux était ridiculisé.

et à travers sa personne toute l'église...

(1) Armand Bertin: (1801-1854) Fils de Bertin l'Aîné, il assura la direction du JOURNAL DES DEBATS jusqu'à sa mort en 1854. Son frère François-Edouard lui succéda.

(2) in LE JOURNAL DES DEBATS - 26 août 1861 - Jules Janin.

Adolphe Dumas se fâcha et écrivit au pudibond marquis une épître fort digne. L'accusateur finit par reconnaître, mais trop tard, qu'il n'avait jamais vu ni lu la pièce. Mais l'accusation avait été lancée,

les avis arrêtés. Fort heureusement, tous les jugements n'étaient pas aussi arbitraires. Après la représentation, Emile Deschamps envoya à Adolphe Dumas les vers qui durent comme un baume, apaiser la colère du dramaturge.

A NOTRE CHER ET GRAND POETE ADOLPHE DUMAS

Aigle avec Bossuet, ou cygne avec Molière,
Jeune et fougueux lion avec le grand Louis,
Ou colombe avec Lavallière,
Tu nous émeus autant que tu nous éblouis.

Même aux propos railleurs quand ton esprit s'amuse,
On sent comme un parfum de poésie encor,
Ton rire est celui de la Muse
Ton manteau de Scapin porte une frange d'or.

Un charme est dans tes vers parlant aux cœurs d'élite
Et, d'ivresse, éperdus, nous voudrions toujours,
Comme Louis sa Carmélite,
Retenir et fêter ton œuvre, nos amours!

mai 1843. (1)

(1) in UN POETE BILINGUE, ADOLPHE DUMAS. Frédéric Mistral neveu, p. 159.

Tout comme cette missive de Ballanche, chargé de transmettre avec ses félicitations une invitation de madame Récamier:

1843

Monsieur et très cher ami,
Madame Récamier me charge de vous remercier de votre aimable envoi.
Dès hier au soir, elle a commencé à se faire lire MADEMOISELLE DE LA VALLIERE.
Nous avons déjà lu la préface et les deux premiers actes. Il n'a pas été possible d'aller plus loin parce qu'il est entré du monde.
Cette lecture si pleine d'intérêt se continue avec un grand empressement.
Madame Récamier désirerait beaucoup vous remercier de vive voix.
Elle est toujours chez elle le jeudi soir.
Elle me prescrit de vous écrire immédiatement parce qu'elle peut espérer vous voir jeudi prochain.
Mes plus tendres amitiés.
Mardi matin.

BALLANCHE. (1)

ou encore cette lettre de Lamartine:

SAINT POINT le 24 juillet 1843

Cher poète grandissant,

J'ai reçu LA VALLIERE avec la belle et touchante inscription que l'auteur a gravée de la main de l'amitié. L'ouvrage est déjà coupé et se relira cent fois par de bien beaux yeux au jardin de ma solitude. Merci donc.

Le public vous a appris que c'était un chef d'œuvre de sentiment et de poésie. Comme un peu plus poète que le public, je le sens un peu mieux que lui.

Il vaut mieux écrire silencieusement de ces beaux vers qui traversent les siècles sur leurs ailes chastes et sonores que de haranguer des multitudes dans des banquets politiques.

Cependant le peuple est quelquefois beau quand il s'élève au calme de la pensée philosophique par l'énergie de l'instinct honnête qu'on éveille en lui. Nous en sommes là. Il y a de l'espoir, mais les réalisations sont lentes et incomplètes dans ce monde de transactions humaines. (...)

Adieu donc et merci de m'avoir encouragé en vers et en prose et de m'envoyer dans mon repos de quelques jours une goutte d'huile parfumée de ces oliviers de Provence qui fortifie les lutteurs comme autrefois ceux de l'Attique, votre vrai pays.

Au revoir. (2)

(1-2) in UN POETE BILINGUE, ADOLPHE DUMAS. Frédéric Mistral neveu, p..

Quant à Louis Berthaud (1) à la plume énergique, il choisit les colonnes du CHARIVARI en date du 16 mai 1843 pour exprimer toute sa joie du succès de la pièce. Il s'insurgeait contre le mélodrame qui avilit le théâtre, exaltait le noble HUGO, si grand, si courageux et terminait par ces vers:

Et puis, voici venir la douce LA VALLIERE,
Comme Louis l'aimait, comme l'aimait Molière,
Candide, résignée, et portant son amour
Ainsi qu'un saint malheur, - dans l'ombre et pas au jour.

(1) Louis Agathe Berthaud était né, le 23 avril 1810, à Charolles (Saône et Loire). Son père était menuisier. Il travailla chez un huissier, puis, chez un avocat, à Lyon où sa famille s'était installée. La Révolution de 1830 le grisa et il collabora avec M. Veyrat pour publier L'HOMME ROUGE, énergique satire qui obtint un gros succès. Poursuivi pour cette publication il se défendit en vers, fut acquitté et porté en triomphe par le peuple.

En 1834 il quitta Lyon avec Jacques Arago et se rendit à Paris.

A force de travail et de constance il se fit un nom et collabora au CHARIVARI où il donna des satires sous le titre de Dominicales.

Son ami Barthélémy Pont, rédacteur du NORD de Caen, ayant été condamné à quelques mois de prison pour délit de presse, Berthaud se rendit à Caen et pendant plusieurs mois fit paraître le journal dans lequel il publia des articles remarquables.

Ton succès, cher Adolphe, a réjoui ma vie;
Et dans mon âme sombre et dans ma cénobie,
J'ai redit les beaux vers qu'une fois tu m'as lus,
Que j'ai tant applaudis, que je n'oublierai plus;
C'est beau! c'est bien! ton cœur tressaille dans ta rime;
On mesure du coup ta haine pour le crime,
Et l'on devient meilleur, Adolphe, mon ami,
Aux vers mélodieux où ton âme a gémi.

Courage, donc! La route à présent est ouverte;
Les rosiers sont en fleur, et la moisson est verte;
Va devant toi! les champs d'un immense avenir

Attendent, en travail, ceux qui doivent venir.
L'heure est bonne, poursuis ta tâche commencée;
Ami, je te suivrai du fond de ma pensée,
Et si jamais au ciel j'ai quelque ange gardien,
Ami, je veux toujours qu'il prie avec le tien!

La pièce pourtant ne dépassa pas les trente représentations. Pour Théodore de Banville, ce peu de succès tient à la nature même du génie de Dumas: il met en scène des idées, non des êtres:

Ce sont ces idées et non des personnages qu'il habille de velours et qu'il pousse sur la scène, ô misère! Créez, je le veux bien, dans votre pensée le personnage d'un Orphée moderne, venant substituer la fraternité à la haine et à l'égoïsme le sacrifice; mais ne lui donnez par le nom de Molière; c'est ici que commence le délire! Les beaux passages même du drame furent perdus; la voix éloquente de Frédérick Lemaître ne fut pas écoutée.

Ce qui lui manque le plus, tout simplement, c'est le bon sens:

Chose inouïe, ce drame est plein de science et d'érudition; Dumas a tout lu; il sait par cœur Saint-Simon et le reste, et pourtant un Huron n'eût pas imaginé une cour de Louis XIV plus impossible que celle qui s'agite sur son théâtre. (1)

Janin rejoignait tout à fait cette opinion, dans LE JOURNAL DES DEBATS du 15 mai 1843 il écrivait:

Ce drame (..) est donc le rêve d'un poète plein d'esprit, plein de verve, plein de chaleur et de passion, mais aussi le rêve d'un esprit exalté qui ne garde pas de mesure et qui s'abandonne sans remords à toutes les imaginations de sa tête et de son cœur. Le dernier acte est une folie complète.

Dumas mettait encore en scène des idées généreuses, certes, mais trop abstraites il ne fut pas écouté.

Cette année-là encore, il intervint en faveur d'un homme de lettres, le journaliste poète malade et misérable: Louis Berthaud.

Berthaud avait écrit un roman et quelques pièces de théâtre, notamment UNE NUIT VENITIENNE. C'était donc comme confrère qu'Adolphe Dumas connaissait Berthaud; ils avaient en outre un ami commun Jacques Arago. Dumas connaissait en effet ce catalan, méditerranéen comme lui, frère d'Etienne Arago que Dumas fréquentait (2) et surtout de François Arago, l'illustre directeur de l'Observatoire qui avait dû longuement bavarder avec le provençal de ce lazaret de Marseille où il avait été retenu au retour de son extraordinaire voyage scientifique. (3) Il était parti pour vérifier les mesures du méridien terrestre, et s'était fourvoyé d'aventures en aventures, des Baléares en Espagne, puis sur les côtes maghrébines pour enfin revenir en France, à Marseille alors qu'on le croyait perdu.

(1) in LA PRESSE - Théodore de Banville - 9 juin 1863.

(2) in LE MERCURE DE FRANCE - 15 octobre 1931 - Frédéric Mistral neveu. Dans une lettre d'Augustine Brohan à Dumas se trouvent ces quelques mots Brindeau et Etienne Arago se sont querellés et doivent se battre demain. Altaroche est témoin d'Etienne et pourra vous en dire des nouvelles... S. D.

(3) in HISTOIRE DE MA JEUNESSE - François Arago; p. 127, éditeur: Christian Bourgeois - 1985 - Collection Epistémé.

Peut-être est-ce chez Arago, que Dumas entendit parler de la maladie et de l'extrême misère du poète Berthaud. D'abord, Dumas se hâta d'aller lui fournir vivres et remèdes; mais sa générosité ne s'arrêta pas là et lui qui n'avait jamais rien demandé pour lui-même alla, pour son ami, frapper à toutes les portes des ministères. C'est grâce à l'intervention de Dumas que le poète satirique ne mourut pas de faim. Le secours sollicité par Dumas fut en effet accordé le 20 juin 1843, par Villemain (1). Le pauvre poète n'eut guère l'occasion d'en jouir puisqu'il mourut le 17 juillet 1843; mais malade, il eut la satisfaction de ne pas se voir abandonné. A la demande de la sœur du poète disparu, Dumas avait commencé à rédiger une étude sur Berthaud, d'une vingtaine de pages environ qu'il s'appêtait à terminer et à publier quand il fut interrompu par la mort. Ce beau geste de solidarité de Dumas fut largement connu et commenté. Dans une poésie datée de Fontainebleau 29 juillet 1845, Antony Deschamps loue Dumas d'avoir secouru notre cher Berthaud mourant comme Chenier.

Cette même année fut marquée par un autre deuil qui bouleversa un autre poète, ami de Dumas: Victor HUGO. En février 1843 le grand poète avait marié sa fille Léopoldine à Charles Vacquerie et le jeune couple partageait sa vie entre Le Havre et Villequier. C'est là qu'en septembre 1843 eut lieu le tragique accident. Les jeunes gens avaient pris place avec un oncle et un jeune cousin sur une embarcation et naviguaient sur la Loire quand le bateau chavira; il n'y eut aucun survivant. L'accident s'était produit le 4 septembre.

(1) Villemain - Abel, François (1790-1870). Professeur de littérature à la Sorbonne, il fut élu député avant la Révolution de juillet 1830. Pair de France en 1832, il participa au gouvernement Sault de 1839 à 1840, puis fut nommé ministre de l'Instruction Publique de 1840 à 1844.

Dès qu'il l'apprit, Adolphe Dumas écrivit un poème qu'il envoya aux malheureux parents.

Seigneur! Seigneur! Seigneur! votre droite et trop forte
Si c'est bien votre main qui plongeait cette morte
Dans le fleuve étouffant
Seigneur! Seigneur! Seigneur! je n'ai qu'un cri dans l'âme
Pour le pauvre poète et cette pauvre femme
Qui pleurent cette pauvre enfant.
(.....)
Seigneur! Seigneur! Seigneur! pardon si je blasphème
Mais vous nous châtiez sans raison pour vous-même
Sans miséricorde pour nous.
Pardon si l'homme, enfin lassé de se soumettre
Vous répond quelquefois comme l'esclave au maître
Et retombe sur ses genoux.

Victor Hugo répondit le 24 septembre:

Dans quelques temps, je lirai vos vers à la pauvre mère ils sont trop déchirants pour que je les lui lise à présent; ils sont trop beaux pour que je ne les lui lise jamais.
Adieu et merci du fond du cœur.
Soyez grand, moi, je tâche d'être fort. (1)

Ces vers ont dû probablement beaucoup toucher le père affligé. Quand quelques années plus tard, il écrira le poème A VILLEQUIER (2), qui immortalise la mort de sa fille, c'est une facture très proche de celle de Dumas qu'il choisira pour s'exprimer. Si le poème peut être rapproché, dans son inspiration d'un texte biblique, la plainte de Job, il est surtout, comme c'était déjà le cas dans le

poème de Dumas un entretien avec Dieu. Et dans cet entretien reviennent les mêmes cris de doute, de révolte et pardon. Voici deux strophes des CONTEMPLATIONS:

Je vous supplie, ô Dieu, de regarder mon âme
Et Qu'une âme ainsi frappée à se plaindre est sujette,
Que j'ai pu blasphémer
Et vous jeter des cris comme un enfant qui jette
Une pierre à la mer!

Considérez qu'on doute, ô mon Dieu! quand on souffre,
Que l'œil qui pleure trop finit par s'aveugler,
Qu'un être que son deuil plonge au plus noir du gouffre
Quand il ne vous voit plus, ne peut vous contempler. (...) (1)
de considérer (...)

(1) in UN POETE BILINGUE, ADOLPHE DUMAS. Frédéric Mistral neveu, p. 85.

(2) A VILLEQUIER in les CONTEMPLATIONS - L. IV - 15.

Dans sa compassion, Adolphe Dumas avait trouvé les mots justes. (2)

(1) A Villequier in LES CONTEMPLATIONS, L IV - 15.

(2) Adolphe Dumas se montra toujours sensible aux malheurs que le sort réservait à Victor Hugo. Quand les deux fils du grand poète furent condamnés à la prison en 1851 pour avoir écrit dans l'EVENTUEL des articles jugés subversifs, Adolphe Dumas rédigea un long poème qui criait son indignation:

On lui prit ses deux fils, pour avoir dit très haut,
Qu'ils exécraient tous trois l'exécrable échafaud...

Livrée Ceccano ms 4263, fol 99.

En quête de Dieu en quête de gloire

Dans les mois qui suivirent, Adolphe Dumas se consacra à la rédaction de deux nouvelles œuvres. La première est une comédie, genre nouveau pour lui. Puisqu'il ne pouvait faire l'unanimité avec le drame historique, il prendrait Molière comme modèle et tenterait d'édifier les hommes en leur montrant leurs défauts. Il choisit donc, dans la vie quotidienne le sujet de sa pièce: SERVITUDES VOLONTAIRES et montre comment l'homme s'emprisonne lui-même dans une quantité d'obligations et de mensonges dont il ne sait, par la suite comment se défaire.

Il présente à la Comédie Française une comédie Les Servitudes Volontaires. Il y avait dans ce sujet, bien traité d'une main libérée, un vrai drame; et comme on doit rire en effet de ces lâches prêteurs de serments se jetant de gaieté de cœur dans toutes sortes de petites hontes, de petits obstacles, de ridicules petits malheurs! - Esclave, mon ami, tant pis pour toi si tu vas dans la rue un carcan à ton cou, un boulet à tes pieds. A qui la faute? A toi seul. Le carcan tu l'as forgé, le boulet tu l'as volé à quelque forçat de Brest ou de Toulon. Tu l'as voulu, Georges Dandin!

Plusieurs amis d'Adolphe Dumas, par lui consultés (j'étais du nombre), applaudirent à la verve, à l'ironie, à la gaieté de ces Servitudes Volontaires. Ils auraient vivement désiré que la

pièce obtint les honneurs de la représentation, et peut-être Adolphe Dumas en eût été désengougnonné. (1)

Voilà, résumé par Jules Janin, le destin de la pièce. (2)

(1) in LE JOURNAL DES DEBATS - 26 août 1861.

(2) Quand LES SERVITUDES VOLONTAIRES furent refusées par le Théâtre Français, Adolphe Dumas écrivit à H. Romieu une lettre qui révèle ses sentiments:... M... m'a dit avant-hier qu'il en pensait plus que ne lui en dirais sur la dégradation intellectuelle et morale du théâtre Français, et sur cette direction mâle et femelle, il a même beaucoup ri de ce comité proposé à la douane des mœurs et des comédies de mœurs. - Bibliothèque de la Comédie Française - mns -5765.H. Romieu avait débuté au théâtre en 1823 avec un vaudeville LE BUREAU DE LOTERIE. Il mena une vie désordonnée, mais anti-républicain il se montra favorable à Napoléon III qui le nomma directeur général des Beaux Arts puis en 1853 inspecteur général des bibliothèques de la couronne.

Malheureusement pour Dumas, le théâtre est avant tout une entreprise commerciale et lorsque l'auteur présenta sa pièce au Théâtre Français il essuya un refus: le théâtre ne voulait engager aucun frais sur l'œuvre d'un homme qui partout avait manqué son rendez-vous avec la chance, un auteur dont aucune pièce n'avait pu, pour des raisons très diverses, tenir l'affiche au-delà de trois semaines. Un spectacle est un investissement, et le Théâtre Français ne voulait investir que dans des valeurs sûres... (1)

Parallèlement Dumas travaillait à une cantate: LE CHANT DES TRAVAILLEURS. Ce long poème, peut-être écrit sous l'influence des CHANTS DU PEUPLE de Béranger, devait compter trente cinq poèmes; il est à la fois une louange du travail et une profession de foi républicaine pour cet admirateur de Mirabeau. (2)

La liberté nous a fait braves,
La liberté nous a fait grands,
La liberté n'a plus d'esclaves,
La liberté n'a plus de rangs.
Mais le travail, par qui nous sommes
Frères égaux de tous les hommes,
Relève notre front plus beau
Et plus éclatant de lumière
Que la liberté, notre mère,
Et notre père, Mirabeau.

(1) Le manuscrit est présenté dans la seconde partie de cette étude.

(2) Mirabeau (Honoré Gabriel Riqueti comte de). Elu par le Tiers Etat d'Aix, il joua un rôle décisif dans les débuts de la Révolution.

Il contribua, dès mai 1789 à instaurer la liberté de la presse avec la publication de son COURRIER DE PROVENCE et participa à la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen avant de se désolidariser peu à peu des patriotes.

Mais ce poème, œuvre de circonstance, quitte vite l'exaltation républicaine pour flatter l'idéalisme bourgeois de la société Louis-Philipparde dans un refrain qui chante l'idée bourgeoise d'une prospérité économique:

Chantons, enfants de la patrie,
Nos libertés dans nos bazars,
Nos triomphes dans l'industrie,

Et nos victoires des beaux-arts.

Enfin, s'il dit sa fidélité aux idéaux républicains de liberté, fraternité et égalité, il chante aussi la famille royale:

D'Aumale (1) au front d'une bataille,
Et Joinville (2) sur nos vaisseaux,
Prince ouvrier, chacun travaille,
Dans les déserts et sur les eaux.
Voilà donc les jeux de l'enfance
De tous les enfants de la France,
Jeunes braves et triomphants!
Siècle à venir, si tu prospères,
Bénis la sagesse des pères
Et le courage des enfants.

Contradictions certes, mais à cette époque Victor HUGO est pair de France et Louis Philippe ressemble plus à un bourgeois qu'à un souverain...

(1) D'Aumale - Henri Eugène, duc d' – 4^{ème} fils de Louis Philippe et de Marie Amélie. Il se distingua en Algérie par la prise de la Smala d'Abd-el-Kader en 1843.

(2) Joinville - François Ferdinand, prince de – 3^{ème} fils de Louis Philippe. Officier de marine il participa en 1844 à l'expédition contre le Maroc dirigée par le Maréchal Bugeaud.

Et cette œuvre connut le succès. Elle fut mise en musique par le beau-frère d'Adolphe Dumas, Amédée de Méreaux qui, parallèlement à ses leçons et avant de se consacrer au feuilleton de la critique musicale du JOURNAL DE ROUEN, avait fait paraître des compositions musicales. Certaines furent particulièrement appréciées; les grandes études, comprenant soixante morceaux pour le piano, qui obtinrent l'approbation de l'Institut et furent adoptés pour l'enseignement au Conservatoire de Paris, une messe solennelle à quatre voix, chœur et orchestre, qui fut exécutée dans la cathédrale de Rouen, des cantates pour diverses circonstances, des pièces chorales à huit voix en deux chœurs, etc..., etc... Pour l'heure, en 1844, il composait donc la musique du CHANT DES TRAVAILLEURS qui, à l'occasion du festival donné au Palais de l'Industrie, fut dirigé par Berlioz (1) et obtint un beau succès.

Cette même année 1844 Adolphe Dumas se consacra à une sorte de croisade: le sauvetage du Mont Carmel: Depuis son opération en effet, Dumas avait repris la pratique religieuse. Certes, son éducation provençale, très religieuse, l'avait marqué comme il le confiait à Lamartine:

... nous autres provençaux, nous mêlons Dieu à tout, surtout à nos passions et à nos tendresses... (2)

Pourtant ce sont les aléas de son existence qui peu à peu le ramenèrent à la religion. Ces obstacles qu'il rencontrait dans sa vie sentimentale comme dans sa vie professionnelle, loin de le révolter, le rapprochaient de l'idée de Dieu.

J'ai été sceptique dans ma jeunesse, un grand amour m'a ramené à une grande foi (...)

(1) Hector Berlioz - 1803-1869. Compositeur prodigieux mais critiqué, Berlioz avait à cette date donné au public des chef-d'œuvres tels que SARDAPANALE en 1830, REQUIEM (1837), BENVENUTTO CELLINI (1838), et ROMEO ET JULIETTE (1839). Il avait reçu en 1839 l'hommage public de Paganini et la Légion d'Honneur.

(2) in LXXXe ENTRETIEN - Lamartine - Ch XVII.

L'amour malheureux m'a fait un être désespéré, la douleur me fait chrétien...

Confiait-il encore à Lamartine après son opération. Jules Janin qui le connaissait fort bien, avait su exprimer ce qui était peut-être le fond même de son être et qui pourrait expliquer la perpétuelle dissonance de Dumas avec son siècle, quand il écrivait:

Au plus fort de ses passions, il était resté un fervent catholique, et cet ami de Béranger n'était jamais plus content qu'aux heures de la prière et de la méditation. Pour tout dire, Adolphe Dumas n'était pas de son siècle; il était un bénédictin qui avait perdu sa voie, il a cherché son chemin toute sa vie. (1)

(1) in LE JOURNAL DES DEBATS - Jules Janin - 26 août 1861.

Le chemin de la religion, prit du reste, souvent chez Dumas, des allures de chemin de croix. Rien n'y fut définitivement acquis et le doute assiégea souvent son esprit. Elevé dans une famille croyante, le jeune garçon eut une éducation chrétienne, et ses plus lointains souvenirs d'homme rappellent des soirées empreintes de méditations:

- Le soir, mon père réunissait ses trois enfants, ma sœur, mon frère et moi, autour d'une petite table, sous une lampe romaine pendue au plancher, et pour récompense, pendant la veillée, quand nous avons été sages, il nous chantait le sacrifice d'Abraham à nous faire pleurer tous, les enfants et la mère, et lui le premier.

Abraham, lève-toi, prends ton fils bien-aimé,
Et de ta propre main viens m'en faire une offrande;
Crois ce que je te dis, fais ce que je te commande,
Je veux qu'Isaac soit consumé;
Plus ta main paraîtra cruelle,
Plus ton cœur envers moi sera fidèle...

Abraham, c'est assez, mets à bas ce couteau;
Je ne veux point la mort d'Isaac, ton fils unique,
Je ne veux que ton cœur. Obéis sans réplique,
Remets le glaive en son fourreau,
Je reconnais que ton cœur aime
Le trois fois tout-puissant, l'Être suprême.

Ce chant dont j'entends encore la voix, je n'avance rien de trop si je dis qu'il m'émeut encore aux larmes. - (1)

Pourtant, l'étude d'autres pensées, la rencontre des philosophes ébranlèrent gravement cette foi naïve reçue de ses parents. La première tentation, à la sortie du collège Sainte-Barbe fut le panthéisme:

Dans cette forêt obscure du doute, je rencontrai un monstre bien plus redoutable qu'un Dragon et qu'un Sphinx, et que la Louve même de Dante: - c'était une espèce de baleine

philosophique où tout le genre humain allait être englouti comme Jonas. Cette bête venait d'Allemagne tranchons la métaphore: c'était le panthéisme.

Affreux Dieu, qui n'est autre chose que la nature naturante de Spinoza, qui vit d'hommes, - il fallait adorer ce dieu Pan d'un amour incompréhensible du néant, et se laisser aller doucement, par un amour immense de n'être plus rien, jusqu'à la mort: - c'était le quiétisme de la matière. Je poussai un cri d'horreur; j'étais sauvé. (2)

(1) in LES PHILOSOPHES BAPTISES - Ch. XVII, p. 119.

(2) in LES PHILOSOPHES BAPTISES - Ch XVIII, p. 131.

A la recherche du vrai, il puisa indistinctement dans les bibliothèques et dévora pêle-mêle les penseurs de toutes tendances:

C'était une bibliothèque publique, où chacun était venu déposer son oui ou son non, comme son vote, sur toutes les questions, même sur l'existence de l'âme et de Dieu; vingt mille volumes et dix hommes pour me servir indifféremment, et quel que fût mon âge, la vie ou la mort! Je m'empoisonnai et je me guéris vingt fois; je tombai, je me relevai comme je pus, pendant cinq ans, de Cabanis à Platon, de Broussais à Kant, de Voltaire à Charles Bonnet (...)(1)

De Descartes à Locke puis à Condillac, le jeune penseur se heurte à des théories qui se contredisent, ne laissant en lui que le doute. Seul Platon répondit à son attente et l'âme toute mystique du jeune provençal avait trouvé, dans LA REPUBLIQUE un écho de son espérance:

Platon, le Moïse de la tradition humaine, m'avait appris un Dieu, et une âme; un Dieu éternel, et une âme immortelle -; le bien absolu, - le juste absolu, - le vrai absolu, - le beau absolu; donc la bonté, la justice, la vérité et la beauté ne sont que des rayonnements divins sur la terre. - Toutes les sciences et la philosophie elle-même, disait-il, sont des souvenirs du ciel et des espérances du ciel; travaillez aux sciences immortelles, comme des immortels, et vivez, penseurs, vivez jusqu'à la mort, de vos aspirations à la vie éternelle. O Platon! vous êtes bien le divin Platon, et un divin maître! Et si vous n'êtes que le philosophe d'un Dieu, vous avez un autel dans le cœur de tous les hommes. (2)

(1) in LES PHILOSOPHES BAPTISES - Ch. XIX, p. 139.

(2) in LES PHILOSOPHES BAPTISES - Ch. XX, p. 143.

Sa quête fut ainsi jalonnée de rencontres philosophiques; loin des séminaires et des études théologiques son esprit s'acheminait vers une meilleure connaissance de Dieu à travers les grands hommes:

... philosophes, législateurs, savants, poètes, la lumière venait toujours de leur pensée lumineuse. - Et nous n'avons jamais manqué de conducteurs de peuples; ils se sont appelés Numa, Solon, Archimède, Socrate et Homère. (1)

A travers les écrits de ces penseurs qui étudiaient l'homme dans sa relation avec lui-même, avec les autres, avec le monde, il redécouvrit Dieu. Il se plongea alors dans la lecture des œuvres d'Erasmus et de Mélanchton (2). Désormais son itinéraire était achevé: la philosophie l'avait conduit à retrouver les certitudes de son enfance, la religion de ses pères:

J'avais fait comme la philosophie, avec le même travail et les mêmes douleurs; - homme, après mes recherches, je revenais au Dieu de saint Paul; enfant, après mes études, je revenais au Dieu de ma mère, - à la maison, au petit foyer, à la petite foi des enfants dans les genoux

des vieux parents; mais le père était mort, la mère était morte, et l'enfant aussi. Le chant, qui m'avait tant fait pleurer à l'âge de sept ans, n'était plus que la voix d'une tombe - qui me disait: tu le vois, mon fils, autrefois tu croyais sans savoir, maintenant tu sais qu'il faut croire, voilà toute la différence; (3)

(1) in LES PHILOSOPHES BAPTISES - Ch. XX, p. 147.

(2) in la post-face de L'ECOLE DES FAMILLES. Mélancton, né dans le duché de Bade était en relation avec Erasme et Luther. Réformateur dans la religion et dans les lettres, ses écrits intéressent presque toutes les connaissances humaines. Déjà en 1837, Vigny avait conçu DAPHNE, fragment d'une consultation du docteur noir, réflexion sur les théosophes.

(3) in LES PHILOSOPHES BAPTISES - Ch. XX, p. 151.

Cette propension naturelle à la religion était, pour les relations de Dumas source de moqueries. Alphonse Daudet (1), qui était allé chercher en Provence l'inspiration des LETTRES DE MON MOULIN écrivait à son sujet:

Une rechute religieuse comme ça, à moi aussi m'est arrivée (..) C'était dans les premiers temps que j'écrivais au FIGARO, vers mes dix-sept ans... (2)

Infantilisme pour Daudet; fausse religion pour les frères Goncourt qui racontent comment Dumas se confessait au père Félix de Notre Dame, communiait:

communion suivie d'un gueuleton, où l'on se grisait fortement.

Ce qui est certain, c'est, comme le suggère Janin, que Dumas n'était pas de son siècle.

Sa religion était pourtant sincère et eut de nombreuses conséquences dans sa vie littéraire comme dans sa vie privée. (3) Elle contribua à l'amitié qui lia Dumas à un écrivain, critique à cette époque: Jules Amédée Barbey d'Aurevilly.

Né en 1808 d'une famille de noblesse normande, le jeune écrivain Barbey d'Aurevilly était habité de l'exigence d'une véritable grandeur, il n'éprouvait que mépris pour la médiocrité d'un siècle bourgeois et avait choisi, dans sa jeunesse la provocation aristocratique du dandysme. C'est en 1841 qu'il se convertit au catholicisme se montrant polémiste intransigeant et féroce dans la REVUE DU MONDE CATHOLIQUE où il défendait ultramontanisme et absolutisme. C'est à cette époque-là qu'il fit la connaissance d'Adolphe Dumas, leurs opinions religieuses rapprochaient les deux hommes.

(1) Alphonse Daudet - Nîmes 1840 - Paris 1897. Il passa une enfance heureuse en Provence et y revint à plusieurs reprises pour y puiser l'inspiration qui crée dans ses œuvres LES LETTRES DE MON MOULIN (1866), TARTARIN DE TARASCON (1872) ou L'ARLESIENNE (1872) le type d'un méridional hâbleur, ridicule et généreux.

(2) in LE JOURNAL. LES GONCOURT 3e série - 3e volume T. 9 - 1892.1895, p. 291. Charpentier et Fasquelle.

(3) Sur le rôle de la religion et du clergé catholique en Provence et plus particulièrement en Avignon; voir le livre de René Dumas ETUDE SUR THEODORE AUBANEL, LE POETE LIGOTE ET AVIGNON AU XIXE SIECLE qui expose avec clarté l'influence de la religion sur le félibre: Théodore Aubanel (plus particulièrement dans la IIe partie). C. R. E. M. Saint Rémy de Provence - 1987.

En outre, Barbey d'Aurevilly avait été longtemps l'ami de cet homme du sud, le languedocien Maurice de Guérin qui avait écrit en 1833 dans son CAHIER VERT: (1)

Vive notre ciel du Languedoc si libéral en lumière, si bleu, si largement arqué. (2)

Dumas et Barbey d'Aurevilly avaient dû longuement parler de l'œuvre de Maurice de Guérin que le normand s'était chargé de publier. Le 13 janvier 1841 Eugénie de Guérin, la sœur du poète, disparu écrivait en effet à Paul Quimper d'adresser le manuscrit du Cahier vert à Jules d'Aurevilly, rue Port-Mahon, n° 9, Hôtel de Neustrie. C'est l'ami chargé de la publication ajoutait la jeune femme. (3) Sa ferveur religieuse, qui avait donc valu à Dumas un nouvel ami, l'engagea encore dans une entreprise qui prit beaucoup de son temps mais qu'il servit avec une grande dévotion.

(1) Maurice de Guérin - 1810-1839 - Après une enfance rêveuse et religieuse, il se consacra à Paris à la vie mondaine. Il se lia avec Barbey d'Aurevilly et composa LE CENTAURE, puis LA BACCHANTE avant que la phthisie ne l'emportât. M. Claude Gély a consacré une étude à Maurice de Guérin dans l'édition du CAHIER VERT dont-il a établi et commandé le texte d'après le manuscrit autographe - Klincksieck - Bibliothèque du XIXe siècle - 1983 - Paris.

(2) Le CAHIER VERT, édité et annoté par Claude Gély, p. 93 - Klincksieck - Paris 1983.

(3) Sur les difficultés de cette publication voir l'introduction de Claude Gély p. 20. LE CAHIER VERT, Klincksieck -Paris - 1983.

Pendant l'hiver 1844, Paris reçut la visite d'un moine quêteur, le frère Charles venu en France chercher des deniers pour la restauration du monastère du mont Carmel, en terre d'Orient. Il s'agissait de sauver des ruines un bâtiment religieux qui était à la fois une halte dans le pèlerinage en terre Sainte, un bastion avancé de la religion chrétienne en terre musulmane et enfin une terre sacrée pour tous les soldats de Bonaparte, morts pour le défendre. Durant tout l'hiver 1844, le père Charles alla de maison en maison racontant l'histoire de son couvent, recueillant les aumônes. Ainsi le raconte Adolphe Dumas:

Déjà le général de l'ordre des carmes, qui est à Rome, avait voulu, par discrétion, renoncer à de nouvelles quêtes. Il craignait dans une lettre que nous avons lue, d'éprouver trop et trop de fois la charité des chrétiens, et surtout celle de la France. Le général comte de Fernig et le baron Taylor, qui savent que la France par les idées et par les bienfaits, est la nourrice du genre humain, ont rassuré le bon père, et le frère Charles, bien sûr de n'être pas importun, a repris le bâton du frère Jean-Baptiste; Il a passé les Alpes, et c'est lui que vous avez vu cet hiver à Paris, partout et chez tous. Les artistes et les hommes de lettres ont eu le plus de part à ses bontés. Il est venu s'asseoir en ami à leur foyer; dans un langage français, qui reste toujours un peu italien, avec autant de savoir qu'il en faut pour être le plus humble des hommes, il a fait comme Pierre l'Ermite, des récits sur les misères des chrétiens d'Orient, qui dans d'autres temps eussent soulevé toute la chrétienté. La démocratie en Europe, et l'esclavage en Amérique, n'ont rien de plus lamentable que le sort de nos frères d'Asie. Les quêtes à domicile se sont ainsi changées en questions d'histoire, de morale et de religion, et frère Charles s'est trouvé plus riche qu'il ne croyait, car au lieu d'aumônes, il avait gagné à lui huit cents intelligences, qui sont à peu près la plus grande et la meilleure richesse de la France. (1)

(1) in TEMPLE ET HOSPICE DU MONT CARMEL EN PALESTINE - Alexandre Dumas et Adolphe Dumas; IIe partie, p. 9.

Un comité s'organisa pour renflouer de façon plus conséquente l'escarcelle du moine. Les noms les plus prestigieux s'y trouvaient au côté de celui du poète provençal

COMITE DE L'ŒUVRE DU MONT CARMEL

MM. Le comte de FERNIG

Comte de MONTALEMBERT, président. pair de France,
RAOUL-ROCHETTE
Comte LEON DE LABORDE
MAZAURIC
ALFRED DE VIGNY
Le baron TAYLOR
ARTAUD DE MONTOR

Le comte D'ASTIER
HORACE VERNET
HALEVY
DONZETTI
SPONTINI
ROGER DE BEAUVOIR
DAUZATZ
ALTAROCHE
EMILE DESCHAMPS
JULES JANIN
ALEXANDRE DUMAS
LEON GOZLAN
ADOLPHE DUMAS
DE NANTEUIL
Baron DE MAISTRE,
POUJOLAT, trésorier
DE LAMARTINE
INGRES
VICTOR HUGO
Le prince de la MOSKOVA
BALLANCHE
Le prince de CRAON
VARELA
D'ANTHOINE
Marquis de JUMILLAC
LEON COGNIET
BESUCHET
CHARLES DE TOURNEMINE
Comte JULES
DE CHABRILLANT

Ces messieurs décidèrent donc d'une loterie. Les lots offerts par les artistes furent si nombreux qu'il fallut changer de local: ils furent exposés au Palais du Luxembourg. Adolphe Dumas sollicita tous ses amis pour que cette loterie connût un net succès et rapportât ainsi les fonds nécessaires à cette restauration. Il s'adressa à Vigny qui le 20 avril lui répondit favorablement; à Thiers lui-même qui, né à Marseille en 1797, avait été député d'Aix dès 1830, à Ballanche, qui déjà bien fatigué, répondit aussitôt:

Mon très cher ami,

(...) Toute ma sympathie est acquise à l'œuvre du Mont Carmel, mais je vois bien que j'en suis réduit à l'offrande que je vous enverrai un de ces jours.
Mille et mille amitiés.

BALLANCHE
Rue de Sèvres, 17

Recevez, je vous prie, tous mes vœux de bonne année. (1)

(1) in UN POETE BILINGUE, ADOLPHE DUMAS, Frédéric Mistral neveu, p. 170.

La collaboration personnelle d'Adolphe Dumas fut originale. Comme membre et au nom de l'Œuvre du Mont Carmel, il publia de concert avec Alexandre Dumas une brochure TEMPLE ET HOSPICE DU MONT CARMEL, EN PALESTINE. Les sentiments d'Alexandre Dumas envers son homonyme avaient changé; peut-être ne redoutait-il plus la concurrence, ni l'ombre que pouvait faire à sa gloire la renommée d'un autre Dumas... Toujours est-il qu'il accepta de signer avec Adolphe cette étude de vingt pages. Cet ouvrage n'est pas, à proprement parler, une œuvre de collaboration entre les deux écrivains, mais la réunion de deux notices distinctes. Elles rappellent l'histoire du frère Jean Baptiste architecte du Mont Carmel, et du frère Charles fondateur de l'œuvre. Le récit d'Adolphe suit celui d'Alexandre et alors que le premier est entièrement consacré à des problèmes religieux, Adolphe rappelle un épisode républicain de l'histoire du Carmel:

Le rétablissement du couvent et hospice, en 1826, est l'œuvre de la France et de l'ambassadeur français à Constantinople, le général Guilleminot. Le général comte de Fernig, son beau-frère, eut aussi ses pèlerinages longs et pénibles de Constantinople au Carmel, et du Carmel à Constantinople, pour obtenir ce firman, qui fut une charte de liberté, sous la protection de la France; il y aurait à représenter, à côté du moine latin qui travaille pour sa religion, un brave de la République qui va revoir ses champs de bataille d'Orient et n'ayant plus à combattre à côté de Bonaparte sur le plateau du Carmel, regarde les ossements de ses frères, à peine enfouis dans un cimetière abandonné, et dit, au nom de sa patrie:

Cette terre ne leur sera plus étrangère, un hospice français sera bâti là!

Et à une époque où avait lieu la colonisation française dans les pays d'Afrique du Nord (1), Adolphe Dumas posait une question qui ne manquait pas de courage:

Certes il est beau de coloniser en Amérique et d'organiser des colonies à l'image de la métropole comme l'ancienne Rome pour faire arriver un jour des esclaves à la liberté municipale; c'est un droit de nature qu'il faudra écrire aujourd'hui ou demain dans le droit civil et ce sera juste c'est encore à la religion de l'Évangile qu'on devra cette égalité universelle devant la foi commune, et le jour de l'affranchissement des derniers esclaves sera celui du plus grand triomphe du christianisme depuis dix-huit siècles; mais d'où viennent ces préoccupations verbeuses, toujours si faciles à la politique, sur des hommes si éloignés de nous et qui en sont au commencement de toute société, lorsqu'à dix jours de navigation de Marseille la moitié de notre société chrétienne, avec nos idées, nos croyances, notre vie même et nos espérances futures, est séparée de l'autre moitié, comme par un cataclysme et vit sous le fouet et sous le sabre, non-seulement avec ses instincts de liberté captifs, mais avec ses droits confisqués? Il y a longtemps que cela dure et que ce spectacle est donné au monde, à la confusion des hommes et de Dieu même. (2)

(1) Le 14 juin 1830 un effectif de 37 000 soldats français débarqua à Sidi-Ferruch et s'empara d'Alger le 5 juillet suivant mettant ainsi fin à la domination turque. En cette année d'1844 le conflit s'était étendu au Maroc. L'émir Abd-el-Kader s'était réfugié au Maroc en 1843 après avoir été battu

par le duc d'Aumale; le sultan s'engagea à son tour dans la guerre mais fut battu à la bataille d'Isly en 1844 et traita avec la France.

(2) in HOSPICE ET TEMPLE DU MONT CARMEL, EN PALESTINE. p. 8 et sqt.

Toujours fidèle à sa nouvelle ferveur religieuse, Adolphe Dumas publia en 1845 un ouvrage qui a pour titre LES PHILOSOPHES BAPTISES (1). Dans cette étude il s'efforçait de concilier la philosophie et le catholicisme.

L'année 1845 vit paraître un ouvrage important, sous ce titre:

Les Philosophes baptisés. Ce sont des études religieuses, dans lesquelles l'auteur s'efforce de concilier la philosophie et le catholicisme. Il croit que des concessions mutuelles pourraient mettre d'accord ces deux principes, dont l'antagonisme est contraire à la saine raison. Pour rendre saisissable son idée, il les compare, dans une image qui ne manque ni de hardiesse, ni de beauté, au fronton triangulaire d'un temple. Selon lui, les deux doctrines représentent les côtés du triangle, lesquels vont se réunir à son sommet, que surmonte la croix du christianisme.

A la suite des Philosophes baptisés se trouve une nouvelle, un épisode de la révolution de 1830, intitulé: Sœur Thérèse. Ce récit, plein d'intérêt, surtout très dramatique et très émouvant, s'inspire

à la fois du sentiment religieux et des idées démocratiques de l'auteur. Il fait regretter que le poète n'ait pas plus souvent prêté sa plume au romancier. (2)

Cette dernière œuvre fut éditée avec quelques autres nouvelles de la comtesse d'Hautefeuille qui publiait des ouvrages de morale et d'éducation. Curieusement, et parallèlement à ces publications religieuses, Adolphe Dumas s'intéressa à la chiromancie. Il avait rencontré un poète, Francis Guiraud qui connut quelques mois plus tard un destin tragique. Rentré ivre, chez lui, le soir du 31 décembre 1846, il passa par-dessus la rampe de l'escalier et se tua. Or Dumas avait préparé avec lui un projet de TRAITE DE CHIROMANCIE pour lequel il avait réuni de nombreux documents fournis par la fameuse Mademoiselle Lenormand (3).

(1) Cette œuvre est présentée dans la seconde partie de cette étude.

(2) in L'ACTUALITE - 22 septembre 1861 - Article de Robert Hyenne.

(3) Née à Alençon en 1772, elle mourut à Paris en 1843. Cette devineresse célèbre, consultée par la classe dirigeante, connut son heure de gloire sous le 1er empire.

Cette célèbre devineresse qui était née à Alençon le 27 mai 1772, se déclara, dès le couvent, douée pour les oracles. Elle avait, semble-t-il, un don de pénétration qu'elle faisait passer pour don de prophétie. Elle était installée, à la fin de sa vie dans un superbe appartement, 5, rue de Tournon où elle recevait le tout Paris. C'est par les prophéties qu'elle avait annoncées à l'une de ses clientes, Joséphine de Beauharnais, qu'elle avait connu sa plus grande gloire.

Enfin, en ces années 1845-46, si Dumas était préoccupé à la fois par la religion et la chiromancie, il entretenait encore des rapports réguliers avec l'actrice Augustine Brohan (1) dont la devise était coquette ne veut, soubrette ne daigne, Brohan suis Son talent était solide, son esprit des plus fins: elle collaborait au FIGARO sous le pseudonyme de Suzanne. Pourtant l'amour que lui portait Dumas était un amour ombrageux; l'actrice tenait à son indépendance; l'écrivain lui, était à la recherche de l'amour absolu. Aussi quand il demanda à la jeune femme de le recevoir seul ce jour-là et qu'il reçut la réponse suivante:

Je comprends qu'une bonne est un objet d'inquiétude pour celui qui veut me trouver seule, mais je voudrais que mes amis prissent leur parti de me traiter au dedans comme une femme, et au dehors comme un bon camarade. (2)

Dumas se sentit profondément blessé: ils ne parlaient pas la même langue. S'il y eut projet de mariage, il n'aboutit pas.

- (1) Née en 1824, Augustine Brohan débuta à la Comédie Française en 1841. Elle mourut en 1893. Georges d'Heylli lui consacra une étude. MADELEINE BROHAN - Tresse et Stock - Paris - 1886. Sa devise parodiait celle du duc de Rohan Roi ne puis - Prince ne daigne - Rohan suis.
- (2) in MERCURE DE FRANCE - Frédéric Mistral neveu - 15 octobre 1931.

C'est à cette époque-là que Dumas revint à sa vocation théâtrale. Il abandonna provisoirement le drame historique et persévéra dans le genre de la comédie qu'il avait essayé avec LES SERVITUDES VOLONTAIRES. Depuis longtemps déjà il s'était plongé dans la lecture des anciens. Il avait découvert à Rome l'existence d'une comédie prétexte sorte de poème dramatique qui tenait le milieu entre la comédie et la tragédie:

Entre la tragédie héroïque et la comédie même de Térence, il y avait à Rome un troisième ordre de pièces qu'on appelait comédies prétextes...

(...) entre la tragédie et la comédie, à côté de Térence et de Scipion, il y avait, à Rome même, une sorte de drame que Cicéron appelait, dans un coin de la marge à côté de mon texte, l'imitation de la vie, imitationem vitæ, l'enseignement de ce qu'il faut faire ou ne pas faire, quid sit in vita utile, quid contra evitandum. Un poème dramatique inventé pour améliorer le cœur des hommes, demulcendis hominum mentibus. (1)

C'est donc ce que Dumas tenta de faire dans cette nouvelle comédie qu'il intitula L'ECOLE DES FAMILLES. (2) Cette comédie de caractère, bien structurée, met en scène des personnages nettement dessinés. C'est une comédie bourgeoise dont Banville dira qu'elle mit en scène bien des années avant Ponsard (3) les habits, les parapluies, les chapeaux de soie, et tout le matériel de la vie moderne. La pièce pourtant est rimée, et présente une incontestable valeur psychologique. Le sujet en est simple. C'est la confrontation de deux modes d'existences incarnés par deux frères. La scène se passe à Paris, à l'hôtel de Vernon. Le maître de maison, un vieil homme riche, siège à la chambre, son fils au contraire mène une vie dissipée, s'endettant pour jouer aux courses ou courir le grand monde. Il a épousé la jeune Julia, qu'il ne rend pas heureuse et compte sur son ami Maxime, amoureux éconduit de son épouse, pour éponger ses dettes de jeu. Face à ce mauvais fils, apparaît un cousin de Marseille que personne n'attendait et qui incarne toutes les qualités dont Julio est dépourvu. Il étudie avec application, ne dépensant qu'avec parcimonie l'argent que lui envoie son père resté en province.

(1) L'ECOLE DES FAMILLES - Post-face.

(2) L'analyse de cette œuvre est présentée dans la deuxième partie de cette étude.

(3) François Ponsard - 1814-1867. Sa LUCRECE qui triompha en 1843 fit de lui le chef de file de la réaction anti-romantique au théâtre. Il connut aussi le succès avec une comédie L'HONNEUR ET L'ARGENT en 1853.

Le drame éclate lorsque, pour se défaire de ses créanciers Julio imite la signature de son père De Vernon sur une reconnaissance de dettes. Le père est acculé à la banqueroute. La faillite et la honte s'abattent sur la famille quand, précisément, arrive de Marseille le père d'Auguste: Antoine. Le provincial, dénonce la société parisienne qui n'est qu'apparences. Fort heureusement, l'intervention de Maxime, l'ami fidèle et sincère, sauvera la famille.

Adolphe Dumas avait mis beaucoup de lui-même dans cette comédie. La confidence se dessine au détour de nombreuses pages. Avec Auguste cet étudiant marseillais, c'est sa propre jeunesse qu'il évoque

AUGUSTE

je quittais la Provence et je pleurais en route.
J'avais laissé mon père et je pensais à lui!...
A Paris, étranger, jeune, seul, ébloui,
Et perdu dans ce bruit, un jour je me recueille,
Et j'ouvre...

Il regarde Antoine.

Ô mon bon père! un petit portefeuille;
Et j'y trouve ces mots, que j'ai toujours présents:
De quoi vivre trois ans. De quoi vivre trois ans!
M'écriai-je, en courant comme un fou dans la rue.
Ah! je serai poète, ou garçon de charrue!
Je me mets au travail; debout tous les matins,
Je lis pendant six mois mes poètes latins.
Corneille, autre Romain, et de la bonne espèce!
Le Cid! - et le Menteur, c'est une bonne pièce.
J'ai mon vieux père aussi, me dis-je un jour... tout bas,
Car Corneille est Corneille et je ne l'étais pas;
J'ai du cœur, du courage et du sang de Marseille,
Eh! bien, j'écris mon père, et je bénis Corneille! (1)

(1) L'ECOLE DES FAMILLES - Acte II - Scène 9.

Il se souvient, avec le personnage de Maxime, de son amour malheureux et murmure en une confidence:

Quand vous voyez un homme à vingt ans, à trente ans,
Sans force et sans courage, et mort avant le temps,
Regardez, fouillez bien jusqu'au fond de son âme
Vous trouverez toujours l'image d'une femme!...
Quant à moi, c'est fini; je ris, car j'ai souffert;
Je ris car je suis fort; je ris, car je suis fier!
Je vous cache mon cœur pour me moquer des vôtres.
Mes larmes sont pour moi, mon rire pour les autres. (1)

C'est peut-être le personnage de cet oncle provençal, qui dénonce toutes les libertés contre le laisser-aller de la capitale, qui a valu à Dumas la réputation de vieil atrabilaire.

Adolphe Dumas présenta sa pièce au Théâtre Français: félicitations, à la lecture. L'auteur quitta la pièce le temps du vote: chacun alors choisit pour donner son opinion une boule: blanche s'il souhaite voir la pièce reçue, noire s'il préfère la repousser; résultat: la pièce est repoussée à l'unanimité moins une voix. Adolphe Dumas fulminait, il avait conscience d'être victime d'une incontestable injustice.

Ce n'était pas sa pièce que le comité du Théâtre Français repoussait mais bien lui-même, ses échecs antérieurs, sa réputation de malchanceux!

Il voulut en avoir le cœur net. Navré de ce refus, il aborda dans le jours qui suivirent, l'un après l'autre, en confidence, les divers membres du comité. Tous l'accueillirent chaleureusement et chacun jura, en bon comédien avoir voté pour lui. Augustine Brohan le lui écrivit même! Tous, à les en croire, avaient choisi l'unique boule blanche... A la vérité, mais Dumas ne le sut que bien des années plus tard, c'était la jeune comédienne mademoiselle Doze (2) qui lui avait été favorable.

(1) L'ECOLE DES FAMILLES - Acte III - Scène VI.

(2) Léocadie, Aimée Doze épouse Beauvoir (l 823-1859) reçut des leçons d'art dramatique d'excellents professeurs Mademoiselle Mars et Samson. Elle débuta en 1839 au Théâtre Français dans l'ECOLE DES FEMMES où elle rappelait Mademoiselle Mars. Séparée de son époux en 1850, elle entreprit une carrière d'écrivain. Elle publia des chroniques dans LE CONSTITUTIONNEL et LA PRESSE et fit jouer avec succès plusieurs comédies dont L'UNE ET L'AUTRE au Théâtre Français et AU COIN DU FEU au théâtre des Variétés.

Dumas eût été tenté de rire de sa mésaventure, si elle n'avait eu dans sa vie de si fâcheuses conséquences. Après le refus du 2 juillet, Adolphe Dumas saisit la presse et décida d'en référer à un comité d'exception. Il convoqua donc ce COMITE DES TREIZE devant lequel il porta son appel comme abus. Ce comité, auquel il dédia plus tard la comédie, était composé de: Amédée Achard, Altaroche, Alexandre Dumas, Victor Hugo, Frédéric Lemaître, le vicomte de Jailly, Jules Lacroix, Lireux de Matharel, Méry (1), Frédéric Soulié, Auguste Vacquerie, Alfred de Vigny. Cette assemblée d'hommes de lettres, si elle était parfaitement compétente, n'était pas facile à convoquer comme en témoigne ce mot rapide de Vigny à l'adresse de Dumas:

12 juillet 1846

Je vous conseille, mon cher Adolphe, de ne pas choisir le jeudi pour la réunion que vous projetez parce que c'est un des jours de travaux de l'Académie ainsi que le mardi. Je voudrais bien que ce fut un soir de semaine. Comptez bien que je serai militairement exact à cette heure de l'appel; mais tenez compte de mon observation qui peut causer l'absence des membres de l'Académie Française que vous inviterez.

Tout à vous. (2)

Le comité rendit une sorte d'arrêt contre la Comédie Française, coupable d'avoir manqué à ses devoirs envers la littérature élevée.

(1) Méry Joseph: (1798-1866). Provençal et brillant chroniqueur, il collabora à des pamphlets contre la Restauration, mais il écrivit également romans et nouvelles; composa livrets d'opéra et œuvres dramatiques.

(2) Cité in UN POETE BILINGUE, ADOLPHE DUMAS. Frédéric Mistral neveu, p. 121. La réunion eut lieu le 18 juillet.

Mais sur quelle scène donner la pièce, à présent qu'elle avait été unanimement reconnue digne des feux de la rampe? Depuis de longues années, les dramaturges romantiques tentaient de trouver une scène à leur mesure:

En 1836, indisposé par les mauvais procédés d'Harel à la porte Saint-Martin, insatisfait de la Comédie Française, jugeant qu'elle ne faisait pas sa place au drame romantique qui était pourtant l'art contemporain; Dumas et Hugo s'étaient entretenus de la question avec le Duc d'Orléans (1) qui en avait parlé à M. Guizot (2), bientôt persuadé par Hugo. De cette conjonction naquit le Théâtre de la Renaissance installé dans la salle Ventadour et inauguré le 8 novembre 1838. Mais l'un des deux directeurs associés, Ferdinand de Villeneuve - l'autre était Anténor Joly - fit très vite verser le nouveau théâtre dans le répertoire lyrique. Hugo

n'y donna en tout et pour tout que RUY BLAS, Dumas BATHILDE et L'ALCHIMISTE: l'affaire était à l'eau au bout de trois pénibles années. (3)

Mais Alexandre Dumas avait gardé cette ambition: un théâtre qui accueillerait sans faillir tout spectacle romantique de qualité, et le recherchait:

Une nouvelle occasion s'était présentée en 1845, le 27 octobre, à la première du drame des Trois Mousquetaires. Le duc de Montpensier y assistait, ils se virent et Dumas exprimant une fois de plus son vieux rêve, le jeune prince offrit de s'en mêler. La chose dépendait du ministre de l'intérieur, Duchâtel. (4)

- Je dois avouer à Votre Altesse que je ne crois pas qu'il me porte dans son cœur.

- Au prochain bal de la cour, je danserai avec sa femme et j'arrangerai ça en dansant.

(1) Louis Philippe, roi des Français après la révolution de juillet 1830, avait successivement porté les titres de duc de Valois, de Chartres et d'Orléans à la mort de son père.

(2) Guizot François - 1787-1874. Rallié à Louis Philippe, il fut ministre de l'Intérieur (1830), ministre de l'Instruction Publique (1832-1836, 1836-1837).

(3) in ALEXANDRE DUMAS d'Henri Clouard - Ed. Albin Michel - 1955 - Paris, p. 344.

(4) Charles Marie Duchâtel naquit en 1803. Journaliste au GLOBE jusqu'en 1830 il fut député de Jonzac. Le 4 avril 1834 il fut nommé ministre du Commerce, en 1836 ministre des Finances, puis en 1839 ministre de l'Intérieur, poste qu'il quittera en mars 1840 pour le reprendre en octobre de la même année.

Il tint parole et Dumas, avec l'aide financière du duc et du propriétaire principal du passage Jouffroy, obtint le 14 mars un privilège, au nom d'Hippolyte Hostein, qui avait déjà dirigé plusieurs théâtres: privilège de douze ans pour représenter des drames, des comédies et, pendant deux mois chaque année, des pièces lyriques avec chœurs, sous la gérance de Védel, ancien directeur de la Comédie Française. (1)

Alexandre Dumas accueillit généreusement la comédie d'Adolphe. Les deux hommes qui avaient signé de concert TEMPLE ET HOSPICE DU MONT CARMEL étaient devenus amis. On ne parlait plus dans Paris que de cette amitié entre des hommes si différents et qui pourtant s'entendaient fort bien. Elle faisait même des envieux, et Ponsard aurait, dit-on, voulu égratigner Adolphe en murmurant devant lui Je ne connais que deux Dumas, le père et le fils. Sur quoi Adolphe aurait répondu: Et le Saint-Esprit?.

Malgré ces jalousies d'auteurs, la pièce fut créée au Théâtre Historique le 20 mai 1847 et elle connut un franc succès. Les journaux s'en firent l'écho; certes la distribution n'était pas brillante, mais le public appréciait la pièce qui dénonçait avec franchise les tares de la société et qui, au lieu d'en gémir, savait en faire rire. Tout allait donc pour le mieux pour Adolphe qui voyait à la fois, son nom et son talent reconnus par le public et la critique, et à qui cette pièce promettait d'apporter enfin des revenus conséquents.

Dans sa générosité, Dumas voulut oublier tous les obstacles qui avaient rendu cette création si difficile à réaliser. Il écrivit une nouvelle préface qui est, à ce sujet une véritable mise au point:

On m'a demandé bien des fois depuis un an: Quels sont vos ennemis? J'ai souvent répondu que je n'en avais pas. S'il est vrai que les comédiens français se soient trompés, je crois qu'ils sont de très honnêtes gens et de très bonne foi; il est bien permis à des hommes, fussent-ils académiciens comme ils sont comédiens royaux, de partager l'incertitude à peu près générale au milieu des doctrines et des docteurs sans nombre qui se produisent au théâtre depuis quelques années.

(1) in ALEXANDRE DUMAS d'Henri Clouard – Ed. Albin Michel - 1955 - Paris, p. 344.

Il ne voulut se souvenir que de la solidarité dont les plus grands noms avaient fait preuve:

Je n'ai donc à parler que de mes amis, et je suis deux fois heureux du bien qu'on m'a fait et du bien que j'ai à dire. Effacez de tout ce débat public un nom, le mien, et, comme je l'ai dit il y a un an, rayez de L'ECOLE DES FAMILLES le nom de l'auteur, quel qu'il soit, il reste, comme leçon, le plus bel exemple que les lettres aient donné de leur confraternité solidaire.

Il leur dédia son ouvrage et se réclama une nouvelle fois, publiquement de la nouvelle école romantique:

Je n'ai pas besoin d'ajouter que je me range plus que jamais de ce côté de mes convictions et de mes affections. Jusqu'à ce que la plume me tombe des mains, je suis bien résolu à ne jamais écrire une seule ligne sans me demander ce qu'en penseraient Hugo, Lamartine, Sainte-Beuve, Alexandre Dumas, Frédéric Soulié (1), de Vigny, Méry, Janin, Rolle (2), Gautier.

(1) Soulié Frédéric: 1800-1847. Il connut un certain nombre de succès au théâtre de ROMEO ET JULIETTE en 1828 à LA CLOSERIE DES GENETS en 1846, mais dut sa notoriété aux MEMOIRES DU DIABLE, roman-feuilleton, 1837-1838.

(2) Rolle né à Dijon en 1804, ce journaliste fit ses premières armes au MIROIR et à LA PANDORE. En 1830, il entre au NATIONAL comme chargé de la critique dramatique; il coopère au CONSTITUTIONNEL, à L'ORDRE et au MONITEUR. Il se défend contre les excès du romantisme et respecte la tradition. Il fut nommé conservateur à la bibliothèque de la ville de Paris.

Le directeur du Théâtre historique était alors Hippolyte Hostein qui avait été successivement, directeur de Scène au Théâtre de la Renaissance puis à l'Ambigu avant d'assumer ces responsabilités. C'était un homme d'affaires peu scrupuleux qui après avoir fait faillite à la tête du Théâtre du Châtelet et du Théâtre du Prince Impérial, passa plus tard en Egypte où il fut nommé à la fois directeur du théâtre du Caire et secrétaire général du surintendant du pays.

Face à un homme pareil, Adolphe Dumas allait une nouvelle fois être victime des circonstances. Le contrat avec le directeur Hostein spécifiait que la pièce serait jouée quarante soirs de suite faute de quoi un dédit de trente mille francs serait payé à l'auteur. Or à la vingt-sixième représentation Holstein interrompit la pièce d'Adolphe pour donner celle d'Alexandre: LA REINE MARGOT (1).

(1) Alexandre Dumas avait prévu que la pièce du provençal ne resterait guère à l'affiche comme le rapporte Victor Hugo dans LE JOURNAL DE CE QUE J'APPRENDS CHAQUE JOUR en date du 23 mai 47. In ŒUVRES COMPLETES. T. VII, Edit. du Club Français du Livre, p. 903.

Hostein avait racheté à Alexandre Dumas le privilège de son théâtre; il y était donc le maître. Furieux, Adolphe Dumas porta l'affaire en justice. Mais le jour du procès son avocat se présenta à la barre et lut la lettre suivante:

Paris, 18 juin 1847

Je vous écris cette lettre, Hostein, sous les yeux de Victor Hugo et de Jules Janin que je prends pour arbitres.

Une bonne cause est comme une honnête femme, elle n'a pas besoin de se défendre, c'est leur avis et c'est le mien.

Je laisse donc les choses ce qu'elles sont pour vous et pour moi, en ce qui touche L'ECOLE DES FAMILLES. J'ai plus besoin de repos que de procédure, et je ne veux de procès entre nous, que celui de deux hommes d'honneur, qui se piquent de loyauté.

Vous serez votre propre juge, comme je serai le mien; c'est la première justice, c'est celle de la conscience.

Les meilleurs droits d'auteur, je les ai reçus publiquement; les autres ne viennent qu'après et je les attendrai tant qu'il vous plaira.

Victor Hugo et Jules Janin témoins, je m'en rapporte à votre bonne foi et je suis persuadé que vous vous rappellerez, comme eux que j'ai préféré un ami à un procès.

Adolphe Dumas (1)

La pièce ne fut reprise que deux ou trois fois... Dumas perdit les trente mille francs auxquels il avait droit; mais il avait eu le geste envers son frère en poésie. Il préférait un ami à de l'argent.

La fin de cette année fut attristée par deux disparitions. La première, le 20 mars, celle de mademoiselle Mars. Adolphe Dumas assista à l'enterrement en compagnie de Victor HUGO. La cérémonie eut lieu à la MADELEINE à midi, le 26 mars 1847. Il y avait une foule immense, le temps était clément; le soleil brillait. L'église et le portail étaient tendus de noir avec un écusson d'argent contenant la lettre M. Il y avait tant de monde que Victor HUGO put à peine pénétrer sur le perron, il s'arrêta sous le péristyle et rejoignit Adolphe Dumas qui patientait abrité du soleil par une colonne; Victor HUGO écrivit la fin de la cérémonie dans CHOSES VUES:

Le corbillard s'est mis en mouvement et nous avons tous suivi à pied; derrière nous venaient une dizaine de voitures de deuil et quelques calèches où il y avait les actrices. Il y avait bien dix mille personnes à pied.

Puis ce fut au tour du doux Ballanche qui mourut d'une pleurésie, dans sa chambre dont la fenêtre donnait sur les appartements de Madame Récamier...

(1) in UN POETE BILINGUE, ADOLPHE DUMAS. Frédéric Mistral neveu, p. 40.

(2) Vigny était entré à l'Académie Française en 1845 après cinq tentatives vaines. Il fut blessé, du reste, par la réponse du comte Malé à son discours de réception.

Quant à la pièce L'ECOLE DES FAMILLES, il en fut à nouveau question quelques années plus tard. En 1850, Dumas posa en effet avec cette pièce, en laquelle il croyait tant, sa candidature au concours dramatique de l'Académie. Son défenseur fut Alors Alfred de Vigny (2) qui, dans le compte-rendu qu'il fait à son ami de la séance de l'Académie, montre bien qu'Adolphe Dumas se heurtait à de terribles préjugés: il était pour tous, partisan de l'école moderne, romantique, progressiste et c'était comme tel qu'il était repoussé:

Lorsque vous m'écriviez le 27 juin il y avait longtemps déjà que j'avais quitté la ville de poussière, de bruit et de fumée.

Le 8 juin j'étais parti sans prendre part au vote général de l'Académie Française sur le concours dramatique - mais mon but était rempli car je savais que ma proposition de partage, la seule équitable, serait rejetée. Mais je voulais qu'elle fut discutée avec éclat et que des noms honorés et applaudis ne fussent point comptés comme s'ils n'existaient pas. J'étais seul et, voyant cela, j'ai en effet retardé mon départ pour la campagne et, pendant un mois, j'ai défendu les drames que je voulais faire entrer dans ce partage à des degrés différents. L'Ecole des Familles occupait le premier dans ma classification et l'occupe encore dans ma conviction. On m'a combattu avec passion, c'était ce que je voulais. Ce qu'il me fallait surtout attaquer dans sa source c'était l'indifférence en matière de poésie et d'art dramatique. Cette indifférence trop réelle dans certains hommes politiques est affectée quelquefois par système et par antagonisme d'école chez plusieurs hommes de lettre véritables; cette

indifférence est coupable à mes yeux dans les deux cas. J'ai contraint vos juges à lire les pièces du procès, à les annoter, à les apporter sous leur bras comme moi pour me combattre, car j'avais en vérité mon dossier comme un avocat. La discussion a été très grande, très solennelle, très attentive et l'une des plus élevées dont on se souvienne à l'Académie. Après cinq ou six séances de plaidoyers véritables sur votre drame que j'ai commenté et dont j'ai lu des scènes entières, on a passé avant le jugement, à ce que l'on appelle un tour d'opinion, de droite à gauche. (..)

Votre nom a été, comme je le souhaitais, entouré des témoignages d'une estime sérieuse et vos autres ouvrages cités, loués à plusieurs reprises et placés au premier rang de ceux qui méritent un examen approfondi et de graves délibérations. De ce côté du moins mon amitié a été satisfaite aussi bien que ma raison. En même temps et pour la dignité de l'art et des poètes j'ai combattu et réussi à arrêter une coutume fâcheuse que l'on voulait introduire, celle de livrer à la décision des commissions qui n'ont droit qu'à un travail préparatoire, le jugement définitif qui n'appartient qu'à l'Académie.

Après que les autres drames que je voulais faire admettre au partage à la suite du vôtre ont été écartés, j'ai pris une dernière fois la parole et j'ai protesté d'avance contre ce qu'allait faire le lendemain l'Académie. Je me souviens que je dis à quelques-uns de mes adversaires que par leur antipathie envers l'Ecole Romantique ils ressemblaient aux prêtres grecs hérétiques de la Terre sainte qui aiment mieux s'allier aux barbares mahométans qu'aux catholiques romains et que nous sommes, nous, l'Eglise véritable, l'Eglise militante.

Là-dessus je suis parti et je n'ai point voté. (...) (1)

(1) in UN POETE BILINGUE, ADOLPHE DUMAS. Frédéric Mistral neveu, p. 122.

Puis Vigny, mesurant la déception de son ami à celle qu'il avait lui-même éprouvée, lui conseilla d'oublier toute amertume et de se replonger dans sa prochaine œuvre, ce recueil de poésie auquel Dumas travaillait alors.

De la République à l'Empire

Quand éclata la révolution de 1848, Adolphe Dumas, fidèle à son idéal républicain connu de nouveaux enthousiasmes. Cette nouvelle République lui plaisait d'autant plus que la composante anticléricale qui avait marqué les précédentes révolutions de 1789 et 1830 avait alors disparu.

Voici le tableau que Lamartine fait de l'enthousiasme du provençal:

Quand les années turbulentes de 1848 sonnèrent comme un tocsin d'espérance jusqu'au fond des monastères, elles étonnèrent d'abord, puis elles éblouirent de grands mirages le cœur d'Adolphe Dumas. Je le vis réapparaître plein de piété populaire et d'extase mystique à côté de moi, crédule aux saintes idées d'un grand pas fait en avant vers Dieu par les peuples, confiant dans la lune de miel de la liberté, sans crime et sans tache; somnambule de la liberté, il levait les bras en haut et cherchait l'horizon de la République! (1)

Dans sa province natale, de grands changements avaient lieu. Pour les représenter dans l'Assemblée Nationale, les Provençaux, pleins de sagesse, avaient envoyé des hommes comme Berryer (2), Lamartine, Lamennais (3), Béranger, Granier-Pagès (4). A Paris, Lamartine, son ami, occupait alors un poste prestigieux: il était le ministre des Affaires Etrangères de la République ressuscitée.

Pourtant Adolphe Dumas ne tenta pas de tirer un quelconque profit de cette amitié. Au contraire, il se fit discret.

Nous nous perdîmes, dit Lamartine, dans la foule pendant mes années politiques et troublées de tribun sur la place publique. Nous nous retrouvâmes toujours amis après les orages et les revers. (5)

(1) LXXXe ENTRETIEN - Lamartine - Ch. XXIII.

(2) Berryer Pierre - 1790-1868. Député en 1830, bien que catholique et légitimiste, il siégea encore à l'assemblée en 1848.

(3) Lamennais Félicité de - 1782-1854. En 1848 il fut élu représentant du peuple à l'assemblée constituante. Il était alors directeur du journal LE PEUPLE.

(4) Granier-Pagès: né à Marseille, il s'enrichit par le commerce. Il fut nommé le 05/03/48 ministre des finances.

(5) in entretien LXXXe - Lamartine.

Car la victoire échappa vite aux républicains.

Lors des élections présidentielles de décembre 1848 ce fut le prince Louis-Napoléon, neveu du grand Napoléon premier, qui fut élu président de la République Française. Comme dans toute la France, les suffrages de Provence sont éloquentes:

Louis-Napoléon eut 59 % des voix dans les Basses Alpes et 52 % dans le Vaucluse; celle (sic) des républicains autoritaires. Cavaignac (1) obtint 55 % des voix du Var et 50 % de celles des Bouches du Rhône mais aussi la présence d'une opposition populaire. Ledru-Rollin (2) eut au moins 15 % des suffrages dans les quatre départements. Favorable aux blancs en 1815, une partie des éléments populaires, déçus par la monarchie, était en train de passer aux rouges (3)

Pourtant cette période révolutionnaire fut un épisode faste de la vie d'Adolphe Dumas. Jusque-là, il avait vécu de ses modestes revenus et plus encore de la pension que lui versaient son frère Charles et sa sœur Laure. Or en cette année 1848, des amis puissants l'ayant recommandé au Prince Président, celui-ci le reçut et lui promit de le récompenser pour avoir porté, sa vie durant, l'honneur des lettres françaises. En effet, peu après, une pension de douze cents francs fut versée à l'auteur de L'ECOLE DES FAMILLES, pension qui correspond à environ vingt-quatre mille de nos francs actuels. Mais la générosité de Louis-Napoléon ne s'arrêta pas là et cette indemnité annuelle fut portée à deux mille francs à partir du 16 août 1851.

(1) Cavaignac Louis Eugène (1802-1857). Ministre de la guerre, il réprima l'insurrection de juin 1848. Battu aux élections de décembre 1848 par Louis-Napoléon il passa dans l'opposition et fut arrêté peu avant le coup d'état du 2 décembre 1851.

(2) Ledru-Rollin - 1807-1874. Ministre de l'intérieur du gouvernement provisoire en 1848, il fut exclu du pouvoir après juin 1848.

(3) in HISTOIRE DE LA PROVENCE - p. 295.

Adolphe Dumas ajouta, toujours à cette époque, une nouvelle activité à ses occupations: il prêta son concours à Achille Denis et à A. Lireux (1) qui venaient de fonder en 1848 un nouveau journal LE MESSAGER DES THEATRES.

Or cette année-là, la pièce de Victor HUGO, MARION DELORME, fut reprise sept fois, Adolphe Dumas écrivit sur son ami un article élogieux qui lui valut le billet suivant:

Je sais que vous avez écrit sur Marion les plus belles choses et les meilleures pour moi, car je ne les ai pas lues! Depuis qu'il est quotidien je ne reçois plus le Messenger des théâtres. Envoyez-moi votre article, cher poète, et venez dîner un dimanche soir.

(...)

Je crie merci à l'ami et bravo au poète

Victor Hugo. (2)

(1) Lireux (Auguste), littérateur et journaliste français, né à Rouen en 1810, mort à Bougival en 1870. Jeune encore, Lireux fonda dans sa ville natale un petit journal ayant pour titre: L'INDISCRET. Lireux se rendit en 1841 à Paris et fut un des principaux fondateurs et collaborateurs du journal LA PATRIE, qui était alors un journal d'opposition assez avancée. Quelque temps après, il devint directeur de l'Odéon, essaya d'y faire revivre l'ancien répertoire et la tragédie, et fit représenter notamment la LUCRECE de Ponsard, dont le succès fut des plus vifs (1843). En 1845, il revint à la littérature, fit de la critique de théâtre et collabora successivement au COURRIER FRANCAIS, au CHARIVARI, à la REVUE ET GAZETTE DES THEATRES, au MESSAGER DES THEATRES, à la SEANCE, etc. Après la révolution de 1848, il fit avec un grand succès dans le CHARIVARI la séance comique, compte-rendu des débats de l'Assemblée. Dans ce bulletin, il poursuivit le docteur Véron de si cruelles railleries que celui-ci, pour s'y soustraire, offrit à Lireux le feuilleton dramatique du CONSTITUTIONNEL, à 1000 francs par mois. Celui-ci s'empressa d'accepter.

(2) in UN POETE BILINGUE, ADOLPHE DUMAS. Frédéric Mistral neveu, p. 84. Frédéric Mistral neveu semble embarrassé pour dater ce billet, il croit avoir lu sur l'enveloppe 26.02.1843. Il semble qu'il faille lire 1848. En 1843 la pièce ne fut pas représentée, elle le fut au contraire le 09.01.1848.

Cette même année, dans l'atmosphère tendue de l'après-révolution, Chateaubriand mourut. Depuis 1846, le grand écrivain, victime d'un petit accident de la route, une clavicule cassée, voyait sa santé décliner. Perclus de rhumatismes, il était conscient de sa décrépitude et souffrait de cette paralysie que le sort lui infligeait.

Les obsèques se firent le 8 juillet 1848, à l'église des Missions.

Paris, dit Victor Hugo, était encore comme abruti par les journées de Juin et tout ce bruit de fusillade, de canon et de tocsin, qu'il avait encore dans les oreilles, l'empêcha d'entendre, à la mort de M. de Chateaubriand, cette espèce de silence qui se fait autour des grands hommes disparus. Il y eut peu de foule et une émotion médiocre... Molé (1) était là, en redingote, presque tout l'institut, des soldats commandés par un capitaine. Telle fut cette cérémonie qui eut tout ensemble je ne sais quoi de pompeux qui excluait la simplicité, et je ne sais quoi de bourgeois qui excluait la grandeur. C'était trop et trop peu. (2)

Adolphe Dumas y assistait, bien sûr, mais il n'éprouvait désormais plus beaucoup de sympathie pour ce vieillard auquel pourtant il avait souvent rendu visite car il vivait dans l'entourage de deux êtres auxquels Dumas avait voué une profonde admiration Ballanche et Madame Récamier. Mais la peinture que le provençal donna des dernières années de Chateaubriand, dans LA CRITIQUE ET LES CRITIQUES AU XIXe SIECLE (3) fut sans indulgence.

Perseverando, telle était la devise de Dumas, et malgré les événements il poursuivit son travail. Le 14 septembre 1848, il présenta au suffrage du Comité du Théâtre Français une comédie en cinq actes et en vers: DEUX HOMMES OU UN SECRET DU MONDE (4). Les comédiens se tenaient toujours sur leur garde pour avoir poussé trop loin leur enthousiasme lors du CAMP DES CROISES... Ils avaient refusé L'ECOLE DES FAMILLES qui s'était avérée un succès; ils étaient tous perplexes.

(1) Molé: Après avoir occupé de nombreuses fonctions sous empire, il se rallia aux Bourbons avant de passer dans l'opposition libérale. Il était en 1848 député de droite à l'assemblée où il prôna la réduction du suffrage universel.

(2) in LA VIE DE CHATEAUBRIAND - A. Maurois - p. 179.

(3) Ce manuscrit est présenté dans une étude annexée à cette thèse.

(4) L'analyse de œuvre est présentée dans la deuxième partie de cette étude.

Cette fois-ci, pourtant, Dumas enleva l'accord et le Théâtre Français monta la nouvelle comédie. La date de la première représentation fut fixée au 25 octobre. Dès qu'il l'apprit, Dumas envoya des invitations à tous ses amis et connaissances. Lamartine, retenu à Saint-Point par de terribles problèmes financiers, s'excusa en ces termes de ne pouvoir assister à cette première:

Saint-point le 25 septembre 1849

Mon cher poète et philosophe

(..) La maladie et la liquidation cruelle de mes affaires, ne me permettent pas de rentrer à Paris avant décembre. J'apprendrai votre succès d'ici. Personne n'applaudira si fort ni d'aussi loin et si le public de Paris est sourd, l'ami de SAINT-POINT vous consolera.

Adieu et attachement. (1)

(1) Cité in UN POETE BILINGUE, ADOLPHE DUMAS. Frédéric Mistral neveu, p. 99.

La pièce ne connut que six représentations. Elle promettait beaucoup, dans le premier acte, mais ne tenait pas ses promesses. Pour Théodore de Banville, Adolphe Dumas et le romantisme étaient en 1848 définitivement vaincus sur scène.

Quelques années plus tard, Jules Janin eut la curiosité de relire cette comédie et ce ne fut pas sans surprise qu'il découvrit ces vers pleins d'enthousiasme:

Et plus je lisais cette comédie à jamais oubliée, plus j'en étais au regret de ce talent si rare et si malheureux. Quoi donc!

Réussir à demi, voir sans cesse et sans fin retomber le rocher, juste au moment où le voilà sur la hauteur! Toujours des œuvres de la veille et jamais un succès du lendemain! Toujours la déception à côté de l'espérance! Et toujours! du ciel à l'abîme! O malheureux qui ne rêvait qu'un peu de lecture. Eh bien! jugez de ma surprise: au moment où j'achevais ma lecture et fermais le livre en songeant au poète, je rencontre à la dernière page une prière, ou pour mieux dire, un (sic) plainte suprême; une page ici jetée, afin qu'un jour ou l'autre on la retrouve, à la mémoire, à la louange d'un poète inspiré. Elle est inédite, et moi seul j'en ai la copie. Il faut que je vous en dise ici quelque chose, afin que vous ayez la perception des douleurs qui s'agitaient dans cette âme.

Adolphe Dumas avait donc vu briller sa pièce, il l'avait vue s'éteindre à la façon d'une lampe où l'huile a manqué. Voilà sa plainte, il l'adresse à la nature et non pas à ce Dieu de là-haut qu'il ne voulait point blasphémer: (1)

Tu pourras m'écraser, Nature impitoyable
Refaire tous les ans ton miracle incroyable,
Prendre et quitter ton vert manteau,
Réchauffer de ton souffle et de ta chaude haleine
Avril sous la prairie et juillet dans la plaine
Et septembre sur le coteau.

Je ne t'envierai pas l'orgueil de tes grands chênes,

Si fiers de la saison et des saisons prochaines,
Ni le feuillage des grands bois,
Qui semblent murmurer et rire à mon passage
Et voyant mes cheveux blanchis sur mon visage
Qui ne fut jeune qu'une fois.

(1) Cette poésie se trouve dans le manuscrit des ILES D'AMOUR sous le titre Alma Parens.

Ainsi rêvant, il marche à travers la campagne attristée; appelle à son aide et ses amours évanouis et ses parents emportés par la mort. Il contemple, il admire, il songe, il se résigne, il accepte humblement la peine et la tâche ingrate, enfin la gloire absente... Il en appelle au lendemain du peu de succès de sa muse dédaignée:

Eh! que veux-tu de plus de la constance humaine
O Nature! Veux-tu mon amour ou ma haine?
Non la haine fait trop souffrir.
Donnez-leur mon amour, le poète et son livre
Et tout, et jusqu'au pain que je n'ai pas pour vivre.
J'ai des chants pour ne pas mourir. (1)

Du reste, dans le souvenir de Jules Janin, cette pièce: DEUX HOMMES OU LE SECRET DU MONDE, se rattachait à un épisode mystérieux de la vie de son ami provençal. En effet, dans la bibliothèque du prince des critiques, surnom de Janin, ses descendants trouvèrent sur un in-12, sévèrement relié par Niedrée: DEUX HOMMES OU UN SECRET DU MONDE, ces quelques lignes écrites de la main d'Adolphe Dumas:

Janin, cette année-là, était le plus heureux des hommes et il le méritait bien, car il était le meilleur des hommes. Il eut pour moi un duel à l'épée, une bataille rangée à la plume, et me fit une pension de 2 000 francs. (2)

Quelle aventure rappellent ces lignes de reconnaissance? une dette? une affaire d'honneur? Elles témoignent au moins de l'amitié qui unissait les deux hommes. Quelles confidences Jules Janin reçut-il de Dumas dans son appartement rue de Vaugirard où il vivait avec sa fidèle perruche (3), qui, disent les mauvaises langues, l'aidait souvent dans sa tâche quotidienne? Certes Janin avait du tempérament; il avait déjà demandé réparation à Félix Pyat (4) pour un article de LA REFORME à propos d'André Chénier. Mais cette fois-ci, il se battit pour un ami...

(1) in LE JOURNAL DES DEBATS - 29 septembre 1862 - Jules Janin.

(2) in DEDICACES ET LETTRES AUTOGRAPHES par Clément Janin - Dijon 1884 - Imprimerie Darantière.

(3) C'est ainsi que le présente Pierre Larousse dans l'édition de son dictionnaire de 1857.

(4) Pyat Félix - 1810-1889. Fondateur de la société des gens de lettres, il publia des drames qui connurent un certain succès. Considéré comme l'un des chefs du socialisme français, il fut commissaire du gouvernement provisoire de la IIe République, élu à la Législative et à la Constituante.

Ce fut là l'ultime pièce de Dumas représentée à Paris. Jamais le succès n'avait été au rendez-vous. Chacun essaya d'en donner la raison: pour Théodore de Banville, la clarté, la sobriété manquaient à ses œuvres:

Cet homme (..) fut un poète. Toujours fourvoyé, toujours vaincu, mais toujours revenant à la charge, toujours prêt pour les luttes nouvelles, il eut presque tout du génie: l'invention, la

fécondité, la volonté âpre, fouguese et patiente, le don de communiquer à des visions la vie réelle, la force, la calme douceur, la rage impérieuse, l'amour effréné du beau, tout enfin, excepté cette qualité essentiellement française: la clarté, la simplicité du dessin, la sobriété voulue qui subordonne l'inspiration à des règles fixes et, comme le vase transparent où le vin est enfermé, donne une forme précise à ce qui, par essence, ne peut avoir de forme (...) Adolphe Dumas me semble avoir été de tout point la victime ingénue des plus grands lyriques de notre temps. (1)

Pour Lamartine, l'erreur viendrait d'une inadaptation, d'une inadéquation de la grandeur de ces pensées à un quelconque genre littéraire:

Adolphe Dumas était évidemment un de ces esprits tentés par le grand jour et aveuglé par lui. Il battait d'une aile forte et vaste les murs éblouissants des grandes cités. On le regardait et on disait: Qu'est-ce que cela? c'est trop grand pour nous; jamais cet homme qui sait monter, ne pourra redescendre! Hélas! on avait raison, il n'était pas proportionné à notre taille; il était géant, il n'était pas homme; ce fut son seul défaut;... (2)

(1) in MERCURE DE FRANCE - 15 octobre 1931 - Frédéric Mistral neveu.

(2) in LXXXe ENTRETIEN - Ch. XX - Lamartine.

Pourquoi écarter encore cette terrible explication du chroniqueur du journal LE NORD qui écrivait:

Il était doué abondamment de toutes les qualités qui empêchent de parvenir les hommes de talent: pas de tournure, peu de manières, un accent méridional très prononcé, de la naïveté et de l'enthousiasme... mais ce n'est plus là littérature... (1)

Et encore, pour que le portrait fût complet, il eût fallu ajouter qu'il était affligé d'une santé extrêmement fragile. Si fragile que dans ces mois d'hiver Dumas contracta une très grave maladie de poitrine qui le retint couché pendant plus de trois mois.

Cette maladie, qui laissa de douloureuses séquelles, eut une conséquence immédiate: Adolphe Dumas avait besoin de soins si constants qu'il ne pouvait plus vivre seul. C'est pourquoi il alla passer les longs mois de sa convalescence dans un couvent, le couvent Saint-Jean de Dieu à la rue Plumet, l'actuelle rue Oudinot. Ses hôtes l'installèrent donc dans une petite chambre au soleil, bien exposée et charitablement choisie, où ils avaient déjà hébergé bien des artistes souffrants.

(1) in LE NORD. Feuilleton - 26 août 1861.

Pourtant, cette fois, les bons moines s'aperçurent vite que leur pensionnaire n'était pas comme ceux qui l'avaient précédé dans cette calme cellule. A Saint Jean de Dieu, Adolphe Dumas recevait en effet de nombreux visiteurs, mieux encore, des visiteurs de marque: des écrivains comme Alfred de Vigny, ou Béranger lui rendaient régulièrement visite, des hommes de la presse tel Mignet (1), né à Aix en 1796 qui fut rédacteur au COURRIER FRANÇAIS et collaborait avec Thiers au NATIONAL; il était depuis 1836 membre de l'Académie Française; ou bien encore l'archevêque (2) de Paris en personne...

Dans ses moments de calme, le convalescent se remettait à la lecture des Pères de l'église et sa foi grandissait en lui avec une telle fougue qu'elle n'était pas sans inquiéter les douces oraisons des moines. Enfin, le père supérieur avait accepté pour Adolphe Dumas un traitement de faveur: il avait concédé au poète, une compagne, la tourterelle que Dumas avait ramassée à demi-morte de fatigue et de froid. Lis s'étaient adoptés l'un l'autre, elle le suivait paisible et roucouillante ne le quittant ni de jour, ni de nuit. Dumas était profondément attaché à cette compagne fidèle qui depuis plusieurs mois connaissait ses souffrances; aussi les frères hospitaliers acceptèrent-ils de forcer leur consigne en tolérant cette aimable compagne.

(1) Mignet Auguste: 1796-1884. Rédacteur avec J. A. Manuel du COURRIER FRANÇAIS, collaborateur de Thiers au NATIONAL, il est l'auteur de nombreux ouvrages historiques. En 1824 il publie HISTOIRE DE LA REVOLUTION FRANÇAISE. Il entre à l'Académie Française en 1836.

(2) Très lié à l'Archevêque: Monseigneur Sibour, Dumas fut profondément ému par sa mort comme témoigne une lettre du ms 4263, fol 60 - Livrée Ceccano.

(3) POUQUES: Station thermale de la Nièvre dont les eaux étaient connues des romains et furent rendues célèbres par Henri II et Catherine de Médicis. Dumas séjournait alors au château des Coques chez Mme de Maistre à qui il consacra un poème dans les ILES D'AMOUR, pièce XXXVII. Mme de Maistre avait été très liée à Maurice de Guérin (voir LE CAHIER VERT publié par Claude Gély, p. 241).

Aux beaux jours de l'année 1851 le poète quitta sa retraite pour aller prendre les eaux à Pouques (3) dans la Nièvre. Il y resta de longs mois et avant de quitter cette terre dont il avait apprécié l'hospitalité et les bienfaits, il fit parvenir au JOURNAL DE LA NIEVRE, un poème intitulé DANS LE NIVERNAIS où, en guise d'adieu, il dédiait quelques vers, qu'il espérait immortels au jardin de la France:

Le baiser de Byron, après sa vie errante,
Reste encor sur le front de la Grèce mourante;
Pétrarque chante encor au combat venaissin;
Ovide est encor triste et chante au Pont-Euxin;
Horace est à Tibur, Le Tasse est à Ferrarre,
(.....)
Que ne puis-je à mon tour, amitié deux fois sainte,
Amitié sans remords, et presque amour sans crainte,
Vous laisser en partant quelques uns de mes jours
Et vous dire une fois ce qu'on dira toujours!

Quand il rentra à Paris en septembre 1851, sa santé était toujours très précaire. Il toussait encore beaucoup et ne pouvait plus avoir l'activité qui était la sienne avant sa maladie.

Or, le deux décembre 1851, le jour même de l'anniversaire d'Austerlitz, le Prince-Président, Louis-Napoléon, fomenta un coup d'état. Pendant la nuit sa police va s'emparer de tous ceux qui veulent rester fidèles à la République et refusent de voir en celui qui a été légitimement porté à la tête du gouvernement de la France, un nouvel empereur. Quelques uns parviennent à s'échapper et tentent d'ameuter Paris, tel Victor HUGO. Mais le peuple lassé des révolutions dont les gouvernements successifs l'ont spolié, ne réagit pas. La tête de Victor HUGO est mise à prix, le grand poète quitte la France le 11 décembre 1851 déguisé en ouvrier typographe; il passe d'abord en Belgique avant de s'installer dans les îles anglo-normandes pour un exil qui allait durer presque vingt ans.

Comment l'ardent provençal défenseur de la révolution de 1830 allait-il réagir à l'annonce du coup d'état?

En vérité, comme bon nombre de français: Adolphe Dumas ne réagit pas. Peut-être même souhaitait-il au pouvoir un homme fort, lui qui avait déjà connu deux révolutions et qui en retirait à chaque fois plus de désillusions et d'amertume. Il écrivit même, dans sa langue natale un hymne à Napoléon III, celui que Hugo appelait Napoléon le petit.

*... Lou sabian proun que sias un ome dou Bon Dieu:
E qu'au amo lou pople es segur ama d'eu
Vou lou disen poudès, poudès lou crèire.*

dont voici la traduction:

... Nous le savions que vous étiez un homme du Bon. Dieu: - et qui aime le peuple est aimé de lui, - nous vous le disons, vous pouvez, vous pouvez le croire. (1)

Peut-être faut-il voir aussi dans ce silence face au coup d'état l'influence d'Alfred de Vigny que Dumas voyait beaucoup dans ces années 1850. En effet, Louis Bonaparte répondait à tout point à cet idéal de despote intelligent dont Vigny dessinait déjà l'image, en 1834, dans son JOURNAL: un prince tout-puissant, sous l'empire duquel la paix, le bonheur reviendraient pour les notables, un maître éclairé, au surplus, et qui saurait choisir, pour s'en entourer, d'hommes de valeur.

Vigny connaissait personnellement Louis Napoléon pour l'avoir rencontré lors de son exil à Londres.

En octobre 1852, Louis Bonaparte, encore prince-président, effectua un voyage publicitaire dans le Sud-Ouest, et il songea à Vigny qu'il avait rencontré, jadis, en Angleterre. Il le fit appeler; il lui parla plusieurs fois. Vigny en informa aussitôt ses correspondants les plus chers.

Pendant son séjour à Bordeaux, il (le Prince) a appris que j'étais encore chez moi, à la campagne, en a témoigné un vif plaisir, et, en arrivant à Angoulême, m'a envoyé une lettre qui m'invitait à dîner chez lui avec l'évêque, les ministres qui l'accompagnaient et quelques personnes notables de ce pays. (2)

(1) in ADOLPHE DUMAS ET SON ŒUVRE - Louis Vidau - p. 42. Bien qu'écrit en 1859, ce poème révèle les sentiments de Dumas dès le début de l'empire.

(2) in M. DE VIGNY, HOMME D'ORDRE ET POÈTE. p. 15 Henri Guillemin - Gallimard - 1955 - Paris.

Le mardi 7 février 1854, A. de Vigny a l'honneur de dîner chez l'Empereur; en juin 1856 Napoléon III le nomme officier de la légion d'honneur, au mois d'octobre, il est invité par l'empereur à Compiègne... Que ressortait-il des conversations entre Vigny et Dumas? Le poète charentais s'efforçait-il de convaincre son confrère et ami? Ce qui est sûr c'est que Vigny resta, toute sa vie, à l'écoute du poète provençal, tentant, dans toute la mesure de ses possibilités de l'aider dans ses entreprises.

Il était pourtant un domaine où l'influence de Vigny semblait avoir été sans effet, détail dans la fidélité que Dumas, au mépris parfois de toute prudence, témoignait à ses amis mal vus du pouvoir. Vigny éprouvait pour Lamartine une haine féroce, il le considérait comme un mystificateur perpétuel doué de la plus colossale fatuité. (1) Ce devait être un sujet de conversation que Vigny et Dumas se gardaient d'aborder, car jamais Dumas ne faillit à l'amitié que lui avait portée Lamartine. Le poète provençal n'hésitait pas à prendre la plume pour défendre publiquement son ami accablé de dettes et partir en guerre contre ceux dont il écrivait à Lamartine:

... (ils) rient de vous, les misérables, parce que vous n'avez pas voulu être le tyran de leurs bassesses!... (2)

Et Lamartine a-t-il certainement raison quand il explique ainsi, l'attitude de celui qui avait été si passionnément républicain:

Il n'y avait point d'intérêt et par conséquent point de bassesse dans son sentiment pour l'empire. Il ne voyait plus, dans les peuples qu'un troupeau qui veut que la raison s'impose par l'épée au lieu de se soumettre à la houlette des pasteurs... (3)

(1) in M. DE VIGNY, HOMME D'ORDRE ET POÈTE. MEMOIRES p. 132. Henri Guillemin.

(2) in ENTRETIEN LXXXe - Lamartine Ch. XV.

(3) ibidem. Ch. XXIII.

Non seulement Lamartine n'éprouva donc aucune amertume envers ce vieil ami mais il écrivit encore ces lignes révélatrices de la loyauté d'Adolphe Dumas:

Il fut faible et chercha le salut de sa patrie dans un nom qui représentait la force des soldats, cette raison suprême des peuples à qui la raison manque. Son enthousiasme changea d'objet, il vit le dieu des armées dans ces choses; mais il n'abandonna jamais ceux de ses amis qui avaient combattu sous le drapeau de la République conservatrice, et il ne cessa ni de les aimer, ni de les honorer dans ses regrets. (1)

et si les deux hommes évitaient de parler politique, ils avaient encore mille choses à se dire:

Nous ne parlions plus politique; nous parlions littérature, poésie, amitié, choses éternelles... (2)

Adolphe Dumas ne manquait pas de courage; il le prouva par sa fidélité à Victor HUGO. Le grand poète avait donc dû quitter la France, poursuivi par la police de Louis Napoléon. Il était exilé et fréquenter sa maison était suspect à la police impériale. Or la femme et la fille de Victor HUGO, étaient, pour quelques mois de retour dans leur maison parisienne au 37, rue de la Tour d'Auvergne sur la colline Montmartre. A peine revenues en France, elles reçurent la visite d'Adolphe Dumas; pas une visite furtive, entre deux rondes de police, non, trois visites consécutives à quelques jours d'intervalle: Dumas ne craignait pas d'être considéré comme un opposant à l'Empire, comme favorable aux rouges comme disait Adèle Hugo; il témoignait de son amitié. Le 1er avril fut représentée au théâtre de la Porte Saint-Martin une pièce d'un des meilleurs amis de Victor HUGO, un de ses plus proches confidents: Paul Meurice (3). Dumas assista à la représentation de *BENVENUTO CELLINI*; il fit mieux encore il alla saluer Madame HUGO et sa fille dans leur loge... Le mois de mai le retrouva rue de la Tour d'Auvergne, comme le mois de juin où Adèle notait sur son carnet:

M. Adolphe Dumas vient nous voir. Il est triste de la vente. Il a refusé la Croix d'Honneur offerte après le coup d'Etat, en disant:

- Je ne veux pas accepter la Croix d'Honneur d'un gouvernement qui exile Hugo. (1)

La femme et la fille de Victor HUGO étaient en effet rentrées en France dans le dessein de vendre le mobilier de leur maison. Le poète avait dû se résoudre à cette décision: nul ne connaissait la date de la fin de l'exil. L'exposition des meubles eut donc lieu le 9 juin 1852: toute la vie du poète exilé fut ainsi exhibée, étalée aux yeux du public; nombre de ses amis en souffrirent, Dumas fut parmi eux. La vente dura trois jours le 10, 11 et 12 juin.

Après la vente du mobilier au mois de juin jusqu'à leur départ en juillet Adèle et sa mère campèrent, pour ainsi dire, dans l'appartement presque vide. Jules Janin a fait une belle description de la fille de Victor Hugo dans ses derniers jours à Paris:

A cette fenêtre ouverte, une jeune fille, en robe blanche, ses deux bras repliés sur sa poitrine, ses cheveux noirs que contient à peine un filet à la façon de la Camille de Corneille, regardait en silence, la ville endormie à ses pieds! O chaste et naïve apparition d'une honnête et sincère douleur! A quoi donc pensait cette enfant, à quels rêves s'abandonnait ce jeune cœur, que disait cette âme attentive aux douleurs de son père exilé? A quoi répondait ce silence, et quelles prières s'exhalaient vers le ciel de la patrie absente, vers ce beau ciel que ces beaux yeux ne doivent plus revoir?

Ah! te voilà donc, seule en cette maison abandonnée et vide, attendant l'heure qui doit t'emporter, ô digne sœur de Léopoldine, ô beauté que les poètes et les écrivains de ce temps-ci, les jeunes et les vieillards - de M. de Lacretelle au poète des Contes d'Espagne et d'Italie, de Béranger à l'auteur de *Lucrèce*, de Chateaubriand à l'éloquente Delphine, de Lamartine à

George Sand - ont saluée avec tant d'orgueil! Les uns les autres, ils semblaient dire, en la voyant belle, charmante et résignée (...) voilà le plus beau poème de ce siècle! Enfant sérieuse, au milieu de tant de gloire, cherchant le silence au plus fort de tout ce bruit (...) un grand courage, un grand cœur, naguère la fée et le charme de cette maison, à cette heure l'ineffable consolation de tant de douleurs! Elle avait vu, stoïque et sans verser une larme, le désastre de cette journée et maintenant que rien ne restait dans ces murailles dévastées (...) elle était semblable à ces femmes grecques que nous montre Sophocle après Troie en flammes, cherchant de quel côté la voile hostile va venir? Elle se tenait silencieuse, immobile et calme à sa fenêtre ouverte (...)

(1) in LXXXe - ENTRETIEN - Lamartine - Ch. XXIII.

(2) Ibidem.

(3) Né en 1820, il fut intimement lié à Vacquerie et à Victor Hugo. En 1848 il devint le rédacteur en chef de L'ÉVÉNEMENT. En 1869 il fonda LE RAPPEL. Il écrivit quelques romans dont SCENES DU FOYER: LA FAMILLE AUBRY en 1857 et des drames dont BENVENUTO CELLINI en 1852 ou encore PARIS en 1855.

(4) in LE JOURNAL D'ADELE HUGO. T. I - 1852 - p. 196 - Ed. Lettres Modernes Minard - 3 avril 1968.

Le silence tombait donc sur cette maison qui sentait désormais l'exil, cette sorte de mort. Le 14 au soir, Dumas rendit encore une fois visite aux deux femmes; il revint le 16 et lut une poésie qu'il venait d'achever. C'était des vers sur la vente, les vers d'un ami blessé:

Quand on eut bien vendu, dans la forme légale,
La chambre des enfants, la chambre conjugale,
Son lit, sa table et son fauteuil;
Quand on eut bien crié la vente à la criée,
Sa famille à l'encan, sa femme expatriée,
Toute sa gloire et tout son deuil,

Les amis - et chacun qui pleure et se dérobe -
Parlaient de ce grand homme et de cet homme probe,
Sans pouvoir lui dire un adieu;
Car il leur manquait Job réduit à la famine,
Couché sur un grabat, mangé par la vermine,
Et chantant la gloire de Dieu.

Ne pleurez pas, leur dis-je. En entrant dans Athènes,
Quand il livra la Grèce à quatre capitaines,
Alexandre passa tremblant,
Et repassa trois fois, comme un fou qui s'égare,
Devant une maison, la maison de Pindare,
Plus pâle que son cheval blanc!

Ne pleurez pas amis! Est-ce qu'on pleure, en France?
Est-ce qu'on pleure Dante, exilé de Florence,
Par un conseil municipal?
Est-ce qu'on expatrie Homère? Est-ce qu'on tue
Byron en lui donnant la gloire pour statue
Et son exil pour piédestal?

Laissez vendre! laissez crier les voix fatales

Au chevet de Cromwell et des Orientales
Laissez la désolation
Entrer de toute part comme les eaux d'un fleuve
Ouvrez-lui, pour noyer jusqu'au lit de sa veuve,
Toutes les portes de Sion!

Adieu donc sa maison, sa maison violée,
D'où sa femme et sa fille, et la tête voilée,
Vont sortir comme des suspects!

Adieu, fille sans tache, adieu, mère héroïne!
Nous sommes sur le seuil, la main sur la poitrine,
Et passez devant nos respects!

Adieu, l'homme d'honneur! adieu, l'ami fidèle!
La gloire reste à ceux qui restent digne d'elle;
Et de tout ce qu'il me souvient
A cette heure, et d'Auguste et de toute sa race,
C'est Virgile qui part, c'est un adieu d'Horace,
Et c'est le chant qui me revient.

Adolphe Dumas (1)

Ainsi Dumas était, par amitié, capable de braver les interdictions d'un pouvoir qui s'affirmait. A la vérité, Adolphe Dumas était mal à l'aise; il était partagé entre ses anciens amis, son vieil idéal républicain et les nouvelles conditions de vie en France où l'empire s'installait tous les jours davantage. Désormais, il n'eut plus qu'une idée fuir Paris. Il alla en effet passer la plus grande partie de son temps à Rouen, arguant divers prétextes: il écrivait tout d'abord à Vigny qu'il souhaitait fuir le choléra (2); et il est aisé de comprendre que cet homme dont la santé était déjà si cruellement éprouvée ne voulut pas subir une nouvelle épreuve.

(1) in LE JOURNAL D'ADELE - Tome I - p. 202 et Livrée Ceccano ms 4258 (fol. 217).

(2) Les épidémies de choléra étaient, au XIXe siècle, particulièrement meurtrières. De 1826 à 1837, il fit en France, 600 000 victimes.

A la fin de l'épidémie, pourquoi ne rentra-t-il pas? Il donna une autre raison: il s'était mis à l'étude de l'anglais dans une école de Dieppe.

Vigny en sourit dans cette lettre qu'il lui adressa le 12 août 1854:

12 août 1854, samedi

Vous avez très bien fait de fuir le choléra comme vous le dites, mon ami, et je souhaite fort que vous ayez trouvé un pays qui lui soit interdit, car c'est une sombre visite à recevoir. (...)

Quoique la langue de Provence ne me paraisse pas la source la plus pure de la prononciation anglaise, je pense bien comme vous qu'en passant par le bas breton et les lèvres roses venues du pays où résonne le THE, vous arriverez au plus pur sifflement du gentleman.

Adieu. Après ce moment de sourire, je quitte ma cellule pour accompagner le médecin dans les chambres de mon hospice (1). Tout à vous;

A. de Vigny. (2)

La véritable raison qui le poussait à fuir ainsi Paris fut révélée dans cette confidence que Dumas fit quelques mois plus tard à Frédéric Mistral: (3)

mon mal (...) qui n'est pas de la misanthropie, Dieu m'en garde, mais du dégoût pour tout ce qui dégoûte les hommes.

(1) L'épouse de Vigny avait été frappée par ce mal.

(2) in UN POETE BILINGUE, ADOLPHE DUMAS, Frédéric Mistral neveu, p. 126.

(3) Après avoir fait connaissance en 1856 à Maillane, les deux hommes échangèrent une abondante correspondance. Elle s'échelonne entre le 26 février 1856, trois semaines après leur 1ère entrevue et le 22 juillet 1861, soit vingt-quatre jours avant la mort de Dumas.

La désespérance, presque, de la nausée. Sa création littéraire perdait elle aussi de son enthousiasme. Depuis 1849, il écrivait peu, excepté un fort long poème L'ACROPOLE ET LE CALVAIRE qu'il avait commencé, rue Plumet, lors de sa maladie de poitrine. C'est donc un long poème qui, s'il traite de la mort du Christ, rappelle aussi les souffrances des grands philosophes grecs: Socrate, Aristophane... Dumas envoya son œuvre à l'auteur de La mort du loup, il souhaitait présenter son poème au concours de poésie de l'Académie Française. Malgré l'âge, Dumas était resté terriblement impatient; il ne savait pas attendre, patienter et se taire. Il écrivit à Vigny, voulant connaître son opinion, le plus tôt possible, il alla jusqu'à lui proposer de lui rendre visite le jour-même. Vigny qui le connaissait bien lui répondit aussitôt, l'apaisant, le félicitant:

Paris 12 avril 1854

Je n'ai reçu votre billet qu'hier au soir, mon cher ami. Ne vous dérangez pas, restez chez vous. Demain vers deux ou trois heures, j'irai vous voir. J'ai trop à vous dire de votre beau poème pour tenter d'en écrire un mot, debout et partant de chez moi pour tout le jour pour des affaires. Que de ravissantes beautés dans votre MORT DE SOCRATE, votre Aristophane, votre Grèce, dont les enfants proscrits sont si amoureux jusqu'à la mort. A demain le reste. J'envoie expres pour que vous ne fassiez pas en vain ce long voyage. Tout à vous.

ALFRED DE VIGNY. (1)

Dumas souhaitait ce prix; il sollicitait ses amis dont Montalembert (2) qui lui répondit très aimablement dès le 18 mai 1854. Mais c'est Vigny qui se montra son plus ardent défenseur. Or Vigny était un académicien très consciencieux et qui lisait très sérieusement tout ce qui lui était proposé:

Deux manières de lire. L'une est celle que, plusieurs fois, M. Villemain (3) nous a dit être en usage parmi quelques hommes de mérite: lire la table et une page. L'autre, lire l'œuvre entière, la plume à la main. C'est la mienne. J'y gagne à savoir ce que veut l'auteur, d'où il vient et où il va. Tout esprit studieux et attentif doit savoir réunir les traits épars qui sont l'âme d'un livre et que les lecteurs distraits n'aperçoivent pas. (4)

(1) Cité in UN POETE BILINGUE, ADOLPHE DUMAS. Frédéric Mistral neveu, p. 127.

(2) Montalembert - Charles Forbes comte de - 1810-1870. Après avoir collaboré à L'AVENIR en 1830, il se soumit à la condamnation papale et se sépara de Lamennais. Membre de la chambre des pairs où il se prononça pour la liberté religieuse et la liberté de l'Enseignement, il fut élu, après 1848, à l'Assemblée Constituante, puis se rallia au Prince-Président. Il siégeait à l'Académie Française depuis 1852.

(3) Villemain - Abel--François (1790-1870). Professeur à la Sorbonne, il fut élu député peu avant la Révolution de 1830, puis pair de France en 1832. Ministre de l'Instruction Publique de 1840 à 1844, il siégeait à l'Académie Française depuis 1821.

(4) in M. DE VIGNY, HOMME D'ORDRE ET POETE. Supplément au JOURNAL D'UN POETE H. Guillemin - p. 115.

Enfin, Alfred de Vigny lui-même, se chargea de lire le poème de Dumas L'ACROPOLE ET LE CALVAIRE devant l'assemblée des académiciens. Quatre ans plus tard, il se souvenait encore de cette séance et la racontait à Alphonse Dumas

2 mars 1858 lundi

(...) Jamais je n'oublierai l'émotion que j'éprouvais et fis éprouver à l'Académie lorsque, lisant cette belle poésie (la mort de Socrate) qui m'était inconnue et déchiffrant cette belle musique avec l'ardeur de LISTZ au piano, j'avançais de strophe en strophe, et quand je levais les yeux, j'entrevois des larmes abondantes sur les joues de marbre les plus éternellement glacées que je connaisse. On ne vous connaîtra pas, on ne vous rendra pas justice tant que ce poème ne sera pas publié. (...)

A. de Vigny. (2)

Tous ces efforts conjugués furent récompensés: le poème obtint cette année-là la médaille d'or hors-concours de l'Académie Française. Vigny poussa plus loin encore son amabilité: son ami se trouvant à Rouen, il chercha à lui éviter le déplacement à Paris pour venir retirer son prix.

(2) in UN POETE BILINGUE, ADOLPHE DUMAS, Frédéric Mistral neveu, p. 130.

Il suffisait que Dumas envoyât un ami, pourvu que ce ne fût pas un académicien, pour recevoir le prix par procuration. Enfin sachant son ami fort peu argenté, Vigny intervint pour que la médaille d'or se métamorphosât en billets de banque. C'était là faire preuve d'une grande obligeance doublée d'une extrême délicatesse

12 août 1854

(...) Au milieu de ces troubles (1), j'ai pu aller à l'Académie Française, c'est un lieu d'asile où ne pénètre aucune maladie, ni la haine, ni la politique, ni le choléra. On y délibère sur vous et l'on a maintenu la première décision, c'est-à-dire le don d'une MEDAILLE D'OR du poids de mille francs. On la garde dans un écrin de maroquin rouge, si l'on veut, ou sinon on la change en billets de banque en se réservant une médaille de bronze tout aussi poétique que l'autre, et moins pesante. Voilà ce qu'on a fait et ce qui vous a été prédit par les prophètes. (...) (2)

(1) Il s'agit du choléra qui sévit en France et dans sa famille.

(2) in UN POETE BILINGUE, ADOLPHE DUMAS. Frédéric Mistral neveu, p. 130.

Combien Vigny devait-il apprécier Adolphe Dumas pour s'efforcer de le servir de la sorte! Quant à Dumas, malgré les vicissitudes de sa vie, il demeurait toujours aussi généreux. Pour lui, il ne sollicitait jamais d'argent, mais témoin d'un malheur, ou au contraire d'un beau geste, il s'enflammait et pour les autres osait tout. En cet été 1854 il assista à un fait divers peu ordinaire: Alexandre Lefèvre dont le rôle était, à Dieppe, d'être une sorte de garde-plage avait sauvé, en quelques heures, quarante sept personnes de la noyade. Or Adolphe Dumas apprit que cet homme valeureux mais pauvre était menacé d'expulsion. Il écrivit donc une requête à l'empereur.

Quarante-sept noyés, engloutis sous les lames,
Comprenez-vous, Messieurs? Entendez-vous Mesdames?

Ce bonhomme que vous voyez
Avec sa croix d'Honneur, avec ses deux médailles,
A gagné sur les flots quarante-sept batailles,
Sauvé quarante-sept noyés!

Ce chiffre et ce total sont écrits dans les actes,
Sur des livres publics, pour les choses exactes;
Pas un de plus, pas un de moins,
Quarante-sept mourants, le nombre est très sonore;
Quarante-sept vivants, car ils vivent encore;
Le tout, sans compter les témoins.

Quel homme, dites-moi, de tous tant que nous sommes,
A pu sauver la vie à quarante-sept hommes,
En frère, en leur tendant la main?
J'interroge l'histoire et je prends Dieu pour juge:
Cet homme eût sauvé Dieppe et du temps du déluge,
Il eût sauvé le genre humain.

(.....)

Cet homme est honnête homme et d'une honnête vie.
Parfois, il boit du vin, mais jamais d'eau de vie,
Il a peur de déranger.
Comme il a tout son cœur, il veut toute sa tête;
Celui qui boit, dit-il, outre qu'il devient bête,
N'est jamais prêt pour le danger.

Enfin, comme un baiser, j'ai son nom sur la lèvre
Cet homme bon se nomme Alexandre Lefèvre,
Il est fort, mais paisible et doux;
Il est pauvre et c'est lui qui vous prête assistance,
Et vous apprend que Dieu n'a pas mis de distance
Entre un homme du peuple et vous.

Or, la ville, le maire et la maison commune,
Préfet et sous-préfet, dix familles pour une,
Tout le monde et le peuple en chœur,
Sont d'accord et quelqu'un, que personne ne nomme,
Demande qu'on ruine et qu'on chasse cet homme
De sa cabane de pêcheur!

Adolphe Dumas obtint gain de cause: grâce à une aide de l'empereur, Alexandre Lefèvre put s'établir propriétaire d'un établissement de bains, tout près de Dieppe, au Puys.
Ce que le poète ignorait, c'est que ce service qu'il venait de rendre à un étranger précipiterait sa propre mort.

Enfin, toujours en cet automne 1854, le 3 octobre précisément, Dumas donna, en l'honneur de la victoire de Sébastopol (1) un poème qui parut dans le journal LA VIGIE DE DIEPPE dès le lendemain. Ce poème qui s'intitule Te deum laudamus fut écrit à la demande du rédacteur en chef du journal. Le poète y chante sa religion et son patriotisme et y dénonce le régime russe et le tsar.

Dieppe, le 3 octobre

En notre ville comme partout, la nouvelle du succès obtenu par notre armée d'Orient, a été accueillie avec un enthousiasme universel. Dès dimanche dans la soirée, sur le bruit d'une dépêche privée annonçant la reddition de Sébastopol, les maisons se sont illuminées avec une spontanéité qui fait honneur au patriotisme de nos populations, et chacun s'est empressé d'arborer les couleurs nationales. Depuis ce moment, et encore bien que le résultat définitif des opérations de nos armées soit encore entouré d'une certaine incertitude, le doute ne peut trouver place dans nos esprits, et chacun considère ce triomphe de la cause du droit et de la civilisation sur la barbarie comme un fait désormais acquis à l'histoire de nos armes.

S. Lefèvre.

(1) Sébastopol - Siège principal de la guerre de Crimée (septembre 1854-septembre 1855) le port fut pris d'assaut par les forces franco-britanniques, commandées par Pélissier.

L'émotion a été si grande hier, que nous avons demandé à M. Adolphe Dumas d'être notre cri de joie dans la ville de Dieppe.

Sa réponse ne s'est pas fait attendre: sa religion, son patriotisme et son grand cœur en diront plus que nous.

S. Lefèvre.

TE DEUM LAUDAMUS!

Dieppois! et nous aussi, puisque je suis votre hôte,

Je suis votre vigie et votre garde-côte

Et votre poète à la fois,

Un Te Deum! après le canon à mitrilles,

Je ne vous prête que ma voix!

L'Empire, c'est la paix, et cette bête immonde

Que l'Empereur salue avec la paix du monde

Et qu'il appelle son ami,

Il croyait qu'un grand peuple a peur de ses peuplades.

Il croyait aux fléaux, il croyait aux malades,

Il croyait au monde endormi!

(.....)

Il ruait ses troupeaux de Russes et de Slaves,

Ses Cosaques fouettés parle fouet des esclaves,

Vers la France et les pays chauds:

Que sais-je? Ce bourreau sans honte et sans vergogne,

Il armait contre nous jusques à la Pologne,

Dans les bagnes et les cachots.

Le fusil dans la main et le sac sur l'épaule,

Nous montions à l'assaut sur les glaces du Pôle,

Il fuyait devant nos obus.

Croyant avoir pour lui la colère céleste,

Au Midi de l'Europe, il comptait sur la peste

Et sur le choléra-morbus! (1)

Sébastopol est pris et la flotte d'Europe

A puni justement ton meurtre de Sinope (2)

Ton charnier de sang et de feu;

Demain tu n'auras plus un serf qui t'appartienne,
Et nous te chasserons de l'Eglise chrétienne,
Avec tous les fléaux de Dieu!

Et nous n'étions pas là, soldat, prêtre ou pilote,
Pour combattre, ou chanter, ou prier sur la flotte,
Les deux mains jointes, à genoux?
Et nous n'avons pas vu ce que dira l'histoire:
Tant de lâches, sans nous, payer cette victoire...
Et tant de braves, morts sans nous!

Silence! puisque Dieu fait de si grandes choses,
Il est pour la justice et pour les justes causes.
A lui nos pleurs, à lui nos chants.
C'est lui qui fait la paix et qui finit la guerre,
Puisqu'il ne permet plus les méchants sur la terre
Ni le triomphe des méchants!

Adolphe DUMAS.
Dieppe, 2 octobre 1854.

Œuvre de circonstance, œuvre sur commande, Dumas s'était fourvoyé dans la grisaille littéraire.

- (1) Saint-Arnaud nommé maréchal en 1852 était le commandant des forces françaises en Crimée. Atteint par le choléra-morbus il mourut sur le bateau qui le ramenait en France. Victor Hugo le fustige dans le poème XVI du livre VII de CHATIMENTS.
- (2) Sinope: port de Turquie, sur la mer Noire. En 1853, les Russes y coulèrent une escadre turque et brûlèrent une partie de la ville.

III. LA REVELATION ORIGINELLE

1855-1861

Vous êtes le père des Féliques

Lettre de Frédéric Mistral à Adolphe Dumas
datée du 28 décembre 1859.

(in CORRESPONDANCE de FREDERIC MISTRAL à ADOLPHE DUMAS, lettre XXII - p. 66
publication des Annales de la Faculté des Lettres – Aix en Provence – 1959)

RACINES

Fuir, quitter ce monde maussade, terne, quitter les côtes de la Manche, quitter Paris et ses compromissions; retrouver le soleil, la santé, la Provence! Tel était le désir d'Adolphe Dumas. Dès le 3 avril 1855 il déposa au ministère de l'instruction publique et des cultes que dirigeait Fortoul (1), une demande pour être chargé de mission dans le midi afin de rechercher les origines de la poésie française dans les provinces méridionales et de rendre compte de la naissance de la langue romane au moment de la corruption de la langue romaine.

Le projet de Dumas tenait donc à la fois de la philologie, de la phonétique, de l'étymologie; il voulait rechercher dans les langues méridionales la naissance de la langue française. Mais le 11 mai 1855, Dumas reçut la réponse du ministère: sa sollicitation était refusée, ou du moins lui demandait-on des éclaircissements sur ses buts. Il écrivit aussitôt un long mémoire explicatif et attendit encore. Cette fois, le 14 juin, la réponse qui lui parvint était favorable. Non seulement sa mission était acceptée, mais on lui octroyait huit cents francs pour mener à bien son enquête.

Dire la joie de Dumas ce jour-là! Il allait enfin pouvoir revenir dans sa Provence natale, entendre encore la douce langue maternelle, la faire découvrir, reconnaître peut-être comme essentielle dans la formation des langues romanes; déjà Dumas rêvait... Ce qu'il ignorait encore c'est que la réalité passerait ses espérances.

Dumas avait toujours de la famille à Eyragues (1): il s'y rendit donc pour commencer ses recherches. Quand il partit, il pensait rencontrer de vieux poètes patoisants, de vieilles mémoires qui connaissaient encore les mots oubliés. Quant à l'Empire qui lui offrait cette mission, Dumas n'en était toujours pas très solidaire. Cette lettre de Jules Janin, son ami, révèle ses véritables sentiments:

25 février 1856

(...) Parmi tous ces vieux poètes que tu es en train de dénicher pour obliger cet idiot de Fortout, une bête qui flairait naguère sur tous les quais, un faquin, (voir Dumas faire un serment à ce drôle!) il me semble que tu as dû rencontrer plus d'un meurt-la faim qui n'a pas un morceau de vieille chemise pour envelopper son cadavre au fond du cercueil. Les enfants de la terre provençale ont été aussi mal vêtus que les enfants du nord (...) (1)

(1) Fortoul Hippolyte - 1811-1856. Ministre de la Marine en 1851, il obtint le lendemain même du Coup d'Etat auquel il contribua le poste de Ministre de l'Instruction Publique. (2) François Dumas (1797-1879) cousin d'Adolphe Dumas était médecin à Eyragues.

Or la Provence que découvrit Adolphe Dumas avait bien changé depuis près de vingt ans.

La Provence avait témoigné de nombreuses résistances au coup d'état. Soumise, elle manifesta son opposition lors des plébiscites de 1851 et 1852 par le taux important de ses abstentions. Pourtant, le début de l'empire semble, avoir été bien accepté. Aux élections de 1863 l'opposition recueillit au maximum 20 à 25 pour cent des voix dans le Var et les Bouches du Rhône, département où se trouvait Dumas.

L'empire menait, en effet, une politique économique favorable à la Provence. De 1843 à 1849, Talabot (2) construisit le tronçon de chemin de fer de Marseille-Avignon qui fut relié au réseau parisien et lyonnais dès 1854. Toulon fut atteint en 1859.

Le Rhône était lui-même le théâtre d'un intense trafic: le fleuve était sillonné de bateaux à vapeur qui faisaient le service de Lyon à Port Saint Louis, de bateaux à voiles et de curieuses petites barques munies de roues qui semblaient n'aider en rien à leur propulsion.

En vérité c'était une technique de pêche: la roue-mue au fil de l'eau, entraînait un filet qui écumait le fleuve dans son sillage et faisait l'étonnement des étrangers... Mais le Rhône pouvait causer de terribles ravages. Aussi continuait-on à cette époque, les travaux d'endiguement commencés vers 1840.

Tous ces nouveaux moyens de transport favorisaient donc le développement de la Provence. Et d'abord, le développement touristique: un Pétrarque à la main, on arpentait les rives de la Fontaine

de Vaucluse (3), ou, un Alexandre Dumas sous le bras, on allait visiter If. Avignon et Salon accueillait les passionnés du Moyen âge. La Côte d'Azur, Hières en particulier, connurent sous l'empire la plus grande prospérité: Hières vécut son apogée sous Napoléon III. Séjour des princes et des écrivains, de mieux en mieux équipée en hôtels, professeurs d'inutilité, loueurs de pianos et de voitures, photographes même, la ville attira une clientèle de Parisiens, de Lyonnais et d'Anglais qui commencèrent à construire dans la campagne.

(2) Talabot Paulin: 1799-1885. Cet ingénieur français né à Limoges construisit les premières lignes de chemin de fer dans le Sud de la France, en Italie, Algérie et jusqu'au Portugal.

(3) Fontaine de Vaucluse: Village situé sur les rives d'une résurgence très importante de la Sorgue, fleuve souterrain alimenté par les eaux de pluie. Pétrarque y séjourna lors de l'exil de sa famille en Avignon.

Pourtant, ce qui étonnait le plus Adolphe Dumas en cette année 1856 c'était le changement qu'il découvrait dans la campagne provençale. L'apparition du réseau de chemin de fer avait en effet donné un essor considérable à l'agriculture. Certes, les champs de blé s'étendaient toujours à perte de vue, mais la culture de l'olivier était en régression et le poète découvrait de la fenêtre de sa diligence des vignes qui prenaient de plus en plus de place dans le nouveau paysage provençal. Il existait encore dans une partie de la Crau et de la Camargue des étangs, des marais qui créaient de vastes espaces inhospitaliers et stériles. Mais sur sa route, autour de Monteux et du Thor (1), Dumas avait pu apercevoir les vastes étendues de la culture de la garance (2) dont la fortune reposait sur son utilisation dans la teinture. Plus près de chez lui, dans le canton de Saint-Rémy (3), s'était développée la culture des cardons, cardères, plante industrielle utilisée pour carder les tissus de laine. Enfin, il avait pu constater que les cultures maraîchères aux productions très variées, prenaient de plus en plus de place dans les environs de la bonne ville d'Arles.

Quant aux mûriers qui permettaient le développement de la sériciculture, et dans les magnaneries, l'élevage des vers à soie, ils étaient moins nombreux. Depuis 1853 en effet, une terrible maladie des vers à soie, la pébrine, avait considérablement ralenti leur utilisation.

Pourtant ce qui frappait le plus le voyageur dans cette Provence de 1856 c'était la disparition de la multitude des petits moulins à vent (4) qui, disséminés sur l'ensemble du territoire provençal, assuraient le traitement des céréales nécessaires à la consommation locale. Ils étaient à présent remplacés par de grandes minoteries qui n'avaient pas leur charme mais possédaient en revanche une grande efficacité. Car la Provence s'industrialisait. Marseille et Aix avec leurs huileries, savonneries, minoteries ou même raffineries mais aussi Avignon qui, à côté de la rue des teinturiers où l'on fabriquait toujours ce magnifique tissu qu'on appelait l'indienne (1), voyait à présent s'élever une quarantaine d'usines de traitement de la garance; Avignon où l'empereur avait eu le projet de transformer le palais des papes en palais impérial...

(1) Monteux et Le Thor: Communes de Vaucluse, arrondissement de Carpentras.

(2) La garance: Plante à fleur vert-jaune, dont le rhizome fournit un colorant rouge. La culture de la garance fut ruinée par la concurrence de l'alizarine de synthèse.

(3) Au cœur d'une région particulièrement fertile, Saint-Rémy se trouve à égale distance d'Avignon (21 km), d'Arles (24 km) et de Cavaillon (19 km).

(4) Cette disparition des moulins à vent est évoquée par Alphonse Daudet dans le conte Le secret de maître Cornille des LETTRES DE MON MOULIN.

Pourtant Avignon et Arles avaient su conserver et même perfectionner l'art de vivre provençal. Arles, s'était pourvue d'un jardin anglais sur le théâtre antique. Sur les promenades plantées de micocouliers, sur la place du marché déambulaient promeneuses et leurs compagnons... Et même si dans cette province éloignée ne parvenait pas LE JOURNAL DES DEBATS (2), Adolphe Dumas fut reconquis par son pays.

Il retrouvait, avec quel bonheur! les coutumes de son enfance: à Noël il vit apparaître sur la triple nappe blanche les plats sacramentaux: les escargots qu'avec un long clou on tirait de leur coquille; la morue fine, la muge aux olives, le cardonet, toutes les friandises réservées pour ce jour-là, les fouaces à l'huile, les raisins secs, les nougats...

On savait toujours aussi bien vivre en Provence, et Adolphe Dumas en était si heureux en ce Noël 1855, qu'à la messe de minuit, ce fut lui qui chanta, moins bien que son frère, mais tellement mieux que tous les autres assistants, le NOEL D'ADAM (3).

Cette année, 1856 qui s'annonçait sous de si bons auspices allait tenir sa promesse et lui apporter de grandes joies.

(1) ETUDES VAUCLUSIENNES, bulletin publié par les départements d'Histoire et Géographie de la Faculté des Lettres et Sciences humaines d'Avignon, dans lequel est paru un article Heurs et malheurs de l'indiennage à Avignon et en France de Jeanne Rambaud (p. 11 N° XXXVIII- Juillet-Décembre 1897) qui étudie l'évolution de cette industrie en Avignon.

(2) Lettre de Jules Janin du 25 février 1856. Correspondance publiée sous la direction d'A. de la Fizelière, librairie du bibliophile - 1877.

(3) Ce Noël fut composé par un moine bénédictin de l'abbaye de Saint-Victor à Paris. C'est Nicolas Saboly (1614-1675?) né à Monteux et mort en Avignon qui perpétua la tradition des Noëls provençaux.

Pourtant, Adolphe Dumas était beaucoup trop consciencieux pour oublier le but de son voyage en Provence, il cherchait; il interrogeait. C'est ainsi qu'il apprit que dans un petit village voisin, à Maillane, vivait un jeune homme passionné de culture provençale, érudit, possédant une grande connaissance de sa langue maternelle et qui s'était promis avec quelques-uns de ses amis (1), non seulement de la ressusciter mais encore de lui donner ses lettres de noblesse.

Or la grande fête de Maillane, la fête patronale tombait précisément dimanche 5 février. Dumas décida donc de rendre visite à ce jeune inconnu, Frédéric Mistral.

Cette première et décisive rencontre, a été maintes fois racontée par Mistral lui-même en particulier dans LES RECITS ET MEMOIRES: Mistral vit donc frapper à sa porte une belle figure d'homme de cinquante ans, d'une pâleur ascétique, cheveux longs et blanchissants, moustache brune avec barbiche, des yeux noirs pleins de flamme et, pour accompagner une voix retentissante, la main toujours en l'air dans un geste superbe. D'une taille élevée, mais boiteux et traînant une jambe percluse, lorsqu'il marchait, on aurait dit un cyprès de Provence agité par le vent.

- C'est donc vous, monsieur Mistral, qui faites des vers provençaux? me dit-il tout d'abord et d'un ton goguenard, en me tendant la main.

- Oui, c'est moi, répondis-je, à vous servir, monsieur!

- Certainement, j'espère que vous pourrez me servir. Le ministre, celui de l'instruction publique, M. Fortoul, de Digne, m'a donné la mission de venir ramasser les chants populaires de Provence, comme le Mousse de Marseille, la Belle Margoton, les Noces du Papillon, et, si vous en saviez quelqu'un, je suis ici pour les recueillir.

Et, en causant à ce propos, je lui chantai, ma foi, l'aubade de Magali, toute fraîche arrangée pour le poème de Mireille.

Mon Adolphe Dumas, enlevé, épaté, s'écria:

- Mais où donc avez-vous pêché cette perle?

- Elle fait partie, lui dis-je, d'un roman provençal (ou, plutôt, d'un poème provençal en douze chants) que je suis en train d'affiner.

(1) Le 21 mai 1854, réunis à Font-Ségugne un groupe d'amis: Aubanel, Brunet, Giéra, Mathieu, Mistral, Roumanille et Tavan fondèrent le félibrige, école littéraire constituée pour le maintien et l'épuration de la langue provençale ainsi que pour la renaissance d'une littérature du midi de la France.

Adolphe Dumas fut surpris; à son avis: il fallait certes chanter la Provence mais dans la langue de Paris! Cependant le jeune homme continua sa lecture, et pour Dumas la surprise se transforma en révélation. Il était poète et comme tel, il savait apprécier toute l'harmonie des vers du jeune homme; il était provençal et peu à peu agissait sur lui le charme de la langue maternelle, de la langue du cœur. Dumas fut transporté et Frédéric Mistral continue dans ses RECITS ET MEMOIRES:

- Ah! si vous parlez comme cela me fit Dumas après ma lecture, je vous tire mon chapeau, et je salue la source d'une poésie neuve, d'une poésie indigène dont personne ne se doutait. Cela m'apprend, à moi, qui, depuis trente ans, ai quitté la Provence et qui croyais sa langue morte, cela m'apprend, cela me prouve qu'en dessous de ce patois usité chez les farauds, les demi-bourgeois et les demi-dames existe une seconde langue, celle de Dante et de Pétrarque. Mais suivez bien leur méthode, qui n'a pas consisté, comme certains le croient, à employer tels quels, ni à fondre en macédoine les dialectes de Florence, de Bologne ou de Milan. Eux ont ramassé l'huile et en ont fait la langue qu'ils rendirent parfaite en la généralisant. Tout ce qui a précédé les écrivains latins du grand siècle d'Auguste, à l'exception de Térence, c'est le fumier d'Ennius. Du parler populaire ne prenez que la paille blanche avec le grain qui peut s'y trouver. Je suis persuadé qu'avec le goût, la sève de votre juvénile ardeur, vous êtes fait pour réussir. Et je vois déjà poindre la renaissance d'une langue provignée du latin, et jolie et sonore comme le meilleur italien. (1)

Quelle surprise pour Dumas! Il était venu en Provence pour recueillir les dernières bribes d'une langue qu'il croyait mourante; il s'attendait à trouver un fantôme et voilà devant lui, incarnée par ce jeune homme, une langue vigoureuse, plus fraîche, plus sonore, plus jeune que jamais. Et autour de ce jeune poète, s'étaient groupés d'autres hommes, tout aussi jeunes, tout aussi passionnés, dont Joseph Roumanille qu'il avait connu adolescent...

Dumas ne perdit toujours pas de vue le but de sa mission; il adressa au ministre de l'Instruction Publique et des Cultes un premier rapport dès le 1^{er} janvier 1856 sur l'enquête qu'il avait commencée en juin 1855. Un second rapport de mission fut adressé à ce même ministre le 25 novembre 1857. C'était un compte-rendu (2) philologique, diverses réflexions sur la poésie populaire romane. Dumas y parle de Mistral, de son œuvre, mais ce rapport n'est pas un support suffisant pour la découverte qu'il venait de faire; il lui réservait une bien meilleure destinée.

Ce séjour en Provence apporta à Dumas un bonheur bien plus grand que ce qu'il n'aurait osé espérer car à l'amitié de Mistral allait s'ajouter une expérience plus enivrante encore. Pendant cette année 1856, Dumas fit la connaissance d'une jeune femme, charmante, intelligente, mais déjà mariée. Provençale comme lui, elle le comprenait et devinait la richesse de cet homme qui malgré tous ses efforts n'était jamais parvenu au faite de la gloire. Il n'était pourtant ni aigri, ni amer, toujours prêt à offrir à ses nouveaux amis les forces qui lui restaient.

(1) in MEMOIRES ET RECITS de Frédéric Mistral - Ch XVI, p. 308.

(2) Une lettre à Roumanille du 18 décembre 1857 (ms 6009 Livrée Ceccano) précise que Dumas a rencontré le ministre le 15 décembre à ce sujet.

Avec cette jeune femme (1) Dumas faisait dans la campagne provençale de longues randonnées en calèche. Il en reste dans le recueil LES ILES D'AMOUR (2) des poésies brûlantes, la révélation d'un bonheur véritable, l'ivresse d'un amour partagé:

RETOUR A VAUCLUSE

Pour mieux me rappeler notre âge d'innocence
Elle voulut revoir le mont de ma naissance
Et ma Chartreuse au pied du mont.
Et nous vîmes Bon-Pas avec les deux tourelles

Où vinrent se poser deux blanches tourterelles
Qui s'envolèrent vers Caumont

(1) Dumas était trop discret pour citer, fût-ce dans, sa correspondance, le nom de son amie. Son manuscrit des ILES D'AMOUR est peut-être plus bavard que lui-même.
Le manuscrit 4258 présente en effet un poème intitulé: Vers écrits sur la mer (XXXIX) qui livre un prénom:

... mais en partant j'y laisse encore,
Le matin qui la réveilla,
Toutes ses larmes à l'aurore
Et le nom de Cornélia!

Et ces vers que je viens d'écrire
Et que mes yeux n'ont pas relus...
Mais qu'elle y reviendra relire
Quand son ami n'y sera plus.

(2) Les îles d'amour. Manuscrits 4258 et 4729. Livrée Ceccano.

A Caumont, dans l'église, où cinq ans avant elle,
Dieu m'a fait, moi, chrétien et mon âme immortelle,
Pieuse et me disant: je crois,
En me donnant sa main et me disant: je t'aime,
Elle plongea ses doigts dans l'eau de mon baptême
Et fit le signe de la croix.

Depuis le pont de l'Isle où bouillonnait l'Ecluse,
Nous semions de baisers le chemin de Vaucluse.
Son sein battait contre mon bras,
A ses yeux rayonnaient deux larmes amoureuses
Et tout son cœur chantait sur ses lèvres heureuses
Allons partout où tu voudras

Et nous allions où vont ceux qui s'aiment encore
Et tressaillent au nom de Pétrarque et de Laure.
Elle m'aimait et je l'aimais,
Nous allions où depuis Adam et depuis Eve
Vont l'amant qui soupire et l'amante qui rêve,
Où les autres ne vont jamais.

Le château de Saumane, en ruine et sans maîtres,
Semblait nous regarder à travers ses fenêtres
Et nous saluer au retour.
Et nous dire: Aimez-vous, bienheureux que vous êtes,
Vous le voyez; voilà sans le chant des poètes
Tout ce qui reste de l'amour.

Derrière nous fuyaient les maisons des campagnes

Vaucluse m'entourait d'un cercle de montagnes
Qui se refermaient sur nous;
Le désert augmentait avec la solitude
Et tout devint extase et tout béatitude
Et tout l'amour à ses genoux.

La Sorgue était si claire et si vive et les mousses
Nous disaient sous tes flots des paroles si douces,
Que je m'arrête - et quand je vois
Cette grotte, semblable aux spélonques antiques
Les sonnets de Pétrarque étaient de saints cantiques
Que nous chantâmes à deux voix.

Hé quoi! mon cher Hugo, quoi! mon cher Lamartine,
Amoureux indiscrets de la Muse latine,
Ce seul coin de votre univers
Et ma Vaucluse aimée et ma Provence aimante
N'auront jamais connu le pas de votre amante
Et ne diront jamais vos vers?

Comment? pas un soupir que recueille l'Histoire
Et pas un de ces mots qui valent une gloire?
Et sous le soleil enflammé,
Après l'abbé Pétrarque amoureux d'une idylle
Vous laissez, quoi? Vaucluse - à qui? l'abbé Delille,
A lui qui n'a jamais aimé?

Ah! quand ils reviendront des longs retours de l'âge,
Des amours de la ville à l'amour du village,
Grotte saine, vallon désert,
Pour punir les ingrats de leur indifférence;
Comme s'ils n'étaient pas les gloires de la France,
Fermez l'oreille à leur concert

Et dites-leur qu'heureux jusqu'à leur faire envie
Un matin j'ai vécu cinq mille ans de ma vie;
Que je suis venu vous offrir
L'amour, le seul amour d'un homme et d'une femme,
Après lequel le corps n'a plus qu'à quitter l'âme,
Deux amants n'ont plus qu'à mourir.

Redites-leur qu'un jour, et toute une journée,
De son lit du printemps, la Sorgue, détournée,
Nous a fait place dans son lit
Et que vous avez vu nos caresses sans nombre,
Jusqu'à ce que le soir nous couvrit de son ombre
A l'heure où le soleil pâlit.

Ajoutez que la nuit n'eut pas assez de voiles
Pour cacher mon bonheur à toutes les étoiles
Que l'œillet, le baume et le thym
Parfumaient cette roche où donnait mon amie,

Pendant que mes baisers la berçaient endormie
Jusqu'à cinq heures du matin.

Et qu'elle, sans trembler de peur ni de la fièvre,
Au bord de cet enfer, suspendue à ma lèvre,
Et ce gouffre ouvert sous ses pas,
Elle levait les yeux vers la voûte céleste
Et priait, priait Dieu qu'il permit tout le reste
Et que l'ombre ne la vit pas!

Va, sombre Olympio, va triste amant d'Elvire,
Je ne veux que t'aimer et ne veux plus vous lire
Jusqu'à ce que vous expiiez
Votre oubli dédaigneux, votre gloire superbe,
Et venez à genoux baiser ses mains dans l'herbe
Où ma bouche a baisé ses pieds.

Et vous, enfants perdus, dont la vie est fanée,
De la vingtième, hélas! à la trentième année,
Et las de vivre et las d'errer
Qui faites fausse route au bout de la carrière
Et pleurez en jetant un regard en arrière
Et ne chantez que pour pleurer,

Comme son lit de noce et la couche embaumée,
Adorez cette pierre où je l'ai tant aimée,
Quand nous étions encor vivants;
Si vous lisez ces vers que j'aurai fait pour elle,
C'est assez pour mon âme et que la mort cruelle
Jette ma cendre à tous les vents.

Et voulez-vous savoir si c'était une faute?
Sa tête sur mon sein pour qu'elle fut plus haute
Et son flanc couché sur mon flanc,
Nous revenions la nuit, seuls à travers la plaine
Mon souffle interrogea quatre fois son haleine,
Elle dormait comme une enfant.

Dumas vécut dans les années qui suivirent 1856, un amour sincère et profond. Celle que dans leur correspondance, Mistral et les jeunes provençaux qui la connaissaient bien appellent: *sancta, dilecta, virgo clamens, virgo fidelis...* (1) donna à Dumas cet amour qu'il avait tant cherché. Mistral écrivit même dans une de ses lettres à son ami en 1860:

La femme est un phœnix: vous seul l'avez trouvé. (2)

Elle habitait Paris; Dumas pouvait donc la rencontrer souvent; elle était auprès de lui dans tous les moments difficiles. Alors qu'il savait son ami malade, Mistral écrivait encore 27 juillet 1859:

J'aime à croire qu'il est possible à votre bon ange de venir de temps en temps égayer votre solitude et charmer vos douleurs...

(1) in UN POETE BILINGUE, ADOLPHE DUMAS - Frédéric Mistral neveu. p. 62.

(2) Allusion dans une lettre de Mistral. Lettre XXIV in Correspondance de Frédéric Mistral et Adolphe Dumas. T. 2. publication des Annales de la Faculté de Lettres d'Aix en Provence. 1959

Elle ne le quitta pas et partagea, autant que cela lui fut possible, ses derniers succès et ses derniers revers.

Ainsi donc Dumas était heureux, si heureux même que le désir d'écrire renaissait en lui, plus fort encore que dans sa jeunesse; il connaissait à cinquante ans passés les moments enthousiasmants de l'inspiration.

Depuis bien des années Adolphe Dumas avait en effet dans ses manuscrits un drame historique, une tragédie moyenâgeuse qu'il ne se décidait pas à finir: BIANCA COLONNA. Ce drame en cinq actes se déroule en Avignon en 1329. Dumas s'était inspiré de l'histoire des Papes et mettait en scène le personnage de Dante dont il disait dans une lettre à Lamartine du 30 octobre 1856:

... le Dante un de ces hommes nés
Pour tenir à genoux les siècles prosternés,
Lui qui serait trop grand pour toute capitale,
N'avait plus de maison et de terre natale ...

et derrière le personnage de Dante se dessinait l'image d'un Lamartine déchu. Dumas fondait sur ce drame de sérieux espoirs; il le reprit et y travailla avec acharnement. Il pouvait écrire à Mistral dès le 26 février 1856:

J'achève le net de BIANCA COLONNA. Dans vingt jours je compte avoir mis fin à la dernière page. (1)

Il semblerait même que la grande Rachel (2), celle qui au Théâtre Français était seule capable de succéder à la gloire de Mademoiselle Mars, ait été pressentie pour le rôle de l'héroïne.

(1) Lettre à Mistral in CORRESPONDANCE DE FREDERIC MISTRAL ET ADOLPHE DUMAS - AIX-EN-PROVENCE - 1959.

(2) Rachel - 1821-1858. Elle entre à la Comédie Française à dix-sept ans et y demeure pendant près de vingt ans.

A Paris, Jules Janin, prévenu par son ami qu'un nouveau drame était achevé, l'exhortait à le présenter à la Comédie Française:

25 février 1856

(...) Ainsi te voilà prévenu qu'il n'y a rien au Théâtre Français, rien que M. Empis (1) et ses bonnes intentions. J'attends donc que tu nous apportes ta nouvelle tragédie, on te lira dans le cabinet que tu connais; tu dîneras dans la salle à manger où tu es le bienvenu. On préviendra M. Empis et Melle Rachel (...)

J. Janin (2)

Dumas présenta sa pièce, mais les comédiens se tenaient sur leur garde; ils se souvenaient du CAMP DES CROISES, car c'est là le même théâtre: le drame historique coulé dans le moule d'une tragédie classique; une vue minutieuse, précise, certes, de l'histoire mais que la scène, trop exigüe, ne peut contenir. C'est un nouveau drame romantique, mais en 1856, et le comité refusa de courir une pareille aventure.

A Eyragues Dumas était triste, mais s'il pleurait, le refus du comité n'était pas la seule cause de son chagrin. Il avait amené, dans son voyage en Provence son amie fidèle, sa colombe, témoin muet de ses souffrances à Saint-Jean-de-Dieu. Or sa colombe venait de mourir:

Elle a péri, comme tout ce qui m'aime, par la pierre d'un enfant méchant.

Dumas est très affecté par la mort de cette si fidèle compagne; il dira plus tard à Lamartine:

Après ma mère, mes frères, ma sœur, ce que j'ai le plus aimé, le plus regretté, le plus pleuré sur la terre, c'est un pauvre oiseau, c'est une tourterelle; c'est l'amie, c'est la compagne du solitaire.. (3)

(1) Adolphe Dominique Simonis dit Empis naquit en 1795. Il entra à l'Académie Française en 1847. Il succéda comme administrateur du Théâtre Français à Arsène Houssaye en 1856. Il quittera ce poste le 24 octobre 1859 pour être nommé Inspecteur des Bibliothèques.

Il écrivit des pièces de théâtre dont de nombreuses comédies: LA DAME ET LA DEMOISELLE en 1830, UN CHANGEMENT DE MINISTRE en 1831...

(2) in UN POETE BILINGUE, ADOLPHE DUMAS. Frédéric Mistral neveu, p. 153.

(3) in LXXXe ENTRETIEN. Lamartine Ch. XVIII. (dans la 9^{ème} strophe, biffé, Dumas rapportait que sa colombe avait été dévorée par un chien; il a donc modifié la mort de la colombe).

Et comme cela arriva souvent chez le poète, la tristesse se mua en poésie, Dumas écrivit en effet un long poème La mort de ma colombe qu'il déposa au MEMORIAL DE VAUCLUSE dès le lundi 23 juin 1856 et qui parut en feuilleton dans le journal le 6 juillet 1856. Certaines strophes en sont fort belles, toutes témoignent par leur harmonie d'une grande tendresse. Il rappelle tout d'abord la vie de l'oiseau:

Depuis ce jour et tous les jours que Dieu fait naître
Elle n'a plus quitté ma chambre ou ma fenêtre
Tous les matins à son réveil,
Esclave de son cœur, mais libre de ses ailes
Les ouvre comme deux éventails de dentelle
Et les étend à son soleil.

Son parc a quatre murs, et sa verte prairie
Fleurit depuis dix ans sur ma tapisserie.
Sans volière et sans pigeonnier,
N'ayant rien et pas même une cage où la mettre,
Je lui dis vole, et prends chez moi comme ton maître,
La liberté d'un prisonnier.

Puis évoque sa mort:

Nos penchants étaient nés de notre solitude,
Et notre amour venait de cinq ans d'habitude,
Cinq ans de travail et d'ennuis.
Le malheur se ressemble, et le malheur s'assemble
Ensemble nous chantions, et nous pleurions ensemble
Tous les jours et toutes les nuits.

Mes amis le disaient, je puis bien le redire;
Elle avait tout d'humain, excepté le sourire.

Nous la regardions en tremblant,
Et plus on regardait ses yeux pleins de lumière,
Plus on me demandait si l'âme de ma mère
N'était pas dans cet oiseau blanc.

(.....)

Et bien! ce don de Dieu qui chantait tout à l'heure,
Je pleure et je l'attends, je l'appelle et je pleure.
Et dites-moi si j'ai raison:
Mon miracle d'amour, ma colombe adorée,
Un chien de boucherie, un chien l'a dévorée
A la porte de ma maison.

Comment! je n'en sais rien, Dieu seul en sait la cause
Sitôt que nous aimons quelqu'un ou quelque chose,
La Mort dit: pourquoi l'aimes-tu?
Et notre Eve est partout, partout le mauvais ange,
Un bel oiseau qui chante, un chien fou qui la mange,
Voilà le sort de la vertu.

Oh! toi cruelle toi, si tu n'étais pas sainte!
Faut-il ne rien aimer, ou n'aimer rien sans crainte?
Pas même sa mère ou sa sœur,
Ni la fleur, ni l'oiseau, ni l'enfant, ni la femme?
Alors, mon Dieu, pourquoi nous donnez-vous une âme?
Pourquoi me donniez-vous un cœur? (1)

(1) Manuscrit 6049. Livrée Ceccano. Une lettre à Roumanille du 6 août 1860 affirme que Lamartine a pleuré en écoutant le poème. (ms 6010. Livrée Ceccano).

Enfin, ces strophes justifient ce jugement de Jules Janin:

Peut-être un jour Adolphe Dumas, quand on le connaîtra mieux; quand on voudra le retirer avec la bonne volonté de le tirer de l'abîme, sera sauvé par son élégie à la colombe qui fut dévorée un jour sous ses yeux durant un voyage qu'il faisait dans le Midi où il cherchait les chants inconnus de la Provence, et dont il rapporta, victorieux pour les autres et triomphant autant que si c'eût été pour lui-même, un chef-d'œuvre appelé MIREIO. (1)

Mistral et Roumanille témoins de ce drame domestique, voulurent manifester à Dumas toute leur sympathie et rédigèrent chacun, dans les jours qui suivirent, un poème en souvenir de la tourterolle d'Adolphe Dumas; elle passait ainsi à la postérité... (2)
Puis, l'automne venu, il fallut quitter cette si hospitalière terre de Provence où pour la deuxième fois Adolphe Dumas était venu rallumer son existence déçue. De retour à Paris, il écrivait à Mistral le 16 octobre 1857:

C'est Paris et cela ne vaut pas la Provence. (3)

Pourtant en cette année 1857, un succès littéraire apporta au poète une compensation à sa peine. Il venait en effet de publier une étude LA CRITIQUE ET LES CRITIQUES AU XIX^e SIECLE (4); elle traitait de la critique philosophique, historique et littéraire et contenait des jugements sur

Cousin (5). Guizot, Villemain, Sainte-Beuve, Nisard, Théophile Gautier... Ce recueil obtint en 1857 le prix unique de la société des gens de lettres.

(1) in LE JOURNAL DES DEBATS, Jules Janin - 26 octobre 1861. (2) Le long poème de Roumanille est donné en appendice.

(3) in CORRESPONDANCE DE FREDERIC MISTRAL ET ADOLPHE DUMAS. Lettre III, p. 23, cachet de la poste 16 octobre 1857.

(4) Cette œuvre fait le sujet d'une étude annexe.

(5) Cousin (Victor) 1792-1867. Professeur à la Sorbonne, il fut ministre de l'Instruction Publique dans le cabinet Thiers en 1840. Il fut le premier à introduire en France la philosophie de Hegel. Il fut élu à l'Académie Française en 1830.

MIREILLE

Il fallut de longs mois à Adolphe Dumas pour se réadapter à la vie de Paris. Pendant des jours et des semaines, il attendit les nouveaux vers de son jeune ami Frédéric Mistral, il savait qu'un nouveau Virgile était en train de naître et ferait tout pour l'aider à éviter les mille pièges du monde littéraire.

En 1857 la guerre de Crimée était encore un souvenir douloureux aussi Dumas rédigea-t-il un long poème intitulé La guerre d'Orient. Il y dénonce d'abord les méfaits du Tsar:

Mais que faisait le Tsar? - Déjà sombre et malade,
Comme il n'a pas de peuple, il lève une peuplade,
Un vaste corps d'armée et des membres discors
Qui n'ont pas la même âme, ayant le même corps;
Car un peuple n'est pas de la terre pétrie,
Et l'âme du soldat s'appelle la patrie.
Ils disent: pour quel maître et pourquoi se bat-on?
Et tous ont sur le dos la marque du bâton...

Après avoir chanté le courage des alliés anglais, le poète donne successivement la parole à plusieurs témoins de la guerre. Un jeune mousse marseillais dont le récit se termine sur ces vers:

Quand le soleil parut au milieu des brouillards,
Saint Anaud sur l'Alma, balayait les fuyards.

Puis c'est le tour d'un soldat, Breton de Saint-Malo puis le récit d'un prêtre, avant la chute finale qui se termine sur une exhortation à recevoir comme des héros ces soldats qui ont fait preuve d'un si grand courage. Le principe du poème était original: pour éviter un long récit, le poète sollicitait divers témoignages. Pourtant le poème n'échappe pas au défaut majeur d'Adolphe Dumas, il manque parfois de clarté.

Plusieurs causes sont à l'origine de ce sentiment de confusion les allusions très fréquentes à l'histoire antique, Xerxès, Pyrrhus ou Alexandre, les références constantes à la mythologie, Neptune, les trois Grâces, les neuf Muses, Vénus, l'Hespéride, les Argonautes... L'expression elle-même, contribue à cette confusion, Dumas use de nombreuses métaphores la fille d'Inachos (1), la fille d'Agénor (2), la reine d'Albion... Enfin, dans ce récit, la vision mystique se superpose, dans la dernière partie du

poème, à la narration. Le poème pourtant vibre d'enthousiasme et de sincérité et malgré ses maladresses atteint souvent au lyrisme.

C'est pourquoi ce poème fit un certain bruit, lorsqu'il parut en 1858. Dumas proposa alors son travail à l'Académie Française. Une nouvelle fois Vigny qui prenait note le 20 mars de cette participation se fit son ardent défenseur. Sur son conseil, Dumas sollicita tout d'abord Montalembert qui lui répondit favorablement le 9 avril, mais Vigny savait l'importance du rôle que jouait Sainte-Beuve à l'Académie, aussi conseilla-t-il à Dumas de voir le critique. Et si le 29 mars, le critique écrivait à Dumas et signait:

Millions d'amitiés

le 13 mai, le poète n'avait toujours pas pu le rencontrer comme en témoigne cette lettre de Sainte-Beuve:

Paris le 13 mai.

Excusez-moi; vous m'avez cherché, écrit, recherché et j'ai été absent et muet. Je ne vis pas, je ne suis pas. Je n'existe qu'en manœuvre pour subsister. Si le prix se donnait à l'homme, je vous dirais tout d'abord je vote pour vous. Comme nous avons à tenir compte des œuvres et comparer (250) c'est plus délicat. Nous avons nos balances qui vont souvent contre notre gré. Mais vous pouvez croire que mes dispositions sont d'un ami. Je suis seulement honteux d'avoir une balance à la main à votre sujet, au lieu de n'avoir qu'une poignée de main à vous donner en bon camarade. Je vous la donne d'ici.

Tout à vous.

SAINTE BEUVE. (1)

Le poème ne fut pas primé, Sainte-Beuve s'acharna. La lecture de Vigny fut interrompue à quatorze reprises. Adolphe Dumas n'admit pas ce parti-pris: il se révolta publiquement; il ne put réprimer ses murmures... Murmures violents du reste comme en témoignent les brouillons de lettres et articles retrouvés dans le secrétaire de Dumas après sa mort (2). Le brouillon commence ainsi:

Toute la question est là, M. de Vigny qui sait le prix du moindre vers, a été interrompu quatorze fois et je défie l'académie française, un Ste-Beuve en tête, de donner ses quatorze motifs à un prêtre catholique, à un soldat français, à un homme de lettres, à un bon citoyen, à un honnête homme... (3)

Dumas se démena tant, que les autorités s'en émurent. Une lettre à Joseph Roumanille en témoigne:

J'ai déjà plus que le prix, une lettre que m'a fait écrire l'Empereur, et une lettre autographe de l'archevêque de Paris, ce qui vaut bien 2 000 francs... (4)

(1) in UN POETE BILINGUE, ADOLPHE DUMAS - Frédéric Mistral neveu, p. 143. (2) ms. 4263 - Livrée Ceccano (fol 28). (3) Les feuillets 86,87, et 88 reprennent la même idée et développent:

- feuillet 86: on me dit qu'il y a danger à défier quarante hommes puissants. Que m'importe le danger (...)

- ou encore feuillet 88: L'académie veut nous endormir et elle nous endort. Elle montre de loin les candidatures comme des instruments du supplice, et dit à tous les candidats, ce qu'on disait aux premiers chrétiens: abjurez! Abjurer, quoi? la réformation (sic) du langage? la poésie nouvelle, la plus jeune qu'ait jamais parlé la langue française? allons donc, vous plaisanter. Abjurer l'espit chrétien pour l'Olympe

(4) ms 6010, lettre du 6 juillet 1858. Livrée Ceccano.

Une enquête fut ordonnée par le Ministre, Sainte-Beuve dut faire un rapport ce qui le rendit si furieux qu'il écrivit dans LE MONITEUR un terrible éreintement de l'œuvre de Dumas. Plus tard le critique reprit le thème de son article dans les CAUSERIES DU LUNDI:

Sur M. de Sacy. (1) M. de Sacy est de l'Académie, et, à ce titre, il a charge, pour sa part, d'entendre et de juger chaque année nombre de pièces de poésie et de prose qui sont adressées pour les concours.

Il y a quelques temps, il y a quelques années, si vous voulez, on lisait, dans une séance particulière, des pièces de vers, et on le sait trop, il y a une infinité de façons pour les vers d'être médiocres ou mauvais, Mais les pires de tous à entendre sont ceux qui, sans être plats, et en laissant percer des efforts d'élévation, n'attestent après tout que les convulsions d'un talent ambitieux qui se débat contre une demi-impuissance.

On lisait donc, on lisait pour la seconde ou troisième fois et en dernier ressort, une des ces pièces de vers pénibles, laborieuses, sillonnées ça et là de lueurs, mais pleines d'obscurités, semées de précipices et à se casser le cou à chaque pas; c'était un supplice pour tous. Notez que sans nommer l'auteur de ces vers, je me garderais bien de faire l'allusion même la plus lointaine à son poème rejeté et enseveli si lui-même, par son procédé, n'avait depuis lors rompu toute mesure et ne nous avait dégagés du secret, s'attaquant d'une manière inqualifiable (et de quoi n'est pas capable un poète piqué?) en s'attaquant dis-je, à des juges qu'il avait non seulement choisis, mais sollicités un à un très humblement.

(1) Samuel Sylvestre de Sacy (né en 1801) entra à vingt sept ans à la rédaction du JOURNAL DES DEBATS. Le 18 mai 1854 il entra à l'Académie Française.

On lisait donc cette pièce, un poème fort long, fort dur, fort inégal, où tous les tons se heurtaient, où tout dansait à la fois, et on allait jusqu'au bout par conscience, par égard pour les traces de talent qui s'y révélaient, pour les étincelles qui sortaient de la fumée, pour les éclairs qui illuminaient la nuit. On écoutait, mais on souffrait.

La lecture très bien faite (trop bien faite), par un académicien poète (Alfred de Vigny) qui sait le prix du moindre vers et qui caresse tout ce qu'il touche, ajoutait à la souffrance, en étalant complaisamment les défauts, comme on eût fait des qualités en les mettant dans leur plus beau jour. Je ne connais rien de plus irritant, en pareil cas, qu'un lecteur qui s'arrête en souriant à chaque vers amphigourique, de l'air de dire: c'est charmant, qui ralentit à tout instant son débit pour avertir d'admirer et qui s'applaudit du geste comme s'il était l'auteur. Quand il eut fini et que l'on fit ce qu'on appelle un tour d'opinion. Il n'y eut qu'une voix chez tous ceux qui avaient entendu.

On rejeta la pièce, mais elle avait produit son effet.

Quelques-uns étaient sortis avant la fin; quelques autres, au demeurant, n'avaient pu dissimuler leur impatience. J'avoue que j'étais de ceux-là: à un moment, j'avais crié. Or, M. de Sacy qui était resté jusqu'au bout et qui avait écouté en silence, avait apparemment souffert plus qu'un autre dans son bon sens et dans ses habitudes de bonne langue, de bonne logique, de logique de Port-Royal. Il rentra chez lui après la séance et se sentit indisposé. Il le fut pendant quelques jours. Voilà une indisposition qui lui fait honneur et qui prouve, sinon la force de ses nerfs, du moins la santé de son esprit. (1)

(1) Les CAUSERIES DU LUNDI - tome XIV, page 193. Sainte-Beuve.

Je serai plus clair en réimprimant ici cet article que je n'avais cru devoir l'être dans le MONITEUR. Il s'agissait d'un poème sur la Guerre d'Orient par M. Adolphe Dumas, lequel, pour nous punir de ne l'avoir pas couronné, a fait dire quelques jours après dans les journaux

à sa dévotion, que l'Académie avait des sentiments trop russes pour apprécier les beautés patriotiques de son ouvrage. (1)

(1) Note de Sainte-Beuve.

Dumas fut irrité de voir ce prix lui échapper, il eut pour les divers membres de l'Académie des mots blessants, mais ce sont ses poèmes qui témoignent le plus de sa colère. Ainsi cet épigramme d'avril 1860:

Un jour l'écrivain français
Eut une audace sans égale:
Il osa dire, quel excès!
Que Sainte-Beuve par accès
Était plus méchant que la gale...
Devant la justice légale
La gale lui fit un procès!

ou bien encore ce poème des ILES D'AMOUR intitulé Causailleries du lundi qui caractérise ainsi le style de Sainte-Beuve:

CAUSAILLERIES DU LUNDI
A tout prendre pour bien écrire
Et bien écrire à peu de frais.
Quelques centaines d'à peu près
Quelques cents de pour ainsi dire,

Beaucoup de presque, entendez bien,
Ou de que sais-je, et des peut-être.
Et mot pour mot, lettre pour lettre
Un peu de tout et rien de rien.

et se termine dix neuf strophes plus loin sur cette image

L'infidèle amant des neuf sœurs
Était après maints tours de France
Professeur de circonférence
A l'école des professeurs. (1)

Les deux hommes étaient définitivement brouillés, mais Sainte-Beuve, puissant, usa désormais systématiquement de son influence pour combattre tous les projets de Dumas. Peut-être pensait-il à l'échec de La Guerre d'Orient quand le 6 octobre de la même année Dumas écrivit, non sans amertume, à Frédéric Mistral:

... il a longtemps que j'ai dit, par expérience, que toute conception est une joie, tout enfantement une douleur. (2)

Pourtant, au mois d'août 1858, Adolphe Dumas reçut une nouvelle qui le mit en joie: son jeune ami provençal, avait décidé de venir à Paris. Voici le récit que plus tard Mistral donna de ce voyage:

Ludovic Legré (3), me dit un jour:
Je vais à Paris... Veux-tu venir avec moi?

J'acceptai l'invitation, et c'est ainsi qu'à l'improviste, et pour la première fois, je fis le voyage de Paris, où je passai une semaine.

(1) ms 4258. Livrée Ceccano. 171-97.

(2) in CORRESPONDANCE de Frédéric Mistral et Adolphe Dumas p. 31. Lettre du 6 octobre 1858.

(3) Ludovic Legré fut un ami intime du félibre Théodore Aubanel, sur lequel il a écrit un livre nourri de confidences et de lettres inédites: LE POETE THEODORE AUBANEL (1894). Il était en outre le cousin de Sophie Tiran, épouse de Joseph Aubanel et belle-sœur de Théodore.

J'avais, bien entendu, porté mon manuscrit, et, quand nous eûmes quelques jours couru et admiré, de Notre-Dame au Louvre, de la place Vendôme au grand Arc de Triomphe, nous vîmes, comme de juste, saluer le bon Dumas.

- Eh bien! cette Mireille, me fit-il, est-elle achevée?

- Elle est achevée, lui dis-je, et la voici... en manuscrit

- Voyons donc; puisque nous y sommes, vous allez m'en lire un chant.

Et, quand j'eus lu le premier chant:

- Continuez, me dit Dumas.

Et je lus le second, puis le troisième, puis le quatrième.

- C'est assez pour aujourd'hui, me dit l'excellent homme. Venez demain à la même heure, nous continuerons la lecture; mais je puis, dès maintenant, vous assurer que, si votre œuvre s'en va toujours avec ce souffle, vous pourriez gagner une palme plus belle que nous ne pensiez.

Je retournai, le lendemain, en lire encore quatre (1) chants, et le surlendemain, nous achevâmes le poème.

(1) MIREILLE est un poème en douze chants.

Aussitôt Adolphe Dumas écrivit l'article suivant que LA GAZETTE DE FRANCE publia le 26 août 1858:

... La Gazette du Midi a déjà fait connaître à la Gazette de France l'arrivée à Paris du jeune Mistral, le grand poète de la Provence. Qu'est-ce que Mistral? On n'en sait rien. On me le demande et je crains de répondre des paroles qu'on ne croira pas, tant elles sont inattendues, dans ce moment de poésie d'imitation qui fait croire à la mort de la poésie et des poètes.

L'Académie française viendra dans dix ans consacrer une gloire de plus, quand tout le monde l'aura faite. L'horloge de l'institut a souvent de ces retards d'une heure avec les siècles; mais je veux être le premier qui aura découvert ce qu'on peut appeler, aujourd'hui, le Virgile de la Provence, le pâtre de Mantoue arrivant à Rome avec des chants dignes de Gallus et des Scipion...

On a souvent demandé, pour notre beau pays du Midi, deux fois romain, romain latin et romain catholique, le poème de sa langue éternelle, de ses croyances saintes et de ses mœurs pures. j'ai le poème dans les mains, il a douze chants. Il est signé Frédéric Mistral, du village de Maillane, et je le contresigne de ma parole d'honneur, que je n'ai jamais engagée à faux, et de ma responsabilité, qui n'a que l'ambition d'être juste. (1)

Dumas s'engageait donc de toutes ses forces pour aider à la victoire de MIREILLE; c'est que cette œuvre était écrite en provençal, et qu'il n'était pas facile, pour un jeune provençal s'exprimant dans sa langue de se faire admettre à Paris.

La jeune école fondée le 21 mai 1854, sous le nom de félibrige, se heurtait en effet à deux écueils: d'une part, l'hostilité des patoisans; d'autre part l'indifférence relative des classes dirigeantes et lettrées du Midi. Car l'usage du provençal s'il était général dans le peuple, était considéré comme trop commun par les classes plus aisées. Tout au long du XIXe siècle, en Provence comme dans les

autres provinces françaises, la presse et l'enseignement tout comme l'administration ou même la politique allaient participer à imposer le français comme langue unique.

Certes, certains écrivains comme Hyacinthe Morel, Gustave Bénédicte ou Victor Gélou (2), avaient écrit des chef-d'œuvres de verve populaire; mais hors un cercle très réduit d'initiés, ils étaient peu connus. Il fallait donc à cette œuvre provençale un parrain qui la fit accepter à Paris. Ce rôle Dumas le remplit avec joie et efficacité.

(1) Extrait de l'article de LA GAZETTE DE FRANCE du 29 août 1858.

(2) Hyacinthe Morel: poète provençal auteur du Galoubet, Gustave Bénédicte: poète provençal né à Marseille et mort en 1870 à l'âge de soixante-sept ans. Victor Gélou: poète provençal né à Marseille en 1806. Il ne s'est jamais associé au mouvement lancé par Mistral et Roumanille. Aucun de ces écrivains de langue provençale n'a vraiment participé au félibrige.

Mais il prit vite conscience que sa seule personne ne suffirait pas à un tel parrainage; il frappa donc à la porte de son ami Lamartine, né à Mâcon, qui avait, pendant son enfance, entendu les dialectes du midi et parlé le patois de Milly (1), et qui était susceptible de comprendre, d'apprécier, d'aimer enfin MIREILLE.

Alors, avant que son jeune ami ne repartit dans son Midi natal, Dumas décida de le présenter à Lamartine. Mistral raconta cette première entrevue:

Avant de repartir, j'allai saluer Lamartine, qui habitait au rez-de-chaussée du numéro 41 de la rue Ville-Lévêque. C'était dans la soirée. Ecrasé par ses dettes et assez délaissé, le grand homme somnolait dans un fauteuil en fumant un cigare, pendant que quelques visiteurs causaient à voix basse, autour de lui. (2)

Le jeune homme reparti chez lui, Dumas n'en continua pas moins à s'occuper de la diffusion de son œuvre. Pour que leurs majestés aient, elles aussi, connaissance du recueil, Dumas en remit lui-même un exemplaire à Damard-Hisnard (3) qui après avoir suppléé Quinet (4) au collège de France, faisait partie de la maison de l'impératrice Eugénie, en qualité de secrétaire des commandements. MIREILLE était en de bonnes mains.

Ainsi, le dévouement de Dumas de faiblit pas; en octobre il témoignait à Mistral de son amitié et lui conseillait de se faire connaître:

Mais agissez, agissez, de l'action et de l'action! (5)

(1) Milly: commune proche de Mâcon où Lamartine a vécu. Dans l'entretien qu'il consacre à MIREILLE, Lamartine explique: mon habitude des patois latins, parlés uniquement par moi jusqu'à l'âge de douze ans, dans les montagnes de mon pays, me rendait ce bel idiome intelligible. Lettre à Frédéric Mistral du 6 octobre 1858 - in CORRESPONDANCE DE FREDERIC MISTRAL ET ADOLPHE DUMAS. Lettre V, p. 29.

(2) in MEMOIRES ET RECITS - Ch. XVI - P. 307. Frédéric Mistral.

(3) Damard-Isnard remplaça Edgar Quinet au collège de France en 1847. Mal accepté par les étudiants, il fut nommé en 1848 bibliothécaire au Louvres. Grâce à son origine espagnole et à ses travaux littéraires sur l'Espagne, il fut nommé en 1853 secrétaire des commandements de l'Impératrice.

(4) Quinet Edgar. Les thèmes de ses cours au collège de France (Contre les jésuites - L'ultramontanisme - Le christianisme et la Révolution Française) amenèrent sa suspension en 1846. Elu député en 1848, il fut proscrit lors du Coup d'Etat du 2 décembre 1851.

(5) in CORRESPONDANCE DE FREDERIC MISTRAL et d'ADOLPHE DUMAS p. 32 - Lettre du 6 octobre 1858.

Pourtant, au mois de septembre Dumas dut quitter Paris pour Rouen.

Je viens de marier ma nièce écrit-il à Mistral.

Les noces de la fille de son frère Charles avaient lieu en effet à Rouen, le 8 novembre 1858 (1). Cette jeune fille, Marie-Caroline avait en effet épousé Edouard Pinchon, qui longtemps détint les papiers et manuscrits de son oncle Adolphe Dumas après la mort de celui-ci.

A Rouen où il habitait rue des fossés de Louis VIII, Dumas était l'objet des soins attentifs de toute sa famille. Il travaillait toujours beaucoup, et malgré une santé qui supportait mal les pluies de Basse-Seine, il passait des heures à sa table de travail à rédiger un poème à la gloire de Louis Napoléon: A Napoléon III en langue provençale; cette œuvre semble ne pas avoir été mise au point pour l'édition.

Enfin de retour à Paris, il apprit qu'un de ses confrères, Bouvier, souffrait de devoir vivre dans la maladie et le dénuement; et lui, qui demandait si peu pour lui, usa de son influence pour demander de l'aide. Le 26 janvier 1859, Adolphe Dumas adressa une requête au ministre d'Etat en faveur de Bouvier, dont il dit:

Je ne sais rien de lui, je ne connais pas son œuvre ni sa valeur mais je sais qu'il est infirme et paralysé des deux jambes. Cela me suffit. (2)

Enfin le 21 février 1859 parvint la grande nouvelle: la publication de MIREILLE. Aussitôt Adolphe Dumas s'efforça de solliciter tous ses amis ils l'aideraient à lancer l'œuvre provençale. Dès le début mars, il écrivait à Mistral:

Je vous ai annoncé une correspondance active, je commence.

J'ai vu hier Jourdan (3) qui a publié un article - dans le Siècle - sur les poètes provençaux et qui en parlant de vous annonce Mirèio comme devant paraître. Je lui ai dit ce que c'est que votre poème, et il vous demande un exemplaire vite, vite. Adressez le tout à moi et je ferai parvenir à la minute. (4)

(1) ms 4263. fol 89. livrée Ceccano. La lettre figure en annexe.

(2) livrée Ceccano. mns 4263. La lettre est donnée en appendice.

(3) Jourdan Louis, né à Toulon. Après avoir fondé à Toulon le PEUPLE ELECTEUR, il était devenu rédacteur du SIECLE et en 1859 il fonda LE CAUSEUR. Il consacra à MIREILLE plusieurs articles sous son nom ou des pseudonymes.

(4) in CORRESPONDANCE DE FREDERIC MISTRAL et ADOLPHE DUMAS. Mars 1859, p. 38.

Lui-même publia, dès le 26 mars, un article dans un journal LA PATRIE, et annonçait la venue prochaine de Mistral dans la capitale:

Monsieur,

L'été dernier, j'ai annoncé à Paris et à la France des lettres que j'avais découvert dans le Midi un grand poème et un grand poète en langue provençale. J'avais dans les mains un manuscrit en douze chants intitulé Mirèio et signé Frédéric Mistral. Encore tout passionné de ma trouvaille, j'ai dit des choses énormes, j'ai promis un Virgile. Je pouvais me tromper; les Virgiles d'imitation et même travestis en ont trompé bien d'autres.

Cette année, j'ai le poème imprimé; je l'ai lu trois fois et j'affirme que je n'ai pas lu cinq volumes semblables, dans aucune langue. Méry dit que le poème de Mistral est un chef-

d'œuvre, et Lamartine assure que mon Virgile est un Homère. Me voilà bien rassuré; je ne suis pas un menteur littéraire, ni un ami suspect, cela me suffit, mais ce n'est pas tout.

La critique est appelée à juger cette belle œuvre. En attendant qu'on fasse l'analyse du poème, voici quelques lignes du portrait de Mistral; de peur de le gâter, je transcris un fragment, de ses lettres:

Si je n'étais chrétien, dit-il, et si je n'avais toujours devant les yeux la vie humble et stoïque de mon pauvre père, il y aurait de quoi devenir fou de joie. Mais ne craignez rien: le seul sentiment que m'inspire le bonheur inouï qui m'arrive, c'est un attendrissement profond et un besoin infini de reconnaissance envers Dieu et les hommes.

Tel est le villageois de Maillane, et voilà comme il entend le succès qu'on lui fait en Provence, où les évêques d'Avignon et de Nîmes joignent leur applaudissements à ceux des marins de Marseille et des paysans d'Arles.

N'est-il pas juste qu'après lui avoir donné la main, comme il me le dit dans son poème, en parlant de Mirèio:

Tu que l'as dins Paris menado pèr la man!

Je lui donne de loin tous les fortifiants (sic) que j'ai dans le cœur, pour l'aider à supporter sa bonne fortune. Je vous en fais juge; cette lettre lui arrivera dans son village, et ce sera la première fois qu'on aura consolé un poète de l'excès de son bonheur.

Agréez, etc..

Paris, 14 mars 1859.

Adolphe Dumas. (1)

Tout y traduisait la joie d'un homme heureux du succès de son ami. Mistral séjourna à Paris entre le 17 mars et le 20 mai 1859. Aussitôt, Dumas tenta d'ordonner toutes les sollicitations auxquelles le jeune Mistral serait soumis. Il dressa d'abord une liste de dédicaces qu'il recommanda très vivement à son jeune ami de ne pas oublier. Figuraient sur cette liste l'historien provençal, Mignet, Thiers, l'homme politique, député d'Aix, Jourdan le journaliste né à Toulon... Il prévoyait une soirée chez Méry, le marseillais. Mistral serait même invité par le richissime banquier Millaud (2).

(1) in LA PATRIE du 26 mars 1859. L'article D'Adolphe Dumas est daté de Paris, ce 14 mars 1859.

(2) Moïse Millaud, banquier et journaliste, naquit à Bordeaux en 1813. Il vint à Paris en 1836 et commença à faire fortune dans les transactions bancaires en 1848. Il fonda LE CONSEILLER DU PEUPLE, à partir de 1853 Millaud créa sa propre banque. Il racheta en 1856 les droits de Girardin dans LA PRESSE et enfin fonda le PETIT JOURNAL. Il associa à sa fortune son neveu Marchodée Alphonse né à Mouriès dans les Bouches du Rhône en 1829. En 1854 celui-ci quitta la mairie de Saint-Rémy pour entrer à LA PRESSE et au JOURNAL DES ACTIONNAIRES. En 1863, il se chargea de la co-direction du PETIT JOURNAL. D'origine provençale la famille Millaud honora Frédéric Mistral qui fut reçu dans le luxueux hôtel de Moïse Millaud place Saint-Georges.

Grâce à Dumas, Mistral eut l'honneur de rencontrer artistes et savants en renom: Villemain, Renan, Barbey d'Aurevilly. Quant à Vigny auquel Dumas avait fait parvenir un exemplaire de MIREILLE mais qui ne comprenait pas le provençal, il lançait un appel vibrant dans une lettre datée du jeudi 21 avril, demandant à Dumas de venir lui présenter, le samedi suivant à deux heures et demi, le jeune poète dont parlait tout Paris.

Pourtant, s'il est une visite que Dumas fut heureux de faire avec Mistral c'est bien rue Ville-l'Evêque. Là vivait Lamartine (1). Or le mois précédant la publication de MIREILLE et l'arrivée de Mistral à

Paris, Lamartine avait confié à son ami qu'il souhaitait consacrer au jeune Mistral un ENTRETIEN (1), entier! Dès le 8 février, Dumas avait écrit à Maillane:

Il m'a demandé des notes biographiques sur vous et sur Maillane, je les lui envoie ce matin (2)

Le 12 mars, Mistral lui avait répondu, le chargeant de faire parvenir à Lamartine certaines précisions concernant sa vie et sa famille. L'Entretien qu'écrivit Lamartine contient quelques erreurs de détail, Dumas n'avait-il pas tout transmis ou au contraire le poète s'était-il laissé emporter par sa plume? Il n'en reste pas moins que Dumas fut très satisfait d'avoir contribué à ce travail et qu'il était extrêmement fier de son jeune compatriote...

(1) Lettre du 8 février 1859. Lettre VII in correspondance de Frédéric Mistral et Adolphe Dumas. Publication des annales de la Faculté de lettres d'Aix en Provence. 1959.

(2) De 1856 à 1869 Lamartine publia une série d'Entretiens dans son COURS FAMILIER DE LITTÉRATURE.

Le caractère de Dumas était surtout caractérisé par sa droiture et sa fidélité à la foi ou à la parole donnée; aussi quand Lamartine, dans le besoin, lui demanda de l'aider à diffuser les prospectus de souscription à l'édition de ses œuvres complètes, Dumas s'exécuta aussitôt:

Dimanche 29 avril (1860?).

Lamartine m'a écrit hier pour que je vous adresse ces prospectus.

C'est le moment de quaou ta fa, fali (sic). (1)

Je lui ai promis que vous et Romanille (sic) - à Avignon, - vous alliez faire son colportage.

Lamartine me dit qu'il travaille pour cinq cents paysans qui ont faim, vous savez ce que c'est.

Je vais faire tous mes efforts pour aller dîner avec lui aujourd'hui dimanche.

Il est venu me chercher trois fois et je lui dois ma première visite.

Nous parlerons de vous. Parlez de moi avec votre bonne mère, pour faire écho.

Voilà une occasion pour écrire à Lamartine, ne l'oubliez pas.

A vous,
Adolphe Dumas.

Pour l'heure, en ce mois de mars 1859, Dumas mobilisa toutes ses connaissances pour permettre à MIREILLE de se faire connaître. Puis il présenta Mistral à Barbey d'Aurevilly. Aussitôt le 27 avril et le 10 mai, le journal LE PAYS, publiait un long article du critique sur la toute nouvelle MIREIO. Mistral en fut reconnaissant, il écrivit à Dumas quelques mois plus tard:

Quand vous verrez M. Barbey d'Aurevilly, dites-lui que je l'aime beaucoup et que ma reconnaissance dure encore. - Quant à vous, optime et maxime, vous savez ce qu'il en est de nous: vous êtes le père des Félibres. Nous vous aimons à outrance.

Frédéric Mistral.

28 décembre 1859 - Bono annado acoumpagnado! emai à-n-elo! (2)

(1) Ce dicton provençal est écrit par Dumas, moitié en rhodanien, moitié en marseillais; en rhod. il faut quau t'a fa, fai ié; en mars. qui t'a fa, fai li. Ce dicton signifie A qui t'a fait (du bien), rends le lui.

(2) in CORRESPONDANCE de FREDERIC MISTRAL et d'ADOLPHE DUMAS. p. 66. Lettre du 28 décembre 1859.

Une nouvelle lettre de Dumas à Mistral, témoigne encore de son dévouement à MIREIO:

J'ai dans les mains les deux correspondants des journaux, Opposition et Gouvernement, Paul Foucher et Boinne - leurs correspondances vont à 80 journaux; ils m'ont offert leurs services, je vais en user pour vous. Je cherche aussi pour lancer un feuilleton, à moi, le Courrier de Paris, la Gazette de France ou L'Univers. (1)

Il fit appel ainsi à tout ce que Paris pouvait avoir de critiques, jusqu'à Auguste de Belloy (2) journaliste à l'un des magazines les plus célèbres L'ILLUSTRATION; Ponson du Terrail (3), collaborateur à LA PATRIE, voyant Dumas se démener de la sorte, lui adressa cette réflexion fort éloquente:

Ha ça, voyons, êtes-vous bien sûr que Mistral existe, moi je crois que c'est vous. (4)

Mistral mesurait pleinement le service que dans son enthousiasme son vieil ami lui rendait. Pour l'en remercier il lui consacra au début du chant VI de MIREIO, La masco une strophe entière:

Tu mai qui dins la durènçado
Trempe encoro ti pensado
Tu qu'à noste soulèu caufès lou franchimant,
Moun Adolpho Doumas: grandido
Quand Mirèio s'es gandido
Luien de soun mas, novo et candido
Tu que l'as dins Paris, menado pèr la man!

Et toi aussi, qui dans les débordements de la Durance - trempe encore tes pensées, - toi qui chauffes le français à nos soleils, - mon Adolphe Dumas: grandie, -lorsque ensuite Mireille s'est lancée - loin de son mas neuve et étonnée, - toi qui l'as dans Paris menée par la main.

(1) in CORRESPONDANCE de FREDERIC MISTRAL et ADOLPHE DUMAS, lettre du 8 février 1859, p. 35. (2) Auguste (Marquis de) Belloy connut le succès grâce à la représentation à l'Odéon en 1847 d'une comédie PYTHIAS ET DAMON qui fut reprise à la Comédie Française en 1853.

En 1857 il fut chargé de la chronique dramatique au COURRIER DE PARIS puis à L'ILLUSTRATION.

(3) Ponson du Terrail (1829-1871) avait acquis la notoriété en 1853 avec LES COULISSES DU MONDE. Son roman feuilleton LES DRAMES DE PARIS qui connut en 1854 un succès prodigieux créait le personnage de Rocambole.

(4) In CORRESPONDANCE de FREDERIC MISTRAL et ADOLPHE DUMAS, p. 35, Lettre du 12 avril 1860.

Plus tard il se souvint encore de son ami dans son œuvre CALENDAL. Un différent opposa pourtant Dumas à Mistral à propos de la préface de MIREIO. Dans une lettre du 28 juin 1859, avec toute la spontanéité qui le caractérise, Dumas proposa à Mistral d'écrire la préface de son œuvre:

Je vous offre ma main et mon cœur pour dire ce que vous ne pouvez dire vous-même (2)

Il fut triste lorsqu'il reçut la réponse de Maillane: Mistral refusait ce qu'il avait si généreusement offert...

Plus tard, Dumas comprit que la jalousie toujours insidieuse, s'était manifestée auprès de Mistral en la personne de Garcin (3), un provençal de Paris, félibre à ses heures et qui avait déconseillé à Mistral d'accepter cette préface. Quand il l'apprit, Dumas écrivit au jeune homme de Maillane:

14 septembre 1859

Mon cher ami,

Garcin a tort de vous dire que je fais des bouquets à Cloris comme il a eu tort de vous écrire que j'aurais fait à Mirèio une préface de remerciements. Trois mots historiques pour vos lecteurs qui n'ont pas tu les journaux suffisaient. C'est ce que fit Charles Nodier pour la deuxième édition des Méditations qui en avaient moins besoin qu'un poème qui ressemble à une découverte faite dans le tombeau de Madeleine à Aix ou de Marthe à Tarascon. Garcin jase - et c'est sa façon de parler. (1)

(2) in CORRESPONDANCE de FREDERIC MISTRAL et ADOLPHE DUMAS, p. 47 - Lettre du 28 juin 1859.

(3) Eugène Garcin, compagnon de la 1^{ère} heure, il était l'ami des félibres et Mistral l'a cité dans le chant VI de MIREIO. Si Dumas ne l'apprécie guère, Mistral s'applique à le défendre. Pourtant Garcin sera renié par les Félibres en 1868 après la publication de son livre LES FRANÇAIS DU NORD ET DU MIDI où il accusait les félibres de séparatisme. Dumas avait deviné dès 1859 cette attitude équivoque.

Mistral s'était donc mis à la rédaction de cette préface dont il voulait revendiquer seul la responsabilité. Dès qu'elle fut rédigée, il la fit parvenir à Dumas, et lui demanda son avis. Voici la réponse:

Votre préface pouvait être mieux. Le bâtiment et la barque a bien voyagé sur la mer azurée. Je n'aime pas cette image qui fait faire six strophes, ce n'est pas assez spontané, ce qu'on sent au vif va plus vite et avec plus d'impatience. Refaites, si vous en avez le temps. Les petites pièces doivent être les meilleures, et il ne faut pas moins qu'un petit chef-d'œuvre sur la première page de Mirèio

Conscient de la justesse du conseil, Mistral ne maintint pas sa préface il n'en subsista que quatre vers parus en tête des édificions de Charpentier à partir de 1860.

Mais les deux hommes s'estimaient trop pour que la préface fût entre eux un obstacle et le 11 octobre Mistral écrivait à son ami:

Ma mère va mieux. Je fais bâtir à la campagne mon nid et celui de ma tourtouro. C'est entre Maillane et Eyrague. Je vous y ménage une chambre au soleil levant. Vous serez là, nous serons là à merveille. De beaux arbres, une fontaine, une Mirèio, o bonheur!

A l'an que vèn.

Je vous embrasse et attends de vos vers aux premiers jours Frédéric Mistral.

Enfin Mistral pour terminer sa missive félicitait Dumas pour le dernier poème qu'il lui avait envoyé LOUISE. Ce poème est inspiré, par une jeune fille malade que Dumas s'efforce de reconforter. De son modèle il garde la délicatesse et la discrétion tant dans son rythme que dans le rappel des souffrances.

Savez-vous ce que c'est? Je m'en vais vous le dire:
Une jeune malade a plus doux le sourire,
Sa parole a plus de douceur.

Voilà tout; - son regard est comme tout le reste
Son regard plus divin et son front plus céleste
S'inclinent du côté du cœur. (1)

D'Aurevilly affirmait qu'il y avait dans ces strophes toute l'harmonie de La jeune captive d'André Chénier... (2)

(1) in CORRESPONDANCE de FREDERIC MISTRAL et ADOLPHE DUMAS. Lettre XVI du 14 septembre 1859.

(2) Ibidem.

ULTIMES EPREUVES

Ce mois de juillet 1859 était chaud; la nuit, à Paris, lourde. Le poète boiteux se leva, dans sa petite chambre de la rue Neuve-Coquenard: il avait soif. Il était deux heures du matin, il alla prendre une carafe d'eau à sa fontaine. Il glissa, il tomba. Sa jambe était cassée; pas la jambe malade, mais l'autre, la jambe valide qui lui permettait de se mouvoir...

Il est ainsi des destins tragiques.

Au petit matin on appela le médecin: ce fut le retour dans la maison de santé du docteur Vincent Duval, cette maison que Dumas espérait bien ne jamais revoir. Il fut aussitôt immobilisé, la jambe allongée dans un appareil. Le médecin tenta de le rassurer: la fracture était nette; dans trois mois, il serait à nouveau sur pied. Pendant plusieurs jours pourtant Dumas eut du mal à assumer ce nouveau coup du sort.

Dix-huit jours plus tard, il eut le courage d'écrire à Mistral une lettre dépourvue d'amertume mais où l'humour essayait vainement de cacher le désespoir:

Depuis la dernière lettre que je vous ai écrite, il m'est arrivé devinez-quoi? Je vous le donne en cent.

Je me suis démis le pied, et rompu un os de la jambe, devinez laquelle?

Voilà un problème de philosophie difficile à résoudre: pourquoi, moi qui n'avais qu'une bonne jambe, c'est celle-là que Dieu frappe et qu'ai-je fait pour mériter ce châtement?

Toujours est-il que me voilà dans une maison de santé et sur mon lit, avec la jambe étendue dans un appareil depuis 18 jours.

N'aurais-je pas mieux fait de partir avec vous et d'aller voir danser les filles de Cabanne, de Maillane et d'Eyragues (1)

(1) in CORRESPONDANCE de Frédéric MISTRAL et Adolphe DUMAS, lettre du 24 juillet 1859, p. 47

Que de pudeur dans ces lignes: Dumas était habitué à la souffrance, il refusait de s'appitoyer sur son sort, il refusait qu'on le plaignît... Dès la fin de septembre, sa santé s'améliora; il était heureux d'en faire part à ses amis:

- je vais mieux, tout n'est pas fini, mais je marche dans le jardin, question de temps. Dites-moi ce que vous faites, moi je réunis les Iles d'Amour et je voudrais bien en faire un beau continent. Je ne vous envoie pas ce que j'ai écrit pendant ma maladie; je n'ai guère la

main à la copie - mais c'est du vrai beau dit d'Aurevilly. C'est tout. Embrassez votre chère mère comme je vous embrasse. Votre ami

Adolphe DUMAS. (1)

Mais les jours s'écoulaient bien lentement... Pour charmer son mal comme il disait lui-même, Adolphe Dumas écrivait. Un article pour l'amnistie (2) qui parut dans le journal LA PATRIE, mais surtout de la poésie, toujours de la poésie

C'est mon meilleur médecin

Ecrivait-il à Mistral le 14 septembre. Il réunit ces poésies en un recueil qu'il intitula LES ILES D'AMOUR (3). Que sont ces Iles? Il est possible que ce titre fasse allusion aux Iles qui séparent les bras du Rhône en Avignon (4). Ce recueil se présente sous des aspects très divers. Il a été écrit peu à peu, au fil des années, comme on écrit des confidences ou un journal secret.

Pendant les quatre mois que dura sa convalescence chez le docteur Duval, Dumas eut au moins la satisfaction de ne jamais manquer d'argent. Charles assurait tous les mois, et cela depuis près de vingt ans, une mensualité qui sans apporter luxe et superflu suffisait largement à ses besoins. Dumas dit du reste à Lamartine lors d'une visite que lui rendit le poète des MEDITATIONS:

je n'ai aucun besoin ni de soins, ni d'argent, grâce à mon excellent frère, qui remplace, mon père (...) Je suis riche, très riche, (...) regardez, j'ai plus de cent écus dans cette bourse j'ai ma pension de poète à toucher incessamment par quartier... (5)

(1) in CORRESPONDANCE de FREDERIC MISTRAL et ADOLPHE DUMAS. Lettre XVII du 2 et 3 octobre.

(2) ibidem - p. 53 - Lettre du 14 septembre 1859.

(3) Le manuscrit est présenté dans la deuxième partie de cette étude.

(4) En 1876, Mistral écrivit à son tour un recueil lyrique qu'il intitula LES ILES d'OR.

(5) in LXXXe ENTREMEN Ch. XV. Lamartine.

A cette pension de deux mille francs vint s'ajouter le 22 mai 1860 un supplément de mille francs que l'empereur fit remettre au poète quand il connut sa maladie.

Car la santé de Dumas allait s'aggravant. Depuis la maladie de poitrine qui l'avait mené chez les frères de Saint-Jean de Dieu, Dumas avait eu une santé précaire; l'affaiblissement, probablement dû à l'accident, provoqua une nouvelle rechute. Voici la lettre que le malade écrivait à Maillane et qui résumait, en ce 10 avril 1860 les épreuves que lui réservait sa sortie de clinique:

(...) pour tout dire mais enfin et en deux mots, après mes quatre mois chez Duval je suis rentré chez moi avec une fluxion de poitrine, que j'ai prise sous les douches froides au mois d'octobre. A peine j'entrais en convalescence, j'ai eu ce coup violent au cerveau dont vous a parlé Garcin, où j'ai failli être emporté. Jugez s'il était grand, après trois mois ma tête n'est pas encore remise et je ne puis pas faire dix pas dans l'appartement sans le bras de ma gouvernante. - J'ai des éclairs dans la tête et dans les yeux à chaque mouvement que je fais. On me dit que c'est de la faiblesse, on me nourrit, on me donne tous les fortifiants, les rôtis, le vin de Bordeaux, le quinquina et l'huile de foie de morue et l'on me conseille les eaux. Si cette convalescence dure trois mois, j'aurai été un an malade. Comment vouliez-vous que j'eusse le courage de vous écrire tous ces détails. J'ai eu jusqu'à l'idée de la mort cet hiver. J'en étais bien près et c'est à ce moment que Roumanille m'a écrit la mort de Meynaud. - Enfin j'ai fait un vœu à Pâques et j'ai fait de mon mieux pour le remplir, j'ai fait une visite à Dieu, pour le prier de me ressusciter, pour que puisse bientôt remplir mes devoirs de chrétien plus complets. (1)

Pendant de longs mois Dumas vécut infirme et malade, se traînant du fauteuil qui était au pied de son lit au fauteuil qui était devant son bureau; encore fallait-il qu'il s'appuyât, pour avancer, sur le marbre de la cheminée, pour que ma tête n'entraîne pas mon corps confiait-il encore à Mistral. Il eut pourtant pendant ces mois difficiles la satisfaction d'être entouré de très nombreux et prestigieux amis. Antony Deschamps, cet ami de jeunesse ne cessa de lui témoigner une vive affection. D'Aurevilly vint, lui aussi, lui rendre visite toutes les semaines (2), malgré ses nombreuses occupations littéraires et journalistiques. Quant à Lamartine, il se montrait l'un des plus assidus à son chevet. Le grand poète a raconté plus tard l'une de ses visites au malade invalide:

Je montai un petit escalier de bois qui ouvrait sur une antichambre propre, bien éclairée d'un beau rayon; j'appelai, le silence me répondit; j'entrai dans un petit salon très rangé aussi, mais presque sans meubles; j'appelai encore, silence aussi profond; enfin, une voix creuse, sépulcrale, venant de loin, me cria de la chambre voisine: - Entrez, je ne puis ouvrir! (3)

Il entra en effet et dut rejoindre seul la chambre que Dumas ne pouvait quitter. Dumas l'attendait, bavarda longuement puis tenta de se lever; Lamartine lui offrit son aide:

Non, me dit-il, vous ne m'aideriez qu'à tomber, et je vous entraîners dans ma chute, vous allez voir; j'ai calculé et disposé les appuis que ma douloureuse infirmité me rend nécessaires pour aller en sûreté de ce grabat à ma table, et de ma table à mon lit, sans assistance... Voyez mes bras nerveux, ils me servent de jambes, et s'appuyant en effet tout tremblant et tout chancelant sur le bois de son lit, de son lit sur le dossier d'un lourd fauteuil (...) il arriva tout essoufflé sur un autre fauteuil. (4)

(1) in CORRESPONDANCE de Frédéric MISTRAL et Adolphe DUMAS. Lettre du 10 avril 1860, P. 66.

(2) Dumas confie cette précision à Mistral dans la lettre du 12 avril 1860. (XXVe in Correspondance de Frédéric Mistral et Adolphe Dumas).

(3) in LXXXe ENTRETIEN. Ch. XV. Lamartine.

(4) in LXXXe ENTRETIEN, Ch XVI - Lamartine.

Il avait donc organisé sa vie pour s'assurer un minimum d'indépendance... Et Lamartine passait de longues heures ... avec ce Descartes exalté, avec ce mystique résigné, avec ce Tasse (2) méconnu, avec ce sublime estropié de notre terre (3)

Enfin lorsqu'il était seul, et que ses souffrances ne le laissaient pas en repos, Dumas reprenait MIREIO et relisait l'œuvre de son ami, découvrant tous les jours de nouvelles splendeurs. C'est que Dumas se montrait de plus en plus sensible à la langue provençale. Certes, il ne l'avait jamais oubliée comme en témoignait le poème Mis amours pèr Avignoun publié, il y avait bien longtemps de cela, dans le recueil PROVENCE. Mais dès sa première rencontre avec Mistral, il avait été persuadé de la grandeur, de la beauté, de la spécificité de la langue provençale. Ainsi dès 1857 Dumas avait-il écrit dans sa langue maternelle Souveni, un poème dédié à Roumanille em' a Mistral, mis bons ami, Oumero ou encore Lauro. (4) Mais Dumas en était resté à l'orthographe patoisante et n'avait pas, de fort loin, le savoir de Mistral (5). Aussi Dumas envoyait-il tous ses poèmes à son ami pour qu'il en parfit l'orthographe:

Je vous l'adresse pour que vous y apposiez votre griffe et votre orthographe. (1)

aucune susceptibilité donc, mais beaucoup de modestie. (2)

La poésie provençale de Dumas est fort différente d'inspiration et de rythme des poèmes écrits en langue française. Tout y est plus leste, plus frais, moins apprêté, plus poétique peut-être. Il utilise

d'instinct cette langue drue et si rythmique comme dans le poème Lauro dont la douce harmonie semble acquise sans effort.

(2) Le Tasse: poète italien - 1544-1595. Après une période heureuse et féconde, il mena une vie douloureuse ponctuée par des crises d'angoisse et d'hallucinations. Son œuvre fut très variée. Sa JERUSALEM RECONQUISE connut un grand succès.

(3) in LXXXXe ENTRETIEN - Lamartine. Ch. XIII.

(4) Ces poèmes seront publiés dans L'ARMANA PROVENCAU de 1858. Cette année-là Roumanille succédait à Aubanel comme éditeur de la revue.

(5) Frédéric Mistral était très sensible à la correction de la langue et n'admettait aucune approximation. Il s'en explique dans une lettre (VI p. 24 in CORRESPONDANCE DE FREDERIC MISTRAL ET ADOLPHE DUMAS): Cette sévérité nous est nécessaire pour nous opposer au flot montant de la francisation.

Ces poèmes tout comme les noëls (3) étaient édités régulièrement dans la revue que publiait Joseph Roumanille L'ARMANA PROVENCAU; puis ces poésies furent rassemblées dans un recueil intitulé LIAME DE RASIN (4) où elles apparurent aux côtés de celles de Castil-Blaze (5), Jean Reboul, Glaup (6) ou, T. Poussel (7).

(1) Lettre du 2 et 3 octobre (1859?) XVII, p. 54 in CORRESPONDANCE DE FREDERIC MISTRAL ET ADOLPHE DUMAS.

(2) Dans une lettre adressée à Roumanille le 7 octobre 1857 il justifiait ainsi sa participation à la poésie provençale: il sera bon aussi que vous expliquiez à vos lecteurs pourquoi j'écris tant en provençal. Dites que c'est par amour - et vous aurez raison. ms 6009. livrée Ceccano.

(3) Les Noëls sont des chants populaires en l'honneur de la fête religieuse de Noël. Un des premiers poètes à composer des Noëls fut Adam moine bénédictin de l'abbaye de St Victor à Paris. Voir NOELS EN PROVENCE de G. Arnould d'Agnel et Léopold Dor - Ed. Jeanne Lafitte Marseille 1982 Ch. II - 3e partie.

(4) LIAME DE RASIN est un recueil qui parut en Avignon en 1865 édité par Roumanille. Ce recueil publie les œuvres d'écrivains provençaux qui se sont peu exprimés en langue provençale.

(5) Castil-Blaze, de son vrai nom (Joseph Blaze) naquit à Cavaillon en 1784. Il vécut à Paris où il était critique musical au JOURNAL DES DEBATS. Il laisse outre des compositions musicales et une histoire de la musique, douze chansons en provençal et vingt sept poèmes. (6) Glaup est l'anagramme de Paul Giera. Il était l'hôte de Font-Ségugne où fut fondé le félibrige. En 1846 il acheta une étude de notaire. Il mourut à 45 ans.

(7) Toussaint Poussel. Participe au 1er ARMANA PROVENCAU. Il signait ses œuvres lou félibre dis Aglan, le félibre des glands, et mourut en 1859.

Une poésie pourtant fut l'occasion d'un échange fort vif entre Dumas et mistral. Ce poème intitulé I BRAVI PAYSAN DE TOUTI LES ENDRE est un chant à la mémoire de Napoléon premier, un chant qui dénonce la royauté et l'exploitation des pauvres: certaines strophes contiennent même une menace sous-jacente, le républicain des jeunes années n'avait pas tout à fait disparu:

*Que voulos? soun ansin et li rei, maï que naoutre
bouton toujours si de din la soupo dis aoutre;
manjo, s'as fam et beou s'as sé
maï manjes pas moun pan et begues pas ma trempo,*

Que voulez-vous? ils sont ainsi et les rois, plus que nous autres mettent toujours leurs doigts dans la soupe des autres; mange si tu as faim et bois si tu as soif mais ne mange pas mon pain et ne bois pas ma piquette. (1)

(1) Traduction proposée par R. Soumille, professeur de provençal au Lycée Théodore Aubanel d'Avignon. Je le remercie pour son aimable contribution.

Mistral pour qui les opinions sociales et politiques ne revêtaient, face à la renaissance de la langue provençale et au grand projet de la Race latine qu'une importance secondaire, s'effraya et tenta de faire renoncer Dumas à son projet:

Si l'Armana prouvençau insérait la pièce que vous venez de m'envoyer, il serait coulé... vous avez oublié ce que vous avez si admirablement chanté dans Provence que le Midi est le pays des extrêmes, du mistral et des brises de mer, des sécheresses désolantes et des inondations diluviennes, de Jourdan Coupe-tête et de Trestaillon (2), de Saint-Gent (1) et des briseurs de croix, des catholiques et des camisards nîmois; vouloir mettre de l'eau, serait-ce de l'eau de vie, entre ces deux feux, c'est vouloir être brûlé vif, lapidé par les deux camps, poignardé par les Horaces et les Curiaces.

(2) Dans le recueil MEMOIRES ET RECITS, Frédéric Mistral précise en note du Ch. VI Les bandits Pointu, en Avignon, Jourdan à Orange, Trestaillons à Nîmes, rivalisaient alors de férocité impunie.

Ceux qui applaudiraient:

Lou pople ié garcè de bacèu sus li gauto.. etc,

siffleraient

Sermas toujours lou vin emé d'aigo-signado

et ceux pour qui vous dites

E durbiguè li glèiso e sounè li campano

jetteraient des estoupins à la strophe:

Mai me diguè: sias donc de la demoucracio?

Vo!...

Souvenez-vous que Thiers, ayant voulu jouir de sa popularité dans sa ville natale, y fut accueilli par un charivari gigantesque et qu'Avignon reçut un jour en triomphe Berryer!
Vous aurez beau crier:

Ero un ome de pas aquel ome de guerro!

les paysans croiront que vous vous moquez d'eux. Notre peuple est, je vous l'avoue, détestable sous ce rapport Mais qu'y faire? Il faut le prendre tel qu'il est, et lui parler de tout autre chose. (2)

(1) Saint-Gent est un enfant de Monteux qui à l'âge de quinze ans se retira dans le désert pour se consacrer à Dieu. Sa mère assoiffée le retrouva après avoir longtemps marché. Pour la faire boire, Saint Gent planta deux de ses doigts dans le roc; il en jaillit deux fontaines: une de vin et une d'eau. Il redonna ainsi la vie à cette terre ravagée par la sécheresse et les fièvres. Dans RECITS ET

MEMOIRES Ch. VI Mistral en rappelle la mémoire et évoque les pèlerinages auxquels il participa en l'honneur du Saint.

(2) Il est ici fort intéressant de remarquer que Mistral résiste à Dumas; il refuse d'accepter une poésie qu'il juge trop politiquement engagée. Il se trouvait lui-même dans le même impasse en septembre 1854 quand après avoir proposé pour L'ARMANA PROVENCAU édité par Aubanel certaines pièces il s'était vu répondre par Roumanille: Aubanel est imprimeur de Sa Sainteté et de Sa Grandeur d'Avignon: il ne peut pas affecter des allures qui le compromettent assurément aux yeux des amis de sa boutique: ils ne manqueraient pas, tant ils sont niais quelquefois, de crier au scandale! aux rouges! aux socialistes! in ETUDES SUR THEODORE AUBANEL, René Dumas - 1987. Centre de Recherches et d'Etudes Méridionales, p. 108.

La traduction de ce poème est donnée en appendice, les vers cités dans cette lettre sont soulignés.

Ingrat! qui donnez à pleines mains aux jeunes malades de Chaillot les merveilles d'amour, de poésie et de grâce, et qui jetez aux romaines de Tarascon et aux grecques de Marseille l'amère et irritante politique! (1)

Aussitôt Dumas répondit en quelques phrases qui sont une véritable profession de foi: bien que refusant la démagogie, il restait fidèle à un idéal. A près de soixante ans, malade et invalide, il écrivait encore des lignes pleines d'enthousiasme et de foi en l'homme, certains diraient pleines de chimères:

- Mon mot à moi le voici: c'est que faire des paysans c'est pas assez, il faut faire des hommes, vous a dit Mignet et Lamartine vous a dit qu'il vaut mieux faire de l'histoire que de la légende.

(.....)

Il est très commode et très facile de donner au peuple des étrennes mignonnes de ma grand la borgne, mais le poète du peuple qui ne sait pas qu'il parle au suffrage universel ne sait ce qu'il dit. (2)

Ni le temps, ni la souffrance n'avaient eu raison de ses espérances. Quelques jours plus tard, il ajouta encore:

Je tiens à cette instruction publique du peuple: lui parler comme à un niais, c'est se moquer de lui:

Sa maison ou sa maisonnette
Ne veut qu'un livre très honnête
Et nos livres sont pleins d'erreurs

Respects aux millions de têtes
Qui peuvent faire des poètes
Puisqu'elles font des suzerains.

(poème inédit)
tout à vous

Adolphe DUMAS. (1)

(1) in CORRESPONDANCE DE FREDERIC MISTRAL ET ADOLPHE DUMAS, Lettre du 3 octobre 1859 - p. 56 et sqts.

(2) ibidem p. 57, lettre du 11 octobre 1859.

De tous les espoirs de sa jeunesse, seul survivait sa confiance en l'Homme. Quant à la dernière poésie qu'il écrivit, datée du 10 juin 1861, elle est écrite en provençal et s'intitule Lou mau dou pays (Le mai du pays)...

(1) in CORRESPONDANCE DE FREDERIC MISTRAL ET ADOLPHE DUMAS, lettre datée de mai 1861, p. 92.

Comme ce fut souvent le cas quand il traversait des épreuves difficiles, Dumas souhaitait retourner en Provence, se replonger dans ses sources profondes dont il était toujours revenu ragaillardi. Aussi sollicita-t-il une nouvelle mission littéraire et posa-t-il sa candidature au poste d'inspecteur des bibliothèques du midi ou des bibliothèques du Ministère de l'Instruction publique, en remplacement d'Alfred de Musset mort en 1857. Il fallait donc l'aval, pour cette double mission de Gustave Rouland (1) qui avait succédé à Fortoul et de C. A. Delangle (2) ministre de l'intérieur dont dépendait l'administration des bibliothèques.

(1) Rouland Gustave né en 1802. Magistrat puis député de Dieppe, il fut nommé le 10 février 1853 procureur général près la cour impériale, le 13 août 1856 il succéda à Fortoul, comme ministre secrétaire d'Etat au département de l'Instruction publique et des cultes.

(2) Claude Alphonse Delangle était procureur général de la cour royale. C'est lui qui dirigea les procès de Parmentier, Teste et Cubières, ainsi que celui du duc de Praslin. Elu en 1846 député de la Nièvre, il se rallia à Napoléon III. En 1858 il était nommé ministre de l'Intérieur en remplacement du général Espinasse. Il quitta en 1859 ce ministère pour celui de la guerre.

Un homme s'employa pour Dumas, autant que cela lui fut possible Désiré Nisard. Cet académicien, rallié au régime du second empire, fit une brillante carrière universitaire: professeur à la Sorbonne, inspecteur général de l'enseignement, directeur de l'Ecole Normale Supérieure, il était aussi camarade de collège d'Adolphe Dumas et ne l'avait pas oublié; de plus il était l'obligé de son ami provençal. C'était en effet, à la demande d'Adolphe Dumas que Barbey d'Aurevilly avait écrit sur l'œuvre de Nisard ETUDES D'HISTOIRE ET DE LITTERATURE, des articles fort élogieux dans la presse parisienne. Nisard remerciait en ces termes son vieil ami boiteux:

Mon bon ami.

Si quelque chose pouvait me faire autant sinon plus de plaisir, que l'article si obligeant et si brillant de M. d'Aurevilly, c'est la lettre que tu m'as écrite de ton lit de maladie avec ton cœur de vieil ami et ton accent d'homme de bien. Je ne t'en remercie pas, c'est trop froid; mais je m'en félicite moi-même comme d'une raison que j'ai de plus pour t'aimer.

L'émotion que m'a causée ta bonne lettre est mêlée de tristesse par l'idée du lieu d'où tu m'écris et de la maladie qui te tient au lit. Dieu veuille que ces quelques lignes d'affection bien vraie te trouvent debout! N'as-tu donc pas encore gagné, mon pauvre ami, le bienfait d'un peu de santé dans l'arrière saison?

Je quitte Trouville... Je serai demain à Paris et t'irai voir certainement dès que je pourrai me dépêtrer de ma besogne universitaire.

Bonjour et bonnes amitiés pour les miens et pour moi.

A Trouville ce 26 août 1859.

Désiré Nisard. (1)

C'est pourquoi Désiré Nisard usa de toute son influence pour que Dumas obtint la mission qu'il avait sollicitée. Malheureusement ses démarches furent vaines; fort tristement il en informa le poète:

18 février 1860

Mon cher ami,

(...) Je ne dois pas te cacher que je n'ai pas trouvé le père ni le fils disposés à autoriser cette mission, et j'ai lieu de croire que c'est là une de ces politiques auxquelles ils sont contraints par le manque d'argent. J'en reparlerai pourtant. Mais le ministère de l'intérieur, peut-être, assez bien doté, peut te venir en aide dignement. (...)

Je ne suis pas allé te voir pour la bonne raison que j'ai été malade moi-même et hors d'état de sortir. Je compte m'en dédommager ces jours-ci. Je suis cruellement peiné de ce que tu me dis et de ce que j'ai su de ton état de santé. Puissé-je te trouver tout à fait sur pieds!

Bonjour et bonnes amitiés. (2)

(1) in UN POETE BILINGUE, ADOLPHE DUMAS, Frédéric Mistral neveu, p. 165. Lettre datée de Trouville-sur-Mer ce 26 août 1859.

(2) ibidem - p. 166.

A la vérité si la démarche de Nisard n'avait pas pu aboutir, c'est qu'elle se heurtait à la subtile influence de Sainte-Beuve qui s'efforçait de contrecarrer tous les projets de Dumas ce dont le poète était parfaitement conscient; il écrivait à Mistral:

Ce que vous m'avez écrit de l'exemplaire d'Edouard Thierry (1), je l'ai raconté à de Vigny et à Lamartine qui est venu me voir trois fois. C'est Sainte-Beuve qui est caché là-dessous. Et je l'ai retrouvé au ministère de l'instruction publique: vous êtes une gloire qu'il n'a pas faite, et je suis un fou, il vous l'a dit. Je ne sais ce qu'il a dit à Mr Rouland mais Nisard qui m'avait annoncé ma mission dans le Midi pour le jour de l'an a trouvé des obstacles qui venaient du comité (dont est Sainte-Beuve): la littérature provençale n'en vaut pas la peine, et Lamartine et moi, nous avons fait trop de bruit, comme on l'a fait dire dans la Revue de l'instruction publique (toujours Sainte-Beuve). (2)

(1) Edouard Thierry (1813-1894) fut nommé l'administrateur du Théâtre Français en 1859; plus tard il reçut la charge de bibliothécaire à l'Arsenal. L'exemplaire de MIREILLE que Mistral lui avait dédié était en vente chez un bouquiniste des quais.

(2) in CORRESPONDANCES DE FREDERIC MISTRAL ET ADOLPHE DUMAS, p. 88, lettre du 10 avril 1860.

Tout ce que put donc obtenir Nisard fut qu'un subside fût offert à Dumas, récompense ou dédommagement; mais l'académicien gêné du procédé en fit l'annonce à l'intéressé avec une grande délicatesse:

18 février 1860

Mon cher ami,

(...) M. M... vient d'ajouter quelque chose à ce qu'il t'a envoyé. C'est encore bien peu. Ce serait moins que rien, si tu crois qu'on égale le peu d'aide qu'on t'accorde à l'idée qu'on se fait de ton mérite. Quand on pense à ce mérite, on gémit de pouvoir si peu. C'est ce que je puis t'assurer comme en ayant été le témoin. Reçois donc ce qui t'ai (sic) offert comme on sait recevoir peu de gens qui vous croient dignes de beaucoup. Non seulement on ne croit pas te mettre à ton rang; mais on est chagrin d'être forcé de commettre une inconvenance

apparente en te venant en aide. Tu seras dans la justice si tu veux bien croire ce que je te dis là-dessus, et juges la chose par la bonne volonté des gens et la haute estime qu'ils font de ton caractère et de ton talent (...).

Désiré Nisard (1)

La seconde mission de Dumas en Provence fut donc refusée.

Il fallait pourtant trouver une région favorable à la convalescence du malade. On envisagea d'abord les bains de Plombières, ceux des Pyrénées et même un séjour aux Incurables à Marseille (2)...

Mais Dumas savait qu'on l'attendait à Eyragues, il prit donc la route de la Provence... Malgré la lenteur des diligences et l'inconfort des bateaux qui descendaient le Rhône, Dumas était heureux de rejoindre ses amis les félibres, ces poètes qui chantaient dans sa langue maternelle et qui lui témoignaient tant de respect. Car ce milieu du félibrige, Adolphe Dumas le connaissait de mieux en mieux. Au mois de mars 1859 il avait rencontré Tarride qui assura pendant plus de cinquante ans le dépôt de L'ARMANA PROVENCAU à Paris. Il avait aussi fait la connaissance de Ludovic Legré, confident d'Aubanel, avec qui il s'entretenait de poésie et qui lui parlait longuement de l'auteur de LA GRENADE ENTR' OUVERTE. Enfin, il avait fait la connaissance du félibre William C. Bonaparte-Wyse (3) que Mistral présentait en ces termes dans une lettre Dumas du 28 décembre 1859

J'ai passé de très agréables fêtes de Noël. Un cousin de l'empereur est venu poser cacho-fiò avec moi. C'est un petit-fils de Lucien Bonaparte, et son père, Mylord Wyse, est ambassadeur de la reine Victoria en Grèce.

Lui, William Bonaparte Wise, est le plus beau et le plus gentil garçon du monde (1)

(1) in UN POETE BILINGUE, ADOLPHE DUMAS, Frédéric Mistral neveu, p. 166.

(2) in CORRESPONDANCE DE FREDERIC MISTRAL ET ADOLPHE DUMAS, Lettre d'automne 1860, p. 67.

(3) William C. Bonaparte-Wyse était d'origine Irlandaise. Petit-fils de Lucien Bonaparte et de sa seconde femme il naquit en 1826. Conquis par la langue provençale il écrivit les PARPAIOUN BLU en 1868 et les PIADO DE LA PRINCESSO en 1882. Il mourut à Cannes en 1892. J. Charles Roux lui consacra un ouvrage UN FELIBRE IRLANDAIS, WILLIAM G. BONAPARTE-WYSE- Paris - Lemerre - 1917.

Conquis par la langue provençale cet irlandais qui publiera en 1868 PARPAIOUN BLU avait lui-même rendu visite à Dumas. Le poète en avait été très flatté; il se montrait de plus en plus favorable au gouvernement de l'empereur. (2)

A Paris, Dumas avait aussi eu l'occasion de rencontrer Eugène Garcin, compagnon de la première heure des félibres mais que le poète n'appréciait guère, il le jugeait brouillon, peu efficace et son comportement lui paraissait étrange. L'avenir donna raison à Dumas. En 1868 Garcin fut renié par les félibres qu'il accusait de séparatisme...

En Provence, Dumas fit la connaissance de tous les autres jeunes gens dont Mistral lui avait tant parlé. Tous l'accueillirent de bonne amitié: A Avignon Roumanille, Aubanel, Brunet (3), Glaup (...) l'entouraient de leur sympathie et l'admettaient aux causeries douces de leur amitié poétique. A Châteauneuf, Anselme Mathieu (4) trinquait avec lui en lui faisant savourer le vin renommé de ses coteaux. A Gadagne, Tavan (5) excitait son sourire avec ses naïves chansons DES FRISOUN DE MARIETTO.

(1) in CORRESPONDANCE DE FREDERIC MISTRAL ET ADOLPHE DUMAS - Lettre datée du 28 décembre 1859 p. 65.

(2) ibidem p. 97. Lettre du 10 juin 1868.

(3) Jean Brunet né en Avignon en 1822. Félibre majoral et peintre il donna des poésies dans L'ARMANA PROVENCAU. Commandant des pompiers d'Avignon, il travailla à un recueil de proverbes provençaux.

(4) Anselme Mathieu, né et mort à Châteauneuf-du-Pape (1828-1895) fut le compagnon de Mistral en Avignon, puis à Aix. Il fut l'un des fondateurs du félibrige. Parmi ses œuvres il faut citer: LA FARANDOLE qui connut deux éditions: en 1862 et 1868.

(5) Tavan: Paysan de Châteauneuf de Gadagne, il fut présenté à Paul Giéra par le jardinier de Font Ségugne: Antoine Sauget.

Il triompha à Aix en Provence en 1852 avec LES FRISONS DE MARIETTE. En 1854 il publia en provençal LI MASC, puis en 1876 AMOUR ET PLOUR. Il signait Lou félibre de l'Armado car il participa à l'expédition de Rome.

Il les invita à son tour à Eyragues; ce jeudi 23 août, par exemple où il demanda à Mistral de venir le rejoindre avec Aubanel. Car de tous les nouveaux poètes que rencontrait Dumas, si l'on excepte Mistral, celui qui le touchait le plus, celui dont la poésie lui paraissait la plus sincère, la plus délicate, peut-être parce qu'il était celui qui souffrait le plus d'amour, était bien Théodore Aubanel (1). Avec son frère Charles (2), il charma le vieux poète tant par son sens poétique que par son art de vivre. Sur le chemin du retour Dumas écrivait à Mistral:

Les trois jours de Chateauneuf valent bien les trois mois d'Eyragues; je vais écrire à tout le monde, et d'abord aux Aubanel pour leur redire combien j'ai été touché des soins qu'ils ont eus pour moi. (3)

(1) Théodore Aubanel - 1829-1886 est fils de Laurent Aubanel, qui s'honore du titre de Seul imprimeur de Sa Sainteté. Voir à ce sujet ETUDES SUR THEODORE AUBANEL de René Dumas - Centre de Recherches et d'Etudes Méridionales - 1987 - St Rémy de Provence. Quelques années auparavant Théodore Aubanel avait vécu une véritable tragédie: la jeune fille qu'il aimait Jenny Manivet et qu'il appelait affectueusement Zani avait renoncé à son amour et pris le voile. Son œuvre LA GRENADE Entr'OUVERTE en témoigne.

(2) Charles naquit le 14 janvier 1822. C'est par son âge le plus proche des frères de Théodore. Amateur de récits de voyage il était très scrupuleux de la morale et tolérait mal l'inspiration poétique de son frère. Il partagera avec Théodore la responsabilité de la bonne marche de l'imprimerie. Il mourut le 10 janvier 1880 à l'âge de cinquante-trois ans.

(3) in CORRESPONDANCE DE FREDERIC MISTRAL ET D'ADOLPHE DUMAS Aix en Provence 1959. p. 78. Lettre non datée, probablement de la mi-novembre 1860. Le séjour à Eyragues semble s'être en effet mal passé comme le confirme cette lettre à Roumanille du 18 novembre 1860 (ms 6012 livrée Ceccano): Je suis parti d'Eyragues aussi dégoûté d'avoir des cousins que des mouches ou des pucerons. Mais les félibres m'ont fait tout oublier. Les Aubanel ont été la GENT DOU BON DIEU, Mistral une providence, et vous, Roumanille un bon fricot.

(4) Cependant la correspondance avec Roumanille est fournie et de grand intérêt. Cette correspondance n'a pas été publiée. Ce sont les manuscrits 6008 à 6013 qui se trouvent Livrée Ceccano en Avignon. Les lettres sont les suivantes: 1856: 13 av., 28 juil., 17 août, 10 sept., s.d.? - 1857: 8 fév., 10 sept. 30 sept., 5 oct., 7 oct., 8 oct., 14 oct., 28 oct., 18 déc. - 1858: s. d. fév., 5 avr., 6 juil., 6 août, 17 août, 9 nov. - 1859: 10 mai, 15 sept. - 1860? 15 mai, 18 nov. - 1861: 6 mai et se composent d'échanges de nouvelles, de poèmes, de jugements sur la poésie.

Ses relations avec Roumanille (4) étaient beaucoup moins cordiales. Dumas le soupçonnait de jalousie depuis l'avènement de MIREILLE; il l'avait dit clairement à Mistral dans une lettre du 28 juin de l'année précédente:

Il vous aimait beaucoup et il me poussait quand vous n'étiez guère plus que lui, à présent vous êtes trop haut, il mesure la distance et il m'en voudrait presque de ce que j'ai fait Tout cela est bien laid et ressemble au revers de toutes les choses humaines. (1)

Il lui reprochait d'introduire la politique royaliste (2) dans L'ARMANA PROVENCAU, lui faisait grief de sa politique littéraire qui consistait à monopoliser au seul profit d'Avignon le génie de Mistral. Réciproquement Roumanille jugeait fort mal Dumas qu'il accusait de vouloir tirer profit du travail des félibres...

Dumas était pourtant dénué de rancune et quelques mois plus tard il écrivait encore à Mistral:

J'ai relu les Oubreto (3) et L'ARMANA Tout cela est à merveille. Le volume de Roumanille résistera à la double lecture, ce qui n'est pas peu de chose; je suis très content et je le lui ai écrit. (4)

(1) in CORRESPONDANCE DE FREDERIC MISTRAL ET D'ADOLPHE DUMAS, p. 45 - Lettre du 29 juin 1859.

(2) ms: 6009. Lettre du 14 octobre 1857 Croyez-moi le christianisme et la politique sont fort indépendants. Il adresse à Roumanille le même reproche qu'à Reboul.

(3) En 1860 Joseph Roumanille publia LIS OUBRETO EN VERS (Les œuvrettes en vers) recueil qui réunissait des poèmes récents à des œuvres déjà publiées en 1847.

(4) ibidem p. 62 - Lettre du 23 décembre 1859.

Car si les colères de Dumas étaient fort connues, on savait aussi qu'elles retombaient très vite emportant toute rancune. Peut-être avait-il pourtant un défaut il disait ce qu'il pensait sans chercher à le masquer de quelque façon que ce fût. Il reprochait, par exemple à Mistral d'avoir écrit le récit de son voyage à Paris

Le récit de votre voyage à Paris est un enfantillage - Quand on a tard d'amis on n'en a pas, et ceux qui ont fait le plus et tout fait, quand ils se voient ainsi en rangs d'oignons, sont fort confus (1)

Il lui reprochait également de perdre son temps à rédiger le TRESOR DOU FELIBRIGE, ce dictionnaire de la langue provençale qui s'avéra pourtant essentiel; mais pour Dumas, à tort ou à raison, seule comptait l'œuvre poétique:

Prenez garde le dictionnaire des poètes comme vous est dans leurs œuvres, vous n'avez pas le temps d'être un lexicographe. Et votre gloire vous le défend et vos amis aussi. Vous savez que je m'y connais, c'est un poème que l'on attend de vous, et non un lexique.

A vous.

A. DUMAS. (2)

Ainsi avait-il son franc parler qui déplaisait quelquefois. Il comptait cependant en Provence de très nombreux amis parmi les savants: Isidore Gilles (3) féru d'archéologie, parmi les hommes d'église: le curé de Cabannes, l'abbé Victor Brun (4) auquel il dédia une poésie où le poète raille la philosophie athéiste.

(1) in CORRESPONDANCE DE FREDERIC MISTRAL ET D'ADOLPHE DUMAS, p. 71 - Lettre du 12 avril 1860.

(2) ibidem, p. 89 - Lettre du lundi 6 mai 1861.

(3) Isidore Gilles publia de nombreux travaux d'archéologie qui font encore autorité. Il naquit à Eyragues en 1808 et y mourut en 1900.

(4) L'abbé Brun fut curé de Cabannes de 1836 à 1859. Il s'y retira et y mourut le 8 mars 1882 à l'âge de 82 ans. Dumas se liait d'amitié avec les curés des paroisses où il vivait. Ainsi Monsieur Trévan, curé de la paroisse d'Eyragues était-il son ami comme il rappelle dans la lettre à Mistral du 16 octobre 1857.

Aussi était-il bien triste, Dumas, quand il dut regagner la capitale et quitter Mistral qui l'avait accompagné avec quelques amis jusqu'à Orange. Dès son arrivée, il écrivit à son ami pour le rassurer:

Courte ou longue, il me tarde de vous écrire une lettre et vous devez être pressé d'avoir de mes nouvelles après nos adieux d'Orange. Je suis arrivé à bon port par la plus belle journée de Paris que vous puissiez voir même en Provence. La matinée de brume que nous avons laissée sur le Comtat (1) m'a suivi jusqu'au lendemain à travers la Bourgogne et le Nivernais. J'ai été étonné de trouver Paris sous un ciel bleu et les rues à sec, comme un jour d'été; sur les boulevards les tables des cafés étaient dehors, et les amateurs fumaient et se rafraîchissaient comme au mois de juin.

Pour continuer, depuis que j'ai mis les pieds chez moi, le soleil ne m'a pas quitté et je vous écris la fenêtre ouverte, il est dans mon logement, à plein salon et à pleine chambre à coucher, du matin au soir. Il n'y manque que les belles filles de Provence et vous. (2)

Il ajoutait encore des nouvelles de sa santé:

En attendant faites circuler cette première nouvelle de ma santé; j'ai craint beaucoup d'accidents, il ne m'en est arrivé aucun, qu'un peu de fatigue, que je délasse avec du bon feu, du tapis sous les pieds, un bon lit, de la bonne nourriture et du bon bouillon de bœuf dont je bois nuit et jour - me voilà donc à la sousto, dans une bonne chambre à coucher... (3)

(1) Comtat: le comtat venaissin limité par le Rhône, la Durance et le Mont Ventoux. Il fut rattaché à la France le 13 septembre 1891.

(2) in CORRESPONDANCE DE FREDERIC MISTRAL ET ADOLPHE DUMAS, p. 78. Lettre sans date, se situant vers la mi-novembre 1860.

(3) ibidem.

AU TERME DE LA QUETE

A. Dumas anavo mouri liuen de sa Provenço amado.

Mai la Prouvènço, n'aven la provo vuei, l'oublido pas e l'oublidara jamai.

Saint-Rémy 1976

DOS PEIRO de René Jouveau

Escolo dis Aupiho.

A. Dumas allait mourir loin de sa Provence aimée.

Mais la Provence, nous en avons la preuve aujourd'hui, ne l'oublie pas et ne l'oubliera jamais.

Malgré le séjour en Provence, les mois d'hiver furent longs et pénibles; Dumas n'aimait plus guère Paris qu'il considérait comme un lieu de débauche, tel que le peindra plus tard dans LES DIABOLIQUES (1) Barbey d'Aurevilly qui venait toujours lui rendre visite. Il se réfugiait donc dans la solitude et attendait des jours meilleurs. Son jardin, quelques fleurs, les enfants de l'école voisine (2) dont il entendait les chants suffisaient à son bonheur.

Au printemps, il renoua avec une certaine vie sociale; il fréquentait monsieur et madame de Milsy (3), marquise d'Eyragues, rencontrait le marquis d'Eyragues venu passer quelques jours chez sa sœur, une des femmes du tout Paris de l'Empire...

Aussi est-ce à lui que Mistral s'adressa plus tard pour résoudre son différend avec son éditeur Charpentier (4), ou un problème plus grave encore avec les chemins de fer français (5). Un décret du 19 juin 1857 avait accordé les concessions d'Avignon à Gap et de Gap à Briançon afin, éventuellement, de relier la vallée de la Durance à la grande ligne du Rhône.

(1) Il publia LES DIABOLIQUES en 1874.

(2) Lettre à Frédéric Mistral du 21 avril 1861 (Correspondance - XXX - p. 80).

(3) Lettre à Frédéric Mistral du 27 avril 1861 (ibidem - XXXII - p. 82).

(4) Lettre de Frédéric Mistral à Dumas datée de Maillane, Pasco 1860 (ibidem XXIV - p. 70).

(5) Lettre de Frédéric Mistral à Dumas datée de Maillane - 17 avril 1861 (ibidem XXX - p. 80).

En 1861 ces concessions étant devenues définitives, le département des Bouches du Rhône, entra en conflit avec celui du Vaucluse: il s'agissait d'obtenir que la voie des Alpes, au lieu de partir d'Avignon eût son amorce à Tarascon ou au moins à Graveson pour desservir Saint-Rémy et la rive gauche de la Durance. C'est pour obtenir ce nouveau tracé que Mistral s'adressa à Dumas le 17 avril 1861

Maillane 17 avril 1861.

Mon cher ami,

Vous serait-il agréable, quand vous reviendrez nous voir, de trouver un embranchement de chemin de fer de Graveson à Maillane, de Maillane à Eyragues, d'Eyragues à St Rémy, de St Rémy à Cabane (sic)? Lisez les deux mémoires que je vous adresse et vous verrez qu'il n'y a rien d'impossible à cela. Au moment où je vous écris, toute notre vallée de la Durance n'est préoccupée que de cela. Il s'agit de relier les Alpes, au chemin de fer d'Avignon par une voie qui longe la Durance. Mais suivra-t-on la rive gauche où la rive droite? Là est la question, là est l'ardente lutte entre le Comtat et la Provence, ainsi que vous pourrez en juger, si l'on ne consultait que l'intérêt de la compagnie et celui des populations, notre cause triompherait, mais en pareille matière, les influences sont pour beaucoup sinon pour tout. Voilà pourquoi on s'est souvenu que j'avais quelques amis à Paris, et pourquoi je viens vous mettre à la roue. Peu ou prou, vous connaissez et voyez tout le monde. Si donc, parmi les hauts fonctionnaires du chemin de fer Paris à la Méditerranée ou parmi d'autres, vous comptez quelque ami, partez pour l'embranchement de Graveson à St Rémy, qui, à vrai dire, se ferait surtout pour vous, et se farié que ço que vous es degu! (1)

Etonné Dumas hésita, demanda des précisions sur un problème dont il n'avait encore jamais entendu parler; puis après avoir étudié la situation se lança dans l'entreprise; il écrivit à Mistral dès le 27:

Il me plaît de vous aider à faire de la Provence intérieure un damier de chemin de fer et de voir se promener, comme aux environs de Paris, toutes les populations de Tarascon, de St Rémy et d'Orgon, comme celles de St Germain et de Versailles.

Le seul obstacle à combattre c'est la sous-préfecture d'Apt qui s'entendra avec la préfecture d'Avignon et qui a besoin d'être desservie gouvernementalement. Si je vais en Provence cet

été, ce qui est très possible, c'est une chose à débattre avec Monsieur Durand St Amand (2), qui peut tout et qui m'entendrait très bien.

(1) in CORRESPONDANCE DE FREDERIC MISTRAL ET ADOLPHE DUMAS, p. 80.

(2) Adolphe Durand de St Amand fut installé préfet du département de Vaucluse le 21 juillet 1853. Dumas est en relation épistolaire avec cette personnalité.

Que ne suis-je votre député officiel, comme je suis votre mandataire officieux! (1)

Mais l'été arriva et Dumas après une première intervention auprès du ministre, dut penser à sa santé. Sa première idée fut de retourner à Eyragues où il ne devrait plus l'hospitalité à personne:

Mais si vous n'avez pas fini votre bâtisse et si nous ne pouvons pas faire ensemble notre soupe, j'irai habiter le chateau d'Eyragues qui m'est concédé en toute jouissance et dans lequel nous pourrons faire toutes les séances académiques et tous les congrès des Iles d'Amour et de votre nouveau poème dont vous ne me dites pas le titre.

Cette lettre vous est commune avec Roumanille, embrassez-vous tous les deux pour moi.

Adolphe DUMAS.

Lettre incomplète portant le cachet postal: Paris, 21 avril 61. (2)

Sa santé s'altérant, il envisagea une nouvelle fois les bains à Plombières et finit par prendre une décision: cette année il ferait confiance à la thérapeutique des bains de mer que lui conseillaient ses médecins: il irait donc en Normandie. Avant son départ, il alla saluer ses plus chers amis dont LAMARTINE qui se souvient:

Il entra en boitant, le visage gai, le front ruisselant de sueur, et retomba essoufflé sur le canapé. (3)

Il était accompagné de Charles, son frère:

... son frère entra avec le visage joyeux; affectueux et tendre d'un homme qui se réjouit d'emmener bientôt un frère aimé et glorieux sous son toit, à sa femme et à ses petits enfants qui l'attendent. (1)

(1) in CORRESPONDANCE DE FREDERIC MISTRAL ET ADOLPHE DUMAS, p. 82, Lettre du 27 avril 1861.

(2) ibidem, p. 82, lettre du 27 avril 1861.

(3) in LXXXe ENTRETIEN de Lamartine - Ch XVIII.

Dumas offrit à Lamartine une poésie écrite en son honneur; puis les deux frères repartirent et prirent dès le lendemain, 2 juin, la route pour Elbeuf où Dumas habita six semaines chez sa nièce.

Mais, ajoute Lamartine:

Il était comme tout le monde, impatient d'accélérer la nature, ce grand médecin que nous portons en nous. Il insistait; on le conduisit au Puys (2), petit hameau de pêcheurs dans le voisinage de Dieppe.

Il s'installa donc tout près de la mer, courant juillet, dans un établissement de bains où on l'attendait avec gratitude: Alexandre Lefèvre en avait obtenu la concession grâce à la protection accordée par

l'empereur sur la requête de Dumas (3). Le poète s'y installa donc et eut la joie de céder à la fascination qu'exerçait sur lui l'étendue marine, de respirer ses âcres senteurs tout en contemplant la plage qui s'animait de femmes et d'enfants à la recherche de moules et crevettes. Sa première lettre à son frère est enthousiaste.

Ma santé t'étonnerait. Je supporte non seulement les fatigues des bains de mer, mais ma poitrine brave l'impression de la douche. Mon corps et mon esprit sont en joie; j'ai auprès de moi de braves gens qui me font croire que je suis en famille. (4)

(1) in LXXXe ENTRETIEN de Lamartine - Ch XXVI.

(2) Peut-être faut-il noter que c'est dans ce même hameau de Seine Maritime qu'est venu mourir, en 1870, l'autre Dumas, Alexandre.

(3) Voir infra IIe partie. Ch. IV.

(4) Lettre publiée in L'ACTUALITE - 6 octobre 1861 - article de R. Hyenne.

Il reçut en outre, ce qu'il appréciait infiniment, la visite d'amis: Ernest Legouvé auteur d'une pièce à succès ADRIENNE LECOUVREUR et qui était entré à l'Académie Française en 1855, celle du philosophe Jean Reynaud (1), celle d'Ampère (2)...

(1) Jean Reynaud, philosophe et homme politique, auteur du livre TERRE ET CIEL qui souleva de nombreuses polémiques et fut condamné par un Concile d'évêques (1806-1863). E. Legouvé et Jean Reynaud, accompagnés d'Henri Martin, avaient ensemble rencontré Dumas au Puys.

(2) Ampère – Jean-Jacques. Professeur au Collège de France de 1833 à 1864. Il était entré à l'Académie Française en 1848.

Que se passa-t-il alors? Pourquoi écrivit-il à son frère de venir le prendre, à la mi-août en gare de Trouville? Décida-t-il de quitter le bord immédiat de la mer dont il jugeait l'air trop vif pour sa santé comme le suggère Jean Reynaud dans cette lettre à Frédéric Mistral?

... Il était habituellement fort oppressé et cherchait dans la fraîcheur du vent de mer un soulagement qu'il n'y trouvait guère. Bien que visiblement inquiet sur son état, il avait gardé sa sérénité et l'éclat de ses yeux puissants. Son corps faiblissait à vue d'œil, mais sa tête possédait toujours la même vie, qui ne s'en est allée qu'avec le dernier soupir. Il récitait et composait des vers, et se flattait même d'en publier un volume à son retour. Habitant la campagne à une lieue de lui, j'allais le voir de temps en temps, et le trouvais toujours dans la même placidité. La religion dont il aimait beaucoup à s'entretenir, soutenait les forces naturelles de son caractère et le tableau de cet océan désert, placé continuellement sous ses yeux, lui enseignait en quelque sorte le détachement des affaires terrestres. Son état habituel d'oppression avait pris, dans les premiers jours du mois, un accroissement alarmant, il s'imagina que la trop grande vivacité de l'air en était cause, et se décida à quitter le bord immédiat de la mer pour prendre abri dans une des chaumières du village, au milieu d'un nid de verdure. Malheureusement le principe du mal était tout entier dans ses organes mêmes, et il n'y avait ni déplacement, ni remède qui pût l'en garantir. Loin de se sentir soulagé, il ne tarda pas à se sentir de plus en plus accablé. Les crises de toux et d'étouffement se succédaient: l'angoisse était extrême. Il reçut la visite du curé de Dieppe. Enfin, le 15 août, les symptômes de l'agonie se déclarèrent et, à six heures du soir au moment où, de tous côtés, commençaient les fêtes et les banquets, loin des siens, entouré de quelques pauvres femmes de pêcheurs, son âme partit... (1)

Faut-il, au contraire, porter foi au récit d'Ernest Legouvé, bien plus vraisemblable étant donné le caractère de Dumas?

Adolphe fut si bien reçu d'abord à Puys, que peu de jours après son arrivée il écrivait à son frère: - ma santé t'étonnerait. Je supporte non seulement la fatigue des bains de mer, mais ma poitrine brave l'impression de la douche. Mon corps et mon esprit sont en joie: j'ai auprès de moi de braves gens qui me font croire que je suis en famille.

Charles était bien heureux; il allait voir son frère, ce frère qu'il avait soutenu pendant tant d'années!... il allait le voir, enfin, bien portant.

Mais Charles reçoit une autre lettre. Elle n'est pas de la main de son frère! La signature est bien la sienne... mais elle est tremblée!... Cependant elle a été dictée par une raison ferme qui annonce une prochaine arrivée.

Il y a imbroglio dans les dates du départ et d'arrivée.

Charles n'ose partir à l'avance de son frère.

Un express arrive...

Adolphe est mort.

(1) Lettre de Jean Reynaud - Neuville, près de Dieppe (sans date) publiée in LA REVUE MERIDIONALE, 15 janvier 1924.

Charles part pour Elbeuf avec son gendre, il arrive à Puys; on le conduit non pas chez Adolphe, mais chez un autre habitant du bourg.

Il entre et voit une chambre fraîchement blanchie à la chaux, une tenture blanche règne tout alentour; un cercueil blanc est au milieu... son frère était là.

Mais comment est-il mort? comment cette santé s'était-elle démentie tout-à-coup?... C'est incroyable...

La femme du protégé d'Adolphe l'a injurié, malgré ses longs cheveux blancs, sa moustache imposante encore brune et devant ce fauteuil où ses jambes infirmes le clouaient si souvent, cette femme l'a agoni de grossières injures.

Pourquoi?

On ne peut écrire les mots qu'elle a trouvés. Elle leva la béquille de Dumas sur cette tête de cinquante-six ans, frappée de stupeur, menacée de coups, dans cette maison qui lui devait le bonheur!...

De quelle horreur Dumas fut saisi, de quelle indignation il se sentit pris en présence de cette mégère furieuse, dont il aimait l'enfant, je n'ai pas besoin de vous le dire. Une remontrance à cet enfant était la cause de cette colère.

Tout son sang reflua du cœur au cerveau: qu'on m'emène à l'instant! s'écria-t-il; Je ne veux pas rester une minute de plus sous le même toit que cette femme.

Ce fut à grand peine qu'on put le transporter, il fallut se procurer un âne sur lequel on le plaça, et lentement il arriva chez de braves gens (la famille Letellier) qui l'accueillirent de tout cœur.

Deux jours après, le 15 août, il s'était fait en lui une telle révolution qu'il expirait subitement sous le coup, disent les médecins, d'une congestion pulmonaire... ou plutôt foudroyé par l'indignation qu'éveillait en lui le souvenir d'une heure fatale et d'une créature maudite... (1)

(1) Dans cette lettre E. Legouvé rapporte le récit du peintre Lorentz, ami du poète décédé. In ADOLPHE DUMAS ET SON ŒUVRE de L. Vidau-Auzac - Avignon 1924 - p 62.

Adolphe Dumas mourut, dans une agonie ponctuée de terribles étouffements le 15 août 1861 à huit heures du soir au domicile de Savinien Letellier, seul, abandonné.

Charles fut prévenu alors qu'il s'apprêtait à aller attendre son frère à la gare de Trouville. Il le fit ensevelir au cimetière de Rouen aux côtés de leur sœur Laure et ce fut monsieur BEUZEVILLE rédacteur en chef du JOURNAL DE ROUEN qui eut l'honneur de prononcer l'éloge funèbre:

Messieurs,

Qu'il me soit permis d'adresser ici un dernier adieu à celui de nous qui vient d'entrer dans l'éternité, nous précédant de quelques jours, de quelques heures peut-être.

Si M. Adolphe Dumas eût succombé à Paris, entouré des artistes, des écrivains et des poètes, ses amis et ses pairs, que sa mort va si douloureusement surprendre, l'un d'entre eux n'eût pas manqué, avec l'autorité du talent, de rappeler sur la tombe de l'écrivain et du poète quels furent ses travaux, ses luttes, et aussi ses succès.

Pour être venu reposer ici, loin du centre intellectuel où, jeune encore, l'avaient porté ses puissantes aspirations; pour n'y avoir point un panégyriste digne de lui, M. Adolphe Dumas n'y sera pas moins entouré de la célébrité qu'il a su conquérir. Son mérite n'est pas de ceux qui ont besoin d'être démontrés, il est de ceux qu'il suffit de constater. L'auteur de *Mademoiselle de La Vallière* et de *l'Ecole des Familles*, à Rouen comme à Paris, avait vivant, des mains amies fières de presser la sienne, et son âme pourra retrouver, aussi bien ici qu'à Paris, l'écho des applaudissements qui saluèrent sur les premiers théâtres parisiens, comme sur la scène de Corneille et de Boïeldieu, ses œuvres sainement conçues, fortement exprimées, et qui ne furent jamais que la glorification du beau.

La poésie fut un culte pour M. Adolphe Dumas, et il n'introduisit point dans son temple de dieux étrangers.

Il glorifia la religion dans le *Camp des Croisés*, l'amour dévoué dans *Mademoiselle de La Vallière*, les vertus austères de la famille dans *l'Ecole des Familles*; il n'a pas écrit un vers qu'une jeune fille ne pût lire près de sa mère; il n'a pas glorifié un sentiment qu'un père ne fût heureux et fier de trouver au cœur de son fils.

Garder la langue française pure et énergique, parce que les mauvaises mœurs s'accordent trop bien avec les mauvais langages; louer la femme qui fait les sociétés élégantes, l'artiste et le penseur qui leur donnent la vie intelligente, et l'homme de labour qui les fait fortes et fécondes, tel fut le but de M. Adolphe Dumas dans ses œuvres. Ce but, il y a marché avec toute l'ardeur d'un enthousiasme convaincu, et quand déjà la mort était près de lui, sa main réunissait les dernières pages qu'il eût écrites, et dans lesquelles il glorifiait notre sol normand pour sa nature si belle et si pittoresque, pour ses souvenirs si nobles et si grands, et pour sa puissance productive si utile et si imposante.

M. Adolphe Dumas reposera ici près d'amis qui savaient apprécier sa nature expansive, à côté d'une sœur à laquelle, enfant, il bégaya ses premiers vers; à quelques pas de la tombe de Boïeldieu, qui l'aimait, il reposera ici; mais non pas tout entier: une part de son âme est passée dans ses œuvres; elle y a déposé comme un parfum des aspirations divines qui lui faisaient entrevoir les lois éternelles, dont le sens ne doit plus maintenant avoir de mystères pour lui.

Que sa dépouille mortelle reçoive nos pieux et tristes adieux, et gardons dans nos cœurs son vivant souvenir: c'est le souvenir

d'un homme de talent et d'un homme de bien.

De nombreux journaux annoncèrent et commentèrent cette mort; certaines publications régionales tels *LE JOURNAL DES BAIGNEURS*, *LE JOURNAL DE ROUEN*, *LE NORD*, *LE MEMORIAL D'AIX*, *LE CONCILIATEUR DE VAUCLUSE*, mais aussi des journaux d'audience nationale *L'ILLUSTRATION*, *L'ACTUALITE*, *REVUE ET GAZETTE DES THEATRES*. Tous unanimement rappellent non seulement l'œuvre littéraire mais les grandes qualités humaines d'Adolphe Dumas. Une seule fausse note pourtant dans le *FIGARO-PROGRAMME* du 20 août 1861: se faisant l'écho des faux bruits, ne vérifiant pas ses sources le journaliste écrivit en première page:

ADOLPHE DUMAS

Jeudi soir, M. Adolphe Dumas est mort au Puys, près de Dieppe, où il était allé demander à l'air vif de la mer le rétablissement d'une santé épuisée par le travail de l'intelligence.

Adolphe Dumas était né en 1810, dans le département du Vaucluse. Tout jeune encore, il était déjà connu comme auteur de poésies remarquables. Il se jeta avec fougue dans le mouvement littéraire de 1830, chanta la révolution de juillet dans les Parisiennes, publia la Cité des Hommes, poème qui eut peu de succès, et Provence, recueil de vers qui renferme des morceaux pleins de verve et d'éclat.

Au théâtre, Adolphe Dumas a fait représenter le Camp des Croisés (Odéon, 3 février 1838); Deux hommes (Théâtre-Français), Mademoiselle de La Vallière (Porte Saint-Martin, 13 mai 1842), l'Ecole des familles (Théâtre Historique). Il avait en portefeuille une pièce en cinq actes et en vers. La Fin de la comédie ou la mort de Faust et de Don Juan, drame qui, reçu au Théâtre Français, a été interdit par ordre supérieur avant la représentation; une comédie, les Servitudes volontaires, et une tragédie qu'il avait écrite pour Rachel.

La famille d'Adolphe Dumas habite Rouen. Il a lui-même habité cette ville pendant plusieurs années. C'est là qu'il a écrit un volume de poésies, consacré aux îles de la Seine, et qui allait être publié, l'hiver prochain, sous le titre des Iles d'amour.

Jules Prével.

P.S. - Un de nos amis qui arrive de Dieppe, nous apprend qu'Adolphe Dumas est mort d'une façon bien triste. Il logeait dans une pauvre cabane de pêcheur, et quoique les loyers du Puits ne soient pas aussi élevés que ceux de la rue de la Paix, Dumas ne pouvait plus payer son propriétaire. Celui-ci, le 14 août, l'avait mis à la porte. Un charitable habitant du Puits avait alors prêté un matelas au poète malheureux, et l'avait aidé à s'installer sous une guérite de pêcheur.

Ce renvoi impitoyable, ce délaissement presque complet avaient causé à Dumas une émotion profonde. C'est cette émotion qui l'a tué.

Il est mort seul, triste, abandonné, à huit heures du soir, le 15 août!!!

J. P.

Le frère de Dumas (1) fut cruellement blessé par ces accusations et dès le surlendemain le FIGARO PROGRAMME publia cette lettre de mise au point:

CORRESPONDANCE

Rouen, le 20 août 1861
Monsieur le Rédacteur,

Je viens de lire avec une douloureuse surprise, dans le Figaro-Programme d'aujourd'hui 20 août, les renseignements qui vous ont été adressés de Dieppe au sujet de la mort de M. Adolphe Dumas.

Votre correspondant a été induit dans une erreur complète, et je ne doute pas, monsieur, que vous ne veuillez empêcher cette erreur de se répandre en augmentant d'une façon cruelle la douleur de la famille et des amis de M. Adolphe Dumas.

Si l'ami que nous regrettons avait été dans la situation qu'on lui fait, il l'eût certainement supportée sans en rougir comme beaucoup d'autres hommes de talent, mais il n'a pas eu à subir une semblable épreuve, que sa famille lui eût d'ailleurs évitée.

M. Adolphe Dumas était à Puits depuis quelques semaines seulement, il n'y était à charge à personne et ne devait rien à personne. Il a eu effectivement une querelle avec une femme, et a cru devoir changer de logement, mais il n'était pas question d'argent dans tout cela. Le poète de la Cité des Hommes, auteur de tant d'autres ouvrages, recevait une pension du ministre d'Etat, et, n'en eût-il pas eu, que son frère M. Charles Dumas n'eût

pas souffert qu'il pût être à la charge de qui que ce fût. Mais, encore une fois, M. Adolphe Dumas n'avait besoin des secours de personne.

Dès que la famille de M. Dumas apprit sa mort presque subite, elle se rendit à Puys, et le corps du poète pieusement rapporté par elle à Rouen, repose en ce moment dans le cimetière monumental de notre ville.

Je suis certain, monsieur, qu'il vous sera pénible d'avoir involontairement attristé, par le récit de votre correspondant, une famille déjà trop affligée, et que vous voudrez bien rétablir la vérité aussi promptement et aussi complètement que possible.

Veillez recevoir, etc..

BEUZEVILLE,

Rédacteur en chef du Journal de Rouen.

(1) Le faire-part de décès, adressé à Edouard Thierry, administrateur du Théâtre Français et daté du 20 août est rédigé aux noms de Mr et Mme Charles Dumas - Amédée Méreaux - Mr et Mme Edmond Pinchon et leur fille, Mr et Mme François Dumas et leur fils (ces derniers étant grand-oncle et cousin d'Adolphe).

C'est Jean Reynaud qui se chargea d'annoncer la mort de Dumas à Frédéric Mistral. Très touché par cette disparition, l'auteur de MIREILLE écrivit sur Dumas un article Mortuorum provençau qui parut dans L'ARMANA PROVENCAU en 1862 et qui salue ainsi la mémoire du disparu:

Pode dire en ço que me protoco, que, quand Dumas est mort, ieu ai perdu moun segound paire... (1)

Mistral à son tour annonça le décès à Vigny. La lettre datée du 24 août parvint rapidement au poète; faut-il y voir une conséquence? le testament de Vigny est daté du 1^{er} septembre 1861. Le 22 mars de l'année suivante Vigny n'avait pas oublié Dumas comme le prouve cette lettre adressée à Barbey d'Aurevilly:

20 mars 1862.

Je ne vois plus votre encre rouge ni votre encre bleue, à mon grand regret, mais je vois toujours des marques nouvelles de votre bonne grâce et de votre sympathie. J'en suis bien vivement touché et souvent je serais allé vous le dire si depuis le mois de septembre je n'étais gravement malade et, depuis trois mois, captif dans mon lit.

Vous étiez à la campagne lorsque notre ami Adolphe Dumas a subi les dernières tortures de ce martyr qu'il supportait avec tant de courage, d'esprit et de bonté. je vous en parlerai, pourvu que Dieu me prête vie. C'est bien prêter; il faut la rendre. Quelquefois bien douloureusement, comme Dumas vient de le faire. En savez-vous l'affreuse scène chez des pêcheurs? Avez-vous dit quelque chose de lui quelque part? Je ne sais plus rien. Le Pays, lorsqu'on envoie lui demander les jours où vous écrivez, répond qu'il ne le sait plus.

Depuis que le Parlement parle, on n'écrit plus, à ce qu'il paraît, mais j'ai eu besoin de vous en dire mon regret et de me féliciter d'avoir éprouvé que notre pauvre martyr n'était pas le seul lien entre nous par sa double amitié. Doutez de tout, Monsieur, excepté de la mienne, qui vous est bien acquise. Alfred de VIGNY (2)

(1) Je peux dire, en ce qui me concerne que, quand Dumas est mort, j'ai perdu mon second père. Dans une lettre datée du 28 décembre 1859, Frédéric Mistral écrit à Dumas: - Vous êtes le père des Félibres. (in CORRESPONDANCE - XXII - p. 66)

(2) in M. DE VIGNY, HOMME D'ORDRE ET POETE. Lettres inédites, p. 194, par Ernest Dupuy - Société française d'imprimerie et de librairie - 1814.

Enfin après avoir fait, fin août, une sorte de pèlerinage en Normandie, et alors que le théâtre de Bordeaux reprenait la représentation de L'ECOLE DES FAMILLES, Jules Janin consacra dans les colonnes du JOURNAL DES DEBATS un long et fort juste article à la mémoire de son ami. Il reprit encore l'année suivante ses réflexions sur le poète boiteux et trouva le 9 juin 1863 un fort bel écho dans le journal LA PRESSE sous la plume de Théodore de Banville.

Le témoignage auquel Dumas aurait peut-être été le plus sensible lui fut offert par Lamartine qui n'hésita pas à consacrer à son ami, au même titre qu'aux plus grands, un ENTRETIEN tout entier: le quatre-vingtième.

Au-delà de la mort, ces amitiés auxquelles Dumas croyait tant, ne se démentirent pas. Il méritait bien, pour avoir participé aux luttes littéraires avec tout son enthousiasme, l'hommage du génie.

L'œuvre d'Adolphe Dumas est à l'image de sa vie: trop oubliée.

Foisonnante et sincère, elle ne lui a apporté qu'une gloire éphémère.

Pourtant Dumas a vécu sa vocation d'homme de lettres comme un acte de foi. Il a toujours espéré et a toujours persévéré malgré ses échecs obstination? courage? L'œuvre est là pour en témoigner...

Et Janin, peut-être, qui ajoute:

Un grand malheur pour Adolphe Dumas, après tant de travaux, d'enthousiasme et d'ardeur, ce serait de ne pas laisser une page, un quatrain qui lui survive! Il n'en faut pas davantage, après tout, pour excuser notre passage ici-bas. (1)

(1) in LE JOURNAL DES DEBATS - 26 août 1861.

APPENDICE

Poème de Joseph Roumanille.

La Tourtouro d'Adolphe Dumas

Alor est morto la tourtouro
Qu'amaves tan, ô paure ami
F. Mistral

O, iéu peréu te cantarai,
Te cantarai, pauro tourtouro
Quau t'a couneigudo te plouro,
O, iéu peréu te plourarai.

Pauro tourtouro, amé toun mèstre
Despièi vint an sian couneissènt,

E despièi vint an sian ensèn
Ami que se pou pas mai l'èstre:

Es éu qu'amé lou bèu proumié
E li proumiés èr que pieutave,
E li floureto qu'acampave
Long de Lou-Riau, à Sant-Roumié.

Eu de Paris, iéu de Prouvènço,
Se sian desempièi escouta;
De tout ce que l'un a canta,
L'autre n'a garda souvenènço.

Poulido bèsti dou bon Diéu,
O, iéu peréu t'ai couneigudo...
Un jour m'as fa la benvengudo.
Quau pou te ploura mai que iéu?

Quand, l'an passa, se reveguèron,
Après s'èstre bèn tan languï:
Pauro tourtouro, ères aqui
Quand li dous ami s'embrassèron.

M'aviés jamai vist dins l'oustau,
E pamans me recouneiguères,
Quau èro aqui? lou devinères,
Tre me vèire sus lou lindau.

E trefouliguèron tis alo
Quand nous veguères tresana;
Venguères, pèr me poutouna,
Te pausa dessus moun espalo.

Nous entendre te fasié gau:
Tis iue de gènt beluguejavon,
Entanterin que cascaïavon
Vers francés et vers prouvençau.

S'a nosti plour, s'a noste rire
Apoundiés toun dolènt murmur,
Pauro tourtouro, ah: de segur,
Deviés coumprene noste dire.

E de si bouco, e de si man,
A mi bouco, à mi man voulaves,
Quand se teisavian, souspiraves;
Te taisaves quand parlavian.

Et te pausères s'u no branco;
E nous-autre disian de ver...
Din li fueio de l'aubre verd
Vesiéu lusi toun alo blanco.

Pauro tourtouro, en te vesènt
Quasimen me fasiés enchrèire
Qu'es Anacreon, noste rèire,
Que t'avié mandado en presènt;

En presènt à l'urous felibre,
Au poèto apensamenti,
E que, de countunio, i'as di
Ce que dis tan bèn dins si libre...

Bèn Adolphe, perqu'es ansin,
Perqué, dins noste paure mounde,
Fau de plour avé noste aboude;
Perqué fan que tout prengue fîn;

Perqué fau qu'une marrido ouro
Vèngue ennegri lou pu bèu jour,
Que se passigon lis amour,
Que moron e flour et tourtouro,

Tène-te doune counsouladis...
E quau saup se d'èi pa'nvolado
Pèr t'adurre, dins ti niuchado,
Lou ramèu verd de Paradis?

Joseph Roumanille

25 de Jun 1856

(Armana Prouvençau de 1857, p. 37)

.....

ms 4263, fol. 89.

Paris 26 janvier 1859 A son excellence
Monsieur le Ministre d'Etat.

Monsieur le Ministre,

Un jeune homme de lettres infirme et paralysé des deux jambes a été recueilli dans ma maison et est dans le plus complet dénuement.

Il est l'auteur sous le nom de Bouvier de plusieurs vaudevilles, dont je ne connais pas la valeur, je ne sais qu'une chose c'est qu'il est très malheureux, dans l'impossibilité de se mouvoir et qu'en attendant, il implore de vous le plus prompt secours.

En vous adressant, Monsieur le Ministre, cette réplique en son nom, j'accomplis un devoir de charité, bien réel, et je n'ai pas besoin d'y ajouter beaucoup d'insistance pour être sûr que j'éveille votre haute sollicitude.

Lettre d'Alfred de Vigny à Adolphe Dumas.

Monsieur Adolphe Dumas,
5, rue Neuve Coquenard,
PARIS.

21 avril 1859, jeudi.

Venite ad me, avec votre ami le Poète Provençal que je ne pourrai comprendre, hélas! que lorsqu'il sera traduit par vous, en beaux vers français. Si j'avais le temps d'apprendre une langue de plus, ce serait celle-ci, d'après l'enchantement où je vous vois. N'y a-t-il pas une clef qui puisse m'en ouvrir l'entrée d'un seul tour? si vous en avez une, vous me la prêterez, n'est-ce pas?

Jusque là je comprends mieux le sanscrit, je vous assure. Dans toute langue poétique, il faut être en état de comprendre le pouvoir d'un mot mis à sa place, et tous les horizons que petit ouvrir à l'imagination le choix d'une seule épithète, l'éclair d'un seul vers qui résume toute une page de prose. Un long usage du parler méridional vous a tout révélé. Rien ne le remplace, rien ne l'exprime, rien ne le traduit. La présence de l'auteur va peut-être tout m'enseigner. Je vous croyais à Rouen, près de cette jeune personne qui a le bonheur de recevoir des vers ravissants comme ceux de son jeune oncle.

Si je vous avais cru malade, combien de fois n'aurais-je pas été m'asseoir à votre chevet! J'ai laissé passer les jours saints. Si vous voulez venir samedi tous les deux, à deux heures et demies, vous me trouverez ayant à la main le livre provençal, le regardant comme on regarde les hiéroglyphes dans les Pyramides, et le pressant dans mes bras et rêvant le reste!.. comme Abeilard.

C'est un affreux état, c'est le supplice de Tantale. J'ai soif au milieu de l'eau. Dites vite au Docteur en la gale science de m'apporter sa clé de Trouvère.

Tout à vous mille fois.

Encore une fois à samedi, 23 avril, à 2 h 1/2.

Alfred de Vigny. (1)

(1) Archives du Palais du Roure. Dossier Adolphe Dumas - Avignon.

ANNEXE CHRONOLOGIQUE

1798

18 mai - Mariage de Charles Antoine Dumas et de Rose-Marie Perrin.
8 décembre Naissance de Laure.

1805

Charles Antoine Dumas devient passeur au bac de Bompas.

1806

5 janvier - Naissance d'Adolphe Dumas à la Chartreuse de Bonpas.

1808

Novembre - Charles Antoine entre comme gérant à l'auberge au carrefour de la Pierre Plantée dans l'ancienne commune d'Orgon.

1809

2 novembre - Naissance de Charles Marie dit Titalo.

1816

Laure quitte l'auberge paternelle.

1818

Communion d'Adolphe à Saint-Pierre d'Avignon.

1823

Dumas entre au collège Sainte-Barbe à Paris.

1828

Amédée de Méreaux, époux de Laure, pianiste du duc de Bordeaux devient

1830

30 juillet - Première rencontre entre Dumas et Châteaubriand qui le présentera à Madame Récamier.

1830

Publication des PARISIENNES.

1830 Dumas fréquente le cénacle rue Notre-Dame des champs chez Victor Hugo.

Présentation à Lamartine, par Sainte-Beuve, chez Victor Hugo.

Amédée de Méreaux se fixe à Rouen.

1834

Adolphe Dumas suit son frère Charles, ténor, lors d'une tournée à Bordeaux.

1835

Publication de LA CITE DES HOMMES, publiée par son frère; échec.

1836

Nouveau voyage à Bordeaux.

1836

Août - LA FIN DE LA COMEDIE OU LA MORT DE FAUST ET DE DON JUAN, reçue à l'unanimité au Théâtre Français. La pièce sera interdite après vingt-six répétitions.

1836

Dumas fait la connaissance de Sylvanie Plessy et projette de l'épouser.

1837

Rupture avec Sylvanie Plessy.

1837

LE CAMP DES CROISES est reçu au Théâtre Français.

1838

3 février - LE CAMP DES CROISES est représenté à l'Odéon.

Première grave maladie de poitrine de Dumas.

Départ pour la Provence.

Mort de la mère de Dumas.

(pendant l'été) Première rencontre avec Roumanille.

1839

Octobre - Retour à Paris.

1840

Publication du recueil de poésie PROVENCE chez Hetzel et Paulin.

1841

9 juillet - Dumas entre à l'Institut du Docteur Duval à Chaillot pour y subir une intervention chirurgicale.

1842

Mort du père de Dumas.

1843

15 mai - Création de MADEMOISELLE DE LA VALLIERE au Théâtre de la Porte Saint Martin.

1843

20 juin - Secours accordé à Berthaud par Villemain à la demande de Dumas.

1843-1844

Rédaction des SERVITUDES VOLONTAIRES.

1844 Hiver

Visite à Paris du père Charles, père-quêteur pour le monastère du Mont-Carmel.

1844

Publication de TEMPLE ET HOSPICE DU MONT-CARMEL en collaboration avec Alexandre Dumas.

LE CHANT DES TRAVAILLEURS écrit par DUMAS et mis en musique par Amédée de Méreaux est dirigé par Berlioz au Palais de l'Industrie à Paris.

1845

Publication du recueil: LES PHILOSOPHES BAPTISES

1845-1846

Dumas se lie à Augustine Brohan avec laquelle il entretient une correspondance assidue.

1846

Dumas propose L'ECOLE DES FAMILLES au Théâtre Français.

1846

18 juillet - Réunion du Comité des Treize.

1847

20 mai - Représentation de L'ECOLE DES FAMILLES au Théâtre Historique.

1848

14 septembre - DEUX HOMMES OU UN SECRET DU MONDE est accepté au Théâtre Français.

1848

Première pension accordée à Dumas par le Prince-Président.

1849

25 octobre - Première représentation de DEUX HOMMES OU UN SECRET DU MONDE: échec.

1850

Dumas propose L'ECOLE DES FAMILLES à l'Académie Française pour le Concours d'Art Dramatique.

Mort de sa sœur Laure.

Après une nouvelle maladie de poitrine Dumas séjourne au couvent Saint-Jean de Dieu, rue Plumet.

1851

Été - Jusqu'au mois de septembre, Dumas va prendre les eaux à Pougues; il séjourne au château des Coques chez madame de Maistre.

16 août - Pension annuelle attribuée à Adolphe Dumas par Louis-Napoléon.

1852

1^{er} avril Dumas assiste à la représentation de BENVENUTO CELLINI de Paul Meurice.

9 juin - Dumas se rend à la vente aux enchères des biens de Victor Hugo.

16 juin - Dumas lit à Adèle Hugo le poème qu'il a écrit à propos de cette vente.

1853-1854

Dumas se rend à Rouen; il fuit le choléra qui sévit à Paris.

1854

Août - Le poème L'ACROPOLE ET LE CALVAIRE reçoit la médaille d'or hors-concours de l'Académie Française.

Septembre - Dumas assiste au sauvetage de plusieurs personnes par Alexandre Lefèvre à Dieppe.

6 septembre - Requête à l'Empereur: Les quarante-sept noyés.

3 octobre - Te deum Laudamus en l'honneur de la victoire de Sébastopol paraît à LA VIGIE DE DIEPPE.

1855

3 avril - Dumas demande à être chargé de mission dans le Midi.

14 juin - Réponse favorable du ministère.

1856

5 février - Dumas se rend chez Frédéric Mistral à Maillane.

Février Dumas achève BIANCA COLONNA: la pièce sera Refusée par le comité de lecture du Théâtre Français.

Juin - Mort de la colombe du poète et publication du poème: LA VIE ET LA MORT DE MA COLOMBE.

Durant ce séjour en Provence, Dumas fait la connaissance de la jeune femme que Frédéric Mistral appelle Virgo fidelis.

Décembre è Dumas chante des Noëls provençaux.

1857

Eté - Dumas écrit des poèmes en langue provençale.

Octobre - Retour à Paris.

LA CRITIQUE ET LES CRITIQUES AU XIXe SIECLE obtient le prix unique de la Société des Gens de Lettres.

1858

Dumas propose le poème La guerre d'Orient à l'Académie Française. Echec.

Août - Voyage de Frédéric Mistral à Paris.

Dumas se remet à écrire en langue provençale et ne cessera plus jusqu'à sa mort.

8 novembre - Mariage de Marie-Caroline, nièce d'Adolphe Dumas avec Edouard Pinchon, à Rouen.

1859

26 janvier - Requête d'Adolphe Dumas au ministre en faveur de Bouvier.

21 février - Publication de MIREILLE.

17 mars au 20 mai - Nouveau séjour de Frédéric Mistral à Paris.

6 juillet - Accident d'Adolphe Dumas: il se brise, en tombant, la jambe valide.

1860

Janvier - La santé du poète s'altère.

Février - La nouvelle mission sollicitée par Dumas dans le midi est refusée.

Eté - Dumas voyage en Provence et réside à Eyragues.

Novembre - Retour à Paris.

1861

1^{er} juin - Ultime visite de Dumas à Lamartine.

2 juin - Départ de Dumas accompagné par son frère Charles à Elbeuf.

10 juin - Dumas rédige sa dernière poésie en Provençal: Lou mau dóu país.

Juillet - Installation d'Adolphe Dumas au Puy chez Alexandre Lefèvre.

Août - Dumas s'installe précipitamment chez Savinien Letellier.

15 août à 20 heures - Mort d'Adolphe Dumas.

1865

Publication de l'œuvre provençale de Dumas dans LIAME DE RASIN par F. Roumanille.

Les amis de Dumas (Janin, Lamartine, Mistral) ne parviendront pas à publier LES ILES D'AMOUR.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

A - TEXTES D'ADOLPHE DUMAS.

1. ŒUVRES FRANÇAISES ÉDITÉES.

LES PARISIENNES.- Chants de la Révolution de 1830. 2^{ème} édition, Paris, Imprimerie de Fain, 1830, in-8°.

LA CITE DES HOMMES. (Vers).- Paris, Imprimerie de Dupuy, 1835, in-8°.

LE CAMP DES CROISES.- Drame en 5 actes, en vers (Odéon, 3 février 1838). Paris, Barba, 1838, in-8°.

PROVENCE. (Poésies).- Paris, Hetzet et Paulin, 1840, in-8°.

MADemoiselle DE LA VALLIERE.- 5 actes en vers (Porte Saint-Martin, 15 mai 1842). Paris, Tresse, 1843, in-8°.

LE CHANT DES TRAVAILLEURS. (Cantate).- Paris, Brière, 1844, in-8°, 8 p.

LES PHILOSOPHES BAPTISES. (Etudes).- Paris, Waille, 1845, in-8°.

L'ÉCOLE DES FAMILLES. Comédie (Théâtre Historique 20 mai 1847). Michel Lévy Frères, Paris, 1847.

DEUX HOMMES OU UN SECRET DU MONDE.- Drame en 5 actes et en vers (Comédie Française, 25 octobre 1849.) Paris, Michel Lévy Frères, 1849, in-12.

LA GUERRE D'ORIENT. (Poème).- Paris, Taride Frères, 1858, 16 pages.

FREDERICK LEMAITRE. - A Monsieur l'éditeur de la Galerie des Artistes. Sans nom d'éditeur, in-4°, 4 petites planches.

SŒUR THERESE.- Paris 1853, in-8°. Bibliothèque des poètes et romanciers chrétiens.

En collaboration avec Alexandre Dumas père:

TEMPLE ET HOSPICE DU MONT-CARMEL, en Palestine, au nom du Comité de Paris. Paris, imprimerie de Fain, in-8°, 20 pages, 1844.

CORRESPONDANCE entre Adolphe Dumas et Frédéric Mistral (1856-1861). Note Frédéric Mistral (neveu), introduction Charles Rostaing. T. III - Publication des annales de la Faculté d'Aix en- Provence - Editions Ophys - 1959.

2. ŒUVRES FRANÇAISES MANUSCRITES. (Don de Frédéric Mistral: 28 février 1907)

A la Bibliothèque d'Avignon:

4248: LA FIN DE LA COMEDIE OU LA MORT DE FAUST ET DE DON JUAN, 122 feuillets.

4249: LES SERVITUDES VOLONTAIRES, comédie en 5 actes et en vers, 120 feuillets.

4250: Idem, 99 feuillets.

4251: LA CRITIQUE ET LES CRITIQUES AU XIX^e SIECLE, 67 feuillets.

4252: Idem.

4254: BIANCA COLONNA, drame en 5 actes et en vers (1829).

4255: L'ACROPOLE ET LE CALVAIRE, poème (médaillon d'or spéciale et hors concours de l'Académie Française, 1854).

4256: Idem.

4257: Idem.

4258 et 4259: LES ILES D'AMOUR.

4260: FRAGMENT D'UN POEME sur L. NAPOLEON-BONAPARTE.

4261-63: PIECES DIVERSES, NOTES, CORRESPONDANCE. (Catalogue des manuscrits: Lalande et Girard, 2^{ème} supplément, p. 476).

3. ŒUVRE PROVENÇALE.

19 poésies provençales in LIAME DE RASIN, Avignon, Roumanille, 1865.

B. AUTRES TEXTES.

ARAGO François. - Histoire de ma jeunesse Coll. Christian Bourgeois, Paris, 1985.

AUBANEL Théodore. - La miougrano entre-duberto. Texte et traduction Avignon, Roumanille, 1860.

BERANGER Pierre Jean de. - Œuvres complètes Paris, Perrotin, 1851.

CHATEAUBRIAND (François de). - Mémoires d'outre-tombe. Edition: Maurice Levaillant et Georges Moulinier. Bibliothèque La Pléiade. Gallimard. Paris, 1958. 2 volumes.

FLAUBERT Gustave. - Madame Bovary. Edition Gallimard. Paris, 1972.

GUERIN Maurice de. - Le cahier vert. Présenté et commenté par Claude Gély, Klincksieck – Paris, 1983.

HUGO Adèle. - Journal T. 1 - 1852; T. 2 - 1853. Introduction et notes: Frances Vemor Guille. Lettres modernes, Minard. Paris, 1968.

HUGO Victor. - Œuvres complètes de Victor Hugo. Edition chronologique - publiée sous la direction de Jean Massin. Club français du livre. 1967 - 1970. Paris.

LAMARTINE. - Trois mois au pouvoir. Paris. Lévy. 1848. Œuvres complètes. Paris. Gosselin et Furne. 1836-1840.

MISTRAL Frédéric.-

Mireille. Provençal avec la traduction en regard. Bibliothèque Charpentier. Fasquelle éditeurs. 1930. Paris.

Mémoires et récits - Mes origines. Traduction du provençal. Paris. Plon - Nourrit et Cie. 1906.

Le poème du Rhône. Texte et traduction. 4^{ème} édition. Paris. Lemerre. 1897.

ROUMANILLE Joseph.-

Lis oubreto. Avignon. Editions Roumanille. 1860.

La tourtouro d'Adolphe Dumas - in armana provençau - 1857.

ms: Lettre à Paul Mariéton du 27 juillet 1886.

Archives du Palais du Roure - Dossier Adolphe Dumas.

VIGNY Alfred (de). - Correspondance (1822-1863). 2 volumes. Renaissance du livre. 1913.

C. ETUDES.

1. Etudes. ouvrages ou articles se rapportant à Adolphe DUMAS.

BANVILLE Théodore de. - Les poètes morts - La Presse. 9 juin 1863.

BERTHAUD Louis. - Théâtre - Le Charivari. 16 mai 1843.

COLLET Louise. - Lettre à Adolphe Dumas ms 6408, folio 3242-3243. Livrée Ceccano Avignon.

GAUTIER Théophile.- Histoire de l'art dramatique en France depuis vingt-cinq ans.

1^{ère} série. Edition Hetzel. 1858. p. 99- 100.

3^{ème} série. Edition Hetzel. 1859. p. 53-54-55.

5^{ème} série. Edition Hetzel 1859. p. 94-95.

GONCOURT. - Le journal. 3e série - 3e volume. T. IX. 1892-1895. p. 291-293. Charpentier et Fasquelle. 1896.

HYENNE Robert. - Adolphe Dumas! L'actualité. 9 juin 1861.

HUGO Adèle. - Le journal d'Adèle. Edition Lettres Modernes. 1968.

HUGO Victor. - Lettre à Adolphe Dumas. L'indicateur d'Avignon n° 16. 25 octobre 1840.

Œuvres complètes. Edition chronologique publiée au Club Français du Livre sous la direction de Jean Massin - 1967.

JANIN Clément. - Dédicaces et lettres autographes. Imprimerie Darantière. 1884. Dijon.

JANIN Jules.-

Chronique de la semaine dramatique. Le Journal des débats. 26 août 1861.

Chronique de la semaine dramatique. Le Journal des débats. 29 septembre 1862.

LAMARTINE. - Cours familial de littérature. Paris - chez l'auteur - 1856-1869.

MARS (Melle). - Correspondance inédite de Mademoiselle Mars et de Marceline Desbordes-Valmore. Revue de France - 15 décembre 1827.

MISTRAL Frédéric. - L'Armana provençau. 1862.

MISTRAL Frédéric (neveu).-

Adolphe Dumas Annales de l'école Palatine d'Avignon. 1921. n° 26 - p. 105 et suivantes.

Un poète bilingue: Adolphe Dumas. Ed. Presses françaises. Paris. 1922.

Mireille et son premier adorateur: Adolphe Dumas. Revue des cours et conférences. 1930-1931. T. I. p. 78 et suivantes. Ed. Boivin et Cie.

Un petit romantique: Adolphe Dumas. Le Mercure de France. 15 octobre 1931. n° 231 - p. 373 et suivantes.

MOUZIN Alexis. - Adolphe Dumas. L'art provençal. n° 3 du 15 février 1911.

REYNAUD Jean. - Lettre à Frédéric Mistral. La revue méridionale. 15 janvier 1924.

ROUMANILLE Joseph. - Chronique - Feuilleton. L'Echo du Rhône. 26 octobre 1839.

PREVEL Jules. - Actualité. Figaro - Programme - n° 1330 - 20 août 1861.

SAINTE-BEUVE. -

Portraits contemporains. Ed. Garnier. 1860. Paris.

Les causeries du lundi. Ed. Garnier. 1881.

VIDAU Léopold. - Adolphe Dumas et son œuvre. Ed. Auzac. Avignon. 1924. 64 p.

2. Autres études, ouvrages ou articles.

ANNE MARIE (Comtesse de Hautefeuille). - La famille Cazotte. Bibliothèque des familles. Paris. 1853.

BOUDET Micheline. - Mademoiselle Mars Perrin. Collection Terre des femmes. Paris. 1987.

CLOUARD Henri. - Alexandre Dumas. Albin Michel. Paris. 1955.

DESCHANEL Emile. - La vie des comédiens. Collection Hetzel. Paris. s. d.

DIAZ José-Luis. - L'artiste romantique en perspective. Romantisme. Revue du XIXe siècle. C. D. U. SEDES - 1986 n° 54. 4^{ème} trimestre: Etre artiste.

DIMEGLIO A. - L'orthopédie du membre inférieur. Mercure graphie. Paris. s. d.

DROZ Jacques. - De la Restauration à la Révolution. Librairie Armand Colin - Paris - 1970.

DUMAS Alexandre.- La dernière année de Marie Dorval, Librairie Narvelle. Paris - 1855.

GAUTIER Théophile. - Histoire de l'art dramatique en France depuis 25 ans. Ed. Hetzel - Paris - 1859.

GELY Claude.-

Victor Hugo poète de l'intimité. A. G. Nizet. Paris. 1969.

Hugo et sa fortune littéraire. Ed. Ducros - St Médard en Jalles – 1970.

GUILLEMIN Henri. - Monsieur de Vigny, homme d'ordre et poète. Gallimard - Paris - 1955.

HERRIOT Edouard. - Madame Récamier et ses amis. Plon - Nourrit et Cie - Paris - 1904.

KARR Alphonse. - Les guêpes, Michel Lévy Frères. Paris - 1858.

LAROUSSE Pierre. - Dictionnaire universel du XIXe siècle. Paris - 1870.

LUPPE (Marquis de). - Les travaux et les jours d'Alphonse de Lamartine. Albin Michel - Paris - 1942.

MAUROIS André.-

René ou la vie de Chateaubriand. Bernard Grasset - Paris - 1938.

Olympio ou la vie de Victor Hugo Hachette - Paris - 1954.

SAND George. - Mademoiselle Mars et Madame Dorval. La gazette des femmes. 26 avril 1845.

3. Autres études, ouvrages ou articles concernant:

- La Provence au XIXe siècle.

- Le félibrige.

ARMANA PROUVENÇAU. - De 1855 à 1912. Avignon. Aubanel puis Roumanille. s. d. - 57 volumes.

DECOUR Claude. – Saint-Andiol, village de Provence. Imprimerie R. Rimbaud. Cavaillon -1982.

DUMAS René. - Etudes sur Théodore Aubanel, le poète ligoté et Avignon au XIXe siècle. Centre de recherches et d'études méridionales. Saint-Rémy de Provence. 1987.

EMMANUELLI François-Xavier. - Histoire de la Provence. Hachette. Paris - 1980.

ROLLET Pierre. - La vie quotidienne en Provence au temps de Mistral Hachette - Paris - 1979.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

A. TEXTES DU DIX-NEUVIEME SIECLE.

AMPERE Jean-Jacques. - Littérature, voyages et poésies. Paris, Didier, 1850.

ARAGO Jacques. - L'amateur d'exécutions. in: Le livre des cent et un. Paris, Ladvocat, 1834.

AUBANEL Théodore.-

Li filho d' Avignoun. Texte et traduction Montpellier, Imprimerie centrale du midi, 1885.
Le pain du péché. Adaptation de Paul Manivet. Avignon, Ed. Aubanel. s. d
Lou Pastre. Texte et traduction Avignon, Aubanel, 1945.

BALLANCHE P. S. - Pages choisies. P. T. de Visan. Lyon, Masson, 1926.

BARBEY D'AUREVILLY.-
Voyageurs et romanciers. Lemerre, Paris, 1908.
Les œuvres et les hommes. Amyot, Paris, 1862.

CHATEAUBRIAND. - Œuvres complètes. Notice de Sainte-Beuve. Garnier frères - Paris – 1831.
12 volumes.

DESBORDES-VALMORE Marceline. - Œuvres poétiques. Paris. Lemerre. 1886-1887.

DESCHAMPS Antoni. - Poésies. Paris. M. L. Delloye. 1841.

DESCHAMPS Emile. - Œuvres complètes. Paris. Lemerre. 1872-1874.

DINO (Duchesse de). - Souvenirs. Publiés par la Comtesse Jean de Castellane. Edition: Calman-Lévy, Paris, s. d.

DUMAS Alexandre. - Mes mémoires. Introduction de Claude Blanchard. Paris. Denoël, 1942.

GAUTIER Théophile. - Poésies complètes. Paris, Charpentier, 1858.

HUGO Adèle (Mme V. HUGO). - Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie. Lacroix et Verboeckhoven. - 1863, Bruxelles.

HUGO Victor. - Œuvres Complètes. Sous la direction de Jacques Seebacher. Collection Bouquin. Editions Robert Laffont. Paris, 1987.

JANIN Jules. - Correspondance. Publié sous la direction d'Anatole de la Fizelière. Librairie du Bibliophile. Paris, 1877.

MISTRAL Frédéric.-
Nerto. Nouvelle provençale avec traduction française en regard. Paris. Hachette et Cie. 1884.
La Reine Jeanne. Texte et traduction. Paris - Lemerre - 1921.

LA MUSE FRANÇAISE. - Edition critique par Jules Harsow. Paris. Société nouvelle de librairie et d'édition. 1902.

NODIER Charles. - Œuvres complètes. Paris. Ronduel. 1832-1841.

SAINTE-BEUVE. - Poésies complètes. Paris. Charpentier. 1890. Nouvelle édition.

SAND George. - Théâtre complet de George Sand. Paris. Michel Lévy Frères. 1860-1862.

SHAIKESPEARE. - Théâtre complet. Avant-propos d'André Gide. Trad. de François Victor Hugo. Paris. Gallimard. Bibliothèque de la Pléiade. 1938.

TASTU Amable (née Voïart).

Poésies. Paris. Ambroise du Pont et Cie. 1826.
Chroniques de France Paris. Delangle Frères. 1829.
Poésies nouvelles. Bruxelles - Ed. Laurent. 1835.
Tableau de la littérature italienne. Tours. Ed. Mame et Cie. 1843.

VACQUERIE Auguste. - Profils et grimaces. Lévy Frères. 1856.

VIGNY Alfred (De). -
Œuvres complètes Not. Y. G. Le Dante E. Bibliothèque de la Pléiade. Gallimard. Paris. 1848.
Journal d'un poète Ed. D'aujourd'hui. - 1981.

B. ETUDES, OUVRAGES OU ARTICLES.

ANCELOT (Mme). - Un salon à Paris. 1824 à 1864. Dentu - Paris - 1866.

BANVILLE Théodore de- La vie d'une comédienne. Calman-Lévy - Paris. 1895.

BEGUIN Albert. - L'âme romantique et le rêve. José Corti. 1946. (Nouvelle édition).

BELLESORT André. - Sainte-Beuve et le XIXe siècle Perrin. Paris. 1927.

BENICHOU P. - Le sacre de l'écrivain. Corti. Paris. 1973.

BERTAUT Jules. - L'époque romantique. Taillandier. Paris. 1942.

BILLY André. - Sainte-Beuve. Sa vie. Son temps. Flammarion. Paris. 1952.

BLANCHARD M. - Le second empire- Colin. Paris. 1950.

BOUTERON Marcel. - Muses romantiques. Plon. Paris. 1934.

BRUNETIERE Ferdinand. - L'évolution de la poésie lyrique. En France au XIXe siècle. Hachette - Paris - 1895.

BURNAND Robert. - La vie quotidienne en 1830. Hachette. Paris - 1943.

CASTEL-CAGARRIGA Gabrielle. - Alexandre Guiraud, poète audois. Carcassonne. Imprimerie Bonnafous et Fils. 1953.

CELLIER Léon. - L'épopée romantique. P. U. F. Paris. 1954.

CHEVALLEY Sylvie. - La Comédie française hier et aujourd'hui. Didier. Paris. 1979.

CLARETIE Jules. - Profils de théâtre. E. Fasquelle. Paris. 1904.

FIZAINÉ Jean-Claude. - Les aspects mystiques du romantisme français. ROMANTISME CDU - CEDES n° 11 - 1976 - p. 4 à 14.

GAUTIER Théophile. - Histoire du romantisme. Charpentier - Paris - 1874.

GONCOURT. - Journal. Charpentier et Fasquelle. Paris. 1896.

GOURBERT Pierre. - Initiation à l'histoire de France Fayard - Taillandier - Paris - 1984.

HEYLLI Georges.-
Madame Arnould-Plessy. Tresse éditeur Paris - 1876.
Madame Bohan, secrétaire retirée de la Comédie Française. Tresse et Stock - Paris - 1886.

JANIN Jules. –
Histoire de la littérature dramatique. Michel Lévy - Paris - 1855.
Actrices célèbres contemporaines. A. de Gallois - Paris - 1843.

LASTER Arnaud. - Pleins feux sur Victor Hugo. Ed. Comédie française - Paris – 1981.

LEGOUVE Ernest. - Soixante ans de souvenirs. Hetzel - Paris - 1888.

MARSAN Jules. - Autour du romantisme Edition de l'Archer - Toulouse - 1937.

MAUROIS Simone, André. - George Sand et Marie Dorval. Correspondance inédite. Gallimard - Paris - 1953.

MILNER Max. - Les cahiers du Sud ont-ils inventé les petits romantiques. in ROMANTISME n° 59 CDU. CEDES. 1988.

MISTRAL Frédéric (neveu). - FONTAN Pierre - DURAND Bruno - JOUVEAU René - AZEMA Pierre. - Aspects de Mistral Marseille - 1931. Société d'édition Ars.

MOREAU Pierre. - Le romantisme Del Duca. (Nouvelle édition) Paris - 1957.

PARMENIE A. et BONNIER DE LA CHAPELLE C. - Histoire d'un éditeur et de ses auteurs: P. J. Hetzel. Albin Michel - Paris - 1953.

PLANCHE Gustave. - Portraits littéraires. 3e série. Charpentier - Paris - 1853.

ROBERT G. - Lamartine et le mythe de la révolution. Revue des sciences humaines. Juillet 1947.

ROBICHET Jacques. - Dix-neuvième siècle français, le siècle romantique. Seghers - Paris - 1962.

SAINTE-BEUVE. - Madame Desbordes-Valmore. Sa vie. Sa correspondance. Michel Lévy - Paris - 1870.

SECHE Léon.-
Le cénacle de la muse française (1823-1827) Mercure de France. 1908.
Le cénacle de Joseph Delorme (1827-1830): Victor Hugo et les poètes, de Cromwell à Hernani. Mercure de France. 1911.
Le cénacle de Joseph Delorme (1827-1830): Victor Hugo et les artistes. Mercure de France. 1912.

THIBAUDET Albert. - Histoire de la littérature française de 1789 à nos jours. Stock - Paris - 1936.

UBERSFELD Anne, GUIBERT Noëlle. - Le roman d'Hernani. Mercure de France et la Comédie française. 1985.

VANTIEGHEM Philippe. - Petite histoire des grandes doctrines littéraires en France. P. U. F. - Paris - 1957.

SARCEY Francisque. - Comédiens et comédiennes, la Comédie Française. Librairie des Bibliophiles. Paris. 1876.

ZIELONKA Anthony. - Les préfaces, prologues et manifestes des Petits romantiques in ROMANTISME n° 59. CDU. CEDEX. 1988.

C. Autres études, ouvrages ou articles concernant:

- La Provence au XIXe siècle.

- Le Félibrige.

ARTAUD Aîné. - Les félibres en septembre 1862. Camain - Marseille - 1862.

BELLEUDY Jules.- Victor Hugo, la Provence et les provençaux. Sud – n° 127 - 15 mai 1935. Marseille.

BRUYERE Marcel. - Jean Reboul, de Nîmes. (1796-1864). Champion - Paris - 1925.

CORNUT Etienne. - Les maîtres du félibrige. V. Retaux - Paris - 1897.

GRANGIER Tony (Dr). - Souvenir sur le félibrige. Reflets méditerranéens. n° 14.

IZZO Jean-Claude. - Clovis Hugues, un rouge du midi. Jeanne Laffitte. S. L. s. d.

JOURDANNE G. - Histoire du félibrige (1854-1896). Roumanille - Avignon - 1897.

JOUVEAU René. - Histoire du félibrige. S. L. 1970-1987. (4 volumes).

JULIAN Ch. P. et FONTAN P. - Anthologie du félibrige provençal. Delagrave - Paris - 1920.

MARIETON Paul. - Les fêtes provençales de Paris - Félix Gris. Revue du monde latin. Juin 1884.

MISTRAL Frédéric.- Discours: Lou félibrige. Imprimerie Francine – Aix en Provence - 1941.

MOULINAS R.- Histoire d'Avignon - 1979 - Edisud – Aix-Marseille. Le pays légal dans le Vaucluse, sa composition, son rôle de 1830 à 1848 (S. L. N.) 1956.

PITOLLET Camille. propos d'Aubanel, de Nîmes, de Jean Reboul et de Pierquin. revue des langues romanes. T. LVII - VIe série.

RIPERT Emile. - Le félibrige. Armand Colin - Paris - 1938 – 2^{ème} édition.

ROSTAING Charles. - Mistral, l'homme révélé par ses œuvres. Jeanne Laffitte - Marseille - 1988.

© CIEL d'Oc – Mai 2006